



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

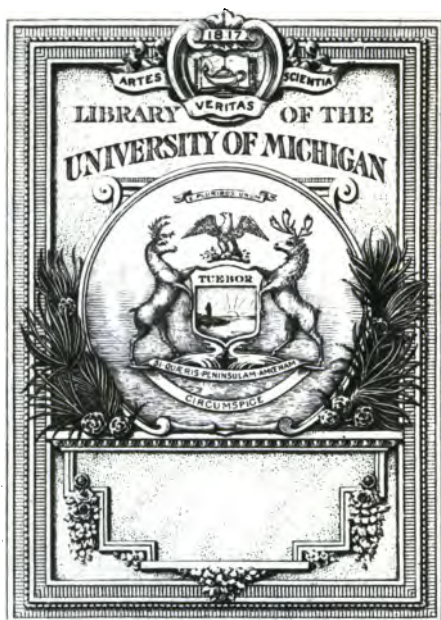
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



John Waldie.
Hendersyde.







DC

167.5

.R415



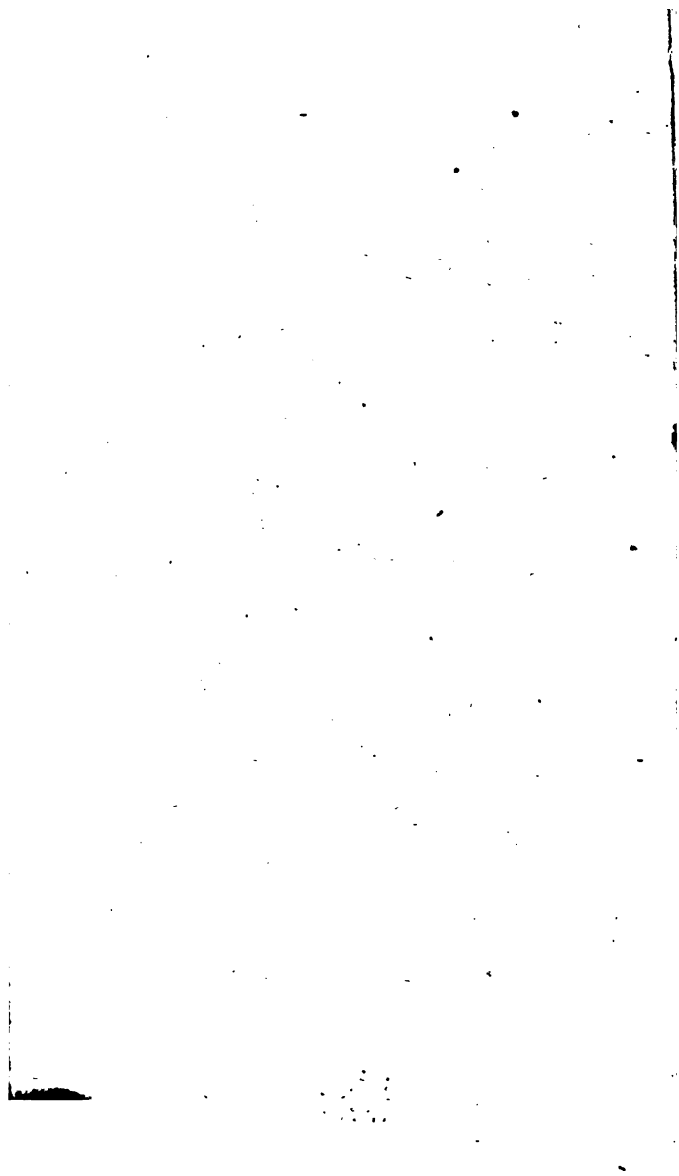
L'INQUISITION FRANCOISE

OU L'HISTOIRE DE LA BASTILLE

Par René Augustin
Mr. CONSTANTIN DE RENNEVILLE
TOME II.

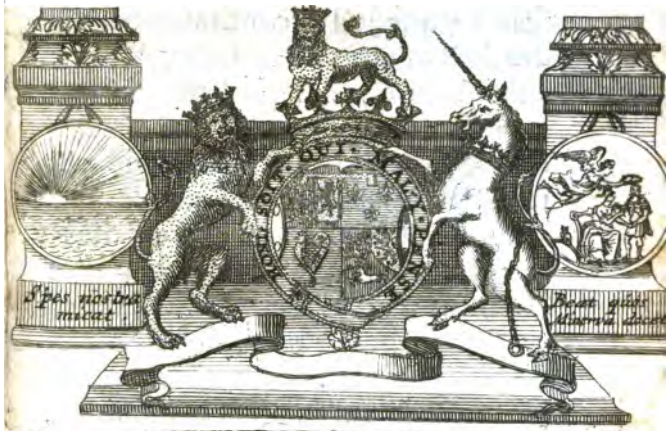


A A M S T E R D A M,
Chez ETIENNE ROGER, Marchand Libraire,
M. D. CC. XIX.



Dep. 11
2-26-40
40075

TLL



A S O N

ALTESSE ROIALE,

MONSEIGNEUR LE PRINCE FREDERIC LOUIS, FILS DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE GALLES, ET PETIT-FILS DE S. M. LE ROI DE LA GRANDE BRETAGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne doute pas que VOTRE ALTESSE ROIALE ne reçoive favorablement

* 2

0 3 4 4 0 1 1 1

ment cette Histoire , quand vous sçaurez que je l'ai continuée par ordre du ROI VOTRE ILLUSTRE AÏEUL , auquel j'ai consacré le Premier Tome : & qui m'a permis de vous dédier le Second. La lecture de ces terribles véritez que j'expose aux yeux de V. A. R. ne peut qu'affermir l'amour des vertus qui ont pris de fortes racines dans votre cœur , en vous donnant une juste aversion de la Tyrannie , dont voici un tableau capable d'exciter l'indignation des Princes les plus barbares.

Les Rois sont établis de Dieu sur les Peuples pour en être les tendres Peres ; & ils ne doivent se servir de l'épée qu'il a remise entre leurs mains , que pour punir le crime ; mais toujours avec douleur , puisque les criminels sont leurs enfans , tout rebelles qu'ils sont.

Ce qui approche le plus les Souverains de la Divinité , dont ils sont les vives Images , c'est le pouvoir
qu'ils

E P I T R E. v

qu'ils ont de faire du bien , & de rendre leurs Peuples heureux. Cet Empereur , qui soupiroit le soir d'avoir passé le jour sans faire des graces , sera , à bon droit , l'admiration de tous les siècles ; comme , au contraire , la mémoire de Néron ; & de tous les mauvais Princes ses semblables , sera en exécration , tant qu'il y aura des Hommes sur la Terre.

Vous êtes heureux , MONSEIGNEUR , d'avoir un Modèle parfait dans le ROI VOTRE GRAND PERE. Pour bien régner il vous suffit de le bien étudier , & de mettre ses maximes en pratique. Le choix qu'il fait de ses Ministres apprendra à V. A. R. de quelle conséquence est la probité , dont ces Dépositaires de l'Autorité Royale doivent être caractérisés , pour la félicité de toute la Nation , dont l'Administration leur est confiée. C'est de la Grande Bretagne aujourd'hui intègres , justes ;

& vertueux ne renferment dans la Tour de Londres que des Traîtres à leur Patrie , & des Rebelles à leur Roi ; ou si ce sont des Sujets injustement accusez , ils leur facilitent tous les moïens de se justifier. Ils ne retiennent , à regret , dans des chaînes perpétuelles , que ceux que les Loix y ont justement condamnez ; loin de faire gémir dans les fers pendant des vingt ou trente années quelque malheureux Poëte , qui a osé , par deux Vers , choquer une Société orgueilleuse ; quelqu'Innocent accusé d'une chimère ; quelqu'Indiscret assés infortuné pour déplaire au Ministre , ou qu'un bon mot aura mis en état de détester toute sa vie l'instant ou son idée l'a formé.

V. A. R. verra de terribles exemples de ces injustices dans cette Histoire. Une infinité de Prisonniers ont péri dans la Bastille , sans sçavoir pourquoi on les y avoit renfermez.

E P I T R E. VII

mez. J'y ai souffert pendant plus d'onze ans tout ce que la tyrannie a de plus barbare, sans qu'on ait jamais voulu me dire le sujet des cruautés dont j'étois accablé, & j'en suis sorti, sans pouvoir apprendre la cause d'une si longue & si terrible persécution.

Ces excès si affreux de l'injustice la plus criante sont de puissans aiguillons pour porter le cœur d'un jeune Prince aussi tendre & compatissant qu'est celui de V. A. R. dans le sanctuaire de la plus parfaite Justice, & lui donner une horreur salutaire de ces Pestes d'Etat, qui ne prennent les rênes d'un Empire, que pour le précipiter dans le désordre & la confusion, & qui ne cherchent qu'à dévorer la substance de ceux qui ne leur sont commis que pour les faire vivre dans une heureuse abondance.

LE ROI VOTRE AIEUL veillera soigneusement à ce qu'aucun de ces

VIII E P I T R E.

Serpens ne se glisse auprès de V. A. R. pour l'infester de son poison dangereux. Le choix qu'il fait de tous ceux qui ont le bonheur de s'en approcher, est une preuve éclatante de sa profonde Sagesse. Vos Gouverneurs, si distinguez, vos Précepteurs, si éclairés sont, à juste titre, les plus chers Favoris de Minerve, & pour décider de la piété d'un Homme, il suffit de dire qu'il vous appartient.

Peuples de la Grande Bretagne admirez, avec moi, votre Espérance la plus précieuse. Voici UN PRINCE que Dieu vous a donné dans son amour, pour vous gouverner un jour dans sa crainte. UN PRINCE que VOTRE ROI & VOTRE PERE forme avec tant de soins pour rendre vos Successeurs heureux. UN PRINCE qui nous ravit en faisant briller sur son auguste front la Prudence de SON AIEUL, la Grandeur de SON PERE, toutes les éminentes vertus de

E P I T R E. IX

de SA MERE INCOMPARABLE, enfin toute la splendeur de LA MAISON GLORIEUSE d'HANOÛRE.

Seigneur conserve nous ce tendre fruit de ta grace; fais le meurir pénétré des raïons de tes vives lumières, puisq̃ue tu le destines, après son AIEUL & son PERE à rassasier tous les Sujets de la Grande Bretagne des plus pures délices. Qu'il soit comme NOTRE MONARQUE, & long-tems après lui, le Deffenseur de la Foi, l'Amour de ses Peuples, l'Exemple des bons Rois, l'Apui de ses Alliez, la Terreur des méchans, & une Source surabondante de toutes les félicitéz. Que nos Arrières-Neveux l'admirent, le bénissent & le glorifient; autant que je le respecte, que je l'honore & que je le révére. Ce sont les vœux que pousse du plus intime de son cœur, avec

bien

K **E P I T R E.**

bien de la ferveur, du zèle, & de la
vénération.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROÏALE

**Le très-humble, très-obeissant,
& plus soumis Serviteur.**

CONSTANTIN DE RENNEVILLE.

PRE-



P R E F A C E.

Après ce que j'ai dit dans la Preface de mon Premier Tome, il me semble qu'il est fort inutile d'en faire une Seconde à celui-ci. Les Ennemis de la Vérité l'attaqueront toujours. S'il s'en trouve d'assés audacieux pour lui porter des atteintes jusque dans son Sanctuaire, je veux dire en diffamant les Livres Sacrez; dois-je trouver mauvais, qu'on doute de faits, qui la plupart ont leur source dans le sein des ténèbres? Ils n'auroient peut être jamais vu le jour, si, sans crainte des méchans, je ne les avois tirez du puits de l'abyme, où ils paroissent devoir rester ensevelis, comme condamnez à un dangereux oubli.

Le nombre de mes Adversaires, bien loin de m'abattre, relève mon courage, & semble me donner de nouvelles forces, pour faire briller la Vérité dans un plus grand jour. Quand tout se déclareroit

contre moi, me resignant à la divine Providence Protectrice de cette auguste Vérité, je la deffendrois seul jusqu'au dernier soupir de ma vie. Que les Stoiques qui se flatent d'être les plus mode-rez, & qui, par consequent, devroient peser des faits de la consequence de ceux que j'avance, avec un desinteressement digne de la vérité que j'y soutiens, se joignent aux Frélons des Caffez, & aux Guespes picquantes des Sociétez calomnieuses; apuié sur la sincérité de mes faits, je braverai tous leurs outrages. Je ne me detournerai, ni à droit, ni à gauche du but que je me suis proposé, de dire la vérité, sans distinction de Personne.

L'on a porté l'injustice, jusqu'à dire que je me vengeois de mes Ennemis, en repandant mon fiel contre eux. Je prends Dieu à témoin que je n'en ai point, & que je donnerois volontiers de mon sang, pour la conversion de Mrs. d'Argenson, Bernaville, Corbé, autrement Palletot, de Launcy, St. Sauveur, Sorel, Van-der-Burg, & pour tous les autres dont je suis contraint de peindre les faits en qualité d'Historien. Si je hais & deteste le péché, en qualité
d'Hom-

d'Homme & d'Homme Chrétien par la grace de Dieu, j'aime le Pécheur, dont je desiré le salut comme le mien propre, puisque je suis moi-même assujeti au péché, dont je ne puis laver la tache que dans le sang de J. C.

Mais je voudrois bien demander à ces Censeurs, si zèlez en aparence, mais qui ne me portent leurs coups de lances envenimées, que par envie, de quelles couleurs ils se serviroient pour peindre Bernaville; par exemple, si comme moi, & tous les Prisonniers, ils le connoissoient pour l'Hypocrite le plus outré, le plus implacable Tyran, & le plus avare Ecorcheur qui soit sous le Ciel? Si ces admirables Deffenseurs des singeries mystiques, avoient vu, comme des Prisonniers qui sont actuellement à la Cour d'Angleterre, & tous ceux qu'on admettoit, ou qu'on traînoit aux *Mystères sacrez* ce Tartufe grimacier nager des bras (ce qui se fait encore actuellement, en l'Eglise que je frequente, par des Gens qui en sont admirez par les amateurs de la momerie) faire des armes, ou s'excrimer contre Dieu, lorsqu'il communioit, & qu'on lui aportoit l'hostie jusqu'au milieu de la Chapelle, pour être

* 7

mieux

mieux vû de tout le Monde, de quel craïon adouciroient ils cette extravagance? Jusqu'à cet acte burlesque, tous les Prisonniers renfermez dans leurs niches, y étoient couverts d'un double & triple voile, & n'entendoient qu'une Messe masquée. Mais quand *le Saint* alloit recevoir la *Sainte oublie*, on levoit tous les rideaux, on allumoit tous les cierges, & on auroit volontiers battu le tambour, pour faire admirer les postures ridicules, les extensions de bras, les accolades amoureuses, les soupirs enflamez *du venerable Theophage*. La farce étoit-elle jouée? on tiroit le rideau sur les Prisonniers, le reste de la Messe n'étant plus digne de leur curiosité, après une Scène, qui certes n'étoit guère édifiante, pour ceux qui aiment véritablement Dieu. A la sortie d'une si sainte action, encore tout penetré de zèle, si un Prisonnier, nud pieds depuis quatre ans, lui avoit demandé des souliers, au nom & par les mérites de celui, qu'il croïoit assés charitable, pour l'avoir repu de sa chair, il l'envoïoit au eachot sans misericorde. Tous les Prisonniers ont généralement remarqué, que c'étoit pendant ces jours de devotion extraordinaire, qu'il

qu'il étoit le plus cruel, & que sa Theopha-
 gie ne servoit qu'à le rendre plus An-
 thropophage. Est ce là un caractère, mon
 cher Censeur, que je doive taire? Je ne
 le peins pas pour faire rire, ni vous, ni
 qui que ce soit. C'est plutôt pour vous
 en donner de l'horreur; pour faire trem-
 bler les Puissances, qui se déchargent de
 leur autorité sur de pareils Monstres,
 afin qu'ils y remédient à l'avenir. He!
 quel cruel plaisir aurois-je à révéler les
 impudicitez d'un Aumônier Giraut, d'un
 Corbé, d'un Curé de Lery, en mortifi-
 fiant la pudeur des Personnes chastes, si
 je ne voulois avertir tant de Gens inté-
 ressez à ces desordres, de trouver les
 moïens d'y pourvoir? N'ouvrira-t-on ja-
 mais les yeux sur les inconveniens pres-
 qu'inévitables de la confession auriculai-
 re? Donnera-t-on toujours les Brebis à
 guerir aux Loups? Si le but de ma plu-
 me étoit simplement de divertir, j'au-
 rois choisi un sujet moins triste. Je n'a-
 vois qu'à examiner serieusement la plu-
 part de nos Cafez; qu'à penetrer dans
 les assemblées de quelques Precieuses ri-
 dicules, & de raporter fidèlement tou-
 tes les calomnies dont on déchire à bon-
 ne intention le prochain depuis les pieds
 jusqu'à

jusqu'à la tête. Par tout ici, autans qu'en lieu du Monde, on trouve mille matières dignes de la plus rejouissante Satyre.

Le sujet de mon Livre étant le plus cruel qui soit au monde, si l'on n'en excepte les cruautez des Espagnols exercées dans leurs Conquêtes du Mexique, du Perou, des Isles de Cuba &c. j'ai cru le devoir égaier par quelques Episodes divertissantes, mais très fidelles. *Ridendo dicere verum nil vetat.* Si les Hommes, dont je fais des portraits risibles, n'avoient pas d'autres defauts que leur laideur, & que leurs ames fussent simplement mal logées, comme celles d'Esoppe, de Boëce & de tant d'autres illustres, je ne ferois pas assés téméraire, pour les attaquer. Les laids n'ont pas droit de commander à la Nature de les faire plus beaux: mais la plupart de ceux que je peins, sont plus que des Zoïles. Je sçai que la règle du Traité de la Physionomie qui porte que: *Facies terribis, maculata, macerata, ingenii depravitationem denotat*, n'est pas sans exception. Que ceux qui sont ridicules, plus par leurs vices, que par ma plume, se corrigent, je ferai leur Apotheote avec plaisir.

fir. *Ridendo castigo mores.* Et plût à Dieu ! Une medecine très dégoutante, rend souvent la santé au malade. Heureux ! si , en arrachant le masque de l'Hypocrisie , de la Tyrannie , de l'Impudicité , de l'Avarice , de la Vengeance , & de toutes les passions qui desfigurent l'Homme , je pouvois rapeller sur le front des méchans , & encore plus dans leur cœur le véritable amour de Dieu , la charité pleine de douceur , l'innocente pudeur , la générosité & le desintéressement , la clemence & la reconciliation , enfin toutes les Vertus qui contribuent à rendre l'Homme la vive Image de Dieu. Mais la corruption est si générale , que l'on regardera les moiens dont je me sers pour guerir , plutôt comme des poisons dangereux , que j'emploie pour donner la mort.

L'on a glosé jusque sur le titre de mon Livre. Quoi ! disent ces Critiques , taxer les François de souffrir dans leur capitale la tyrannique Inquisition ! Eux qui font sonner si haut leur liberté qu'ils engravent le caractère jusque dans leur Nom ! Eux qui sont en droit d'affranchir tous les esclaves dès le moment qu'ils ont le bonheur d'entrer sur leurs terres ! Eux dont
les

xviii P R E F A C E.

les Parlemens & les Ecoless'oposent avec tant de hauteur à l'ambition de Rome, quand il est question de soutenir les libertez Gallicanes, qu'ils ont fait mitrer, fouïeter & flétrir les Papes representez par leurs Bedeaux, aiant même porté leur ressentiment jusqu'à les aller outrager sur le Siège, d'où ils lançent les foudres, qui autrefois ont renverlé les Empereurs & les Rois; devenus, à la vérité, dans ces derniers siècles un peu plus bruts, parce qu'on a eu le temps d'en discerner la composition, qui n'est que de papier ou tout au plus de parchemin, sur lesquels les SS. Peres repandoient leur dangereuse & fulminante bile! Quoi des Peuples si jaloux de leurs franchises regarderoient tranquillement l'Inquisition dans Paris? Eux qui ont vû une poignée de Peuples de Flandres, s'armer contre la redoutable Monarchie d'Espagne, pour repousser cette cruelle Inquisition, dont elle vouloit les accabler; & après une guerre des plus sanglantes, qui a fait perir un nombre inombrable de Peuples & de Soldats, consommé des sommes immenses, jusqu'à épuiser les richesses de cette superbe Monarchie, que ces genereux Defenseurs de leurs droits éner-

énervèrent, & humilièrent si bas, qu'elle fut contrainte de les reconnoître Souverains, bien loin de les faire fléchir sous la barbare Tyrannie de ses Moines. Quoi ! disent encore une fois ces Censeurs, après toutes ces preuves de la jalousie de la Nation pour la conservation de ses droits, un Homme, pour se venger de la Bastille, où il a été retenu bien ou mal, pendant quelques lustres, vient nous berger d'une Inquisition chimérique ! C'est nous prendre pour des Dupes ! *Apage!*

Tout doucement Messieurs les Censeurs; je ne vous demande qu'un peu de moderation. Lisez seulement, sans prevention. Je ne vous renverrai pas à la Preface de mon Premier Tome, vous en appellerez comme d'abus. Mais dans la même boutique, vous pouvez être satisfaits. Car j'apprends que Mr. Etienne Roger Libraire à Amsterdam, le même qui imprime cette Inquisition Française, imprime aussi actuellement l'Inquisition de Goa, avec des Aditions sur l'Origine & le progrès de l'Inquisition. Vous y verrez un paralelle des injustices de la Bastille, & de celles de la Sainte Inquisition, avec un raisonnement sur l'usage qu'on

qu'on doit faire des Prisons. Lisez attentivement ces deux Livres, quand l'Impression de cette Histoire sera achevée, après je vous laisse à conclure, laquelle est la plus sévère de ces deux Inquisitions; de celle de Goa, qui adoptant ce nom, & s'en glorifiant, affecte de faire tout suivant les Loix de la Justice, & de couvrir tous ses crimes du manteau sacré de cette Souveraine. Ou de la Bastille, dont les Officiers abhorrant un Nom si odieux, surpassent les cruautés de l'autre en violant les Loix les plus sacrées de la Justice.

O Vous Protecteur de la Sainte Themis, PRINCE qui pour le bonheur de la France, en soutenez si glorieusement l'épée & la balance; Vous Illustre Regent, que nous admirons tous unanimement des divers lieux de notre Refuge, en quelques climats que le Ciel dans son courroux nous ait exilés. Vous pour qui nous formons des vœux très ardents, & dont j'ai eu la consolation d'entendre le Nom Auguste retentir dans nos assemblées, réclamé comme un autre Cyrus; daignez abaisser les yeux sur un lieu, où si proche de V. A. R. l'on traite avec tant d'inhumanité les Images vivantes de
Dieu,

Dieu, la plupart vos tendres Enfans. Separez l'Innocence du crime. Introduisez Themis dans un antre dont les furies l'ont chassée. De vos regards étincelans foudroïez ces Harpies, dont l'insatiabilité devore la substance de l'indéfendu. Rétablissez y l'ordre, vous qui appliquez tous vos soins à le faire régner par tout, & Dieu couronnera toutes les entreprises de V. A. R. de ses graces les plus précieuses.

En vain je repeterois ici, ce que j'ai dit dans la Preface de mon Premier Tome; que je raporte les faits que j'ai vûs, comme les aiant vus; & c'est de ceux là seuls, dont je dois dans la rigueur être garant. Il me semble que l'on me feroit une grande injustice, de me rendre responsable de ceux dont on m'a fait le rapport, vrai ou faux: je ne suis obligé qu'à en faire un recit fidelle. Par exemple, je veux croire que l'Histoire des cruantez exercées dans la Citadelle de Pignerol par St. Mars contre Mr. le Duc de Lauzun, peut-être très fausse, comme le soutient ici un Comte Parent de ce Duc, pour qui j'ai beaucoup d'estime; mais il est très vrai que Corbé, Neveu de St. Mars, nous a fait cette Histoire,
soit

soit qu'il la crût véritable, sur le rapport de son Oncle ; soit qu'il nous la recitât pour nous intimider. Il en est ainsi du Comte de Brederodes. Je ne suis pas Genealogiste. Qu'il soit de l'illustre Maison de Brederodes, ou qu'il soit Aventurier ; cela ne me fait rien. Je sçai avec toute la Hollande, que les Armes de cette Famille furent brisées & jettées dans le tombeau du dernier Comte qui en portoit le Nom, mort sans Enfans. Mais ce n'est pas à moi à faire le procès à un Prisonnier, qui se fait apeler le Comte de Brederodes à la Bastille, & que les Officiers de ce Château qualifient de ce Nom. J'ai pareillement rapporté l'Histoire de Mariane, pretendue Magicienne sans la croire. Il en est de même des Sorciers du Cottentin : les raisonnemens que j'ai faits sur leur chapitre, doivent bien servir à detromper ceux qui pouroient croire que je fusse assés Visionnaire pour y ajouter foi. J'ai encore dit quelque part que Mr. Schrader m'avoit affirmé qu'il avoit été Page de S. A. R. Mad^e. la Princesse Sophie : ici à la Cour on m'a dit le contraire. Puis-je empêcher un Homme de se vanter d'un honneur chimerique ? A l'égard du genre

P R E F A C E. xxiii

re de mort funeste de Mrs. du Joncas & Davignon , je dis ce que j'en ai appris, & ce qui peut-être dans le fond n'est pas, malgré toutes les apparences. Peut on rien affirmer sur un crime? après ce qui est arrivé de nos jours à l'infortuné Marquis de l'Anglade, mort aux Galères, accusé d'un vol fait à Mr. l'Abbé de Montgommery, dont les criminels (le principal desquels étoit un bon Prêtre du Mans, nomme Cagnard, Aumônier de Mr. le Comte de Montgommery) ont été reconnus & fait mourir depuis, mais sans pouvoir rendre la vie au pauvre Marquis innocent. L'on m'a de plus affirmé que le nommé Trouffet de la Grange, dit Pierrot, Major de la Bastille, vit encore, malgré ce que m'en a certifié le Baron de Brock, & ce que m'en a écrit un de mes Amis, sur la probité duquel je compterois comme sur moi même. Encore une fois quand je dis : j'ai vû, l'on me peut croire, puisque j'aurois mieux mourir, que d'écrire une fausseté, de dessein premedité, & pour les autres faits je citerai toujours mes Auteurs.

Si quelqu'un me veut envoyer des faits bien certifiés touchant la Bastille, je promets

mets de lui rendre justice. Ils n'ont qu'à les adresser à Mr. Etienne Roger Marchand Libraire à Amsterdam, & lui en affranchir le port, & je ne manquerai pas de leur donner dans mon Histoire, la place que je croirai qu'ils y doivent tenir par leurs souffrances.

Je souhaite que tous ceux qui liront ces terribles vérités prennent toutes les précautions nécessaires, pour ne pas tomber dans ce detestable labyrinthe ; & n'imitent pas un certain Gentil-Homme nommé du Bois, qui a demeuré long temps à Amsterdam, où je l'ai vu autrefois peindre en miniature. Quelque temps après ma sortie de la Bastille nous nous trouvâmes ensemble à la Haye, à l'hôtel de S. A. S. Mr. le Prince de Hesse-Cassel Philipstal, où il étoit venu apporter de ses ouvrages à Mad. la Princesse, qui a un Cabinet rempli des pièces les plus curieuses ; S. A. S. jugeant de toutes ces choses avec une délicatesse toute exquise. On lui fit l'honneur de l'admettre à la table de L. A. Quand on fut au desert, jamais je ne fus plus surpris que de lui entendre soutenir fièrement l'Athéisme & comme on peut juger avec une extravagance insupportable. C'é-

toit

roit en présence d'un Prince & d'une Princesse, dont la piété & les autres vertus font l'admiration de tous ceux qui les aprochent, & qui sont d'une Famille, qui semble être le plus ferme & inébranlable apui de la Religion Chrétienne: par conséquent je cru que ce n'étoit qu'un jeu d'esprit, pour m'animer à soutenir une si juste cause devant L. A. Mais quand je ne doutai plus de la folie de ce du Bois, je le relançai avec un zèle tout de feu, soutenu par l'inéfablé Vérité que je défendois. L. A. en furent autant édifiées, qu'elles furent scandalisées de la petulance téméraire de cet Impie. Elles ordonnerent à leur Grand Maître M. Bada, dont l'éloquence avoit brillé pendant toute notre dispute, d'interdire l'entrée de leur Palais à ce Sacrilège. Il eut le front de leur dire, que c'étoit pour la dernière fois qu'il y entroit, puis qu'il retournoit en France; persuadé que l'Athéisme y étoit à couvert des foudres qui avoient été lancez contre les Reformez. En présence de L. A. & de M. Bada, sans être Prophète, je lui predis ce qui lui est arrivé. Allez Monsieur, allez, lui dis-je, à Paris: souvenez vous de la Bastille, où vous trou-

verez encore mes anciens cachots. Je souhaite que leur horreur serve à vous faire rentrer en vous même, & revenir de vos égaremens; & que là après y avoir médité sérieusement ces terribles paroles du Prophète: *Dixit insipiens in corde suo; non est Deus*: vous y pleuriez amèrement votre dépravation, & que vous retourniez de tout votre cœur à ce Dieu redoutable, qui vous a créé pour être l'objet de son amour ou de sa colère. Ma Prédiction a eu son effet. Mr. de Blagnac est ici actuellement, après avoir été huit Mois à la Bastille, pour les services qu'il a rendu à S. Ex. M. le Comte de Stairs Ambassadeur de S. M. le Roi de la Grande-Bretagne en France, toujours si attentif aux intérêts de son Maître. Il m'a affirmé que pendant son séjour dans ce Enfer, il a eu communication avec ce du Bois, qui prelude aujourd'hui les peines que méritent les reprovez qui osent nier l'existence de Dieu. Je prie la divine Miséricorde de le regarder dans ses grandes compassions, dont ce misérable a un si grand besoin, pour ne pas tomber d'un abîme dans un plus grand & éternel abîme.

Je

P R E F A C E. xxvii

Je fais très persuadé, que bien loin d'arêter, par l'exposition de mes souffrances, le débordement de la médisance & de la calomnie, qui fait renverser à mes Ennemis toutes les digues de la charité, pour me submerger sous les flots de leurs biles amères, je vais encore dans ce nouveau Tome & les suivans, donner une nouvelle matière à leur fureur. Mais leur malice ne me liera pas la main, pour laisser la Vérité ensevelie dans l'oubli. Je leur dirai avec * St. Paul. *Pour moi je ne suis pas fort en peine d'être jugé par vous, ou par quelqu'homme que ce soit, mais c'est le Seigneur qui me doit juger.* Et sur ces paroles de l'Apôtre, je leur chanterai, avec un Sage, ces Vers, dont l'application me convient si bien.

*Je vois, sans murmurer, la noire
calomnie*

*Qui tâche à m'infecter de son fatal
poison;*

*Qui sans justice & sans raison
Exerce contre moi toute sa tyran-
te,*

*Non, il ne m'importe, Seigneur,
Que*

•• 2

* *TEpit. de St. Paul aux Corinth. Ch. 4. v. 3. & 5.*

XXVIII P R E F A C E.

*Que le monde rempli d'ignorance &
d'erreur,*

Sur les apparences me blâme.

F'appelle de ses sentimens

*A vous , qui pénétrez jusqu'au fond de
mon âme ,*

*Et qui devez un jour juger ses juge-
mens.*

En effet , il n'y a point d'injustice qu'on ne m'ait faite , dans un lieu , où j'espérois trouver toutes les consolations , dont on devoit , ce me semble , adoucir mes souffrances. Cela me fait bien connoître clairement , que ce n'est pas sur le bras de la chair que je dois m'appuyer , mais sur Dieu seul. Il a permis que ceux à qui j'ai fait le plus de bien , aient été mes plus cruels detracteurs. On m'a outragé en ma Personne ; (J'aurois été assassiné par trois Coupejarêts , si Dieu ne m'avoit pas donné le courage & l'adresse de m'en défendre ;) j'ai été outragé en ma Famille d'une manière cruelle & inhumaine (des Gens aveuglez par une haine sans fondement , des âmes de boïe , sans probité , sans honneur , sans éducation , sans une seule étincelle de charité , m'ont aliéné

aliené le cœur de mon Fils d'une manière odieuse. C'est un très bon Enfant, que sa Mère, en mon absence, avoit élevé dans une piété exemplaire, mais il s'est laissé séduire, par les suggestions de Harpies, qui ne tendent qu'à leurs fins honteuses, sans que ce pauvre aveuglé, ait l'esprit de discerner les pièges qu'on lui tend.) On m'a, encore, affligé en mon bien, en mon honneur, en ma réputation: enfin on n'a rien oublié pour me faire succomber sous la calomnie la plus atroce. Vainement je me suis adressé à ceux que Dieu & les Loix ont établis, pour être les Protecteurs de l'Innocence; l'injuste nom de Profelyte que l'on donne aux Nouveaux Reformez, & que l'on noircit de tous les traits qui peuvent le rendre odieux, les a déterminés à ne pas m'écouter. Ici l'on confond l'honnête Homme avec le Scélérat. Qu'un Homme qui de bonne Foi a reconnu ses erreurs, & qui veut y renoncer pour suivre la pureté de l'Évangile, quitte biens, Parents, honneurs, dignitez, pour venir vivre dans un País-Etranger pauvre, abjet, suivant le commandement de son divin Maître, il sera mis au niveau d'un Moine, qui jettant le froc aux orties,

renonce volontiers aux cilices , aux disciplines & aux austérités de son Couvent , pour venir se plonger dans toutes sortes d'ordures & de debauches. Tout Profelyte est ici regardé de travers : nom qu'autrefois les Juifs ne donnoient qu'aux Idolâtres , qui renonçant au Paganisme venoient se soumettre à la Loi. C'est cependant de ce nom dont il a plu à nos Supérieurs nous qualifier , pour nous distinguer. Si c'est par un principe de charité , Dieu soit béni. Mais une preuve qu'ils ne veulent pas que ces Gens , qu'ils admettent à leur communion , & qui ne devoient former qu'un seul corps avec eux en J. C. ne soient eependant confondus avec la masse des Saints , dans la distribution des charitez , on les a mis dans une classe particulière. Voici le fait. Le Roi & son Parlement ont donné aux pauvres Réfugiez qui ne peuvent pas gagner leur vie , quinze mille pièces , pour être partagées également à ceux qui en ont besoin , sans exception. Un nombre considerable de Nouveaux Reformez , destituez absolument de toutes choses , se sont presentez pour y avoir part. Après plusieurs Requêtes adressées à la Cour , aux Puissances Ecclesiasti-

P R E F A C E. x x x i

fiastiques, & aux Magistrats, ils ont été admis à ces retributions, comme les Anciens Reformez. Qu'a t'on fait? On les a mis dans une classe à part; & des quinze mille pièces, grand effort! on en a defalqué quatre cents pièces pour toutes choses, pour tous ces pauvres Afamez. Je dis afamez, & je croi qu'ils ne me sçauront pas mauvais gré de les nommer ainsi: car ils sont venu ici afamez de la parole de vie; & ceux qui les en ont rassasiez, les laissent dans l'indigence du pain qui soutient la vie naturelle. Car qu'est-ce que quatre cents pièces, pour une multitude de pauvres gens, la plupart sans métier, ou hors d'état de travailler? Si ceux-ci se sont recriez sur la médiocrité de cette part, les Anciens Reformez ont crié cent fois plus haut contre ces Nouveaux Venus. On arrache le pain des Enfans, pour le donner aux chiens (patience nous voici chiens, on nous donnera bien tôt la gale) ce sont les propres paroles que j'ai entendies de Personnes, qui ne réfléchissent pas que leurs Peres, leurs Aieulx, ou tout au plus leurs Bis-Aieulx que dis je: leurs plus célèbres Reformateurs mêmes étoient Profelytes, comme le sont aujourd'hui

XXXIV. P R E F A C E.

Pasteur : Qu'il ne me dise pas qu'il n'en veut qu'à son Antagoniste, qu'il traite d'Ex-Jesuite : qui dit tout, n'excepte rien. *Noxii sunt*; il n'a que faire d'y ajouter *omnes*. Tous les Profelytes sont confondus dans ce Passage. Je ne pretens pas deffendre l'Auteur qu'il attaque. Il le fera bien sans le secours de personne. Outre que mon caractère est bien éloigné de l'esprit de parti, il est inutile que je mêle mon flegme à la bile, de ce terrible Profelyte, qui ne s'échauffera que trop. Les Puissances qui le protègent, l'empêcheront bien de ramper dans la fange des pauvres misérables Neophytes, que je voudrois bien pouvoir soulager. Outre que le respect que j'ai pour les Eglises qu'il ataque, & leurs Reformateurs, me retiendra toujourns dans les bornes que je me prescrist ici de deffendre les véritables & pauvres Neophytes, & non les Loups couverts de la peau des Brebis, tels que sont la plupart des Moines. Je m'efforcerais seulement de parer un coup que l'on porte sans ménagement à tous ceux à qui on donne le nom de Profelytes. Si j'étois seul, je garderois un profond silence, & je me contenterois de porter cette épithète odieuse dans

les

les plaies de J. C. à qui les Juifs en ont donné de plus scandaleuses. Mais on la grave sur le front de tous mes Freres, parmi lesquels il y en a de très honnêtes gents, entr'autres un Ministre Parent de celui qui lui donne ce honteux attribut. Ce Nouveau Paul fait voir cependant par un zèle véritablement Apostolique, & une piété solide, malgré la cabale de quelques orgueilleuses, dont il dévoile les vanitez & les grimaces, qu'il est l'huile d'onction qui voudroit guérir la lépre invétérée d'Israel. De quelques adouciffemens dont se soit servi notre habile Pasteur, pour nous faire avaler la pilule, il a cependant porté son coup. Ceux qui veulent l'excuser, prétendent rejeter l'injure qu'il a faite à des Gents qu'il doit regarder comme ses Freres, ou plutôt comme ses Enfants sur la Femme de ce Pasteur. On dit qu'elle a une haine invincible pour tous ceux qu'elle appelle Profelytes, sans en excepter le Parent de son Mari. Si cela est il pourroit dire pour se disculper devant Dieu du tort qu'il fait au Troupeau humilié: Seigneur, la Femme que vous m'avez donnée m'a séduit. En effet on m'a protesté qu'elle regarde toutes ces pauvres

XXXVI P R E F A C E.

Brebis, qu'elle croit galeuses, avec une morgue méprisante, & une antipathie prodigieuse. Elle ne devoit pas cependant ignorer les véritables principes de la Religion Chrétienne, dont la charité est la base; & j'aurois peine à croire que tant de belles leçons de son Epoux fussent demeurées infructueuses en elle: il faudroit pour cela qu'il eût semé dans une terre bien sterile, ou bien osusquée de ronces & d'épines. J'aimerois mieux croire que le Pasteur n'a pu résister à la tentation de finir son Livre par une sentence, qui, en flétrissant, comme il croit, son Adversaire, cauterise aussi tous ceux qu'il a reconnu pour ses Enfans, soit qu'il les regarde comme Fils de Sara, ou comme Fils d'Agar. On nous a déjà assez mutilés, & on nous déchire assez tous les jours, sans qu'une main, qui devoit guérir nos blessures, nous porte encore ce coup affomant. Tous les Anglois qui n'entendent pas le François &, il y en a au moins cent contre un, entre les mains de qui tombera ce Livre qui fait du bruit, y liront cette cruelle application: *Noxii sunt Profelyti Israelitæ sicut scabies*, & concluront que puis qu'elle part d'un Ministre éclairé, nous l'avons
 tous.

P R E F A C E. XXXVII

tous bien meritée. Ainsi venez vous tous à qui Dieu defille les yeux pour les appeller des tenèbres à sa divine lumière: vous qui êtes alterez des eaux vives, venez boire avec nous ce calice. Accourez, volez sur les ailes de la Foi & de la Charité, qui sont les seules qui vous soutiendront dans vos adversitez. Associez vous avec nous; vous serez la lépre du précieux corps de notre Pasteur.

De bonne foi, Messieurs, ne rougirez vous jamais du Zèle avec lequel ceux de la Communion Romaine pressent, exhortent, convient leurs Neophytes d'entrer dans leur société; tandis que Vous semblez rebuter ceux qui s'empresent de s'unir à J. C. sous votre ministère? Ne ferez vous jamais pour ceux qui cherchent la Vérité, ce que font les Ennemis de la Vérité pour ceux qui courent après leurs vanitez & leurs erreurs? Vous m'avourez que vos Profelytes ont besoin d'une grande resignation à la Providence, & d'être bien pénétrez de la Vérité, pour quitter une Religion où l'on trouve tant de douceur, pour en embrasser une, où l'on trouve tant d'amertume. Peut-être que vous nous voulez donner une experience sen-

XXXVIII P R E F A C E.

sible de cette maxime de l'Apôtre. * *Ce n'est que par beaucoup d'afflictions & de traverses que l'on peut entrer dans le Royaume de Dieu.* Ainsi, nous n'avons qu'à nous recommander au Seigneur en qui nous avons cru; puis que nous n'avons que très peu de choses à attendre de la part des Hommes.

Je croi déjà entendre mes Censeurs qui me crient, que je m'écarte de mon principe, & qu'au lieu de deffendre mon Histoire, je deffends ceux qui ont embrassé la Religion. En defendant la Religion, je deffens mon Histoire, car la plupart des Gens de la Religion n'attaquent mon Histoire, que parce que j'ai embrassé leur Religion. Mon but est d'être le Deffenseur de la Vérité, de quelcôté qu'on l'ataque; ainsi, bien loin de m'éloigner de mon principe, je croirois le suivre utilement, si je pouvois faire rentrer ceux qui nous regardent comme la gale, la tigne, la rogne, ou la lépre de leur Eglise, dans l'esprit d'union & de paix. Ne goûteront ils jamais cette constante vérité, qu'ils seroient encore couverts des ulcères & du farcin de Rome, si leurs Pères n'avoient été

* Acte des Apôt. Cha. 4. V. 21. & 22.

*Sois à tes Ennemis & charitable &
doux,
Et tu confondras leur malice,
En triomphant de ton courroux.*

Au reste je ne suis pas assés vain, pour prétendre instruire ceux dont je reçois mon Instruction, & je les prie même de me pardonner, si, en osant prendre la liberté de deffendre mes Freres, je me suis servi de termes qu'ils pourront desaprouver. S'il y a duscandale, ce n'est pas ma faute: car si nous sommes les plus petits de l'Eglise, comme c'est la vérité; que ceux qui nous scandalisent écoutent ce que dit J. C. * *Si quelqu'un scandalise, dit ce charitable Maître, un de ces petits qui croient en moi, il vaudroit mieux pour lui, qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, & qu'on le jetât dans le fond de la mer.* Ce n'est pas là que je souhaite notre zèle Pasteur: *absit*: c'est de le voir plutôt remonter dans sa chaire, dont aparemment la composition de son Livre l'a detourné depuis long-temps, & de ce trône de douceur, avec un esprit de charité, lui voir guérir la lépre d'Israel, & ouvrir des entrailles de misericorde.

* Evang. sel. St. Matth. Ch. 18. v. 6,

ricorde pour ses Enfans adoptez ; qu'il a si cruellement dechirez.

Je reviens à mon Inquisition Françoisse ; & je dis que c'est la dernière des injustices, d'être retenu des dix, quinze, vingt & trente ans, sans être interrogé. J'ai été Prisonnier pendant plus d'onze Années sans avoir subi un seul interrogatoire. J'ai demandé avec instance des Commissaires pour examiner ma cause, mais loin de me les accorder, on ne m'a jamais voulu dire le sujet de mon emprisonnement. De dix-huit Prisonniers que nous nous sommes trouvez un jour dans une même Tour, il n'y en avoit qu'un seul, selon l'affirmation de tous, qui eût été interrogé ; & l'on n'interroge jamais que ceux qui sont arrêtez Prisonniers pour quelque affaire d'éclat, ce qui est contre les Ordonnances formelles. Ecoutons ce que dit Mr. le Cardinal de Rets dans ses Memoires, sur un fait bien moins important, puisqu'il ne s'agissoit que d'un Prisonnier detenu depuis peu de jours, & que je plaide la cause de plusieurs Prisonniers, dont il y en a tel qui depuis plus de vingt ans n'a pas subi un seul interrogatoire. Voici ses propres termes, dans son Premier
Tome

Tome page 163. „ *Le Premier President*
 „ *s'étant plaint de l'emprisonnement de Adr.*
 „ *de Chavigny, donna lieu à une conte-*
 „ *station considerable, parce que sur la re-*
 „ *ponce que l'on lui fit que Chavigni n'étant*
 „ *pas du corps du Parlement, cette action*
 „ *ne regardoit en rien la Compagnie: il*
 „ *repondit que les Ordonnances obligoient*
 „ *à ne laisser personne en prison plus de 24.*
 „ *heures, sans l'interroger. * Monsieur*
 „ *veçut avec chaleur ce mot, disant qu'il*
 „ *pretendoit donner des bornes trop étroites*
 „ *à l'Authorité Roiale. Viole le soutint*
 „ *avec vigueur; les Deputez tout d'une*
 „ *voix y demeurèrent fermes, & en aiant*
 „ *le lendemain fait le raport au Parlement,*
 „ *ils en furent louëz. La chose fut même*
 „ *pouffée avec tant de force, & soutenüe*
 „ *avec tant de fermeté, que la Reine fut*
 „ *obligée de consentir, que la déclaration*
 „ *portât, que l'on ne pourroit même plus*
 „ *tenir aucun particulier du Roiaume en*
 „ *prison plus de trois jours sans l'interro-*
 „ *ger. Cette clause obligea la Cour de don-*
 „ *ner aussitôt la liberté à Chavigny, qu'il*
 „ *n'y avoit pas lieu d'interroger en forme,*
 „ *& cette question, que l'on appelloit cel-*
 „ *le de la seureté publique, fut presque*
 „ la

* Frere de Louis XIII.

„ *la seule qui reçoit beaucoup de contradiction.* „

Je voudrois bien demander à Mrs. du Parlement, ce qu'est devenu le Zèle qui brilloit si noblement chez leurs Predecesseurs? Il ne s'agit pas ici de résister en face d'une Reine Regente ou au Frere d'un Roi. Il n'est pas question de réclamer un François, mais une infinité qui sont tous les jours enfermez à la Bastille & qui souvent y meurent sans en sçavoir la raison. Il ne faut que s'opposer à la Tyrannie d'un Lieutenant de Police. Mais je me trompe, aucun n'oseroit le faire; puisque lui seul a eu la hardiesse de faire enlever de chez eux des Gens de ce respectable Corps, comme on le verra dans la suite de cette Histoire, sans d'autre sujet que parce qu'ils lui avoient déplu.

Je ne sortirois jamais de ma Preface, si je voulois approfondir cette matière & j'en composerois des volumes plus gros que ceux de mon Histoire. Pour fermer la bouche aux jaloux qui se dechainent contre elle, il me suffit de leur dire, que les Exemplaires du Premier Tome ont été enlevez si-tôt qu'il a paru, qu'il a été contrefait en France,

aux

XLIV P R E F A C E.

aux risques de la vie du libraire qui l'a imprimé, auquel Mr. D'Argenson ne pardonneroit pas s'il le pouvoit decouvrir; que depuis deux Ans qu'il a paru on l'a traduit en quatre sortes de langues; Enfin qu'on en fait une nouvelle Impression qui selon toutes les aparences ne pourra pas dans le Magazin de Mr. Roger, non plus que ce second Tome & les autres qu'on va mettre incessamment sous la presse. Nouvelles matières billicuses pour ces Critiques, dont toute la vertu consiste dant un aveugle & opiniâtre entêtement. Je n'écris pas pour les chagriner, je n'écris que pour corriger le vice, ou pour en donner de l'horreur, & le faire corriger par ceux qui ont l'autorité en main, ou en faire éviter les pièges à ceux qui n'y sont pas encore tombez; & je tâcherai de suivre la maxime d'un Sage qui dit. *Scribere ut scias, utilitas: scribere ut sciaris, vanitas: scribere ut lucreris, avaritia: scribere ut ædifices, pietas: scribere ut ædificeris, perfectio.*



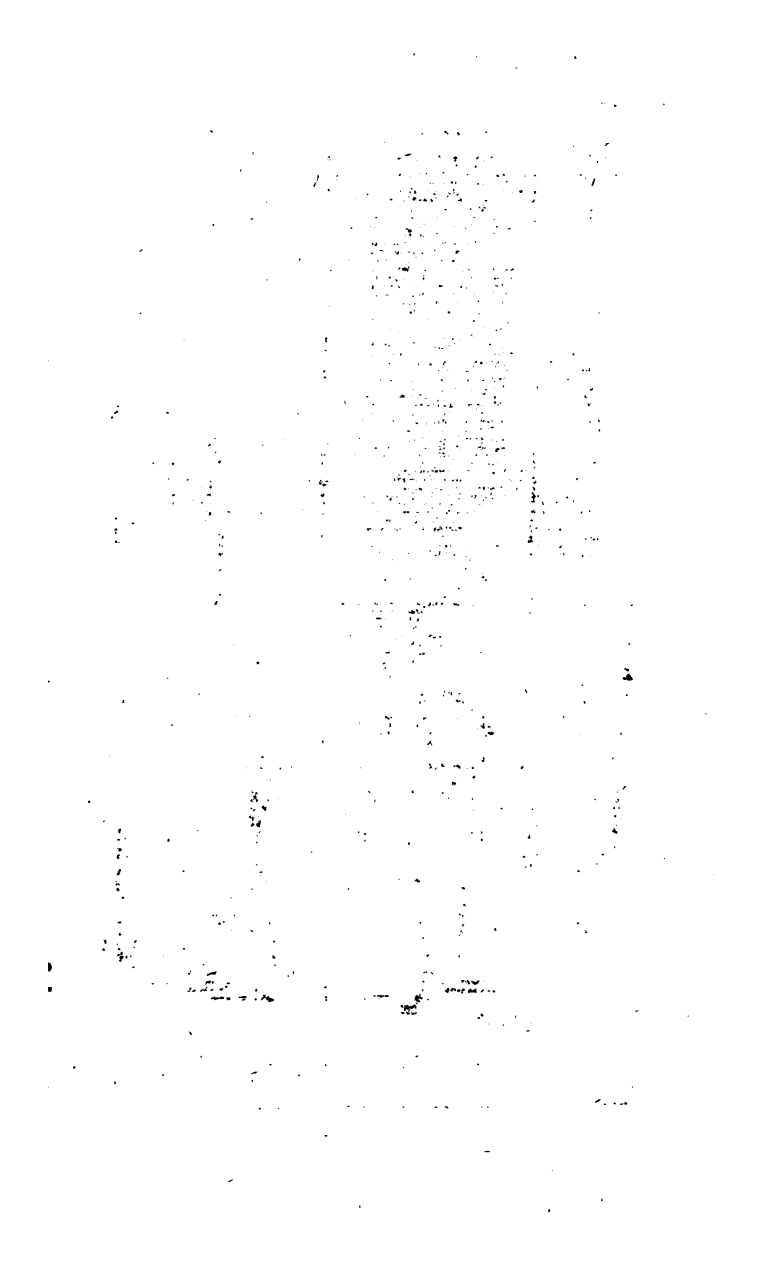
L'INQUISITION
FRANCOISE
OÙ
L'HISTOIRE
DE LA BASTILLE.

J'Ai promis au Lecteur dans la fin de mon Premier Tome de lui apprendre ce qui m'arriva dans le cachot de la Tour du Puits, & le reste de mes aventures ; c'est ce que je vais faire dans celui-ci, & que je continuerai avec l'aide du Ciel dans les Tomes suivans.

Après m'être couché dans mon grabat, où j'eus bien de la peine à réchauffer mes pieds, qui se ressentiront, tant que je vivrai, de la cruauté qu'on avoit eue, de les laisser trois heures enfoncés nus dans le limon du cachot, j'attendis vainement que Ru apportât mon souper. Il falut me contenter de mes réflexions pour toute nourriture, qui m'en-

Tome II. A tretièrent

tretinrent toute la nuit , sans qu'il me fût possible de reposer. Je fus assailli par les rats , qui me firent une guerre cruelle : ils se jettoient sur mon lit avec impetuosité , & venoient m'attaquer par troupes. Je cru que le cachot en étoit rempli. J'en blessai plusieurs avec mes pantoufles , seules armes défensives dont je pouvois me servir dans mon fort. Cette guerre dura jusqu'à ce que le jour se fût glissé dans mon antre , qui , en dissipant la nuit , écarta ces importuns ennemis. Ru vint de grand matin apporter à son ordinaire le pain & le vin dans la Tour aux autres Prisonniers , mais il n'entra pas dans mon cachot. Il laissa mon pain & mon vin sur le pavé couvert d'un pied d'ordure , à la discrétion des rats. Sur les dix heures j'entendis traîner des chaînes dans l'escalier , avec un bruit épouvantable. On ouvrit la porte de mon cachot , où Corbé entra suivi de Ru portant les restes de mon pain & mon vin , & de deux soldats qui traînoient des chaînes , qu'à plusieurs reprises ils firent entrer dans le cachot ; après quoi Corbé leur commanda de sortir , & de se tenir dans la montée. J'étois encore couché. Corbé tout en fureur , me dit qu'il m'aportoit de quoi me divertir , & me fit montrer par Ru toutes ces chaînes pièce par pièce , l'une après l'autre. Il y en avoit une qui pouvoit ceindre un homme par les reins dans un cercle de fer , & qui s'attachoit à une autre chaîne qui étoit toujours fixe au milieu du cachot , attachée au pavé. Il y avoit des entraves pour les pieds , des menotes d'une grosseur prodigieuse , & en-
 tr'autres





tr'autres un colier affreux ; il pesoit seul plus de cinquante livres & tous ces joiaux ensemble en pesoient plus de deux cents cinquante. Monsieur, me dit Corbé, si vous êtes assez téméraire de crier par les creneaux de votre cachot, de vous plaindre aux Portes-clefs, lorsqu'ils vous apporteront à manger, ou de leur faire la moindre insulte, je vous ferai charger de toutes ces chaînes, & vous les porterez jour & nuit tant que vous resterez dans le cachot. Il alloit sortir, lorsque je le priai de s'asseoir sur mon lit ; car il n'y avoit pas d'autre commodité, & de prendre la patience de m'écouter. Après qu'il m'eut accordé cette grace, je lui dis : Je suis à votre discrétion, Monsieur, & ma vie est entre vos mains : non seulement vous pouvez me charger de ces terribles Fers, que j'ai si peu mérités, mais vous pouvez encore me faire mourir de la mort la plus cruelle sans que j'en murmure. Je vous regarderai toujours comme l'instrument dont Dieu veut se servir pour me châtier de mes péchez ; & je bénirai jusqu'au dernier soupir la divine Providence, qui veut bien changer les peines éternelles que je méritois, en des peines temporelles que je ne mérite pas. Mais oserois-je, Monsieur, vous dire que l'indigne Prêtre, qui vous a fait de faux rapports de Mr. le Comte de Bréderodes & de moi, mériteroit plutôt que nous d'être plongé dans le cachot ; où je suis si injustement détenu, & de pleurer la dépravation de sa vie sous le poids de ces chaînes, dont vous prétendez m'épouvanter. Demandez, non seulement au

Comte de Bréderodes, quel Homme c'est que cet Apostat, mais encore au Prince qui étoit il y a peu sur notre tête, à M. Tozain, à M. le Baron de Poknet, au Kouakre Mr. de Brunfields, & généralement à tous ceux qui le connoissent. Corbé me demanda de quel Prince je voulois parler : Ru lui dit quelque chose à l'oreille, qui fit éclater de rire Corbé. Je lui fis un détail succinct de quelques uns des tours de ce bon Prêtre, qui semblerent radoucir un peu mon Tygre. Il aperçut mon pain qui étoit à plus de moitié mangé des rats. Il ordonna à Ru de m'en apporter un autre : & sur ce que je lui dis qu'il me feroit plaisir, puisque je n'avois pas mangé depuis le midi du jour précédent. Il gronda Ru de ne m'avoir pas apporté mon soupé, & lui ordonna d'aller chercher sur le champ un pain chapelé, ce qu'il fit. Corbé en me quittant ordonna à Ru de me donner bien à manger : c'étoit encore en cetemps-là l'Aumônier qui avoit soin de la gargote. Il me promit que si j'étois sage il ne me laisseroit pas long-temps dans le cachot. J'y fus cependant trois semaines toutes entières ; quoique je n'eusse pas poussé le moindre murmure, pendant un si long supplice, & depuis j'ai supporté toutes les cruantez de mes barbares Tyrans avec une constance qui me fit surnommer Job par mes Compagnons de misère.

Si-tôt que Corbé & Ru furent sortis de mon cachot, où ils avoient laissé toutes leurs diaboliques férailles, je me levai, je priai Dieu, je fis mon lit ; ensuite je déjeunai,
de

de bon apétit comme l'on peut croire. Après je fis l'inventaire de ces meubles curieux, que l'on m'avoit apportez, dignes ornemens de mon appartement. Je ne pû jamais faire perdre terre, quelques efforts que je fisse, à la chaîne, grosse comme ma jambe, où étoit atachée la ceinture de fer monstrueuse: sans doute que cette pièce seule pesoit plus de cent cinquante livres. Le colier étoit à deux couplets, & d'un fer brut, forgé au marteau seulement, plus gros que mon bras. Les menotes, & les entraves étoient énormes. Il étoit impossible qu'un homme les pût porter trois jours sans en avoir la chair entamée. Tout cela resta quelques jours dans mon cachot; jusques à ce qu'un jour Ru vint les en retirer sur les neuf heures du soir. Il me dit que c'étoit pour en orner un Prêtre, qui avoit eu la témérité de jeter son soupé au nez de Corbé, & que cet Oint du Seigneur étoit au cachot pour ce sujet. Ru manioit ces chaînes, presqu'aussi facilement que je ferois la chaîne de ma montre, preuve de sa force & de sa férocité. M. Bostel qui étoit du Parti qui arrêta M. de Berlinghent Ecuyer du Roi, m'a protesté avoir porté toutes ces chaînes sur son corps pendant plus de quinze jours, pour avoir répondu trop fièrement à Mr. d'Argenson, comme on le verra dans les Tomes suivans de cette Histoire. Il est vrai qu'on le détachoit trois à quatre heures chaque jour l'après-midi, pour le laisser reposer. Quand on les lui ôta tout à fait, on l'avoit trouvé évanoui sous leur poids. Le cou, les reins, les poi-

gnets & ses jambes étoient tout écorchez, quoique ce soit un homme des plus robustes. J'ai appris encore que le bon Curé de Léry a porté fort long-temps ces bijoux, après qu'il eut cruellement blessé le Moine Luf-tick.

On a encore depuis apporté ces chaînes dans nos chambres, pour en épouvanter ceux qui ne les avoient pas veuës, auxquels on les faisoit peser les unes après les autres, pour les faire entrer en apétit.

A midi Ru m'aporta un ordinaire passable : le soir il me servit un soupé de même. Je fus traité de cette sorte pendant tout le temps que je fus dans ce cachot, où l'on me donna de la chandelle & mon Nouveau Testament, que je mettois soigneusement dans mon sein, crainte qu'il ne fût mangé des rats. Ce Livre, fut une grande consolation pour moi. Mais depuis que Bernaville est à la Bastille, on ne donne plus ni lit, ni chandelles, ni livres, ni ordinaires à ceux qui sont dans les cachots : au contraire, il en a fait boucher tous les trous par où la lumière pouvoit pénétrer. A peine y donne-t-il du pain & de l'eau, & souvent point de paille ; ce que j'ai expérimenté plusieurs fois. Ce qui me fatiguoit davantage, c'étoit la guerre que j'étois contraint de faire aux rats. Toutes les nuits il n'y avoit point de trêve avec ces affamez : j'avois beau en tuer ; ils revenoient toujours à la charge, & me rongeoient mes pantoufles, ma couverture, juiques à mon bonnet sur ma tête.

Enfin l'onzième jour d'Octobre 1703. sur
les

Les trois heures après midi, Corbé vint me faire sortir du cachot. Je le suivis jusque dans la petite cour, où je trouvai le Porte-Clefs nommée Boutonnière, auquel il ordonna de me conduire dans la seconde chambre de la Tour du Puits. Dans la seconde chambre de la Tour du Puits ? reprit Boutonnière tout étonné. Oûi dit Corbé, & ne me repliquez pas. Je suivis ce Porte-Clefs, qui haussait les épaules & poussait des soupirs. Je ne fus pas long-temps sans en découvrir la cause. Je ne sçavois pas encore, comme je l'ai éprouvé cruellement depuis, qu'il y avoit à la Bastille des demeures bien plus insupportables que le cachot que je venois de quitter, & des animaux plus méchants que les rats contre lesquels j'avois combattu.

Il m'introduisit dans une chambre, où je trouvai deux Prisonniers, dont l'un étoit couché, & l'autre debout. Je leur fis des civilités auxquelles ils répondirent bien succinctement. Pendant que Boutonnière fut me chercher mes meubles ; Le Prisonnier couché se leva tout nud, & me fit voir un Colosse monstrueux : il étoit plus haut que moi de toute la tête : plus large à proportion qu'il n'étoit haut. Il avoit le visage vermeil & assez passable, à une balafre près qui lui traversoit toute la face, en la prenant depuis la temple gauche, jusqu'à l'extrémité droite du menton, le nez se trouvant cicatricé de travers du haut en bas, par le milieu de la gauche à la droite ; ce qu'on appelle en terme de blason contrebaré. Cette blessure le faisoit naziller d'une manière tout à fait dis-

8. *L'Inquisition Françoise*

cordante. Son corps étoit gras & potelé, du sein comme une Nourrice, & la croupe plus large que celle d'un des plus puissans chevaux de carosse. Allons, Francillon, dit-il, c'étoit le nom de son Confrère, qu'on m'aide à transporter mon lit. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Je vis démonter la machine la plus bizarre que j'aie vüe en ma vie pour un lit. Le tout étoit composé de coterets & de manches de balais, qui élevoient à trois pieds de terre une tribune ambulante, sur laquelle on jetta un méchant lit de plume, un oreiller de même matière, deux draps, deux couvertures, dont on ne pouvoit plus discerner la couleur, & une somme de vieilles friperies. Le tout étoit surmonté de quatre grands manches de balais, qui soutenoient une nate pour ciel de lit, d'où pendoit pour pavillon, de vieux lambeaux de draps teints avec de la suie de la cheminée, & des fragments de vieilles tapisseries, dont le plus grand morceau, n'étoit pas plus large que la main. A peine pouvoit on connoître que l'un avoit été jadis des bâtons rompus, l'autre des coquilles, l'autre pampelonné, ainsi du reste. Il m'affirma avec une confiance orgueilleuse que ce lit n'étoit pas de la Bastille, & qu'il lui appartenoit. Je l'ai bien païé, dit-il en nazillant, d'une manière toute harmonieuse, pesant toutes les syllabes qu'il coupoit par pauses. A la quenouille droite du chevet du lit, je veux dire au manche de balai, étoit attaché un gobelet qui servoit de bénitier, surmonté d'une croix de bois, qu'on voioit bien être de la façon du devot & pieux van-der-Burg, & d'u-





ou l'Histoire de la Bastille.

& d'une petite image de la Vierge de papier, & sur le tout étoit attachée une branche de buis, qu'il m'affirma dans la suite être bête. Le tout fut démonté & remonté par Francillon, & le lit fait dans le plus bel endroit de la chambre, en un clin d'œil. Après quoi le lourd & pesant Colosse, qui étoit resté tout nud en chemise, pendant tout le démembrement, & remembrement de sa machine, s'élança dedans avec la vitesse & l'agilité d'un oiseau. Quand je lui vis faire le saut périlleux, je fis un cri, comme si j'eusse dû voir tomber le Géant, après avoir écrasé son grabat, enseveli sous les côterets & manches à balais, comme sous un paquet de canelle. Mais ma peur en fut quitte pour voir trembler les compartimens de cette couche extraordinaire, & voltiger les lambeaux de la Courtine du Chevalier de l'Industrie. Il se tranquilloit déjà dans son lit, lorsque Boutonnière apporta mon grabat ordinaire, & le reste de mes ustensiles. Francillon s'offrit de très bonne grace, à faire mon lit; mais je le remerciai fort civilement, & je le faisois moi-même, quand l'incube se prit à hurler d'une manière affreuse, comme si le feu eût été dans la chambre. Hé! ne vois tu pas, Ane de Francillon, Cheval de bât, que ce Brisonnier là est un Novice & très ignorant à faire son lit. Mets-la main à l'œuvre, si tu ne veux pas que je me lève pour te le faire faire par les oreilles. Je crû que c'étoit son Valet, puis qu'il lui parloit si rudement, & pour faire cesser les cris du Stentor, je laissai faire Francillon.

A 3.

Après

d'Angleterre , mais d'une physionomie plus prévenante. Il avoit tant de douceur , & sa complaisance étoit si outrée , qu'elle lui faisoit un tort considérable , & l'assujettissoit aux fougueuses brutalitez de Braillard , c'est ainsi qu'on nommoit van der Burg , qu'aucun autre Prisonnier que Francillon n'a jamais pû souffrir. J'en rapporterai des faits convaincans dont j'ai été le témoin oculaire. Braillard , le plus hypocrite homme qui fut jamais , si l'on en excepte Bernaville , avoit trouvé le secret de persuader à ce bon Israélite , qu'il ne sortiroit jamais de la Bastille , que par sa médiation ; ce qui obligeoit le crédule Francillon à faire aveuglément tout ce que ce perfide Compagnon lui commandoit , qui dans sa folie sçavoit parfaitement bien aller à ses fins. Mais revenons à la première conversation que j'eus avec mes nouveaux Compagnons.

Ils me dirent que j'entrois avec eux en la place du Prieur Pinet de Caën , dont ils me racontèrent l'Histoire , & de Mariane prétendue Magicienne , telle que je l'ai rapportée dans mon Premier Tome , & que le Comte de Bréderodes me l'avoit faite , sans la moindre variation. Ils m'affirmèrent qu'il avoit été transféré à Bayeux , pour y être renfermé le reste de ses jours dans la Prison de l'Evêché , pour y finir sa vie entre quatre murailles au pain & à l'eau. Je leur appris que je sortois d'avec le Comte de Bréderodes , arrêté pour le même sujet , qui m'avoit fait le détail de la même Histoire , à la plus grande partie de laquelle je n'ajoutois nulle foi , mal-

malgré la sincérité que j'avois crû remarquer au Comte de Bréderodes. Sur quoi Vander-Burg, pour me prouver la possibilité de la chose me fit des Histoires à perte de vûë du Docteur Fauſte, d'un certain Evêque de Marſeilles, & de quantité d'autres prétendus Magiciens de cette nature. Ce qui ne m'empêcha pas de perſiſter dans mon incrédulité, non obſtant des faits poſitifs qui m'étoient très connus: ſoutenant qu'il y avoit plus d'illusion dans ces prodiges que de réalité.

Je leur dis que j'avois été Directeur à Carnten Ville de Normandie, Capitale du Contentin, où l'on avoit fait le procès à une quantité prodigieuſe de Sorciers, des environs de la Haye du Puits, entre'autres aux Curez de Coigny & de ſaint Symphorien, & à la Dame de la Couture le Gouïex Mére du Lieutenant de l'Election de Carnten, principaux acteurs d'une prétendue diablerie. Que les Officiers du Préſidial de cette Ville en avoient condamné trente deux au feu, entre leſquels étoient les deux Curez & la Dame de la Couture: mais que le Parlement de Rouen renvoia abſous, à la réſerve des Curez de Coigny & St. Symphorien, que l'on renferma entre quatre murailles, pour les profanations qu'ils avoient commiſes: Comme de faire de l'eau bénite au Sabat avec l'urine des aſſiſtans; de célébrer la Meſſe avec des hoſties noires, & de faire mille impuretez abominables. Parmi les dépoſitions faites contre ces prétendus Sorciers, il y en avoit de tout à fait plaiſantes. Il y avoit un Valet, par exemple, de la Dame de la Couture le Gouïex, que

nous nommerons Madame Chandeleur, puis que c'étoit sa Seigneurie de Sabat, qui lui avoit soutenu dans ses dépositions, & à qui je l'ai fait répéter plusieurs fois, qu'un jour la dite Dame Chandeleur étant allée passer la journée au Village des Bouhons chez le nommé M. du Taillis-hyver Conseiller au Présidial de Carenten son Parent, & de la même cathégorie que la Dame Chandeleur, ils se régalerent bien avant dans la nuit. C'étoit pendant le temps du Carnaval en hyver. La cavalle qui avoit aporté cette Dame chez le Taillis-hyver avoit un poulain. On l'avoit mise à paître dans un de ces herbages, qui en ce pais là sont les meilleurs du monde, d'où elle s'étoit échapée, pour courir à son poulain. Le Valet de la Dame Chandeleur en avertit sa Maitresse, lorsqu'elle étoit au plus fort de son régal. Elle lui dit qu'il n'y avoit pas grand mal à cela, pourvû qu'il eût réservé la bride. Il l'assûra qu'elle étoit encore pendüe à une cheville dans l'écurie du Sr. du Taillis. Enfin il falut partir, après que la Dame Chandeleur eut poussé la débâche bien avant dans la nuit, avec le Taillis-hyver, & d'autres prétendus Sorciers. Elle commanda à son Valet de lui apporter la bride de sa cavale, tira le Valet à l'écart, lui passa la bride au cou, lui mit le mors de force dans la bouche, monta sur son Valet, qui tombant dans l'instant sur ses mains, lui servit de cheval & l'emporta d'une vitesse extraordinaire en sa maison, au travers des boües & des mauvais chemins, qui en ce pais là ne font pas mentir le proverbe: *bonne terre, mauvais*

vais chemin. Si-tôt qu'il y fut arrivé, la Dame Chandeleur, crevant de rire, débrida son Valet, fit chauffer de l'eau, le lava bien; le coucha chaudement; lui donna un chaudon fait avec du lait, des œufs, de la canelle & de la muscade; le caressa, lui donna de l'argent, & lui enjoignit très expressément de ne pas divulguer cette aventure. Quelques jours après la Dame Chandeleur retourna, comme l'autrefois, chez le Taillis-Hyver, pour s'y divertir encore. Elle étoit montée sur la même cavale, qui s'échapa une seconde fois de l'herbage pour retourner à son poulain. Quand il fut question de partir, la Dame Chandeleur demanda la bride magique à son valet, dans l'intention de s'en servir, comme l'autrefois. Mais lorsqu'il fut au lieu écarté, où elle l'avoit mené, pour faire l'opération de la métamorphose, & s'en servir encore de monture, il passa la bride au cou de sa Maitresse, la culbuta à bas, lui mit le mors dans la bouche, & se fit porter triomphant au logis de sa Maitresse, qu'il traita, comme elle l'avoit traité la première fois. Ce qu'il y a d'étonnant en ceci, c'est que la Dame Chandeleur, qui pouvoit facilement nier tous ces faits, convenoit de tout devant ses Juges, & acquiesça à la déposition de son Valet comme véritable, ce qu'elle signa avec lui. Les dépositions, confrontations, recolements des témoins, enfin tout ce procez diabolique, où l'on voit des choses prodigieuses & abominables, est encore au Greffe criminel de Carenten.

Un Vieillard nommé Avravy boucher de Carenten, me raconta qu'un soir revenant
de

de tuer un cochon en Ville, lorsqu'il approchoit du Pont de Gemare dans le Fauxbourg, sur lequel pont il y avoit une grande croix de pierre, il entendit plusieurs Sorciers qu'il crut être en l'air; entre lesquels il distingua fort bien la voix du Taillis-hyver. Ces prétendus Sorciers renversèrent, dans l'instant, la croix & la précipitèrent dans l'eau. Sur-quoi le bon-homme Auvray cria au Sacrilège, & appella des Voisins, pour avoir du secours & lui aider à venger cet attentat. A l'instant il se sentit saisir par derrière, par quelqu'un qui s'éforçoit de le terrasser: mais comme il étoit encore fort & vigoureux, & que dans sa jeunesse il avoit été Soldat, ce qui le rendoit plus temeraire; il prêta le collet à celui qui le vouloit mettre à bas, & tira un des couteaux dont il avoit aprêté le cochon; il en frappa son adversaire, qui se sentant blessé, lui demanda quartier, & implora sa miséricorde. Auvray fut surpris de reconnoître le Taillis-hyver dans son Suppliant, qu'il avoit percé au bras. Il le conduisit chez un Chirurgien, pour le faire penser; & remena ensuite le Taillis-hyver chez lui, qui lui donna une bonne somme d'argent, pour ne pas divulguer la chose. Auvray m'a affirmé plusieurs fois la fait. Je vis dans ce temps-là la Croix renversée dans la rivière, & le Taillis portant son bras en écharpe.

Je ne finirois jamais, si je voulois rapporter tout ce que j'ai vu & entendu dire de ces prétendus Sorciers: car j'ai demeuré longtemps dans un pays qui passoit pour en être tout rempli (Bernaville est, par parenthèse,
de

de ces illustres cantons.) Mais, encore une fois, je croi qu'il y a plus d'imagination que de réalité dans toutes ces diableries, que le Parlement de Rouën a traitées d'impostures, & je n'ajoute nulle foi à tous les contes qu'on en fait.

Braillard ne pouvoit pas supporter mon incredulité : il entroit dans des fougues terribles sur mon peu de foi. L'on pourra bien nier le jour en plein midi, si l'on ne convient pas de ces grandes vérités si bien prouvées, disoit-il; comment improuver des faits si constans. En vain je lui remontrois, que lors que le Valet crut qu'il avoit porté sa Maitresse, il se pouvoit faire qu'il étoit yvre, & plus yvre que sa Maitresse; qui pour le reconduire chez elle, l'avoit traîné au travers des mauvais chemins. Que pour le traîner plus facilement, elle lui avoit passé la bride de la cavale échappée au col. Que cette bride aiant fait impression sur l'esprit du Valet, il avoit rêvé, en cuvant son vin, qu'il portoit sa Maitresse par les chemins; & que c'étoit pour le soulager de son yvresse, qu'elle l'avoit lavé, couché, & réchauffé d'une soupe à l'yvrogne. Que naturellement il ne devoit rapporter tous ces bons traitemens, qu'à l'inclination que sa Maitresse avoit pour lui, puis qu'aparemment c'étoit un Valet à deux mains, qui servoit à autre chose qu'à bêcher le jardin, & étriller la cavale. En effet il fut ensuite chez une certaine Dame de Chaumont, qui en disoit des merveilles, & le vantoit comme un Maître Sire: & après il servit les Dames Religieuses qui

qui vouloient le canoniser comme un autre Mazet. Quand ils furent se régaler la seconde fois chez le Taillis, la Dame Chandeleur put être de ce coup plus yvre que son Valet, qui la traîna par la bride, comme elle l'avoit traîné la première fois, & put avoir les mêmes imaginations, causées par les mêmes vapeurs, & par les mêmes effets.

Pour Auvray, il revenoit de tuer un cochon dont il avoit fait la dissection chez un Bourgeois. D'ordinaire les Citadins font boire à outrance les Bouchers, qui chez eux font ces sortes d'opérations. En retournant chez lui il rencontra le Taillis, qui, moins bigot que lui, abatoit une croix, qu'il croioit être le sujet d'une superstition, & qu'il renversa à l'aide de libertins comme lui. Il se batit avec le Taillis Yver, pendant que les Compagnons de celui-ci prirent la fuite aux cris des combatans. Il le blessa: le Taillis, pour l'obliger à garder le secret sur la croix renversée, qui auroit pû lui attirer de mauvaises affaires & peut-être le faire brûler vif, donna de l'argent au Boucher, qui, pour embellir l'affaire, la tourna du côté de la diablerie.

Non obstant des raisons si plausibles, Brailard n'en voulut rien rabatre: il soutint que rien n'étoit plus véritable que l'histoire de Mad. de la Couture le Gouïex, qu'il affirma lui être parfaitement connue depuis long-tems; & protesta qu'il mettroit volontiers son doigt dans le feu, pour soutenir la vérité de l'aventure du Boucher; & à cela, point de replique.

Je vis encore le nom de Poiret de Villeroi de Vaucouleurs gravé sur la muraille. J'avois toujours crû que ces trois noms, que j'avois déjà vûs dans d'autres chambres, étoient les noms de trois Prisonniers; mais ils me détrompèrent, en m'apprenant que c'étoient les noms d'un seul homme, Capitaine dans le Régiment de Surlaube. Que son surnom étoit Poiret, sa seigneurie de Villeroi, & qu'il étoit de Vaucouleurs, Village de la Pucelle d'Orléans, situé sur les frontières de Lorraine. Voici le sujet de sa Prison. Mr. de Surlaube qui avoit une grande confiance en Mr. de Villeroi l'envoia en recrûe chez lui, & le pria de lui amener à son retour sa Sœur à Paris. Malheureusement pour elle & pour le pauvre de Villeroi, la Demoiselle étoit très belle, & se trouva encore plus tendre. Le Capitaine conducteur de ce frère dépôt ne lui persuada que trop bien qu'il l'aimoit, & malgré toutes les raisons qui devoient l'engager à conserver chastement la Sœur de son Colonel, dont une des principales, après la crainte de Dieu, étoit qu'il se voioit ataqué d'une funeste incommodité, qui lui avoit été donnée par une Belle de Paris, sans doute moins Pucelle que celle dont il étoit l'ingrat dépositaire. Il lui communiqua deux maux tout à la fois, tous deux fruits dangereux de Venus; celui qui le devoit envoyer en Bavière, plutôt qu'en Suède, & un autre dont la Demoiselle devoit être délivrée au bout de neuf Mois. La triste & criminelle Sœur ne put cacher long-temps ni l'un ni l'autre à son Frère, qui après l'avoir fait soulager de tous
les

les deux, malgré les larmes, le repentir, & les prières de cette malheureuse désolée, la fit enfermer dans un Couvent, & fit traîner son perfide Amant à la Bastille, qui croïoit en être quitte pour se charger de la vache & du veau. Là il a eu tout le tems de se faire penser, & de regretter ses bonnes aventures. Au reste Braillard & Francillon se toüioient fort de lui. Si l'Amour lui avoit fait commettre un crime, il en étoit fort contrit, & pleuroit avec des larmes très touchantes le sort cruel de son imprudente Maitresse, qui lui étoit plus insupportable mille fois que le sien. L'occupation de M. de Villeroi à la Bastille étoit assés singulière. Il avoit de fort beaux habits; pour se desennuier, il les décousoit incessamment d'un bout à l'autre, & les recousoit avec beaucoup d'adresse. J'ai vû de ses ouvrages entre les mains de Braillard, qui auroient pu passer pour chefs-d'œuvres s'il s'étoit voulu faire recevoir Maître à Paris.

J'ai déjà parlé de Braillard dans mon premier Tome. Braillard est la Seigneurie que les Officiers de la Bastille avoient donnée comme j'ai dit à Van-der-Burg. Eu effet je connu peu de tems après que je fus avec lui, qu'on ne pouvoit lui donner un nom plus juste, puis qu'il brailloit jour & nuit, & que ses Compagnons n'avoient de repos avec lui, que quand il dormoit: il est vrai, qu'heureusement pour eux, cela lui arrivoit souvent.

Il ne sera pas, je croi, hors de propos de faire la description de mon nouveau domicile.

le. C'étoit un octogone comme le sont presque toutes les autres Chambres des Tours. En entrant à la main droite étoit une grande fenêtre à chassis coulans, donnant sur la Porte de St. Antoine, mais dont la vue étoit presque interdite par une avant-grille, que les intrigues de Braillard y avoient fait mettre, comme je le dirai dans la suite. A la gauche de la porte étoit une petite cheminée qui fumoit beaucoup. De l'autre côté de la cheminée étoit le Prie-Dieu de Braillard, construit à peu près aussi bizarrement, que l'étoit la dévotion de celui qui y faisoit ses oraisons burlesques, comme je l'expliquerai dans peu. La fabrique de cette sainte tribune étoit de côterets, comme le reste des ameublemens de Braillard. Elle étoit revêtue & garnie de guenilles, qui sembloient avoir été découpées du manteau du Roi des Gueux, & symétrisoient admirablement bien avec le Pavillon, dont j'ai fait une imparfaite description: je dis imparfaite, car quelle éloquence y pourroit atteindre? Sur le marchepied du *Sancta-Sanctorum* étoit un carreau uniforme aux rideaux du lit. Au haut de cette chapelle ambigüe étoit un Crucifix qui ne discordoit pas avec le reste du Sanctuaire, sous lequel ces deux Vers étoient écrits en gros caractères.

*Non Crucem supplex, lignum non vanus adoro,
Sed cujus hæc parva pendit imago Deum.*

A côté de ce Tabernacle étoit une cage à pigeons, de la même fabrique que l'Oratoire
de

de l'Anachorete : des côterets par tout. Il y avoit dans cette cage cinq ou six paires de pigeons ; les uns aiant des œufs, les autres des petits, & tous faisant du bruit & de l'ordure en quantité. La Bibliothèque de Braillard reposoit sur la cage ; je dis reposoit, car il troublôit peu son repos. C'étoit au bout de cette cage, qu'il posa son lit, ainsi que je l'ai dit. Après suivoit celui de Francillon, enfoncé dans le centre de la chambre, qui n'avoit rien d'extraordinaire que sa petitesse : car on en donne de plus grands à des Enfants de dix ans ; & je ne puis comprendre, comment un homme de sa hauteur y pouvoit reposer : aussi y étoit-il toujours en racourci, c'est à dire doublé en deux. Mon lit fut placé proche de celui de Francillon, à côté de la fenêtre. La chambre étoit lambrissée d'un plâtre très blanc & très uni, & pavée de briques, mais si couvertes de fiente de pigeon, qu'on avoit peine à distinguer la brique ; ce qui causoit une infection insupportable, jointe à celle pestiférée qui sortoit de Braillard, qui se faisoit quelques fois seringuer jusqu'à trois fois par jour. La porte & la fenêtre de la chambre sembloient toutes neuves & fermioient fort juste. Il y avoit contre les murailles quelques mauvaises peintures, que Braillard me dit être de la main d'un des Compagnons qui autrefois avoit été avec lui, qui s'apelloit la Neuville Gondrin, qu'il disoit être Fils Naturel d'un Cadet de la Maison de Montespan, & que son Pere avoit fait enfermer dans la Bastille, pour le punir de ses débauches, & lui épargner des corrections

Etions peut-être plus rigoureuses. Ce Neuville-avoit eu le bonheur d'avoir été enfermé avec un Ingenieur qui lui avoit appris à desfiner , & quelque chose des fortifications. Braillard se plaignoit beaucoup de son peu de sincérité ; & j'ai veu ce même Neuville en Hollande, où il ne dementoit pas ce que Van-der-Burg m'en avoit dit. Il se disoit tantôt de l'Eglise Romaine, tantôt de la Réformée , suivant l'urgente nécessité où il se trouvoit. J'ai appris que Mr. le Marquis de Château-Neuf Ambassadeur de France auprès de N. S. L. E. G. l'avoit fait emprisonner en Hollande , & que Mr. Banage fameux Ministre de la Haye s'étoit hautement déclaré son Antagoniste. J'ai crû même avoir entrevû ce Neuville ici à Londres , où l'on m'a dit qu'il faisoit de très inutiles efforts pour se mettre en passe de bel esprit , & en cette qualité obtenir une pension de S. M. Le Roi de la Grande Bretagne ; mais loin d'y réussir j'apprens dans le moment que j'écris qu'il est actuellement Prisonnier pour ses dettes.

Braillard me dit que c'étoit le même Neuville qui avoit barbouillé le Crucifix de son Prié-Dieu : aussi il étoit bien aisé de connoître, qu'il s'en falloit quelque chose qu'il ne fût de Rubens, ni les Vers Latins du P. de la Rue. Braillard eut la vanité de me dire qu'ils étoient de sa composition : & lorsque je voulus un jour, lui en faire remarquer les défauts, il me fit voir qu'il étoit d'une ignorance crasse en matière de Vers, comme en beaucoup d'autres choses. Jamais il ne put
venir

venir à bout de scander ces deux Vers. Il m'avoïa dans la suite , pour m'en prouver la bonté, qu'il les avoit extraits de la Gallerie du Duc de Bavière à Munick, où ils étoient écrits au pied d'un Crucifix de Raphaël.

J'allois oublier le Trône de Braillard, une des plus curieuses pièces de la chambre. C'étoit son chef-d'œuvre , la force de son génie y brilloit de tous les côtez : il n'y avoit pas épargné les côterets : il en avoit entré une si grande quantité à sa construction, qu'il falloit le secours de deux hommes pour lui faire changer de place. *Materiem superabat opus.* Il étoit tout revêtu de matelas dont il avoit emprunté les laines de ceux de ses Compagnons , & la housse étoit faite de placards de tapisseries, extraites des mêmes pièces dont il avoit tiré les rideaux de son lit. Cette machine lui servoit à plusieurs usages. C'étoit son trône quand il donnoit ses audiences à Francillon ; Son fauteuil, quand il étoit à table ; Son lit de justice quand il prononçoit ses sentences criminelles contre un mauvais diné ; pour cet article, rarement il manquoit de cathédrer tous les jours ; Son tribunal, quand il décidoit de tout à tort ou à travers ; Son trepied, quand il rendoit ses oracles ; Son lit de repos quand il sommeilloit après le repas ; Son Canapé quand il prenoit du tabac ; & sa chaise percée quand il avoit pris un petit remède anodin. Jamais le trône du Grand Coifre Roi de Tune n'eut tant de propriétéz, que cette relique, qui auroit fait plus d'honneur au trésor de St. Denis, si elle y avoit été pontificalement translatée, que le Trône du

du Roi Dagobert, qu'on y révère si religieusement.

Il faloit voir avec quelle gravité il m'affirmoit que tous ces meubles lui appartenoient en propre; que le Gouverneur n'y avoit rien; & que, Si sa lettre de cachet arriroit pour le mettre en liberté, il pouvoit les faire transporter par tout où il voudroit. Je doute fort qu'il eût trouvé des Locataires dans Paris, qui eussent voulu les recevoir dans leurs appartemens.

Notre soupé arriva. Boutonnière n'avoit pas encore mis la clef dans la serrure pour ouvrir, que Braillard brailloit contre le mauvais soupé, qu'à peine il sentoit au travers de la porte. Mais ce fut bien pis, quand il eut vû que mon ordinaire étoit meilleur que le sien: il paroissoit enragé, tant il étoit furieux. Boutonnière avoit beau lui remontrer, que ma Pension étoit plus forte que la sienne. En vain je lui ofrois mon soupé pour l'apaiser: il n'écoutoit rien; il vouloit brailer tout son sou. Quand il en fut las, & qu'il eut repris haleine, pendant que le Porte-clefs se fauvoit de l'orage, Braillard ordonna à Francillon de lui apporter son soupé sur son lit, ce qui aiant été exécuté dans l'instant, il prit sa viande à pleines mains, qu'il poignassa & retourna trente fois. Ensuite il me pria de lui faire voir mon soupé, je le lui portai sur son lit: je fus tout surpris qu'il se jetta dessus, & se prit à le patrouiller à belles mains. Je me trompe, en disant à belles mains; il les avoit si sales, que je ne croi pas qu'il les eût lavées depuis plus de six

mois ; & pendant , tout le temps que je fus avec lui , ni Francillon , ni lui , ne les lavèrent jamais. Après qu'il eut tourné , & retourné mon soupé sur tous les côtez , & qu'il en eut barbouillé ses mains crasseuses , il voulut me le rendre : je le priai d'en faire son profit , en lui protestant que je n'en mangerois pas , quand il me donneroit autant d'or que pesoit le soupé. Il m'en demanda la raison , que je lui dis fort ingénûment , en lui protestant que je ne touchois jamais de la main ce que je mangeois. Il se prit à brail-ler contre la délicatesse des François , comme si quelqu'un lui avoit cassé la tête , & fit la description de la façon que les Marmitons partageoient nos portions , d'une manière capable de faire rendre les tripes à un Suisse. Comment pouriez vous manger de ce qu'on nous sert , dit-il , si , comme moi , vous aviez vû un crasseux tirer un morceau de viande d'une marmite , que l'on ne rend nette , qu'aux bonnes fêtes ; le poser sur un bil-
lot de bois , sur lequel il y a au moins un pouce de graisse , & là le metre par petits morceaux , & en faire des portions avec ses mains plus noires que celles d'un ramonneur de cheminées ? Je répondis à cela , que je n'en voïois rien : que je faisois mon possible , pour ne pas faire bondir mon cœur par ces sales idées : qu'il n'en étoit pas de même de ce que je voïois , qui quoi que peut être moins dégoutant que ce qui se pratiquoit à la cuisine , ne laissoit pas de me faire une impression plus vive , & à laquelle je ne pouvois pas assujétir ma répugnance. Il profita donc

donc pour ce soir de mon soupé : il y prit goût, car le lendemain il voulut en faire autant de mon dîné ; mais je l'en empêchai, voyant bien que j'avois à faire à un Glouton, qui se feroit un plaisir de me faire dîner & souper de pain sec, si, par une civilité outrée je l'acoûtumois à ce manège. Il débuta par manger mon soupé ; ensuite de quoi, lors que le sien fut froid, il ordonna à Francillon de le mettre sous son chevet, avec la moitié d'un pain coupé par morceaux, & à côté de son lit une bouteille de vin ; & toutes les fois qu'il s'éveilloit, il mangeoit, buvoit, puis il se rendormoit. Il me protesta que depuis qu'il étoit à la Bastille, il avoit toujours exactement observé ce régime de vivre. Pour suplérer à sa portion, Francillon étoit si simple, qu'il lui donnoit tout ce qu'il avoit de meilleur, & ne mangeoit que ce que Braillard ne vouloit pas.

Francillon servoit Braillard avec plus d'exactitude, que le meilleur Valet ne pourroit servir un bon & généreux Maître. Sa récompense consistoit en force injures, & à se voir accabler d'une criailerie perpétuelle. Fais donc cela âne bête, cheval de carosse, tête dure, disoit ce Compagnon *tout plein de reconnaissance*. Il lui commandoit dix choses à la fois. Ouvre cette fenêtre, mon Francillon, veux tu la fermer pécore ? ne vois tu pas que je suis malade, & qu'elle pourroit m'enrhûmer ; Donne à manger à ces pigeons, Docteur : Francillon obéissoit ; & dans l'instant, disoit l'autre, veux tu faire crever ces pauvres oiseaux à force de man-

ger, imprudent que tu es? Si l'autre lui re-
 pliquoit : ne me venez vous pas de dire,
 Monsieur, que je leur donne à manger?
 Ecoutez cet enragé, reprenoit-il tout en co-
 lère ; il voudra à la fin me faire croire que
 des vessies sont des lanternes : il me fera
 mourir avec ses contradictions outrées. Jour
 & nuit c'étoit le même carillon. Francillon
 n'avoit non plus de repos, auprès de ce mé-
 chant Homme, qu'une âme damnée. Ce
 fanatique faisoit le malade, pour se faire
 apporter toutes les drogues de l'Apothicaire.
 Confections de toutes sortes, Juleps, Sy-
 rops, Apofèmes, Clistères, Vomitifs, Cor-
 diaux, Thériacques, &c. Il en avoit tou-
 jours dans sa chambre de quoi former une pe-
 tite boutique ; car en ce tems là l'Apothicaire,
 qui étoit païé par le Roi, donnoit large-
 ment aux Prisonniers tout ce qu'ils lui de-
 mandoient ; mais depuis que Bernaville eut
 acheté l'Office d'Apothicaire de la Bastille,
 sous le nom de Reilhe, les Prisonniers sont
 privez presque de tout, & le Registre, & les
 parties d'Apothicaires n'en sont pas moins
 chargées aux dépends du Roi, au profit *du*
pauvre Gouverneur, & au détriment de la san-
 té des languoureux Prisonniers. L'Officieux
 Francillon étoit quelquefois pendant huit
 jours entiers sans se deshabiller pour veiller
 ce prétendu malade, qui le faisoit souvent
 relever trente fois pour une nuit, par le seul
 plaisir qu'il prenoit à fatiguer ce charitable
 Vieillard. Il y avoit près de six ans qu'il
 étoit dans cette rude épreuve, quand j'entrai
 avec eux, & je puis dire que j'ai commencé
 en

en quelque manière à l'en délivrer. Je me couchai le plus tard que je pû , me doutant bien que Braillard mettroit tout en usage pour m'empêcher de dormir , comme il ne manqua pas de le faire. Le lendemain au matin , lorsqu'il vit que je m'habillois à la pointe du jour , suivant ma coutume , il me demanda comment j'avois passé la nuit , & si j'avois bien reposé. Très mal , lui repondis-je , & comment voulez vous qu'on puisse dormir au bruit que vous faites ? vous êtes dans une agitation perpétuelle. Comme la nuit est le tems du repos , je vous prie de prendre le votre , pendant que tout dort jusqu'aux crapaux , ou du moins de ne pas troubler le notre. Je dors quand je puis , dit-il , le jour comme la nuit ; je ne changerai pas de coutume pour vous , ni pour qui que ce soit. Faites comme moi , dormez quand vous pourrez. Je lui remontrai avec beaucoup de douceur , qu'en toutes choses un homme raisonnable n'agissoit pas par caprice , & que par tout le bon sens vouloit que l'on suivît les règles établies : que nous le laisserions dormir le jour , aux conditions qu'il nous laisseroit reposer la nuit. Plus mes propositions étoient raisonnables , & moins il voulut y acquiescer.

Il étoit aisé de remarquer que Corbé ne m'avoit fouré avec le plus importun de tous les Hommes , que pour me pousser à bout. La maxime des Officiers de la Bastille est de faire en sorte que de certains Prisonniers deviennent fous , quand ils présument qu'ils doivent rester long tems à la Bastille , afin de

les y reteñir toute leur vie , ce qui est une malice diabolique , que l'avarice leur suggère , & je conjure les Ministres de France , qui ont inspection sur la Bastille , & qui pourront lire cette Histoire , de faire de sérieuses réflexions sur cet abus , qui est de la dernière importance.

Braillard voulut se lever & se faire voir dans toute son étendue , aparemment pour me faire admirer la singularité de ses vêtements , qu'il me fit considérer exprès pièce par pièce. Il mit premièrement sur sa poitrine un matelas épais de quatre doigts garni de laine , couvert d'une des vieilles culotes d'écarlate de Mr. Poiret de Villeroi , comme je l'appris dans la suite par l'organe de Francillon ; & cela pour se garantir du rûme. Il se la passa avec une espèce de collier , tel que l'on en donne aux chevaux qui tirent la charrette. Par dessus il mit une chemisette de flanelle rembourée de laine , comme le bât d'un mulet. Ensuite il prit des caleçons aussi de flanelle matelassés comme la chemisette. Après il chaussa deux ou trois paires de bas à étrier les uns sur les autres , composés de toutes sortes de guenilles , dont les plus grands morceaux n'étoient pas larges de trois doigts. Vinrent après les énormes culotes rapiocetées & cousues comme les chaussettes , qu'il attacha non seulement sur ses reins avec des boutons , mais encore sur ses épaules avec des bretelles à grands crochets , qui passoient dans la ceinture de la culote monstrueuse. Sur tout cela il mit deux paires de bas larges comme de grosses botes.

Il demanda ses pantoufles à Francillon. Quand celui-ci les denicha du garde-meubles à Braillard, je ne pû retenir un éclat de rire, qui scandalisa fort mon Colosse. Je crû d'abord que c'étoient deux de ces niches que l'on donne à des chiens pour les tenir chaudement au coin du feu. Chacune étoit beaucoup plus grande que le plus grand bonnet d'un Grenadier Anglois. Une de ces pantoufles auroit pû, en cas de besoin servir de berceau à un Enfant. La fabrique en étoit de pièces & de morceaux de drap, de cannavas, de bougran, de cuir, de ratine, de flanelle, enfin de toutes les espèces. Quand il les eut à ses pieds, & qu'il se tint debout, sa tête touchoit presque au plafond : il étoit à proportion plus large que haut. Après que Francillon lui eut aidé à vêtir son justaucorps, ce fut tout autre chose ; je crû voir Polyphème. Il ordonna ensuite à son Ecuyer de lui apporter son bonnet. Dans un des trésors de St. Denis, ou du Mont St. Michel, il auroit bien pû passer pour le Casque de Goliath. En le voyant, je me rappelai les cestés de Dares, dont Virgile fait la description. C'étoit un ample bonnet couvert de six autres bonnets. Pour en former les coutures, il y avoit entré au moins une livre de fil. Le tout étoit par compartimens, verts, jaunes, bleus, rouges, enfin de toutes couleurs, comme l'habit d'Arlequin. Il le mit sur sa tête, sans ploier dessous. Il y avoit aux deux côtes des joies deux oreillettes de flanelle doublée en sept, qui s'attachoient sous le menton avec un

bouton, ou se retrouffoient sur le comble du bonnet avec le même bouton; ce qui faisoit un effet merveilleux, car quand elles étoient retrouffées sur le casque, cela faisoit une espèce de timbre grotesque, & quand elles étoient attachées sous le menton, elles pouvoient passer pour le gorgeret du casque. Ce n'est pas encore tout: il se fit apporter un tablier tout semblable à celui d'un Maréchal, excepté que celui-ci étoit de drap, & que l'autre est de cuir. Francillon me jura qu'il lui en avoit coûté deux de ses vieux justaucorps pour la construction de cette seule pièce, qui étoit arondie par en bas, avec deux poches sur les cuisses, & un trou pour passer le marteau. Cet acoutrement se ceignoit sur les reins avec un bouton.

Quand il fut ainsi orné, il se prit à marcher avec une gravité tout à fait risible. Je ne sçai si je sortirai à mon honneur, d'en entreprendre une description juste. A tout hazard j'essaierai. Le Géant mouvoit premièrement l'épaule droite en avant, & dans le même tems il contournoit l'épaule gauche en arrière; ensuite il donnoit un tour de reins, puis il avançoit le pied droit. Après il avançoit l'épaule gauche, & reculoit la droite, les deux mains dans les deux poches de son tablier, qui lui servoient de manchon: autre tour de reins, qui étoit suivi de la démarche du pié gauche. Tous ceux qui ont été en Hollande, ou qui ont pratiqué des Hollandois, sçavent que c'est à peu près la démarche des Schippers, ou Maîtres de Barques. Je m'inaginois voir le jaquemar d'une horloge;

loge ; ou plutôt un Ours , auquel un Bâ-
 teur fait faire l'exercice. Quand il vouloit
 ramasser quelque chose , il se couchoit tout
 plat en bas ; & se relevoit , comme ces go-
 denots à cul de plomb , avec une vitesse in-
 croiable. Lorsque le Porte-clefs étoit dans
 la chambre , il se faisoit lever à deux de son
 lit , avec un tel tremblement de tous ses
 membres , qu'on auroit crû qu'il s'alloit dis-
 loquer ; il ne parloit qu'en tremblant & d'u-
 ne voix mourante : étoit il sorti , il se lan-
 çoit sur son lit , comme un lièvre en son
 gîte , & parloit d'une voix mâle , rauque , &
 toujours en nazillant par monosyllabes , pe-
 sant sur les dernières lettres , & faisant son-
 ner les r , & les s ; reniflant à chaque in-
 stant , & sans cesse contrariant sur tout ce
 qu'on lui disoit , bien ou mal.

Ce fut avec cet agréable Homme que mon
Ami Corbé avoit résolu de me faire passer le
 reste de ma prison , pour me faire tourner
 l'esprit , mais le hazard en disposa autrem-
 ent , comme on le verra plus bas : Je croi
 que j'ai promis de faire mention de ses orai-
 sons vocales ; je vais m'en acquiter si je puis :
 pour des montales , je crains bien qu'il n'en
 ignorât entièrement la pratique. Au reste
 c'étoit un grand diseur de sept Allégresses ,
 d'Obsecro , de Litanies & d'autres prières
 monachales. Il avoit son chapelet pendu à
 côté de son Oratoire : il le disoit méthodi-
 quement , & d'une manière , si j'ose dire ,
 ridicule. Quelquefois il lui prenoit des fail-
 lies de dévotion , qui ne lui durbioient guère :
 Il vouloit me mettre de la partie avec son

Chapelain ; mais je suivois le précepte de J. C. je me retirois en secret, quand je voulois prier & parler à Dieu du fond du cœur, & non du bord des lèvres. Francillon, disoit-il quelquefois, som-meS nous de-venus deS Athé-eS ? N'i a t-il plus de priéres pour nous, depuis qu'un volon-taire de com-mu-ni-on éRan-géRe est venu avec-ques nous ? Quelle prière voulez-vous que je dise ? reprenoit Francillon ? Voulez-vous la dévôte Oraison de St. Bernard à la bonne Vierge, par la ferveur de laquelle il mérita d'être alaité des mamelles de cette charitable Mère ? Voulez-vous une homélie de St. Jérôme ? l'Oraison de St. Bonaventure le miroir des devoirs ? L'Office des Trépassés ? *Le Languentibus in purgatorio*, pour le repos des ames de nos Péres, & de nos bons Amis trépassés qui souffrent en Purgatoire ? Voulez-vous les Litanies du Nom de J E S U S ? Celles du très St. Sacrement ? Celles de St. Joseph, de St. Hyacinthe, ou de la bonne Vierge Marie ? Vous ne répondez rien : que voulez vous que je dise ? Dis, mon Francillon, dis les Li-ta-ni-es de la très Sainte Vi-er-ge Ma-Ri-e, ma bon-ne & se-cou-ra-ble Mère. Francillon commençoit. *Kyrie-eleison*. Braillard répondoit *Ky-Ri-e-lei-Son*. Le Chapelain reprenoit. *Christe-eleison*. Le Clerc répondoit. *CHRIS-te-e-lei-Son*. Le Chapelain : • *Kyrie-eleison*. Parle plus haut, cheval de bas, répondoit le Clerc ; tu marmottes si fort entre les dents, que je ne sçai ce que tu dis. Ne m'avez vous pas défendu de parler trop haut, crain-

te

te de vous casser la tête, que vous n'avez déjà que trop mal timbrée? disoit le Chapelain. Parle comme tu voudras, bête indocile, répondoit le Clerc: ne voilà-t-il pas un Chrétien bien recueilli? Va, tu ne feras jamais qu'un ignorant Profélyte: depuis le tems que tu es avec moi, je net'ai jamais pu apprendre la belle manière de prier efficacement. L'autre ensuite continuoit les *Sancta Maria*, les *Mater insemperata*, les *Virgo predicanda*: & à chaque épithète le Clerc répondoit *ORa-pro-vo-bis*, avec des soupîrs & des élancemens de cœur tous des plus hypocrites. Quand ils en étoient à peu près au milieu de la *Kyrielle*, après que le Clerc avoit dit dix fois au Chapelain parle plus haut, ou parle plus bas cheval, ou muet, car il étoit copieux en épithètes hannissantes, & que le Chapelain venoit à dire *Rosa mystica*, ou quelque autre dévot attribut, le Clerc, changeant de ton lui disoit: le Diable t'emporte avec ton *Rosa mystica*: ne vois-tu pas que tu vas me faire crever la poitrine? Suis-je en état de faire des prières? As-tu la rage au corps pour m'y forcer? Ainsi finissoit la prière édifiante. A quoi Francillon ajoûtoit pour méditation, encore tout tremblant de voir son cher malade en colère: Et qui est-ce qui vous y contraint? Ne sçai-je pas bien l'état pitoiable où vous a réduit votre maladie, & qu'il ne faut qu'un rien pour achever de vous mettre sur les dents? Il y a assez long-tems que je vous traite pour vous connoître. Sans moi il y a plusieurs années que vous dormiriez au cimetière de St. Paul. Il dit

pourtant vrai, reprenoit l'autre. Monsieur, me disoit-il avec une confiance cordiale : voilà le plus habile homme qu'il y ait dans la médecine. Ensuite il faisoit son éloge dans des termes qui élevoient le pauvre Francillon jusqu'aux Cieux. Il y a du plaisir, continuoit-il, à être malade sous lui ; je vous conseille de devenir malade sous sa direction, & vous verrez comment-il vous traitera. Je n'y manquerai pas, disois-je, pour peu que je reste ici : ce sera pourtant bien malgré moi, que j'aurai besoin de son ministère. Un moment après Braillard faisoit une question de médecine à son St. Côme : la contradiction ne manquoit pas de suivre la réponse. Après cela il falloit voir comment le Malade se déchaînoit contre son Médecin : c'étoit le plus âne de tous les ânes de la Faculté : toute sa science ne consistoit qu'à bien mettre un remède en place : ôtez lui sa seringue, le Médecin défarmé rampoit à terre ; il étoit indigne de la robe de Rablais, & de la fourrure de Messieurs les Matous de la Faculté.

Enfin la maladie de Braillard empirant à veüe d'œil, en présence des Officiers & des Porte-clefs, cela s'entend, devant lesquels il contrefaisoit si bien le Malade, que quoique je fusse convaincu qu'il se portoit incomparablement mieux que moi, j'étois quelquefois sur le point de croire qu'il avoit la mort sur le bord des lèvres. Mais étoit-il seul avec nous, il reprenoit ses fonctions ordinaires ; brailloit à pleine tête, mangeoit plus que deux des plus affamez Helyétiques :

ques : après quoi la seringue faisoit son opération journalière. Il y avoit pour cet effet toujours deux petits remèdes dans notre chambre , enfermez dans deux petites fioles d'étain , que Francillon avoit soin de tenir chaudement , afin qu'au moindre signal , un genou en terre , il pût tirer juste & ne pas faire languir son impatient malade , très altéré de clistères. Aussi tous les matins on lui en aportoit deux réglément avec son pain & son vin ; autrement le Porte-clefs auroit vû beau jeu. Les Officiers donc croiant leur Colosse de Rhodes en danger , on fit venir le Médecin de la Bastille , pour remédier à une maladie aussi opiniâtre que le malade. En effet elle lui a duré pendant toute sa Prison.

Le lendemain je vis entrer un gros homme court , accompagné de Reilhe Chirurgien de la Bastille , & du Porte-clefs. Je connu tout aussi-tôt que c'étoit le Médecin ; car il avoit sur sa tête un chapeau de castor empesé & si roide , qu'on l'auroit pris pour être de carton ; la forme en étoit fort haute , & les rebords si larges , qu'ils auroient pû mettre aisément six personnes à couvert de la pluie. Sa tête étoit envelopée dans une perruque quarrée , qui lui descendoit au dessous des reins , & pouvoit se boutonner par devant , en cas de besoin , dans ses chausses , qui étoient quarrées , & ouvertes par en bas. Au travers de l'abondance de ses cheveux postiches , on ne laissoit pas de découvrir la face d'un très laid magot. Son front ne paroissoit point , étant offusqué par sa perruque &

son chapeau, mais on voïoit deux petits yeux de cochon rôtis, un gros nez camard, une grande bouche qui s'ouvroit jusqu'aux oreilles, dans laquelle il ne restoit plus que trois ou quatre longues dents, *blanches* comme des poires de coin; deux joües pendantes en forme des gifles d'une Guenon; un menton court; pour de costé, il ne lui en paroïssoit point, soit qu'il fût abîmé sous ses épaules & son estomac, ou qu'il fût enseveli sous un copieux rabat & bien empesé. Il avoit un pourpoint ataché aux hauts de chausses avec des crochets, le tout de drap noir, aussi bien qu'un ample manteau, dans lequel toute la figure étoit empaquetée, soutenüe de deux grosses jambes courtes, au bout desquelles il y avoit deux fouliers de maroquin bien moileux, attachez avec deux larges & longs rubans noirs. Reilhe & Francillon s'efforcèrent de transporter auprès du lit de Brailard le Trône, dont il a déjà été fait mention, dans lequel se plongea le Docteur. J'ai appris dans la suite qu'il s'appelloit Frefquier, nom qui avoit quelque raport avec la chaise percée: s'il eût eu avec cela pour ses armes deux seringues passées en sautoir, canonnées de quatre pilules, on eût pu dire qu'il portoit armes & nom.

Pendant ce tems là le Malade imaginaire préparoit son rôle, & si bien, que malgré son embonpoint & sa couleur vermeille, il auroit paru mourant à toute la Faculté. Alors je vis sortir de dessous le manteau du cathédraut, car il ne les avoit pas encore fait paroître, pour nous saluer, cela auroit dérangé

gé l'économie de son chapeau, deux gros bras courts, comme le reste de la machine, aux bouts desquels il y avoit deux grosses mains jaunes, toutes deux encombrées sous deux amples manchettes de batiste, qui lui descendoient jusqu'aux bouts des doigts. Dans la gauche il tenoit ses deux gands roulez, & en alongeant la droite pour tâter le poux du moribond, il la fit voir armée d'une bague, dont la pierre pouvoit passer pour l'image du tombeau, tant elle étoit vaste & lugubre. Il consulta long-tems le poux, en faisant des grimaces, comme un vieux Singe qui convoite des darioles, sur tout de la bouche, qu'il alongeoit jusqu'aux oreilles. Il fit tirer la langue au malade, qui feignoit n'en avoir pas la force; & pour lui montrer comment il falloit faire, le Docteur tira lui-même la sienne. Non, je n'ai jamais rien vu de plus risible. Pascairel n'a de sa vie fait une grimace plus réjouissante. Il se fit apporter de l'urine du défaillant, que Francillon gardoit exprès dans un grand verre. Le Docteur le prit de la main droite, parut être quelque tems en convulsions devant cette urine, & après l'avoir regardée au grand jour, il opina qu'elle n'étoit pas laide: répétant plusieurs fois: cette urine n'est pas laide; elle n'est pas laide: pas tant que toi, disois-je en moi-même. Il mit ensuite la main sur l'estomac du malade, & pour y parvenir il découvrit deux gros tetons, pareils à ceux que Scaron donne à la Bovillon dans son Roman comique, malgré la fermeté desquels, & toute-la peau blanche & dodée qu'il décou-

découvroit sur le langoureux, il opina qu'il étoit en grand danger. Il ordonna à son Malade, puisqu'il avoit de l'aversion pour la saignée, un redoublement de remèdes doux & remolliants. Reilhe lui dit qu'il en prenoit tous les jours réglément deux. N'importe, reprit le Docteur, qu'il en prenne quatre : il faut absolument abaisser cette inflammation de poitrine, qui lui cause ce feu mordicant, embrazé dans les foiers du ventricule, qui lui fait monter ce rouge au visage. Que bûvez vous ordinairement, demanda t-il au malade ? Un doigt de vin, trempé de beaucoup d'eau, répondit le Patient d'une voix mourante. Il mentoit, il le bûvoit pur & à rasades. Je vous le défends absolument, absolument je vous le défends. Tachou je ne m'étonne plus d'où procède l'inflammation : oho ! Madame l'inflammation vous sortirez : j'y perdrai mon latin, ou vous sortirez. Aparemment il ne risquoit pas beaucoup. Puis il continua, en se tournant vers Reilhe : je vous ordonne de lui donner force ptisannes, pour éteindre ce feu malin, tenace, opiniâtre qui le ronge ; le picote, l'enflame & qui le consumera : il n'en sçauroit trop boire ; trop boire il n'en sçauroit. Il faut noier, submerger cette incendie intestine ; Et pour sa nourriture une petite soupe, un petit potage ; un petit potage, une petite soupe ; un petit potage bien mitonné, bien mitonné ; oui bien mitonné. Il répéta la petite soupe & le petit potage bien mitonné plus de dix fois, en continuant ses grimaces de Scaramouche. Pour moi, je ne
pou-

pouvois m'empêcher de rire d'une semblable momerie. Aparentment que le Docteur me prit pour un fou, en me voïant rire devant un malade qu'il croïoit aux abois, auquel il statuoit des ordonnances si judicieuses : mais je sçavois à coup seur qui étoit le plus fou de tous. Reilhe demanda au Docteur, s'il ne pourroit pas y adjoûter quelques œufs frais, pour soutenir la nature défaillante. La male peste, prenez vous en bien garde, répondit le farouche Docteur ; l'œuf est trop bilieux ; il n'y a rien qui échaufe davantage : ce seroit apporter des étoupes & de l'huile pour éteindre un embrasement. Il faut qu'il se contente de ses petits remèdes ; qu'il fasse nager tous les jours ses poumons dans une pitifanne rafraîchissante, dans laquelle vous mettrez un peu de corne de cerf, & de la graine de lin ; & qu'il ne prenne qu'une petite soupe, & un petit potage, en attendant que nous voïons à quoi le déterminera le mal oculte, qui le mine sourdement. Monsieur, répondit Braillard, d'une voix entrecoupée de sanglots, voilà une ordonnance qui va achever de me mettre au tombeau. Je ne me meurs que d'inanité : il me faut des alimens succulens, pour me remettre, & si vous m'ôtez le vin, je suis mort. En vous l'ôtant je vous rends la vie, repliqua l'opiniâtre Docteur. Je connois mieux le mal que vous. Vraiment il seroit beau voir, qu'un Homme de mon expérience reformât ses ordonnances au gré de ses malades ! Sçachez que j'ai blanchi au milieu des maladies les plus invétérées, & que ce n'est pas d'aujourd'hui

jourd'hui que je fais des assauts contre la mort. Me rétracter de mon ordonnance vraiment ! & se retournant devers Reilhe : je vous enjoins de l'observer à la lettre, à la lettre : adieu. Puis en trotant devers la porte, il sortit comme il étoit entré, sans jeter un seul coup d'œil sur nous, ni nous donner une seule pincée de son chapeau.

Les portes bien refermées, après quelques momens d'un profond silence, Braillard le rompit, pour parler en ces termes. Mon Francillon, que dis-tu de cet ignorant Médecin, de cet Ane licencié, avec sa petite soupe & son petit potage ? Au lieu de m'ordonner quelque bon coq-d'Inde, quelque succulent chapon, pour rétablir mes forces ; de bon vin de Bourgogne, ou de Champagne pour rapeller mon cœur prêt à s'éteindre, il le veut noier dans de la ptisane, & l'afadir avec sa petite soupe & son petit potage. Que le Diable l'emporte lui & son ordonnance diabolique. Ne diras-tu pas avec moi, que ce Meurtrier à gages raisonne au denier quatre ? Je dis, reprit Francillon, que voilà le plus ignorant Docteur de toute la Faculté : il n'a jamais connu les premiers élémens de la médecine. Hypocrate ni Galien, aucun ancien ni moderne ne raisonneroit pas ainsi. Il voit un malade accablé par une diète involontaire, & loin de le reconforter par quelques sucz mâles, vigoureux & nutritifs, il l'atenüe encoire par une nourriture qui lui est mortelle. Vous méritez bien ce coup de massuë qui vous affomme. Il devoit ajouter : vous voilà bien païé de votre
maladie

maladie imaginaire. Pourquoi faire venir, continua t-il, un Médecin qui vous doit être étranger, quand vous en possédez un dans votre chambre, qui vous connoît à fond, & qui lit, pour ainsi dire, dans vos entrailles ? Je ne vous ordonne jamais que ce que je sçai vous faire plaisir, & vous apelez un Assassin, qui me va priver de vous pour jamais, si vous vous en tenez à sa pernicieuse ordonnance. Il en aura menti, de par tous les Diabes, repartit Braillard tout furieux. Pourquoi ne l'as-tu pas contredit, quand il parloit devant toi, Poltron que tu es ? Tu as appréhendé de lui prêter le collet, & ton lâche silence va me coûter la vi-e, la vi-e, la vi-e. Parbleu je le tromperai bien. Je mangerai malgré lui & ses dents. Francillon tue moi les deux pigeonneaux de ma pigeonne noire, & frappe à la porte pour faire monter le Porte-clefs. L'arrêt prononcé, fut exécuté, sans délai, & malgré la beauté des deux innocentes colombes, qui avoient tout le plumage du corps d'un noir plus lustré que le Castor du Docteur, & des têtes plus blanches que son rabat, avec des aigrettes merveilleuses, elles furent étouffées par les mains tyranniques du trop crédule Francillon. Vainement je voulu m'opposer à ce meurtre cruel, en offrant de substituer tout mon diné, quel qu'il fût, en la place de ces deux jeunes tourterelles, comme Diane autrefois substitua une biche en la place d'Iphigenie, sous le couteau barbare du Sanguinaire Calcas. On ne daigna pas seulement m'écouter, & après que Francillon eut pres-

que

que enfoncé la porte à force d'y fraper, les deux pigeons furent plumés par l'impitoyable Médecin.

En attendant que le Porte-clefs vint répondre à l'impatience de Braillard, il me demanda ce que je pensois de l'ignorance de son Médecin? Je lui répondis que j'ajoutois peu de foi à la plupart de ces Endormeurs de couleuvres, pour lesquels j'avois à peu près la même vénération que Molière leur a si judicieusement témoignée. Que je me contentois d'admirer la bisarerie de son sort, qui retournoit contre lui les moïens subtils dont il s'étoit servi pour obtenir une meilleure nourriture, persuadé que rien ne se faisoit au hazard. Que nous étions continuellement entre les bras de la Providence, à laquelle je m'abandonnois avec une parfaite confiance, convaincu que celui qui avoit nourri Daniel dans la fosse aux Lions, est assés puissant pour me soutenir jusqu'au fond des Enfers, où je ne soupairois que devant ses yeux, toujours ouverts sur ceux qui le reclament.

Le Porte-clefs vint aux coups éclatans qu'on avoit lancés contre la porte, interrompre notre morale. Si tôt-qu'il fut entré, notre Moribond, élevant sa voix avec un nazillement épouvantable, l'apostropha ainsi : He quoi donc ! le Médecin de Belsebuth est-il d'accord avec notre enragé Gouverneur, pour nous condamner à mourir de faim ? Je ne suis sur les dents, que faute de nourriture, & l'on me condamne à ne boire que de l'eau, & à ne manger qu'une petite soupe & un petit potage. Mon Enfant, va dire au Gouverneur
que

que le Médecin m'a ordonné une bonne pou-
larde, deux perdrix, & six bouteilles de vin
de Bourgogne & de Champagne. Je n'ai
garde Monsieur, reprit le Porte-clefs, car
M. Le Gouverneur sçait déjà l'ordonnance
du Médecin. Vous n'êtes marqué à la Cui-
sine que pour une soupe mitonnée, & le Mé-
decin a défendu qu'on vous donne du vin jus-
qu'à nouvel ordre. N'ai-je pas bien dit, que
ce Bourreau est d'accord avec le Gouverneur,
pour nous faire mourir de faim? reprit le Na-
zillant emporté. Ecoute bien Boutonnière
ce que je vais te dire. Si tu ne m'apportes
pas mon dîné, & encore meilleur qu'à l'or-
dinaire, je te fendrai la tête de cette bûche,
dont j'ai frappé à la porte: avertis en le Gou-
verneur par avance; & pour lui prouver que
je veux manger, malgré les ordonnances de
son diabolique Médecin, commande aux
Cuisiniers de me faire rôtir ces deux pigeon-
neaux, desquels on n'a pas plumé les têtes,
crainte qu'ils ne soient changez à la cuisine.
Assûre toi que je te tiendrai ma parole, si tu
n'exécutes pas ce que je t'ai dit. Je vais de
ce pas en faire mon raport aux Officiers, &
donner vos deux pigeonneaux à rôtir; c'est
tout ce que je puis vous promettre, dit-le
Porte-clefs tout effraïé, qui sortit & referma
promptement la porte.

Un Prisonnier qui auroit fait faire de pareil-
les menaces à Bernaville, lorsque j'étois sous
son sceptre de fer, n'auroit eu qu'à se prépa-
rer à descendre à l'instant dans un cachot,
& y rester tout au moins pendant un mois au
pain & à l'eau, sans paille: Et pourquoi non?
puis

puis qu'il m'y a condamné, pour avoir frappé à la porte : que dis-je ? pour avoir eu l'audace d'embrasser ses genoux, en le priant, les larmes aux yeux, de me donner des nouvelles de mon Epouze. Du règne du Gouverneur St. Mars, on avoit, du moins la liberté de se plaindre. Pour comble de misère, sous celui-ci, un Prisonnier n'oseroit soupirer ; & c'est un crime odieux à ce Tyran, que d'oser répandre des larmes devant lui. On m'a laissé par deux fois cinq jours & cinq nuits sans un seul morceau de pain, sans une goutte d'eau ; & quand je m'en plaignis à ce Barbare, il eut la cruauté de me dire, que j'étois encore trop bien traité ; que je n'étois malade que de réplétion ; & que si j'avois une autrefois la témérité de me plaindre, il m'enverroit sans miséricorde dans une basse-fosse, où j'aurois tout le tems d'y digérer mes plaintes, & la bonne chère qu'il nous faisoit tous les jours. Quelle bonne chère, ô Dieu ! trois ou quatre onces de vache, & du vin, où l'artifice de ses empoisonneurs avoit plus de part que la vigne.

Un moment après que le Porte-clefs fut sorti, il revint accompagné de Reilhe, qui en entrant dans la chambre, demanda à Brailard, s'il avoit tant d'envie de mourir, qu'il ne vouloit pas suivre les ordonnances de son Médecin ? Non reprit-il promptement d'une voix ferme, c'est parce que j'ai envie de vivre, & de mieux vivre que je ne fais. Si je meurs ici, ce sera faute de nourriture. Est-ce une soupe d'eau bouillie, & une demi-livre de charogne, tout au plus, qui peut
soute-

foutenir un homme de ma taille ? Tout ce qui entre ici est d'accord avec notre Tyran ; pour nous faire mourir de faim. Cet Ane qui sort d'ici premièrement, & vous Mr. le Chirurgien son second, comme l'exécuteur de ses rigoureuses ordonnances, Ordonnances tramées avec le Gouverneur ; prononcées par Mr. Diafoirus fourbe à ses gages, & mises en œuvre par vous Mr. Cusiffe seringueur de ses fatales ordonnances, & l'ame damnée de ces deux Assassins. De bon rôti morbleu ! de bon vin, de bon rôti ; oui de bon rôti. Ce seroient là des ordonnances qui seroient élever Mr. Fresquier jusqu'au Ciel ; au lieu que sa petite soupe, son petit potage le font donner de bon cœur à tous les Diables, à tous les Diables ; oui à tous les Diables.

En vérité reprit le Substitut de St. Côme, que la pétulance de Braillard avoit poussé à bout, vous seriez mieux aux petites Maisons qu'à la Bastille. Ce n'est pas parce que vous êtes foû, que l'on prend soin de vous ; c'est parce que l'on veut faire son devoir, & sauver la vie à un Prisonnier tel qu'il soit. Vous avez le front d'airain, de traiter d'Ane un Médecin des plus fameux de la faculté, qui a les plus belles pratiques de Paris, qui vous vient voir dans un des plus magnifiques carrosses de toute la Ville, qui donne cent mille écus en mariage à chacune de ses Filles, & les plus belles charges de la robe à ses Fils. C'est affés pour vous de Monsieur que voilà, en lui montrant Francillon, qui vous ordonnera un Aloyau, ou un quartier de
Mou-

Mouton, avec un broc de vin à chaque repas, pour médecine.

Je n'ai ni or, ni argent à donner à qui que ce soit, encore moins de carrosse doré, pour me faire traîner chez mes malades, mais loin de les assassiner, comme fait votre Docteur, j'ai la science de les guérir, par la grace de Dieu; & je ne serois pas assés lâche pour ordonner à un corps aténué par les jeûnes de la Bastille d'autres jeûnes encore plus cruels que les ordinaires, repartit Francillon.

Petit Belître mon Ami, qui avez l'insolence de me traiter de fou, dit Braillard tout furieux, si vous êtes assés fou vous même, pour m'envoyer une petite soupe, un petit potage, & votre eau bouillie, j'en casserai la tête à celui qui l'aportera: & plût à Dieu que vous en voulussiez prendre le soin, je vous paierois, comme vous le mériteriez. Si vous me donnez la peine de me lever, jamais vous n'avez fait d'incision cruciale si étendue, que celle que je ferai à votre caboche écervelée.

Reilhe sortit, en lui disant, misérable Assafin, qui traites d'honnêtes Gens d'Assafins, tu serois plus justement sur la rouë que tu as méritée, que non pas sur le lit, où tu dis tant d'impertinences; & en mêmetems il ordonna à Boutonnière de fermer la porte. Il fit bien, car nous alions voir la Scène changer de décoration. Braillard sauta tout nud hors du lit, pour métamorphoser le Malade en combatant, & ne pouvant plus s'en prendre qu'à la porte, puisque ses Adversaires s'étoient éclipsés, il pensa la mettre en pièces.

pièces. Il eut beau fraper, personne ne lui répondit. Il vomit feux & flammes. Jamais Lionne à laquelle on a ravi ses Lionceaux, ne fut plus furieuse. Il étoit hors de lui même, & si troublé qu'il ne s'apercevoit pas, que les agitations qu'il se donnoit lui faisoient découvrir ce que la pudeur lui auroit fait cacher, dans un tems où il auroit été moins déraisonnable.

Enfin quand sa bile fut un peu refroidie, je tâchai de lui rendre le calme: mais c'étoit vouloir châtier la Mer, comme Xerxès. Rien ne pouvoit le fléchir. A la fin je m'avivai de louer la fermeté de Francillon, qui s'étendit sur l'importance de la cause qu'il avoit soutenue. Braillard se mit insensiblement de la partie, & convint que ce Docteur reclus avoit des momens impaiables, & qu'il étoit du meilleur cœur du monde. Je blâmai fort l'emportement du Frater, qui devoit tout souffrir d'un malade, dans l'état pitoiable où il étoit. J'insistai sur l'article de la rouë, me doutant bien qu'il y avoit quelque mystère caché là dessous; mais vainement. Braillard avoit de bonnes raisons pour ne m'en rien dire. Voici ce que Francillon m'en apprit en secret, un jour qu'il étoit irrité contre lui. Je ne sçai si Braillard lui en avoit fait l'indiscrete confidence, ou si le Docteur l'avoit appris des Officiers, qui depuis me l'ont confirmé, comme on le verra dans la suite.

Braillard, que les Ministres du Roi avoient relegué à Beziers, comme je le dirai plus bas, s'y étoit marié à une Femme qui lui

avoit donné du bien. Après qu'il l'eut dissipé avec des Femmes de mauvaise vie, ne sachant plus où trouver de l'argent pour continuer ses débauches, il se détermina à guéter le Messager de Beziars sur le grand chemin; l'assassina; le vola; & prit les meilleurs chevaux, sur lesquels il alla en Flandres, dans le temps que le Roi Guillaume assiégeoit Namur, comme on le verra tantôt dans son Histoire, car la digression seroit trop longue ici. Revenons au denouement de sa maigre ordonnance.

On nous fit attendre notre Dîné jusqu'à deux heures après midi, qui nous fut apporté en bonne compagnie: je me trompe; j'en aurois trouvé de meilleure à la Cornemuse, ou au Cornier. Corbé marchoit à la tête; ensuite le Major Rosarge, l'Ecuyer Capitaine des portes, tous les Porte-clefs, & deux Soldats armez d'Hallebardes, qui se posterent des deux côtez de la porte, appuyez sur leurs armes: Boutonnière entea avec nos ordinaires. Il mit le mien sur ma table; il étoit double ce jour là; il donna à Francillon le sien, & à Braillard sa petite soupe & son petit potage, avec deux bouteilles de ptifanne. Braillard se leva du lit tout nud, pour lui tenir aparemment sa parole, & lui jeter le tout à la tête: mais dans l'instant il fut saisi par Ru, & Bourgouin, qui le prirent chacun par un bras, & le rendirent immobile comme la statue au Festin de Pierre, pendant que les deux Soldats lui présentèrent les pointes de leurs Hallebardes contre le ventre. Alors Corbé lui prononça ce terrible Arrêt. J'ai ordre

ordre de vous dire, que M. le Gouverneur veut que vous exécutiez les ordres du Médecin ; & si vous faites la moindre violence, ou que vous disiez la moindre injure au Porteclefs , ou à qui que ce soit ; ou si vous cassez une seule bouteille, qu'on vous traîne à l'instant au cachot , où vous resterez enchaîné jusqu'à ce que vous soyez revenu dans votre bon Sens. Êtes vous devenu Lieutenant Criminel , répondit Braillard , vous qui me prononcez mon Arrêt de mort ? Car enfin il faut mourir , quand au bord de ma fosse , on me dénie les alimens qui seuls pourroient m'en retirer. Je vous cite devant Dieu trois jours après ma mort ; Vous , Mr. le Gouverneur , Mr. Fresquier & tous les Officiers de la Bastille. Si j'étois votre Lieutenant Criminel , je vous ferois trembler , réprit Corbé. Vous m'entendez. Adieu point de réplique : remettez vous au lit , & que je ne vous le dise pas deux fois. Pour vous faire voir qu'on ne veut pas profiter de vos pigeons , Monsieur me dit-il en se tournant devers moi , Monsieur le Gouverneur vous prie de les manger , & voilà une bouteille de vin de Champagne qu'il vous donne pour les arosier. Pendant que je faisois des civilités à Corbé pour lui & pour son Oncle , & que je le conjurois de me retirer du lieu affreux où il m'avoit plongé , Braillard se remit tout doucement au lit , & fit voir qu'il n'étoit méchant que lorsqu'on ne lui résistoit pas.

Toute la cohorte sortie , je découvris mon dîné qui consistoit en une très bonne soupe , un morceau de bœuf succulent , la moitié

d'une volaille, une assiette de béatites, les deux pigeons rôtis, avec du dessert. J'offris le tout de bonne grace à Braillard, qui l'accepta encore plus volontiers. Il se leva dans sa robe de chambre, s'assit à ma table, où se mit aussi Francillon. J'en fis les honneurs fort au gré de Braillard; car je mis sur son assiette vitemment les trois quarts de ce qu'il y avoit de meilleur, crainte qu'il n'empoignât le tout à son ordinaire de ses mains *blanches & libérales*. Ce qu'il y eut de singulier dans ce festin, c'est que Braillard dévora les deux pigeonneaux tous entiers, sans nous en offrir une aîle. Le quart qui me restoit de mon dîné, fut partagé entre Francillon & moi, car pour le sien, c'étoit si peu de chose qu'il ne valoit pas la peine d'en parler. Il n'en fut pas ainsi de la délicieuse bouteille de vin de Champagne; nous la bûmes également au dessert; mais j'eus la discrétion de ne pas saluer la santé de celui qui me l'avoit envoyée, crainte d'enflamer de nouveau la bile du fougueux Braillard. Quand il eut mangé ses deux pigeonneaux jusques aux os, qui étoient devenus miens, par le présent qui m'en avoit été fait de la part du Gouverneur, je lui demandai s'il les avoit trouvés bons: il rougit. Francillon lui dit qu'il auroit dû m'en offrir; mais il s'excusa, en disant qu'il les avoit mangés de colère, & sans réflexion, tant il étoit transporté contre le Gouverneur. Je lui dis que j'étois ravi de cette absence d'esprit, qui lui avoit aidé, sans y penser, à réparer un peu ses forces. Pour me rendre grâces de mon dîné, - étant

en pointe de vin, car au commencement du repas, je l'avois mis en haleine de deux bouteilles de mon vin ordinaire, que j'avois réservées, en buvant fort peu à mes repas: celle de Champagne fit le sur tout; il me promit de me faire l'après dîné son Histoire. La nape levée, voici comme il la commença.

Je suis d'une des plus illustres Familles de la Hollande, & sorti d'un de ses anciens Comtes. Je me mis fort jeune dans le service. L'Evêque de Munster aiant déclaré la guerre à ma Patrie, je passai de son côté, & il me donna une Cornette dans sa Cavalerie. Je n'avois pas encore de barbe, que je devins un fameux Partisan. Comme je possédois parfaitement la carte de mon País, je devins un second Coriolanus. Je donnai des avis importants à l'Evêque, qui en profita: Nous étendîmes nos contributions jusques sous le canon de Bergopsoom; & ce fut par mon industrie que le beau País de Was fut pillé & brûlé. Enfin un jour tout le Parti, auquel je servois de guide, fut pris & conduit à Bergopsoom, où nous fumes tous condamnez à être pendus. J'écrivis promptement à mon Pere de venir, sans perdre aucun moment, solliciter ma grace. Il arriva comme la potence étoit dressée: mon Capitaine y avoit déjà fait la perilleuse cabriole; mon Lieutenant alloit suivre celui là, & moi celui ci; ainsi il n'y avoit plus qu'un homme à expédier avant moi. Mon Pere me trouva aux pieds d'un Confesseur, qui me dispoit à faire le terrible voiage de l'autre monde.

Il me dit tout ce que la colére lui suggéra, & me fit voir la plus vive douleur dont un Pere puisse être atteint. Aparemment que ses sollicitations auroient été vaines : mais un Trompette qui arriva de la part de l'Evêque de Munster, me sauva la vie. Il protesta de la part de son Maître, que l'on feroit pendre tous les Prisonniers qui étoient dans ses Prisons, & tous ceux que l'on prendroit à l'avenir, sans faire quartier à un seul. On tint Conseil de guerre, où il fut résolu que nous serions échangez. Il n'y eut que mon pauvre Capitaine, qui ne fut pas du nombre. On coupa la corde ; il fut saigné, mais on ne put le faire revenir. Si le Trompette fût arrivé dix minutes plus tard, nous aurions eu le même sort de ce brave Homme. Lorsque nous arrivâmes au Camp de l'Evêque, & qu'il eut appris le sort de son Capitaine, en présence de l'Escorte qui nous avoit conduit, il fit pendre deux Officiers Hollandois ; & il commanda aux Cavaliers qui retournoient à Bergopsoom, de dire à leurs Maîtres, que s'ils s'avoient de violer encore les droits de la guerre, il en feroit pendre quatre contre un.

Le Roi de France aiant prêté du secours à l'Evêque de Munster, je fis connoissance avec des Officiers François qui furent ravis de m'engager dans le service de leur Maître. Il déclara la guerre aux Hollandois en 1672. Je devins un des plus grands Partisans de ses Armées. J'en l'effronterie de pénétrer jusqu'aux Villes les plus Intérieures de Flandres, & même jusque dans la Hollande. J'étois
très

très souvent dans le Camp du Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, où malangue secondant mon adresse, me facilitoit à decouvrir tous ses desseins, & les prévenir. J'étois connu de tous les Officiers Généraux, & j'entrois, quand j'avois de bons avis à donner, jusque dans la tente de Louis XIV. qui souvent m'a entretenu sa main sur mon épaule. J'avertis Mr. de Chamilly qu'il alloit être assiégé dans Grave, trois jours auparavant que l'Ennemi en fit les aproches. Si Mr. le Maréchal de Bellefond m'avoit cru, il auroit sauvé cette place, ou du moins il en auroit retiré quatre cens pièces de Canon que le Prince d'Orange y trouva après la capitulation.

Un jour j'entrepris d'enlever un Abbé de conséquence des environs de Malines, grand ennemi des François. Mr. de Luxembourg me promit une fortune complète, si j'en pouvois venir à bout. Je choisiss pour cet effet trente Cavaliers qui tous étoient parles Hollandois: je leur donnai des équipages de Cavaliers Ennemis qui avoient été pris peu de jours auparavant. En passant au travers de Malines avec mes Cavaliers, pour les poster de l'autre côté de la Ville, Mr. de Tilly me demanda, pourquoi je n'étois pas à mon poste, & qui m'avoit donné la permission de venir à Malines? Je lui répondis qu'il y avoit quelque chose à refaire aux équipages de mes Cavaliers, & pour cet effet que j'allois chez un Scallier qui avoit coutume de me servir. Il me crut un des Officiers de leurs Armées & se contenta de cette réponse.

ponse. Je passai au petit pas au travers de la Ville, & je marchai jusqu'aux environs de l'Abbaye, où je mis mes Gens en embuscade, auxquels je donnai mes ordres. Après quoi je fus fraper aux portes de l'Abbaye avec mon seul Valet, qui menoit en lèze deux très beaux chiens. Auparavant que de quitter mes Gens, j'avois changé d'habit, & pris un justaucorps bleu galonné d'or, & fait prendre à mon Valet une casaque de la livrée du Prince d'Orange.

Quoiqu'il fût fort tard on m'ouvrit, quand je dis que je venois de la part de S. A. L'Abbé me reçut avec toutes les démonstrations de joie que j'en pouvois attendre, quand il crut que j'étois un Capitaine des Gardes du Prince, qui venois lui présenter deux très beaux chiens de la part de S. A. mais que Mr. de Luxembourg lui envoioit, comme le Cheval des Grecs aux Troiens. Il me fit servir à souper, se remit à table avec moi, & nous bûmes de la belle manière à la santé de S. A. S. & à la prospérité de ses armes, avec force malédictions à ses Ennemis. Il me demanda ce que les chiens sçavoient faire, & c'est où je l'atendois. Je vantai leur adresse, il faut voir. Nous les éprouverons demain au matin, si vous n'êtes pas trop pressé de retourner au Camp, me dit-il: je dirai ma Messe dès la pointe du jour, & en vous reconduisant, nous ferons chasser les chiens. Il m'accompagna jusque dans la chambre qu'il m'avoit fait préparer, & le lendemain, après sa Messe & un ample déjeuner, nous montâmes à cheval, après qu'il

qu'il m'eut régala d'un diamant, qu'il me força de prendre, & donna dix ducats à mon Valet.

Quand nous fumes en Campagne les chiens firent merveille; il en étoit ravi. Insensiblement je le conduisis vers le lieu, où mes Cavaliers étoient embusquez. Pour ne le point épouvanter, & avoir lieu de le mieux départir, je le priai de me permettre de faire avancer trente Cavaliers qui me servoient d'escorte, que j'avois envoyé repaître dans un Village pour ne pas lui en donner l'incommodité, si je les avois conduits jusque dans son Abbaye. Il protesta qu'il ne me le pardonneroit jamais, & me gronda fort de ce que je ne les avois pas amenés chez lui. Je les fis avancer. Il leur fit des excuses, & rejetta toute la faute sur moi, de ce qu'ils n'avoient pas mieux passé la nuit. Il n'avoit qu'un Valet de chambre & un Laquais avec lui. J'allois lui déclarer qu'il étoit mon Prisonnier, & lui faire doubler le pas, lorsque je vis paroître un peloton de Cavalerie, qui fit alte, lorsqu'il nous eut aperçus. Peu après je découvrois un Escadron de Dragons, puis un gros de Cavaliers. Alors je ne doutai plus que je ne fusse découvert, quand je vis tous ces Cavaliers courir, pour venir fondre sur moi. Comme j'étois très-avantageusement monté, je pris la fuite, croiant me tirer d'affaire par la vitesse de mon cheval. J'entendois mon Abbé, qui crioit de toute la force au Commandant des Cavaliers: Qu'allez vous faire Monsieur? c'est un Capitaine des Gardes de S. A. M. le Prince d'Or-

range, courant après moi, pour empêcher qu'on ne m'outrageât. C'est le Diable qui vous emporte, Monsieur l'Abbé, reprit l'Officier; c'est un Partisan François qui vous enlevoit sans nous.

Je les avois déjà laissés loin de moi, lorsque je rencontrai un large fossé. Mon cheval le franchit; mais comme les bords en étoient escarpés, les pieds de derrière lui manquèrent, il tomba dans le fossé, s'abatit sur moi, & me cassa une cuisse: c'est de là que me vient l'impossibilité où je suis de plier mes reins. Il faut que je me couche à terre quand je veux ramasser quelque chose. Tous mes Cavaliers furent pris. Je fus mené devant Mr. de Tilly. Il gronda fort les Officiers qui m'avoient arrêté, de m'avoir laissé la vie. L'Abbé qui m'avoit suivi, me reprocha ma perfidie, reprit son diamant, garda les chiens, comme vous le pouvez croire; mais il eut la générosité de laisser les dix ducats à mon Valet, qui nous servirent fort dans notre Prison.

J'appris dans la suite la cause de mon malheur. Un des Cavaliers dont je m'étois servi, pour enlever l'Abbé, étoit d'un hameau, aux environs duquel je les avois postés. Il proposa à celui, auquel j'avois donné le commandement en mon absence, d'aller leur querir de la bière, du fromage, & tout ce dont ils avoient besoin, dans le poste où ils étoient; où ils n'avoient que du fourrage pour leurs chevaux. Mon imprudent subdélégué le lui permit, contre les défenses que je lui en avois faites. Le Cavalier

en allant querir les provisions, se doutant bien que j'avois dessein d'enlever l'Abbé, en avertit les Freres, qui coururent promptement en donner avis à M. de Tilly, qui dans l'instant fit plusieurs détachemens pour nous couper, & nous prirent, comme je vous l'ai dit. J'eus le chagrin de voir récompenser ce Perfide par M. de Tilly, & l'Abbé le prit à son service, où il a fait fortune, car j'ai été revoir l'Abbé depuis, qui ne me régala pas d'un diamant, comme il avoit fait la première fois.

Mr. de Tilly nous fit conduire moi & mon Valet, sous une grosse escorte au Camp du Prince d'Orange, qui ne voulut pas me voir, & nous envoya Prisonniers à Bruxelles. L'argent que j'avois, & celui de mon Valet, car les Officiers qui nous arrêtèrent avoient eu la générosité de ne nous fouiller pas, servit à me faire penser. Nous souffrîmes pendant dix mois toutes les misères de la plus cruelle prison. Je fus mangé de la vermine d'une manière épouvantable: elle m'avoit entamé la chair de tous les côtez, & principalement sur le costé, où ils avoient creusé des trous, où je pouvois fourer le bout de mes doigts. Je ne changesi ni de linge, ni d'habits pendant toute ma prison, où je pensai mourir, faute d'air & de nourriture. Vainement Mr. de Luxembourg m'avoit voulu échanger; on avoit dessein de me faire périr.

On nous avoit enfermés dans le même cachot moi & mon Valet; & pour nous empêcher d'avoir communication, on avoit partagé ce cachot par une clôture, au travers de

de laquelle, nous pouvions cependant facilement nous entretenir. Mon Valet avoit plus de liberté que moi, & il étoit visité moins souvent. Il trouva le secret de percer la voute, qui étoit de briques & de pénétrer dans des masures, qui aboutissoient à une Cour. Il eut la tendresse de m'en avertir, pour me procurer aussi une liberté, sans laquelle il voïoit bien que j'allois mourir. Il ne s'agissoit plus que de forcer notre cloison. La chose n'étoit pas facile. Le bruit que nous aurions fait en la rompant, nous auroit infailliblement découverts. Nous n'avions point de feu pour la brûler. Je m'avisai de prier notre Geolier, Homme barbare, comme le sont ces sortes de Gens, mais encore plus avare: je le priai, dis-je de me permettre d'écrire une lettre, pour faire venir de l'argent, pour me secourir; car il y avoit plus de trois mois que j'étois réduit au pain de la prison, sans être assisté de personne. Je lui promis la moitié de la somme, qu'il toucheroit par ses mains; & pour mieux le tenter, je lui fis entendre que je voulois faire venir une somme considérable. Cela le déterminâ à me donner sur les dix heures du soir du papier, une plume, de l'encre, & une chandelle, dont j'avois plus besoin que du reste: il me promit que dès le lendemain il mettroit ma lettre à la poste. A minuit juste, quand nous crumes que tout le monde dormoit, je mis le feu à la clôture, dont la fumée pensa nous étouffer mon Valet & moi: sans le trou qu'il avoit fait dans son cachot, & qu'il déboucha, pour donner jour

à la fumée, nous aurions crevé tous les deux. Quand le feu eut consommé assez de bois pour me faire une ouverture, il fut question de l'éteindre: notre urine, & celle que j'avois gardée exprès fit notre affaire tant bien que mal. Quoique le feu ne fût pas tout à fait éteint, je passai au travers: j'em brassai de bon cœur mon Valet, & , après avoir franchi plusieurs mesures, nous nous rendimes dans la Cour. Mais quel fut notre désespoir, quand nous en trouvâmes toutes les portes fermées à clef, & que nous connumes l'impossibilité où nous étions d'escalader les murailles. Les chiens, pour comble de malheur aboïoient d'une force redoutable: vainement nous leur donnions du pain dont nous étions munis pour les faire taire. La lune étoit assez claire pour nous faire découvrir: ce fut elle cependant qui nous sauva. A la faveur de cet Astre secourable nous aperçumes un carosse qui étoit proche de la porte, dans lequel nous nous cachâmes, en attendant qu'il plût à la divine Providence de nous dégager de l'embaras où nous étions. La nous fimes des prières très ardentes, & des vœux, dont, je croi que nous ne nous sommes plus souvenus ni l'un ni l'autre, pour obtenir notre délivrance de la divine miséricorde.

Passato periclo, gabatto il Santo.

La voici. Dès la pointe du jour la Geôlière ouvrit la porte, & sortit dehors, sans la refermer. Il ne falut pas de souët pour
C 7 nous

nous chasser. Nous fortimes immédiatement après elle. Mon Valet voulut rester dans la Ville, où il avoit un Ami chez lequel il espéra pouvoir se cacher quelque tems. Pour moi j'en sortis promptement. Je rencontrai dans la Campagne un Païsan très mal habillé : je lui demandai s'il vouloit changer d'habit avec moi but à but, parce que j'avois des raisons pour le faire. Quoique j'eusse vendu le galon de mon habit dans la prison, pour subvenir à mes nécessitez, le drap en étant fort beau, le parti que je lui proposois lui étoit trop avantageux, pour qu'il balançât un moment à mettre pourpoint bas. Nous changeâmes de tout, excepté de chemise, de bas & de souliers. Il me donna un chapeau pointu, en forme de pain de sucre, une Hongrelime de revêché toute usée, & si étroite, que je ne pouvois la boutonner, bien m'en prit que nous étions au fort de l'été, avec des hauts de chausses à renouier sous les genoux. Avec cet équipage j'avois la barbe aussi longue que celle d'un Capucin, qui me fut d'un grand secours, comme vous allez voir. Ma bonne fortune voulut encore que je découvrisse de loin une femme qui faisoit sécher son linge sur des haies : je me glissai tout doucement derrière un buisson, sans en être aperçu, & là je choisi la meilleure chemise, que je changeai contre la mienne, qui, si elle étoit plus sale, en récompense étoit bien mieux garnie que la sienne. Elle ne s'accommoda pas, sans doute, aussi bien de la graine qu'elle y trouva, que le Païsan fit de celle qui étoit abon-

abondamment semée dans mes habits : car on prend patience quand on gagne , & non pas quand on perd.

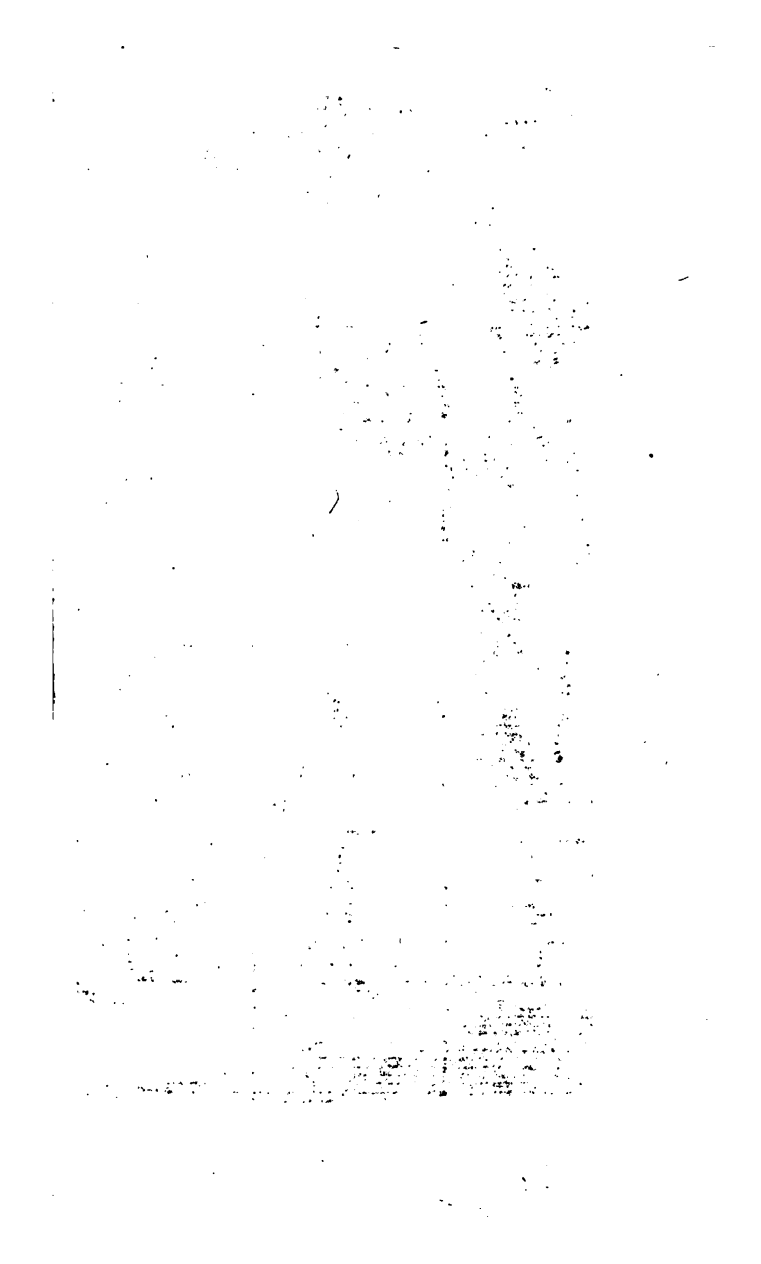
L'Armée du Prince d'Orange étoit campée à Notre Dame de Hall : il faloit que je passasse à côté , pour aller joindre celle de France. La chose étoit très difficile ; car quoique je sçusse parfaitement bien la carte du Pais , il étoit si plein de partis , que ce fut un miracle , comme je m'en degageai. Si j'avois été pris & reconnu , j'aurois été pendu sur le champ sans autre forme de procez. Je vis paroître un parti considérable ; il n'y avoit pas moyen de l'éviter : je tirai de ma poche un gros morceau de pain noir , que j'affectai de manger avec avidité , apuié contre un arbre , pendant qu'ils marchaient dans le chemin. J'en fus quitte pour la peur : ils passèrent sans me rien dire. Enfin après avoir fait bien du chemin , fatigué comme un Frère Quêteur , j'arrivai auprès de la porte d'une Abbaye de Religieuses. Un Valet , qui m'aperçut , vint me saluer , & il me demanda pourquoi j'étois ainsi déguisé ? Je lui demandai à mon tour s'il me connoissoit bien ? Vraiment oui , dit-il , vous êtes le Pere Apolinaire Capucin : Puisque vous me connoissez , lui dis-je , je voudrois sçavoir s'il y a dans votre Abbaye une Sauve-Garde de l'Armée de Flandres ? Nous n'en avons pas besoin , me répondit-il , notre Maison est assés forte pour résister aux Partis , & nous avons toujours observé une parfaite neutralité , que nous avons obtenüe du Roi de France & du Prince d'Orange. C'est là ,
repris-

repris-je , le sujet de mon voiage. Faites moi parler à Mad. l'Abbesse , & dites lui que l'affaire presse. Il me fit entrer , & à l'instant il me conduisit dans un parloir , où un moment après je vis paroître Madame l'Abbesse. Je la saluai avec une inclination capucinale , sans ôter mon chapeau pointu , & je lui dis : ne soiez pas surprise de mon déguisement , Madame , je l'ai fait pour me dérober aux Partis , & vous avertir , de la part de Mr. de Luxembourg , que vous n'observez pas l'exaëte neutralité que le Roi vous a accordée : que vous recevez des Partis ennemis dans votre Abbaye : si cela étoit vrai , Madame , il seroit contraint de faire brûler votre Maison. Je vous proteste , mon T. R. P. dit-elle , que cela est très faux. Quand le Prince d'Orange viendroit lui même ici , je ne lui donnerois pas retraite , à moins qu'il ne forçât la Maison ; ce qu'il ne fera pas , sans doute , Mr. de Luxembourg ne m'a t-il pas écrit ? Il ne l'a pas fait , Madame ; & quand il auroit voulu vous écrire , je n'aurois eu garde de me charger de ses lettres , déguisé comme je suis : mais vous pouvez vous assurer que je vous justifierai pleinement dans son esprit. Car pour vous dire plus , j'ai été chez plusieurs de vos Voisins , qui tous m'ont certifié que votre porte est exactement interdite à tout homme de guerre , & que même vous n'y recevez pas vos propres Parens , ni ceux de vos Dames Religieuses , quand ils y viennent avec des équipages. Elle me repartit : je vous proteste , mon T. R. P. que je les y recevrai encore
moins

moins à l'avenir ; c'est de quoi vous pouvez assurer Mr. de Luxembourg, & le Roi même , car j'apprens qu'il commande son Armée en Chef. Oserois-je vous supplier de porter une lettre de ma part à Mr. de Luxembourg ; par laquelle je l'assurerai de mon innocence ? Je la lui porterai volontiers , Madame, si vous voulez, lui dis-je, me donner un Guide qui me conduise feurement , par les bois à l'Armée de France, & un cheval pour m'y porter : car quoique notre Règle nous défende de monter à cheval, nécessité n'a point de loi, & je suis si fatigué, que je craindrois de demeurer par les chemins. Je vous promets ; mon F. R. P. dit-elle, non seulement de vous faire donner un très bon cheval, mais encore un Homme très fidelle, qui sçait parfaitement tous les détours des bois. Je vais vous faire servir à manger ; pendant que je vais écrire ma lettre, après quoi vous partirez ; si vous n'aimez mieux coucher cette nuit dans l'Abbaye. Non Madame, lui répondis-je, il faut que je parte incessamment ; il n'y a pas de retardement pour moi, & les conséquences en pourroient être très dangereuses pour vous. Elle me remercia de mon zèle, & pendant qu'elle écrivoit je mangeai comme un chancre, & je bû à proportion. Il y avoit long-temps que je n'avois vû de pareils mets. Enfin on me donna mes dépêches : je pris congé de la Dame : je montai sur un vieux cheval, mais bon, & mon Guide sur un autre. Après avoir marché long-tems par des détours, avec une vitesse extrême, sans rencontrer le
moins

moindre obstacle; à la sortie d'un bois nous découvrimes tout le Camp des François en feu, & sur notre droite nous aperçumes un corps de troupes environ de dix mille Hommes, que mon Guide m'affirma être des Ennemis. Il voulut rentrer dans le bois; mais je m'y opposai & je lui commandai d'aller droit au Camp enflammé. Nous y fûmes à toute bride, & après avoir passé au travers de ce Camp, nous aprimes de quelques Marodeurs, que le Roi avoit fait mettre le feu à son Camp, sur l'avis qu'il avoit eu que l'Ennemi marchoit droit à lui. Je tombai un moment après sur l'arrière garde de notre Armée, où nous fûmes arrêtés. Je fus dans l'instant séparé de mon Guide, que je n'ai jamais vû depuis.

Je dis à l'Officier qui m'arrêta qu'il eût à me faire conduire à Mr. de Luxembourg; que j'étois tout autre que je ne lui paroissois, & que j'avois des choses de la dernière conséquence à dire à ce Général. Ce qui fit redoubler ma garde, & l'on me présenta à un des Officiers Généraux, qui par malheur pour moi ne me connoissant pas, ordonna qu'on me menât à S. A. R. Monsieur Frère du Roi, qui commandoit l'arrière-garde de l'Armée. D'abord que Monsieur me vit dans l'équipage où j'étois: c'est un espion, dit-il, sans me donner le tems de parler: qu'on le livre au Prevôt. Je le pria de m'écouter, & je lui protestai que j'avois des choses de la dernière conséquence à lui dire. As tu vû les Ennemis? me dit-il. Je lui répondis que j'avois vû, il y avoit peu de
 temps





temps un corps d'environ dix mille Hommes, la plupart Cavalerie, qui sembloient vouloir s'emparer du bois, dont j'étois sorti. Comment appelles tu ce bois, dit Monsieur. Je proteste à V. A. R. que je n'en sçai pas le nom, lui dis-je. N'ai-je pas bien dit, repartit Monsieur, que c'est un Espion? qu'on le mène au Prevôt; c'est son Gibier: Sans autre formalité un Exempt me commanda de le suivre. Dans le peril où je me trouvai, je declarai mon nom: je dis que j'étois particulièrement connu du Roi, & de Mr. de Luxembourg: tout cela ne servoit de rien; j'allois être acroché au plus prochain arbre, sans M. le Comte de Nangis Colonel de la Marine Roiale qui me reconnut, & sans s'amuser à me parler, il courut à Monsieur, qui envoia promptement un contr'ordre. Et bien m'en prit, car déjà un Aumônier Recolet, à plus de moitié yvre, en goguénardant, m'enjoignoit de donner le peu de tems qui me restoit à vivre, à faire une bonne Confession; si non, qu'il me laisseroit faire le grand voiage, sans ses dépêches. Qu'il m'aloit donner l'absolution en cas que je fisse seulement paroître la moindre contrition, & qu'il laisseroit faire le reste au Maître des œuvres, qui préparoit déjà le laqs funeste, qui m'aloit atacher à l'arbre maudit. De contrition, je n'en avois que de reste; ce n'étoit pas ce dont j'avois besoin; c'étoit du contr'ordre de Monsieur, qui arriva fort à propos, & qui fit autant de chagrin au Prevôt & au Bourreau, qu'il me donna de joie.

Je fus conduit au Quartier du Roi, & en chemin Mr. le Comte de Nangis vint au devant de moi, qui m'y accompagna. Je le remerciai, comme un homme qui lui étois redevable de la vie; & lui me témoigna la véritable joie qu'il avoit de me l'avoir sauvée. Je passai la nuit au corps de garde exactement gardé à vüe, pour la formalité; mais M. le Comte de Nangis & tous les Officiers me régalerent de toutes sortes de rafraichissemens. Le lendemain au matin, Mr. de Luxembourg que j'avois réclamé à cors & à cri, vint m'y trouver; & voiant l'équipage où j'étois, & ma barbe de Capucin, il fit un grand signe de croix. Je lui appris la manière dont jem'étois sauvé; l'aventure de l'Abbesse, de laquelle je lui rendis la lettre; & comment j'avois frisé la corde par ordre de Monsieur. Je le pria de faire chercher le Valet de l'Abbesse, crainte qu'il n'eût un plus funeste sort que le mien. J'appris que, s'étant trouvé muni d'une atestation de l'Abbesse, comme il étoit son Domestique, il en avoit été quitte pour la peur & renvoié dans son Abbaye.

Mr. de Luxembourg me commanda de le suivre chez le Roi, sans me permettre de me faire raser. Il m'ordonna de l'attendre à l'entrée de la tente, où il me consigna à la Garde. Un moment après il m'introduisit devant le Roi, qui ne se put tenir de rire, aussi bien que toute sa Cour, quand ils me virent si bien déguisé. Le Roi me commanda de lui faire un récit de mes aventures. Je suppliai S. M. de me faire auparavant donner.

ner à manger. Sans sortir de sa présence, il ordonna qu'on m'aportât une chaise, m'y fit assieoir ; fit mettre une table devant moi, sur laquelle on mit un couvert, & deux pou-lardes froides que je dévorai jusqu'aux os de-vant S. M. qui rioit de tout son cœur. Je les arosai de deux bouteilles de vin de Bour-gogne, en lui faisant un fidelle récit de tout ce qui m'étoit arrivé jusques à mon change-ment de chemise. L'endroit où j'avois été pris pour un Capucin déguisé fit redoubler les éclats de rire, de tous ceux qui m'écou-toient, sans en excepter le Roi. Je fus fort pathétique, en exprimant à S. M. qu'elle avoit été ma peur, à l'aspect de la corde qui aloit m'atacher à l'arbre funeste; ce qui pro-duisit un bon effet : car le Roi ordonna qu'on ne fit mourir qui que ce soit, sur peine de la vie, avant que le Criminel eût été interrogé par un des Lieutenans de jour, & au deffaut par un des Maréchaux de Camp. S. M. com-manda qu'on en fit un ban par toutes ses Ar-mées, & enjoignit à Mr. de Luxembourg de le faire notifier à tous les Prevôts.

S. M. fit aposter sa cassette, d'où elle tira elle même cent Louïs, qu'elle me donna pour changer d'habits, & promit qu'elle au-roit soin de me récompenser. Il n'y eut point de Prince, point d'Officier de distinc-tion qui ne me fit une honnête gratification. Monsieur même me donna un très beau che-val, pour me guérir de la peur qu'il m'avoit causée. Il me témoigna dans des termes très gracieux, qu'il seroit très fâché de ma perte, & qu'il m'aideroit à me venger de mes Enne-mis,

mis, qui m'avoient si cruellement maltraité. L'on me rendit le cheval de l'Abbesse: trouvant trop de risque à le lui renvoyer, & ayant mes raisons pour ne pas le garder, je le vendis cinq Louïs, quoiqu'il en valût près de vingt.

Étant ainsi refait, je repris mon premier métier: je devins un des plus redoutables Partisans de l'Armée. Ma tête fut mise à prix chez les Ennemis. Je pouffai la chose si loin que je me rendis suspect à M. de Louvois, par les fréquentes courses que je faisois chez les Ennemis. Quelques jaloux lui persuadèrent, que j'étois d'accord avec le Prince d'Orange pour l'enlever, & le livrer à ce Prince. Ce Ministre me mit au Conseil de guerre au Camp devant Cambrai, lorsque le Roi l'assiégeoit; après la prise de Valenciennes. L'on m'acusa d'avoir été en Hollande plusieurs fois pour ce sujet. Je prouvai que c'étoit pour mes affaires, & quoi que je me fusse parfaitement bien justifié, M. de Louvois me reléqua à Beziers, avec la paie de Capitaine de Cavalerie réformé. Et défenses à moi d'en sortir sans ordre. Je me mariai à Beziers, où long-tems après il m'ariva une mauvaise affaire. Je retournai à l'Armée: comme Mr. de Louvois étoit mort, je crû que son ordre n'avoit plus de vie. Par mes intrigues je penetrai dans le Camp du Roi Guillaume. Un Officier François me vit entrer dans la tente du Prince de Wirtemberg, & même dans celle du Roi Guillaume, où je machinois quelque chose d'importance pour le service de la France. Quand
il

il fut de retour, il en informa la Cour. Enfin je trouvai le secret d'entrer dans Namur, pendant que le Roi d'Angleterre l'assiégeoit, j'y donnai des avis importants à Mr. le Maréchal de Boufflers & à Mr. le Marquis de Guiscard qui le défendoient. Ce fut moi encore qui facilitai le bombardement de Bruxelles à Mr. Le Maréchal Duc de Villeroy, & pendant que la Ville étoit tout en feu, je fus assés heureux pour m'y glisser avec mon Valet, dans le dessein d'en faire ouvrir une des portes à M. de Villeroy, par des correspondances secrètes que j'avois dans la place. N'ayant pu y réussir, & me voyant sans argent, je me saisi d'autant de piéces de drap que j'en voulus prendre, tout étant à l'abandon dans les rues. Mon Valet fut louer un cheval vers une des extrémitez de la Ville où le désordre étoit moins grand, pendant que je gardois notre capture. Nous la chargeâmes sur le cheval de lottage, & nous vendimes le tout à Malines à un Marchand à qui j'en fis bon marché. En ce négoce il y eut trois gagnans pour un perdant; car je donnai une part de mon profit à mon Valet, qui reconduisit son cheval à Bruxelles, pendant que je fus assés malheureux de retourner en France, & de me rendre à Fontainebleau, où étoit alors la Cour. Si tôt que Mr. de Barbezieux m'aperçut: soiez le bien venu, dit-il Monsieur; j'étois dans l'impatience de vous voir. A l'instant Il commanda à un Exempt de me conduire à la Bastille, sans vouloir m'écouter: ce qui fut tout aussi-tôt executé: & m'y voici.

Je

Je feignis d'admirer ses aventures, dans lesquelles effectivement il y avoit des événemens tout à fait extraordinaires, sans m'engager à moraliser sur les endroits où la bonne foi étoit extrêmement boiteuse, pour ne pas dire tout à fait estropiée. Le change de la chemise n'étoit pour lui qu'une bagatelle: *necessitas cogit leges*. La vente du cheval de l'Abbesse, une entorse à la reconnoissance; on pourroit même dire un vol accompagné d'ingratitude, puisqu'il vendit le cheval de sa Bienfaitrice, dans le tems que le Roi & sa Cour l'avoient mis dans une heureuse abondance. Mais le rapt du drap à Bruxelles étoit impardonnable: il outrageoit l'innocence affligée. Tout cela méritoit bien quelques réflexions: je me contentai de les faire *in petto*, pour ne pas irriter la bête féroce. Je ne doutois pas aussi qu'il ne fût très criminel. L'entrée dans les Tentes du Roi Guillaume, & du Prince de Wirtemberg, d'un Homme dont la tête avoit été mise à prix dans leurs Armées: son intrusion dans Namur & dans Bruxelles; tout cela, dis-je ne parloit pas en sa faveur. C'étoit un Homme des plus fourbes, des plus ingrats, & des plus méchans, sans cœur, ni honneur.

Il me conta quelques uns de ses tours de passe-passe à la Bastille, entr'autres celui qui avoit fait mettre une avant-grille à la fenêtre de sa chambre, est assés particulier. Mais il ne me dit rien du diamant, dont j'ai appris l'histoire par les Officiers mêmes. Il y avoit un jeune Homme & une jeune Femme dans une chambre d'une des Maisons proche de la
 porte

porte de S. Antoine , qu'il pouvoit voir , & qui le voïoient très facilement , qui tous les jours lui témoignoient , par des gestes , leur compassion sur son sort. Pour tâcher de mettre à profit les bons sentimens où il les voïoit , il fit un grand Alphabet sur du papier qu'ils pouvoient aisément lire de leur fenêtre. Un A contenoit une feuille de papier , un B tout de même ; ainsi du reste. Il le leur montra , & lorsqu'ils lui parurent très attentifs , il leur fit passer l'une après l'autre les lettres qu'il faloit pour leur dire : *Voulez vous me rendre service Et je vous récompenserai.* Il ne douta plus de la réussite , lorsqu'il vit l'Homme écrire sur du papier les lettres à mesure qu'il les exposoit à leur vûe. Ils lui témoignèrent par leurs gestes , qu'ils avoient compris ce qu'il souhaitoit , & mirent plusieurs fois la main sur leur cœur , pour lui exprimer leur bonne volonté. Le lendemain il fut fort surpris , quand à l'ouverture de sa fenêtre , il vit paroître un Alphabet pareil au sien , & le jeune Homme lui demander ce qu'il vouloit qu'il fit pour son service. Il leur promit ce qu'il ne pouvoit leur donner : il leur nomma les Personnes qu'ils pouvoient solliciter pour sa liberté. Ils firent plus : ces bonnes Gens qui étoient de nouveaux mariez , amenèrent chez eux plusieurs des Seigneurs que Braillard avoit réclamé pour les Solliciteurs de sa liberté. Ils le virent , & lui promirent qu'ils alloient travailler sincèrement à le justifier , s'il étoit innocent ; ce qu'il leur asirma sur le salut de son ame. Tout alloit bien jusque là , lorsque la mali-

gnité de son Compagnon de chambre, qui n'avoit rien à espérer pour sa liberté, puisque c'étoit le Père putatif, de ce jeune homme, mais qui l'a renié dans la suite, qui l'avoit fait enfermer, pour le corriger de ses débauches, ce perfide Compagnon dis-je s'avisâ de dénoncer ce commerce au Gouverneur. Ce n'est pas le dernier qui ait commis de pareilles lâchetés, car il se trouve des âmes assés basses, pétries de boue & d'eau croupie, qui s'abaissent jusqu'à servir d'espions à leurs propres Boureaux, & se rendent la plus misérable racaille de la Bastille; car odieux à juste titre à leurs Compagnons; ils le sont encore à leurs Tyrans, qui ne se servent de leur ministère qu'avec horreur, & un souverain mépris. M. de Bessemaux étoit Gouverneur en ce tems là. Il ne manqua pas de faire observer la chose. On se saisit du pauvre Couple si bien intentionné. On les trouva saisis de l'Alphabet, & des dialogues par écrit de Brailard, qu'ils avoient eu l'imprudence de conserver. Celui ci fut mis dans un cachot. Le jeune Homme & la jeune Femme furent tous deux entraînez dans le funeste Colombier, sans que Brailard en ait depuis jamais entendu parler. Brailard après avoir été pendant un Mois au cachot, où il pleura sa fatale industrie, fut remis dans sa chambre, où il trouva une avant-grille au dedans de la chambre, qui le séparoit de la première grille de quatorze pieds qui font l'épaisseur du mur; pestant fort contre l'infidélité de son Compagnon Vifclair. Non seulement il le priva des douces espérances de sa
liber-

liberté , mais encore il fut la cause qu'on borna la vüe de sa chambre d'une manière cruelle , pour lui & pour tous ceux qui viendront après lui dans cet antre abominable.

Si une pareille aventure étoit arrivée sous Bernaville, l'Auteur n'en auroit pas été quitte à si bon marché. Ce Tyran , après l'avoir fait meurtrir à coups de nerfs de bœuf, l'auroit mis aux fers dans le fond d'une basse fosse , & l'y auroit laissé au moins pour six mois au pain & à l'eau. M. de Bessemaux étoit humain, doux, poli, civil & honnête, au raport même de Braillard, & encore mieux de Francillon. Il rendoit souvent de très bons offices aux Prisonniers , quand il les croioit innocens , & il a procuré la liberté de plusieurs. Il y a eu tel Prisonnier sous son règne qui est sorti de la Bastille avec des sommes considérables. Braillard même y avoit assemblé une somme affés nombreuse en or, que l'afamé Corbé à son arrivée à la Bastille lui excroqua, pour le droit d'acolade. En vain il avoit caché ses Louïs sous les cercles de son balai ; le *Corbeau* les en dénicha, & en fit son profit. Il est vrai que Braillard brailla si haut , qu'il força Corbé, malgré son avarice, à lui donner un étui garni d'une cuillier, fourchette & couteau d'argent , un gobelet & une petite salière , & quelques autres babioles d'argent : il lui fit aussi faire un manteau & de très beau linge. Sous M. de Bessemaux les Prisonniers un peu distinguez avoient la liberté de se communiquer , & se voïoient au moins dans les Cours. Il y avoit un jeu de billard, où ils

se divertissoient. Ils pouvoient même faire des parties d'ombre & de piquet. Quand à la nourriture, elle étoit très bonne. Les Prisonniers qui étoient admis à la table du Gouverneur y étoient splendidement traités. Il étoit servi par les meilleurs Officiers de Paris, & il avoit un Maître d'Hôtel qui n'épargnoit rien pour rendre cette table fine & délicate. Aux Prisonniers enfermez dans les Tours, tous les matins on leur aportoit dans un grand panier garni de linge bien blanc, à chacun trois petits pains cuits de la nuit, pesant ensemble une livre; du fruit selon la saison, mais du meilleur, autant qu'il leur en falloit pour un jour, & deux bouteilles de vin, ou de Champagne ou de Bourgogne, à la discretion des Prisonniers; car on ne leur servoit point d'autres vins. A midi on leur portoit une soupe bien mitonnée, avec une livre de viande bouïllie, de la plus succulente de Paris, bœuf, veau, & mouton, & une assiette de ragoût. Le soir on leur donnoit demy livre de viande rôtie, bœuf, veau, mouton, ou agneau; la moitié d'un poulet ou d'un lapin, ou un pigeonneau, ou quelque ragoût équivalant, & toujours une petite salade. Comme il étoit impossible à un Prisonnier de manger tant de viande, s'il ne prenoit qu'un repas, on lui païoit quinze sols pour l'autre, & s'il se contentoit d'une bouteille de vin, on lui donnoit sept sols & demy, d'autres m'ont dit dix sols, pour l'autre bouteille: ainsi il pouvoit très facilement épargner vingt deux sols par jour, & vivre encore fort grasement. Au lieu que sous
celui-

celui-ci, on n'a que trois à quatre onces de charogne par repas ; car on croiroit qu'il prendroit sa viande plutôt à la voirie, qu'à la boucherie, & du vin qui n'en a que le nom. Bien loin d'y gagner de l'argent, j'y ai cruellement perdu tout celui que j'avois, lorsque je fus arrêté, comme je le dirai en son tems & lieu, & pendant plus d'onze ans que j'ai gémi dans cet enfer, je n'y ai disposé que d'une pièce de six sous, que Corbé me donna, pour acheter des ciseaux, un jour qu'il étoit de belle humeur.

La qualité des Persécuteurs est un surcroît de douleur aux Prisonniers. Bernaville Bas-Normand, est de la plus basse extraction, & M. de Bessemaux étoit un Gentilhomme d'une ancienne Famille de Gascogne. Il est vrai qu'après avoir servi longtems dans les Armées du Roi, & n'en étant pas plus avancé, contre l'ordinaire de ceux de sa Nation, qui sont presque toujours fortune, s'il avoit trouvé dix écus à emprunter dans Paris, pour retourner en son pais planter des choux dans son petit jardin, il n'auroit pas laissé deux cens mille écus à sa Fille comme il a fait en mourant. Il rendit quelques services au Cardinal Mazarin, qui le fit Capitaine de ses Gardes, & ensuite il lui procura le Gouvernement de la Bastille, où il est mort immédiatement après la Paix de Riswick, généralement regreté de tous ceux qui le connoissoient, principalement des Prisonniers. Je n'en ai pas connu un seul qui ne m'en ait dit du bien. La mémoire du juste est toujours un baume de bonne odeur devant Dieu

& devant les Hommes, & celle des méchans est en exécration. Ils sont détestez de Dieu & des Hommes. Le règne tyranique fait regretter celui qui étoit doux & clément. Quelle différence du Gouvernement de Mr. de Bessemaux à celui de Bernaville ! Voici les justes souhaits que l'on a faits pour le premier après sa mort.

M A D R I G A L.

Bessemaux, tes vertus t'ont mis au rang des Sages :

*Vois tes durs Successeurs au nombre des Tyrans,
Dans le temps qu'on est prêt d'encenser tes Images.*

Tous te voudroient encore au nombre des vivans.

*La mort qui s'est méprise a fait un coup injuste ;
Elle a pris l'honnête Homme & laissé le Fripon.
Revien cher Bessemaux grossir la Cour d'Auguste,*

Et que Bernaville aille accompagner Néron.

Et voici ce qu'on a dit du cruel Bernaville.

B O U T S - R I M E Z .

A Vincenne Belfond t'a mis au rang des Sages,

La Bastille au rang des Tyrans :

Si là tu mangeois les Images,

*Ici tu manges les vivans.
San-*

Sanguinaire , Hypocrite , inexorable in-

Vindictif , méchant , cogot , fourbe ,

Sous le règne d'un Prince Auguste

Tu fais voir un Tyran plus cruel que . . . Né-

Revenons à Braillard à qui pendant trois ou quatre jours on n'aporta que la petite soupe & le petit potage, avec de la ptisane, & cela avec la même précaution, que si l'on avoit du soutenir une attaque avec lui. Car on consignoit notre porte, si-tôt qu'elle étoit ouverte, à deux Soldats armez d'Hallebardes; après quoi nous voions entrer Corbé, le Major, le Capitaine des portes, & les Porte-clefs avec nos dînez; & tous ces mistères se faisoient pour épargner un mauvais dîné, tant la plus sordide avarice a de pouvoir sur le cœur de ces Harpies! Le mien étoit toujours passable, & me mettoit en état de suplée à la faim canine de Braillard, qui n'étoit pas un homme à se rassasier d'une petite soupe & d'un petit potage. Il dévoroit aussi celui du pauvre Francillon presque tout entier, ce qui m'obligeoit encore à lui faire part du reste de ce que j'avois partagé avec Braillard.

Un soir que Braillard étoit de belle humeur: Francillon, dit-il, je vois bien que Mr. Constantin est un très honnête homme, & que nous pouvons, sans rien risquer, nous ouvrir à lui de nos secrets, Francillon aiant donné une ample approbation à ma pru-

d'homie. Débouche le trou, mon Ami, dit Braillard à Francillon. Lequel? répondit l'autre. Celui d'en bas, reprit-il. Cela fut fait en un clin d'œil; & Braillard se jetta le ventre à terre, avec plus de vitesse, qu'un chien ferme ne se coucheroit devant une Perdrix qu'il auroit découverte. Là il souhaita le bon soir à deux Cavaliers qui étoient dans la première chambre au dessous de nous. Il leur dit qui j'étois, & leur fit mon Eloge en des termes qui sentoient encore le soupé que je venois de partager avec lui. Après leur avoir rendu compte de tout ce qu'il avoit fait depuis leur dernière conversation; & sur tout de la funeste visite de *M. Faitchier*, & la triste Scène qui avoit suivi sa cruelle ordonnance d'une petite soupe & du petit potage, je fus admis à l'incomode tribune, où je saluai deux fort jolis Hommes. L'un s'appelloit *M. Hugues d'Hamilton* Gentilhomme Ecoffois, & l'autre *Jean Christien Schrader* de Peck Officier Allemand, de Hameln proche d'Hanovre. Comme je fus mis en leur compagnie le 27. de Novembre en suivant, je me réserve à parler d'eux, lorsque je serai leur Compagnon. Après nous être fait de mutuelles protestations d'une sincère amitié, car c'est de quoi surabondent dans ce lieu là les malheureux qui ont de la générosité, avec promesse de nous parler tous les jours, nous nous transportâmes dans un autre parloir encore plus incomode que le premier, car il étoit dans une cheminée où l'on ne pouvoit se fourer qu'avec bien de la peine.

Francillon frapa trois coups contre le plancher

cher de notre chambre, & un moment après nous entendîmes une voix dans la cheminée, qui venoit de la troisième chambre. C'étoit celle de M. l'Abbé Gonzelle Comte du St. Empire. Je l'ai vû depuis : c'étoit le plus beau bossu que j'aie vu de ma vie. Il étoit haut de plus de six pieds ; fort droit par devant ; son visage étoit majestueux, il avoit le front large, les yeux pleins de feu, lenez aquilin, la bouche bien coupée & vermeille, de belles dents, le teint très fin & vif, avec une grande barbe crépée, & noire, comme du geais qui lui descendoit sur l'estomac. Par derrière, sur ses épaules, il avoit une petite bosse qui sembloit être postiche. Brailard lui fit un ample détail de sa défolation : plus de vin, plus de viande ; il faut mourir sans consolation, puisqu'il n'y a plus de nourriture pour moi. Lorsqu'il leur eut dit le dernier adieu, comme s'il eût dû mourir la nuit même, je fus admis à l'audiance.

Je saluai cet Abbé & ses Compagnons qui étoient le Chevalier du Rosel Gentilhomme Provençal, & si je ne me trompe, le nommé Godron. J'ai vu plusieurs fois depuis le Chevalier du Rosel à visage découvert. C'étoit un fort bel Homme, pour le moins haut de six pieds ; il avoit tous les traits du visage fort réguliers, des yeux bleus, mais qui paroissent déjà égarés, le poil d'un blond vif portant une grande barbe qui lui donnoit un air terrible ; les poils en étoient droits, ardens, gros comme des cordes à violon, & si hérissés, qu'à peine lui voioit on la bouche : je ne sçai pas comment il pouvoit faire :

pour manger. Dans la suite ils me contèrent tous trois leurs aventures.

J'ai déjà dit quelque chose de M. L'Abbé Gonzelle dans mon Premier Tome. Il étoit originaire de Dôle en Franche Comté, Fils d'un Notaire. Il sortit jeune de chez lui, ne pouvant souffrir la domination Française, après que Louis XIV. eut fait pour la dernière fois la conquête de cette belle Province. Il voyagea dans les Cours d'Allemagne, & le bonheur qu'il eut au jeu, route périlleuse pour faire fortune, lui procura des sommes considérables, & des Amis; car on encense tous ceux qui ont de l'argent. A force de Ducats & des grands Amis qui en étoient idolâtres, il se fit recevoir Comte de l'Empire. Il avoit acheté une fort belle terre, que l'amour lui fit sacrifier à une parfaitement belle Dame, dont il étoit éperdument amoureux. Les infidélitez de cette Maitresse le firent résoudre à renoncer au monde. Il se fit Prêtre voulant ensuite se consacrer à Dieu dans quelque Maison de retraite. Le changement de condition ne lui fit pas changer d'inclination. Qui a joué, jouira, dit le Proverbe. Le jeu lui fit oublier la solitude où il s'étoit dévoué. La Fortune se déclara encore pour notre Abbé nouveau, qui aiant ouï parler à des Allemands, qui revenoient de la Cour de France, du gros jeu qu'on y jouoit, le firent résoudre à s'y acheminer, avec un train magnifique, & bien muni de lettres de change, qui sont les nerfs des tournois où il vouloit entrer en lice. Il passa chez lui, on il fut
bi en

bien aise de faire voir le Fils d'un Notaire devenu Comte de l'Empire, en état de donner de l'envie & de l'admiration, par son équipage digne d'un Prince. Cette visite fut fatale à ses Frères, dont l'un étoit Curé dans un village aux environs de Dôle, & l'autre Carme. Car Mr. D'Argenson ayant fait arrêter notre Abbé immédiatement après son arrivée à Paris, il apprit par les interrogations qu'il fit au pauvre Comte qu'il avoit renfermé dans son Colombier, qu'il avoit vu ses deux Frères en passant chez lui. Soit que ce Juge d'iniquité les crût coupable, soit qu'il voulût empêcher le Carme & le Curé de réclamer leur Frere, & les sommes considérables dont il s'étoit emparé, lorsqu'il le fit conduire à la Bastille, il envoya arrêter ces deux infortunez Freres en Franche-Comté. Il les fit loger tous deux dans l'horrible lieu où le Comte étoit déjà, & où ils ont péri tous trois, comme je l'ai déjà dit, de la manière du monde la plus cruelle. Quand je parlai au Comte, je savois la triste catastrophe de son Frere le Curé, qui s'étoit coupé la veine, étant avec le Comte de Brederodes dans la seconde chambre de la Bertaudine, ainsi que je l'ai raconté dans mon Premier Tome, mais je n'eus garde de dire une si triste aventure à son Frere. Bertrand Clerc de Procureur m'a affirmé que le Carme s'étoit pendu de desespoir de se voir si injustement renfermé entre quatre murailles: ce que j'ai de la peine à croire, n'en ayant entendu parler qu'à Bertrand fourbe avéré. Le Comte auquel j'ai parlé mourut peu de tems après.

d'un genre de mort terrible. Mr. d'Argenson qui s'étoit saisi de son argent, & avoit fait vendre, à son ordinaire, tout son équipage, n'avoit pas dessein de se dessaisir de choses si précieuses. Il chicanna le Comte qui voulut soutenir sa dignité, & ne pas ploier sous la férule de fer du barbare Mr. d'Argenson, qui vouloit le forcer à le traiter de Monseigneur, à quoi l'autre ne voulut jamais consentir. Quoiqu'il en soit, l'Abbé Gonzelle eut besoin d'un vomitif, se trouvant surchargé d'un très mauvais dîné: il le fit demander au Chirurgien, qui lui envoya sur les deux heures après midi une composition, qui, loin de le faire vomir, lui donna des tranchées furieuses. Il frapa à la porte pour faire avertir Reilhe du péril où il étoit. Ce Chirurgien, loin de le visiter, se contenta de lui envoyer une seconde doze de son *qui pro quo* que l'Abbé prit à cinq heures après midi, & qui redoublèrent excessivement ses douleurs. Enfin Reilhe sur les sept heures du soir lui donna le coup de grace, en lui en envoyant une troisième prise, qui sur les onze heures du soir firent crever le pauvre Comte, dans des douleurs si aiguës, qu'elles lui faisoient pousser des cris, que nous entendions de la Tour du coin où j'étois pour lors. Son ame s'envola au travers de ces hurlemens effroyables, qui mirent la consternation dans la Tour, & dans toutes celles dont il fut entendu. Ce qui est bien remarquable, le Chirurgien ne voulut jamais entrer dans sa chambre, pour le voir & le soulager, quoi qu'il fût parfaitement le

mortel.

mortel péril où étoit ce déplorable Moribond , qui finit sa vie entre les bras de Bertrand , qui ne pouvoit le retenir dans son lit , tant ses agitations étoient violentes & cruelles. Après cela tous les Prisonniers trembloient en prenant des remèdes : leur terreur redoubla quand ils eurent appris que j'avois été empoisonné avec des pilules , comme je le dirai dans la suite de cette Histoire , & sans de l'orviétan , qui par bonheur se trouva entre les mains de Mathias du Wal pilote Irlandois , avec qui j'étois alors , jamais le Public n'auroit peut-être entendu parler de *l'Inquisition Française* , & des vertus du charitable Bernaville.

Le Chevalier du Rosel , dont j'aurai occasion de parler plus d'une fois dans la suite , étoit un Gentilhomme de Provence. Ru le Porté-clefs , qui étoit son voisin , & qui avoit été Soldat dans une Compagnie où un Frère boiteux de ce Chevalier étoit Officier , nous protesta qu'il étoit d'une très bonne & ancienne Famille. Aiant eu le malheur de concevoir une haine invincible contre son propre Roi , il passa dans les Pais Etrangers , pour éviter les malheurs où le pouvoit pousser cette funeste haine. Après avoir séjourné dans plusieurs Cours , il vint en Flandres , où il épouza une Dame de qualité & fort riche. Leur amour prit naissance de la conformité qu'ils avoient dans une haine terrible , mutuelle , & invincible , qui porta à ce qu'on dit la Femme à l'engager dans un mauvais parti qui s'étoit formé contre la France. Comme je n'en sçai rien de certain , je me

contenterai de dire que le Chevalier du Rosel, (car quoi qu'il se fût marié, il avoit toujours conservé sa Chevalerie, comme beaucoup d'autres qui sont des Chevaliers de divers ordres, les uns errans, les autres de l'industrie, & beaucoup de misère,) revint en France, où les Ministres le firent arrêter. Mr. du Joncas avoit beaucoup d'égars pour lui : mais la haine invétérée de ce malheureux Prisonnier, & la rage qu'il eut de se voir sous de cruels verroux, éloigné d'une Epouze qu'il aimoit tendrement, lui renversèrent la cervelle d'une manière pitoiable. Je lui ai vu ou entendu faire des extravagances terribles. Il écrivoit sur toutes les affiètes qui lui tomboient entre les mains des choses capables de faire brûler tout vif un homme qui les auroit écrites d'un sens raffis. Il se qualifioit de Roi d'Aquitaine, & en cette qualité il devint passionnément amoureux des Princesses d'Angleterre. Tous les Prisonniers pouvoient voir sur les affiètes les lettres les plus tendres & fort bien écrites, pour un homme qui extravagoit, à ces Dames. Il est vrai qu'il avoit de la peine à se déterminer laquelle il épouserait des deux : le cœur étoit pour la jeune Princesse & la réflexion pour la Reine Douairière. Je dirai dans la suite dans quelles fureurs il entra, & à quels excès elles le portèrent.

Pour Godron je ne l'ai jamais vu, quoique je lui aie parlé plusieurs fois : mais voici à peu près ce qu'il me dit, si j'ai bonne mémoire. Il étoit de Flandres, d'un Village aux environs de l'Isle, & le Coq de sa Paroisse.

roisse. Il avoit aguerri une centaine de ses Compatriotes , avec lesquels il avoit donné de la tablature aux Ennemis , & fait assés de belles actions , pour être mandé en Cour par Mr. de Villeroy , qui lui promit de le présenter à S. M. Il y vint suivi de ses cent Compagnons de fortune. Comme ils avoient eu part à ses périls , il crut qu'ils devoient avoir part à sa gloire. Mr. de Chamillart qui sçavoit prendre les choses dans un point de vue très parfait , comme tout le monde sçait , & la France l'a si glorieusement éprouvé , ne fut pas pour la gratification. Loin de recevoir à la Cour la recompense qu'on leur avoit fait espérer , on fit mettre le Chef à la Bastille , que l'on regarda comme un Homme trop importun & dangereux , & l'on renvoia honteusement ses Compagnons chez eux planter des carotes , & pour récompense de leurs services , on leur défendit de sortir de leur Village sur peine de punition. Je doute fort qu'ils aient aidé à défendre l'Isle , quand Mylord Duc de Marlborough l'a assiégé dans la suite. Godron a soupiré pendant quatre Ans dans ce détestable Enfer , & peut-être y seroit-il resté toute sa vie , si Mr. de Villeroy , qui aprit le déplorable état où il étoit , car son cerveau s'échauffoit terriblement , & menaçoit ruine , ne l'eût fait mettre en liberté , à la sollicitation des Compatriotes de ce déplorable esclave , qui pressèrent sans relâche ce Maréchal , par leurs remontrances , dans le tems que l'Ennemi étoit sur leur fumier , à la veille d'assiéger l'Isle. Je ne sçai , si à la sortie de notre

exéca-

exécrable repaire , Godron aura été encore bon Partisan de la France. Toutes les fois qu'il voioit le Gouverneur ou ses Officiers , il leur disoit dans son patois Flamand : qu'on me pendre , qu'on me tuë , ou que l'on me nourisse , ou qu'on me rende ma chère liberté. Tous les Prisonniers disoient beaucoup de bien de ce bon Israélite. N'est ce pas pousser la constance d'un Homme à bout ? Il mérite récompense pour ses bons services , on l'apelle en Cour pour la recevoir ; & loin de se voir gratifié , il est enchaîné dans un abyme , qui ne devoit être celui que des plus cruels Ennemis de la France.

Après avoir donné audience à ces trois Voisins nous leur souhaitâmes une bonne nuit , & lorsqu'ils se furent retirez , Francillon frapa quatre coups dans la cheminée , pour avertir trois Prisonniers qui étoient dans la quatrième chambre de la Tour , que Brailard étoit prêt de leur donner audience. Le Premier qui étoit un Ebéniste vint à la Tribune enfumée , & après que le Président nazillant eut fait ses amples condoléances , sur la privation de ses précieux alimens , car de l'abondance du cœur la bouche parle , a dit un grand Philosophe de l'antiquité , il aprit , lorsque se vint à mon tour de l'entretenir , qui j'étois. Il me fit réciproquement un détail de ses malheurs ; car une espèce de consolation pour les malheureux , c'est de décharger leur cœur dans le sein de leurs semblables. Il me dit qu'il étoit de la Religion Réformée , Ebéniste du Fauxbourg St. Antoine , & parce qu'il excelloit dans son art ,
d'au-

d'autres Ebénistes ses Voisins , moins habiles que lui , & par conséquent très jaloux , le denoncèrent à Mr. d'Argenson , comme Calviniste rébelle aux ordres du Roi. Ce charitable Ministre le fit enfermer dans la Bastille, & pour sauver son ame, il le priva des biens de ce monde. Lorsque je lui parlai il ne sçavoit pas que son Fils , encore plus habile que lui dans sa profession, lui tenoit compagnie dans l'exécrable Colombier de Mr. d'Argenson. Je me trompe en disant qu'ils se tenoient compagnie, car le Pere n'a jamais sçu que son Fils étoit à la Bastille, que plus de quatre ans après, lorsqu'ils sont sortis tous deux. Le Fils étoit dans la même ignorance à l'égard de son Père. Ils mangeoient le même pain d'amertume, la même vache, buvoient le même ripopé, étoient accablez des mêmes chaînes, & se croioient, sans doute fort éloignez les uns des autres. J'ai appris qu'ils succombèrent enfin sous la tentation, & que rebutez des cruautés excessives; qu'on avoit exercées envers eux, pour s'en délivrer, & renaître au monde, ils abjurèrent la Religion réformée. Mr. d'Argenson qui leur avoit fait vendre une boutique magnifique, dont il mit l'argent du côté de l'épée, après leur avoir fait faire pendant leur prison, une quantité considérable de superbes bureaux & de pompeux cabinets, porta le Roi à donner à ces nouveaux Convertis de quoi relever leur boutique, & les renvoïa dans le Faux-bourg St. Antoine, y continuer leur métier, avec défenses sur peine de prison perpétuelle de parler

ler jamais de ce qui leur étoit arrivé à la Bastille. C'est ce que j'ai sçu d'un Soldat leur Voisin qui nous guidoit sur la Plateforme de la Bastille pour prendre l'air, lorsque ma lettre de cachet fut venüe qui me procura ma chère liberté.

C'est ce même Ebéniste, qui aprit sa profession au Capitaine Linch Irlandois aujourd'hui si connu dans Londres. Cet Officier, dont on verra l'histoire dans le Tome suivant, aiant été mis de chambre avec cet habile Artisan dont j'ai oublié le nom, s'appliqua si bien à le voir travailler, & mit si adroitement ses leçons en pratique, que dans la suite il fit des pièces très curieuses pour Bernaville. L'avarice de ce Gouverneur lui faisoit fournir du bois à son Prisonnier, tant qu'il en vouloit; croiant qu'il ne l'apliquoit qu'à lui faire des bijoux; mais celui ci en fit de bonnes échelles, & d'autres instrumens, avec lesquels l'Abbé Comte du Bucquoit se sauva fort adroitement de notre Enfer, comme j'en ferai un ample détail dans les Tomes suivans. Le Capitaine se seroit sauvé aussi avec lui, s'il n'avoit pas suivi l'entêtement d'un petit fripon qui étoit avec eux, qui se faisoit appeller Charles du Preuil Comte de soulange, & qui dans la vérité s'apelloit Charles Lorain fils d'un Chapelier de Montreuil en Picardie. Par parenthèse, il est actuellement aux galères, pour avoir voulu tromper S. A. R. M. Le Duc d'Orleans Régent de France. M. Schrader de Pec qui est ici, m'a dit l'avoir vu à Marseille sur les Galères, enchaîné avec un Turc, où il lui donna la charité.

charité. Il faut admirer les secrets impénétrables de la Providence, qui ont fait trouver à ce misérable le juste châtement de mille crimes commis, dans un projet inique & trompeur, sur lequel sa folie lui faisoit fonder une fortune chimérique. Cette évasion de l'Abbé Comte du Bucquoit ne sera pas un des endroits le moins réjouissant de mon Histoire: elle a paru si prodigieuse, que lorsque j'arrivai en Hollande on la traitoit de fabuleuse. Le Roi même de la Grande Bretagne, Bienfaiteur admirable de ce Comte paroïssoit en douter, lorsqu'il passa par la Haye pour venir prendre possession de ses Couronnes: mais le détail que j'en fis à S. M. & les marques qu'il vit sur mon visage des cruautés de Bernaville, qui me plongea dans une basse-fosse, pour me punir d'une évasion dont j'étois innocent, lui confirmèrent parfaitement cette vérité.

Pendant que je suis sur les digressions, j'ajouterai encore celle ci: à propos de l'Ébéniste qui ne sçavoit pas que son Fils fût à la Bastille. Braillard fit tout ce qu'il put pour me persuader que mon Epouze y étoit. Il m'affirma avec des sermens terribles qu'il l'y avoit veüe, & me la peignit si bien, que je le cru; ce qui fut un excès à ma peine, que je ne puis assez exprimer. Sans M. du Joncas qui m'assûra dans les termes les plus sincères & les plus forts, qu'il n'en étoit rien, je croi que je serois mort de chagrin. Bertrand aussi sincère que Braillard, m'affirma aussi la détention de mon Epouze, avec une sincérité aparente, par la
seule

seule malignité diabolique de me faire de si
peine.

Le Second qui vint pour me parler au tra-
vers de la tribune enfumée, fut un Boulanger.
d'Orleans, dont je n'ai jamais pu déchif-
frer le nom sur mes memoires, par ce qu'il
est tombé de l'encre dessus, ni le rapeller
dans mon idée. On le nommoit à la Bastille le
Boulangier de l'Apocalypse. Cet Homme avoit
amassé, avant la Famine qui survint en 1693.
une quantité prodigieuse de grains, sur les-
quels il fit des profits considerables, tant sur
ceux qu'il convertit en pains, que sur ceux
qu'il revendit en gros. La prospérité qui
aveugle la plupart des hommes, particulié-
rement ceux qui sont de basse extraction,
plus susceptibles d'orgueil, comme nous le
voions tous les jours, & que j'en fais la fu-
neste experience, dans les Personnes qui ont
seduit mon Fils, enfla le cœur de notre Bou-
langer, qui se crut capable d'interpreter l'Apo-
calypse. Il pretendit que son argent lui avoit
desillé les yeux, pour lui découvrir des lu-
mières, qu'il fit briller avec tant de succes
que les Jesuites, à qui seuls Dieu se révèle,
comme ils le pretendent, en devinrent ja-
loux. Comme on parloit avec éloge dans Or-
leans, des Commentaires du Boulangier sur
l'Apocalypse, les R. P. de la Société voulurent
lui imposer silence. Ce fut justement jeter
de l'huile dans son feu, qui n'en poussa que
de plus fortes flames. Pour le cacher sous
un boisseau capable d'éteindre jusqu'à la moi-
ndre étincelle de ce feu, ces zélés Peres écri-
virent à Mr. d'Argenson, qui fit transférer
à la

à la Bastille le Docteur Mitron. Les Pères de la *Vénération Société* eurent des conférences tant qu'ils voulurent avec l'*Ange de la Fournaise*. Mais tous leurs raisonnemens ne faisoient qu'embraiser l'enthousiasme du Boulanger, qui étoit plus échauffé que son four, dès qu'on vouloit arrêter le torrent de ses Commentaires. La Société voiant qu'elle ne pouvoit venir à bout de cet esprit rebelle, elle delibera *pieusement* avec le *charitable* Mr. d'Argenson, & les zélés Officiers de la Bastille, de gagner ce fort orgueilleux par la fape. On le fit jeuner tant & plus, pour rabattre son caquet. On lui fit manger du pain moins bon, que celui qu'il pétrissoit chez lui, en méditant l'Apocalypse, & boire d'une liqueur moins fumeuse que les vins d'Orléans. Tout cela afoiblissoit bien le corps de la machine, mais n'en éteignoit pas le feu. On delibera de le mettre à Charenton ou aux petites Maisons : mais comme il avoit Famille, qui l'auroit réclamé, qu'ilлагоuvernoit sagement en bon Pere; qu'il faisoit son commerce comme auparavant, & qu'il n'y avoit que l'Apocalypse qui mit le trouble dans le ménage, les R. R. P. P. & Mr. d'Argenson jugerent bien, qu'il ne leur reviendroit rien des grandes richesses du Mitron, s'ils le laissoient échaper de leurs mains. Tous unanimément & *charitablement* l'abandonnerent à la discretion de Corbé, qui s'engagea de le rendre plus docile. Pour cet effet il le plongea dans les plus affreux cachots, où il le laissa sans paille, réduit au pain & à l'eau. Là si on avoit mis l'Ange de l'Eglise de Philadelphie;

ladelphe ; je sçai bien ce qu'il auroit du faire , mais je ne sçai pas ce qu'il auroit fait , à moins que d'être particulièrement soutenu de la grace. Quand on tira le pauvre Boulanger de cet Enfer moderne , il ne lui tenoit d'expliquer l'Apocalypse , ni de le commenter ; à peine pouvoit-il parler , tant il étoit foible. Les RR. PP. *Jesuites* admirèrent cette invention , & louèrent fort le zèle de Corbé. N'ayant plus aucunes parties saines en son corps , que les oreilles , le Mitron perdit la plus grande partie de son zèle Prophetique. Il écouta les *Jesuites* qui lui firent reconnoître sa folie , & son orgueil : il se soumit à leurs raisons démonstratives. Et la crainte qu'il eut d'être replongé dans l'affreux cachot , lui fit écouter , à la persuasion de ces *charitables* Peres , la justice qu'il y avoit à se defaire de son bien , comme d'une chose embarrassante , & qui lui avoit causé des vertiges. Il consentit à placer une somme de cinquante mille écus au denier vingt sur l'Hôtel de Ville de Paris ; consentant que les interêts & le capital fussent perdus pour lui , s'il songeoit de sa vie à gloser sur l'Apocalypse. Lorsque je lui parlai , il ne tenoit plus qu'à une *petite* difficulté , qu'il ne fût mis en pleine liberté. C'est que les R. R. P. P. de la Société & Mr. d'Argenson n'étoient pas encore convenus , à qui d'entre eux il apartiendrait de toucher les interêts du capital , qui devoit servir à garantir la promesse du Mitron qu'il n'expliqueroit pas l'Apocalypse , & je le quittai , sans sçavoir comment ces filoux s'étoient accordez ensemble.

De-

Depuis que j'ai écrit cette Histoire je l'ai lûe à Mr. le Chevalier Thomas Burnet Neveu de L'Illustre Evêque de Salysbury qui l'a trouvée très juste & fidèlement rapportée. Il en peut parler pertinemment, car il a été fort long-temps enfermé avec ce Boulanger dans une même chambre à la Bastille, qui cent fois lui a fait le récit de ses aventures. Il s'appelle Boutet, & Mr. Burnet m'a attesté que c'est un très honnête homme, & si craignant Dieu, que sa conscience étoit fort timorée des gains excessifs qu'il avoit faits sur les bleds, dans le doute où il étoit d'avoir fait souffrir les Pauvres par ses achapts, qui avoient pu faire hausser le prix des grains. Quand il fut mis en liberté, il fit tous ses efforts pour faire élargir Mr. Burnet, jusqu'à vouloir donner de l'argent aux Officiers de la Bastille pour le laisser sortir. Le témoignage de Mr. Burnet ne doit pas être suspect, puisque c'est un Gentilhomme d'une probité à toute épreuve, & autant craignant Dieu qu'aucun autre qui soit en Angleterre, & ceux qui voudront le consulter sur les faits de mon Histoire, seront sans doute aussi satisfaits de son témoignage, que j'ai moi-même sujet de l'être.

Le troisième qui me reçut à son audience, après les doleances que lui fit Braillard, fut un Gentilhomme Limosin nommé Lespinas de Pras. Son Histoire est cruelle & va faire voir jusqu'où Mr. d'Argenson a porté la fourberie & l'injustice.

Comme ses aventures & les desordres de la Femme de Mr. de Lespinas, de qui il n'a
point

point d'Enfans, ont été divulgués par tout Paris, je puis sans scrupule, ni même sans scandaliser le Mari, qui en a été la triste victime, l'insérer dans cette Histoire. Je croi bien plus, que c'est une chose nécessaire, pour faire connoître aux Etrangers qui ont la curiosité de voir Paris, la plus belle Ville, sans contredit de l'Europe, qu'il n'y en a pas un d'eux de quelque qualité qu'il soit, qui ne puisse y être supprimé du Monde, comme l'a été ce pauvre Gentilhomme pendant plusieurs années, par la malice & l'avarice du barbare Mr. d'Argenson.

Mr. de Lespinas du Pras avoit été marié en première noce à une Demoiselle de son País, tout à fait charmante, avec laquelle malheureusement il ne vécut pas long-temps. Elle lui laissa en mourant une Fille unique. Pour se consoler de la perte qu'il venoit de faire, il fit un voiage à Paris, le lieu du monde le plus propre à dissiper la douleur, mais en même temps le plus fecond à la produire, comme M. de Lespinas l'a éprouvé aux dépens de son honneur, de ses biens, de sa santé, & de sa chère liberté. Voiage funeste! qu'il maudira tous les jours de sa vie. Ce Gentilhomme, est très bien fait, a de belles qualitez, l'ame grande, & possède dix à douze mille livres de rente, qui est un bien très considerable dans un País comme le sien. Le desir de se voir un heritier de ce beau bien, le fruit d'un legitime mariage, le determina à prendre une seconde Femme. Heureux ! s'il en eût fait le choix dans son País; puisqu'il s'étoit si bien trouvé de la première.

re. Son étoille le destina à subir la fatale coutume de Paris. Il épousa la Fille d'un riche Partisan, qui outre les avantages de la beauté, avoit encore ceux de la fortune. Il passa quelques mois avec elle à Paris dans tous les plaisirs dont cette superbe Ville regorge, sans songer qu'ils devoient être suivis des plus cruelles amertumes. Ensuite il conduisit sa Nouvelle Epouse dans ses terres, où elle ne fut pas longtemps sans lui donner sujet de se repentir d'avoir pris Femme à Paris. Car un jour il la surprit en flagrant delict avec un de ses Laquais. Le Galant n'en fit pas à deux fois, il sauta par la fenêtre, & se déroba aux justes ressentimens de son Maître. La Femme se jetta aux genoux de son Mari, & toute criminelle qu'elle étoit, fit tant par ses larmes, & par ses sermens de mieux vivre à l'avenir, qu'elle obtint une grace, dont elle se rendit bien-tôt indigne par un nouveau crime. Il la surprit une seconde fois avec un nouveau Galant, qui n'avoit pas mis beaucoup de tems à succeder au premier. Pendant que Mr. de Pras courut après l'Adultère, qui se sauva comme avoit fait son Predecesseur, la Femme s'enfuit du Château de M. de Lespinas, & trouva les moiens de se rendre à Paris chez son Pere, qui la reçut, comme la plus vertueuse de toutes les Femmes, quoi qu'il sçût fort bien de quoi elle étoit capable, & les infidelitez qu'elle avoit fait à son Epoux, certainement digne de tout un autre sort.

Dans le centre des galanteries cette seconde Tiquet fit bien-tôt une nouvelle conquê-

te. C'étoit un fameux Maquignon qui avoit entrepris de fournir des chevaux aux Rois alliés, & qui pour cet effet étoit entré en société avec le Pere de notre Heroïne. Le Mari aiant découvert que sa Femme avoit pris la route de Paris ; où même elle avoit trouvé un azile chez son Pere, partit de chez lui pour s'y rendre dans la resolution de la redemander à son Beau-Pere. Le Partisan qui étoit très prevenu de la mauvaise conduite de sa Fille, reçut son Gendre avec beaucoup de moderation. Mais aiant appris d'elle, qu'elle ne vouloit pas absolument revoir son Mari, il lui offrit de capituler avec lui, & le pressa de s'expliquer sur la satisfaction qu'il vouloit qu'il lui fit, & le dedommagement qu'il pretendoit pour lui céder sa Fille. Voiant son Gendre resolu à reprendre sa Femme, qu'il aimoit véritablement, malgré sa perfidie, il tira deux mille louis de son coffre pour lui faire agréer la separation de sa Fille. Il fut surpris du mépris que Mr. du Pras fit de cette somme, s'opiniâtrant toujours à redemander sa Femme. Le Partisan qui étoit d'accord avec sa Fille & le Maquignon son Associé, pour ne pas lui accorder sa demande, lui offrit la carte blanche pour se desister de sa poursuite. Mr. de Lespinas decouvrit les lâches motifs qui engageoient ce Pere infame à retenir sa Fille, pour la revendre à son nouveau Galant le Maquignon. Il entra dans des fureurs terribles indigné des bassesses de son Beau-Pere, il lui reprocha son infamie dans tous les termes que l'honneur, la colere & l'amour pûrent lui suggerer, & traita ce malheu-

malheureux Pere, qui vouloit racheter sa Fille pour la revendre à plus haut prix, comme le dernier des Hommes; bien resolu de s'en faire faire raison à quelque prix que ce pût être.

Mr. de Lespinas consulta pour cet effet un Habile Avocat qui étoit de ses Amis, qui lui conseilla de faire lui même sa plainte verbalement à Mr. d'Argenson, afin que la chose n'éclatât point à sa confusion. Mais cet *intégre* Magistrat, étoit déjà prevenu contre lui par les louïs du Beau-Pere, & par deux très beaux chevaux, que le Maquignon avoit fait ateler au Carosse du raffiné Juge de Police. Ce grand Politique crut qu'il étoit à propos d'amuser pendant quelques jours ce Mari irrité, pour reconnoître s'il étoit capable de pousser la chose à bout. Mais Mr. de Pras s'étant aperçu que Mr. d'Argenson biaisoit, il le menaça d'en porter sa plainte au Roi, comme le chemin le plus court pour se faire rendre justice.

Le Maquignon fut averti de la resolution de son Rival; ce qui lui fit redoubler ses sollicitations auprès de Mr. d'Argenson pour le débarasser de cet importun Mari, & le dégager de ce mauvais pas. Il ne faut pas douter que ses pistoles & celles de son Associé ne fissent un effet merveilleux. Car ce *bon* Juge par provision, debuta par enlever Mr. de l'Espinas, qu'il fit mettre au Fort-l'Evêque, & enfermer dans une chambre secrette sans jour & sans aucune issue, où il trouva six autres malheureux, condamnez comme lui par le cruel Mr. d'Argenson à être sequestrez

du monde , pour des sujets à peu près aussi legitimes , que celui qui lui faisoit subir une peine plus rigoureuse que la mort. Dans un lieu de douze à treize pieds de circonference , où l'air n'entroit jamais , ses infortunez Compagnons devorez par la vermine , lui eurent bien-tôt communiqué leurs hôtes voraces. Jugez en quel état se trouva ce desolé Gentilhomme , élevé dans la propreté , l'abondance & les plaisirs , qui tout d'un coup s'en voit priver , pour venir finir ses jours dans un cloaque plus odieux que le tombeau. Dans ce lieu de plaifance , qui ne vuïdoit jamais , ils étoient empestez par une puanteur insupportable , couchez sur de la paille qui étoit convertie en poussière , à force de la remuer , & parce que la vermine l'avoit presque consumée depuis plus de deux ans qu'ils n'en avoient changé. Car le Doien de cette déplorable Société y étoit depuis cinq ans , pour avoir deplu au redoutable Minos. En entrant dans cet Enfer on avoit depouïllé M. de Lespinas de toutes choses , & à peine lui avoit on laissé ses habits. En vain il offrit des sommes considerables à son Guichetier pour le soulager ; tout étoit plus sourd pour lui que les murs de son cachot , dont toutes les fenêtrés étoient bouchées , ce qui lui empêchoit de voir ses tristes Compagnons. Ils s'embrassoient , ils se consoloient mutuellement , ils étoient entassez la nuit les uns sur les autres , & ils ne se virent jamais. Il me nomma ses miserables associez , mais comme je n'osois écrire devant Braillard , je n'ai pu retenir leurs noms. Leurs avan-
tures

tures étoient à peu près de même nature que celle de Mr. de l'Espinas , mais elles n'ont pas eu une si bonne issue que la sienne , & apparemment qu'ils ont péri dans ce funeste cloaque , où pour toute ouverture il n'y avoit qu'un trou , par où ils vuidoient leurs immondices. On leur donnoit tous les jours à chacun une livre du pain du Roi , avec un seau d'eau , qu'on leur passoit par un tour , tel qu'il y en a dans les Couvents des Religieuses ; & c'étoit la toute leur nourriture. Pourra-t-on croire que des hommes puissent résister à un genre de vie si extraordinaire & à des peines si cruelles , & cela pendant un si long-temps ? Pendant sept mois que Mr. de Lespinas fut dans ce four , il ne dépouilla jamais , non plus que ses Compagnons de misère. Quand il en sortit , ses habits , & sa chemise étoient tout pourris. La vermine , qui le devoit tout vif , l'avoit plus décharné que la faim qu'il avoit souffert.

Cependant Dieu qui n'abandonne jamais les Opprimés qui mettent toute leur confiance en sa miséricorde , se servit des mains barbares qui avoient enchaîné Mr. de l'Espinas , pour briser ces mêmes chaînes. On presenta au Tresor Royal deux Ordonnances qui se trouverent fausses. On arrêta aussi-tôt le Porteur de ces papiers : on l'interrogea ; & sur ses réponses , on fit arrêter plusieurs personnes. Entr'autres un nommé du Coudray qui avoit prié le Portier de Mr. Chamillart de les faire mettre sur l'Etat de distribution. De même qu'un Maître Ecrivain juré de Paris nommé Remy , qui avoit écrit le corps

des Lettres, & il se trouva que celui qui les avoit signées étoit un Officier nommé Lespinas.

On donna ordre de faire chercher par tout ce Lespinas. La *charitable* Femme de notre infortuné Lespinas apprit cette recherche : elle ne douta pas que son Mari n'eût fait ces faussetez ; & ravie de trouver l'occasion *favorable* de s'en delivrer si *avantageusement*, elle en avertit son Maquignon. Celui-ci content à l'excès de pouvoir faire perir son Rival fut trouver le *fidelle* Mr. d'Argenson, qui ne douta pas un moment que notre Gentilhomme ne fût le de Lespinas faussaire. Ce Juge *zélé* se fit un merite à la Cour de le deterrer : en effet lui seul le pouvoit faire. Il donna avis aux Ministres qu'il l'avoit attrapé, & qu'il le tenoit dans la Bastille, où il l'avoit fait secrettement transferer du Fort-l'Evêque, où il l'avoit destiné à mourir dans la pourriture, ravi de lui pouvoir faire changer de Scène, & de se croire en droit de le faire expirer sur la rouë.

Mr. de l'Espinas de Pras subit plusieurs interrogatoires au sujet des ordonnances qu'il nioit avoir signées ; & Mr. d'Argenson l'ayant confronté avec Remy & du Coudray, qui protesterent ne le pas connoître, il les menaça à son ordinaire de la question la plus rigoureuse, pour leur faire avouer une vérité, qu'il croioit qu'ils dissimuloient. En effet le jour étoit pris pour les y appliquer ; & Mr. de l'Espinas de Pras se voioit à la veille de mourir par la main d'un Bourreau, de la mort la plus cruelle & la plus honteuse, quoi-

quoique tout son crime fût d'avoir pris une Femme à Paris. Lorsque le véritable Lespinas faussaire fut arrêté.

Qui fut surpris ? ce fut Mr. d'Argenson, qui se sentit terrassé comme d'un coup de foudre : mais comme la rouë n'est que pour les malheureux , il se releva bien-tôt ; & son esprit fecond en ressources lui promit de le dégager de ce mauvais pas , où tout autre que lui , seroit demeuré embourbé jusque par dessus les yeux. Sa crainte redoubla , quand il scût que Mr. du Buiffon étoit nommé par la Cour Commissaire & Juge en dernier ressort de cette affaire. Il promit à Mr. de Lespinas du Pras de lui rendre sa liberté , aux conditions qu'il lui jureroit sur le St. Evangile qu'il s'en retourneroit en son País , sans plus jamais revenir à Paris , où il lui seroit finir ses jours dans le terrible cachot du Fort l'Evêque. Il lui promit de faire casser son mariage , & de lui faire donner une somme considerable par son Beau-Pere , pour l'indemniser de ses pertes , & pouvoir se remarier en son País à une Femme plus sage que l'infidelle qui l'avoit abandonné & si cruellement outragé. L'envie de recouvrer sa chère liberté fit tout promettre à Mr. de Lespinas des Pras , bien resolu d'aller s'enfvelir dans le fond de sa Province , de goûter chez lui les innocens plaisirs de la Campagne , & de vivre dans une agréable solitude en bon Chrétien , pardonnant de bon cœur à ses Ennemis. Quand je lui parlai , il attendoit à tout moment la lettre de cachet qui devoit le reléguer dans son País , après que

Mr. d'Argenson, se seroit acquité de ses promesses. Lespinas & Remy faussaires furent condamnés à être pendus. Remy épargna les frais de la potence, en s'étranglant de ses jarretières dans le cachot de la Tour du coin, d'où j'étois sorti il y avoit peu, comme je le dirai plus bas. Lorsqu'il fit ce coup de désespoir j'étois au dessus de sa tête dans la première chambre de la même tour avec trois fous. Ru trouva ce misérable étendu par terre, car ses jarretières avoient rompu, n'étant pas assez fortes pour soutenir la pesanteur de son corps. Il détacha promptement le cordon funeste, & le trouvant encore en vie, il fit appeller l'Aumonier Giraut: celui ci crut que le désespéré pouvoit être secouru. Il appella Reilhe le Chirurgien, & j'entendis distinctement ce *charitable Prêtre*, qui crioit dans la montée du cachot: dites à Reilhe qu'il vienne promptement saigner ce malheureux, car il n'est pas encore mort. Après quoi je l'entendis enlever de son cachot; mais Ru me protesta qu'on ne lui avoit pu sauver la vie, & qu'il avoit été traîné sur la claye. Du Coudray & plusieurs autres arrêtés pour le même sujet furent mis en liberté sept à huit Mois après le jugement, ne s'étant pas trouvés coupables.

Un de mes Amis fort honnête Homme, & de la foi duquel je puis répondre, m'a écrit depuis que nous avons été mis en liberté, que Mr. de l'Espinas de Pras avoit été élargi par Mr. d'Argenson, & qu'il étoit retourné en son País bien résolu de ne jamais retourner à Paris, dont il a tout sujet de
maudi-

maudire les Femmes, les Partisans les Maquignons, & encore plus le redoutable Juge de Police.

Mais continuons nos colloques. On congédia nos trois Prisonniers avec les mêmes cérémonies qu'on avoit pratiquées avec les trois Prisonniers de la troisième chambre. Après qu'il eut satisfait à ses devoirs, Francillon frapa cinq coups dans la cheminée. A l'instant on entendit une voix, qui sembloit descendre du Ciel.

C'étoit celle d'un nommé le Sr. Le Petit de Boution du Bourg de Chevreuse. Je l'ai vû depuis à visage decouvert : c'étoit un fort beau Garçon, à peu près tel que la Fontaine nous peint Joconde. Ru nous dit qu'il faisoit un infame commerce de sa beauté, & qu'il méritoit un plus cruel supplice encore, que celui dont les Dames de Trace punirent autrefois Orphée. Mais parce que ce Ganimède moderne étoit parent de Mr. de Caumartin, loin de jeter ses cendres au vent, on l'enferma tout vivant dans l'Urne fatale de la Bastille, où pendant quatre ou cinq ans de pénitence, il a eu le tems d'éteindre ses flammes criminelles. Braillard, la larme à l'œil, lui fit un ample récit de l'état déplorable où il se trouvoit, par la privation de son vin & de sa viande, étant réduit pour tous alimens à une petite soupe & à un petit potage, qui n'étoit humecté que de quelques bouteilles de ptisanne. Ensuite j'eus mon audience du Substitut de Lully ; après l'adieu duquel j'entrai en conférence avec le nommé François Taxel de Gournai en Normandie.

Je l'ai vû dix ans après dans les appartemens où nous fumes mis , lorsque nos lettres de cachet furent rendües au Gouverneur, avec ordre de nous disposer à retourner au monde. C'étoit un vénérable Vieillard âgé de soixante dixhuit ans. Il sortoit, quand il fut mis dans ces appartemens avec moi, d'un de ces cachots, que l'on nomme des pourpoints de pierre ; ils n'ont que six pieds en tous sens, & le jour n'y vient jamais. Il y avoit trois ans qu'il y étoit enfermé seul, après avoir été traîné dans tous les cachots de la Bastille, & y avoir souffert, pendant dixhuit ans, tout ce que la cruauté des Tyrans peut inventer de plus terrible. Malgré toutes ces épreuves, comme les trois jeunes hommes de la fournaise, cet infatigable Vieillard étoit vermeil comme une rose, avec une barbe blanche comme de la neige, qui lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il me fit part de ses aventures. Il étoit Confiseur de son métier. Il exerçoit sa profession à Rouen, Ville célèbre pour ses confitures, lorsque la persécution que l'on faisoit aux Réformez étoit dans sa plus grande force. Il en fut touché, lut de leurs livres, & il se sentit poussé, malgré les souffrances dont on les accabloit, à se faire instruire dans leur Religion. Pour cet effet il fut en Hollande, où il abjura la Religion Romaine : il y travailloit de son métier, lorsqu'il aprit que son Pere étoit mort à Gournay, laissant son bien à partager entre ses deux Fils, dont celui-ci étoit l'aîné, & son Frere Garde des Portes à Versailles. Celui-ci ayant sçû que le Confiseur étoit

étoit arivé d'Hollande , pour partager avec lui la succession de son Pere , il fut trouver Mr. de Pontchartrain , lui dénonça son Frere comme Apostat , qu'il prétendoit *charitablement* faire mourir. Mais ce judicieux Ministre , qui avoit de fortes raisons pour n'en rien faire , se contenta de l'envoier à la Bastille , où pendant près de quatre lustres , on lui a fait souffrir des tourmens inconnus aux Nérons & aux Diocletiens. La mort , quelque rigoureuse qu'elle eût été , lui devoit être sans doute préférable à un si long tourment. A la fin il y a succombé , & dix ans après son abjuration , je le vis encore dans la Bastille , d'où nous sommes sortis dans le même tems. On le relegua à Gournai , avec défenses d'en sortir sur peine de Prison perpétuelle , comme on a relegué M. Francillon à St. Maximin petite Ville du Duché des Diguières , dont ce Médecin me fit une description charmante , lorsque nous fîmes mis ensemble dans les apartemens , mais où il m'assura qu'il seroit contraint de mourir de faim , si par charité quelques Réformez , qui y étoient encore resté malgré les persécutions , ne l'assistoient. La raison qu'il m'en dit , est qu'il n'y avoit plus de bien , & que sa profession de Médecin ne lui donneroit pas de l'eau à boire , à cause que l'air du pais est si sain , que les maladies y sont très rares.

Nicolas Sandro du Village de Fleury des Hayes d'Avesnes dans le Hainaut , dont j'ai déjà parlé dans mon Premier Tome fut le troisième qui vint à l'audience. C'étoit un fort bon Homme & fort simple. Je l'ai vu

depuis à visage decouvert , ainsi je puis bien en faire le Portrait. Il est de moyenne taille, mais bien proportionnée ; d'une physionomie très prévenante ; il a le teint vif ; les yeux très doux , mais pleins de feu ; le nez aquilin ; la bouche assez belle ; le visage rond , avec des fosses aux jouës & au menton , qui lui donnoient le je ne sçai quoi , qui d'ordinaire attire la bienveillance de ceux à qui l'on se communique. J'en ai ouï faire bien des louanges aux Prisonniers qui ont été ses Compagnons ; & j'ai appris de Pigeon , qui les connoissoit très parfaitement , que lui & quatre Freres qu'il a s'étoient rendus redoutables dans leur Pais, par leur bravoure. Lorsqu'on avoit la guerre , ils alloient en parti , & faisoient des courses sur les Ennemis , dont ils ne revenoient jamais sans butin. Ce pauvre homme étoit venu vendre à Paris des fuseaux , & d'autres petits ouvrages de Buis qui se fabriquent dans son Village : après s'en être defait , & en avoir reçu l'argent , il rencontra le nommé Pierre Pigeon de Louviers qui malheureusement étoit de sa connoissance. Il sçut ce que Sandro étoit venu faire à Paris , & qu'il s'en retournoit chez lui à vuide , c'est à dire , sans remporter de Paris qu'un peu d'argent. Il lui dit qu'il lui feroit bien gagner son retour , s'il vouloit lui louer sa cavale pour lui aider à tirer une chaise qu'il étoit obligé de conduire à Bruxelles. Sandro , qui ne demandoit pas mieux que de gagner de l'argent , convint de prix avec lui pour sa cavale , & s'obligea de guider la chaise , pourvu qu'il fût defraïé par
les

Les chemins, ne sçachant pas que les personnes, qui devoient être voiturées dans la chaise, sortoient du Roïaume pour se refugier dans les Pais-Etrangers à cause de leur Religion. Il se mit donc en chemin avec Pigeon, qui conduisoit dans sa chaise quatre Femmes, & un Gentilhomme nommé Tinquarville ou d'Incarville d'auprès de Louviers en Normandie, qui étoit à cheval aussi bien que Pigeon. A dix lieues de Paris des Exempts, accompagnez d'une Cohorte de Satellites, se jetèrent sur la chaise, sur ses Conducteurs, (car il y avoit un Cocher de louage de Paris) sur les Femmes qui étoient dans la chaise, & sur les Cavaliers qui marchaient à côté, les lièrent & les gardèrent à vue toute la nuit, & le lendemain de grand matin ils les firent retourner à Paris, où ils les plongèrent tous dans le goufre abominable de la Bastille. Sandro alléqua en vain, qu'il étoit innocent; qu'il avoit loué sa cavale, sans sçavoir si les Personnes qu'elle tiroit dans la chaise étoient de la Religion Réformée ou non. Pigeon inutilement confirma la chose, par des sermens auxquels on n'ajouta nulle foi. Sandro remit le peu d'argent qu'il avoit à Mr. d'Argenson, qui malgré son innocence fit vendre sa cavale, & en confisqua le prix à son bénéfice. Les quatre Femmes, d'Incarville, Pigeon, tout fut pillé, fouillé & refouillé: Les Femmes furent trouvées saisies de quantité de Lettres de change pour la Hollande, autant pour le pauvre Mr. d'Argenson; une fois, il faut bien qu'il se paie de ses peines, autrement sa

charité seroit bien-tôt ralentie. La Femme de l'infortuné Sandro ne put jamais découvrir ce qu'étoit devenu son Mari. Sa Famille crut qu'on l'avoit volé & assassiné. En effet Mr. d'Argenson avoit fait plus : & le pauvre Sandro n'avoit pu obtenir de lui, abbattu à ses pieds , en répandant un torrent de larmes, la grace de faire avertir sa Femme & ses Freres de son désastre. Ou ma Femme, qui est prête d'acoucher, disoit cet infortuné Mari à ce Juge barbare , est morte de douleur , ou comme les Femmes passent d'une extrémité à l'autre , elle se remarquera pour oublier la tendresse de son premier Mari dans les bras d'un second. Tant de justes raisons furent inutiles. Le Dieu de l'intérêt avoit étouffé depuis long-tems , jusqu'aux moindres mouvemens d'humanité dans le cœur de Mr. d'Argenson. Sandro, comme le plus scélérat de tous les criminels , fut traîné de cachot en cachot , & sa douceur fut causé qu'on le mit avec tous les Prisonniers les plus extravagans & les plus dépravés. La même douceur m'a attiré pareille disgrâce, & plus cruelle encore, car j'ai été enfermé pendant plus de six ans avec des fous furieux ; suplice, selon mon opinion plus cruel & plus long que tous ceux que la Tyrannie la plus feroce a pu inventer. Loin que les cruels Officiers de la Bastille aient des égards pour les Prisonniers Innocens, tranquilles , & dont la mansuétude devoit fléchir ces barbares ; comme ils sont surchargés d'esprits inquiets & turbulents , ils les mettent avec ces pacifiques d'un esprit

con-

contraire. Sous prétexte de faire rentrer ces fous dans les bornes de la raison, par l'exemple de ces esprits bénins, ils les mettent avec des hommes dociles, mais dans le fond pour renverser la cervelle de ceux ci : principalement ils agissent ainsi envers ceux qu'ils croient brouillez dans les affaires d'état, pour avoir lieu de les garder toute leur vie dans leur détestable caverne.

J'ai dit qu'un Gentilhomme nommé d'Incarville fut arrêté avec Pigeon & Les Femmes, qu'il guidoit. Il ne fera pas je crois hors de propos d'en faire ici l'histoire : car j'avois été auparavant avec Le Curé de Lery, & j'ai été depuis avec Pigeon qui le connoissoient parfaitement. Ce dernier même étoit persuadé que c'étoit ce d'Incarville qui l'avoit vendu, & les Femmes qu'il guidoit, à Mr. d'Argenson.

D'Incarville est un fief proche du Vaudreuil, non éloigné du Pont de l'Arche, d'où le Gentilhomme en question tiroit sa Seigneurie. Sa Mère étoit chicaneuse fieffée, qui avoit mangé jusqu'aux chevrons de sa maison pour plaider ses voisins. Comme elle étoit toujours à Roüen pour procéder à tort & à travers, son Fils s'y maria à une jeune personne, qui avoit incomparablement plus de beauté que de vertu. Destituez tous les deux des faveurs de la fortune, la Femme, pour en acquérir, trouva à propos de communiquer les siennes, aux Amans qui avoient le moïen de les bien païer. Son Mari, qui y trouvoit de ressources contre la misère, n'étoit pas fâché des prodigalitez de sa Femme ;
au

au contraire il les favorisoit de tout son pouvoir. Parmi tous les Galans de sa Femme, il se trouva un certain Commissaire des Guerres nommé Beaulieu, qui prit une telle autorité dans la Maison de d'Incarville, qu'il y commandoit à la baguette, & souvent envoieit coucher ce Mr. de Sottenville sans chandelle. Ce Janin poussé à bout, en fut si outré qu'il défendit sa Maison à Beaulieu. La Femme qui l'aimoit, en fit un charivari terrible, & résolut avec son Galant de s'en venger avec éclat. Beaulieu ne seconda que trop bien sa vengeance. Il gagna quatre Carabiniers dont les Compagnies étoient en Quartier d'hiver aux environs de Roüen, & après les avoir fait largement boire, & leur avoir promis une bonne récompense, il les posta sur les avenues de la Maison de d'Incarville avec ordre de le rosser de la belle manière. Les Carabiniers, impatiens de ne le pas voir paroître, jugèrent à propos de l'aller battre jusque dans sa Maison. Quoique leur ordre ne s'étendît pas si loin, ils montèrent dans la chambre du pauvre cocu; le tirèrent de dessous un lit où il s'étoit caché, & le sabrèrent si démesurément, qu'il en pensa mourir. Grand procez. On fit des informations, par lesquelles il fut prouvé que Beaulieu avoit engagé les Cavaliers à maltraiter son Rival. Beaulieu étoit fort considéré du Premier Président du Parlement de Normandie, qui traita la chose de bagatelle, & lui conseilla de se rendre Prisonnier, pour se purger de son decret. Les jeunes Conseillers prirent la chose très sérieusement. Alarmez pour leurs Femmes.

mes, & chacun craignant un pareil sort que celui d'Incarville, ils condamnèrent Beaulieu à être rompu vif, & expirer sur la rouë, après avoir subi la question ordinaire & extraordinaire, pour découvrir ses complices. Les quatre Carabiniers furent condamnés, comme assassins, au même supplice, qu'ils n'évitèrent que par la fuite. La Femme, comme complice, fut condamnée à être pendue, ensuite brûlée au pied de la potence, & ses cendres jettées au vent. Le bruit courut que ce Beaulieu étoit Fils naturel de Mr. de Louvois. Mr. de Barbezieux écrivit au Parlement dans des termes un peu trop forts, ce qui ne servit qu'à avancer la perte de celui dont il souhaitoit la grace. Beaulieu fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire d'une manière si terrible, qu'il defaillit plusieurs fois par l'excès des tourmens. Sa Femme parfaitement belle & un jeune Garçon de douze Ans, qui étoient accourus de Paris pour solliciter sa grace, ne la purent obtenir, pas même celle de l'étrangler avant que de recevoir les coups. Tout Roïen, les larmes aux yeux, vit monter sur l'échafaut un Homme très bien fait, qui reçut la mort avec une résignation édifiante. Tout le monde le plaignit & détesta d'Incarville, qui fut contraint de sortir de la Ville & de se retirer à Paris, où Pigeon me dit qu'il servoit d'Espion à Mr. d'Argenson, & qu'infailiblement c'étoit lui qui l'avoit livré & toute sa troupe à ce Juge zélé & vigilant. Bel emploi, & bien proportionné à un Homme de ce caractère! Pour la Femme de d'Incarville,

te, je l'ai vüe à Amsterdam, où elle s'étoit sauvée. Elle étoit parfaitement belle, mais si effrontée qu'elle excitoit une juste indignation. Le nommé Girard Ingenieur qui me la fit voir, m'assûra qu'elle y faisoit le plus infame commerce du monde, prostituant les jeunes Filles qu'elle pouvoit séduire. Suite honteuse de son crime, dont Dieu n'a peut-être retardé la punition, que pour la faire souffrir plus long-tems, & mourir plus cruellement, si elle ne se repent pas de ses iniquitez.

Mais retournons à notre conversation enfumée. La première fois que je vis Sandro, peu après lui avoir parlé; il étoit presque tout nud: il n'avoit plus que son justaucorps, qui étant d'un drap fort, avoit pu résister à la fatigue des cachots. Il étoit sans colotes, sans bas & sans souliers. Il cachoit sa nudité avec de méchantes serviettes: ses jambes étoient envelopées de guenilles, & ses souliers ne tenoient plus à ses pieds qu'à force de cordes, ce qui composoit une chaussure tout à fait bizarre.

Dans les autres conversations que nous eûmes dans la suite ensemble, il m'aprit, qu'il étoit sorti depuis peu d'avec un Prêtre qui se faisoit apeler l'Abbé Papasaredo, qui se disoit tantôt de Naples, tantôt Abruslois, & tantôt de Sicile, & d'avec un Officier Lieutenant de Grenadiers, qui se nommoit M. de Ste. More Fils du Sr. Tozain, dont j'ai déjà fait l'Histoire dans mon Premier Tome, & Petit-Fils de Mr. du Jonfac qui comptoit pour ses Aïeux une longue suite de
Ducs

Ducs & de Cordons bleus. Quel étoit le crime de ce jeune Officier ? Le voici. Il étoit venu à la Cour réclamer son Pere, vieillard septuagénaire, que Mr. d'Argenson, par vengeance avoit fait mettre à la Bastille. Si le Pere y a été réduit aux dernières extrémités, & y a frappé, pour ainsi dire, aux portes de la mort, le Fils poussé au désespoir, par une prison aussi injuste que la sienne, & abandonné de la grace, s'est voulu donner la mort. Une nuit il s'alloit étrangler, sans le charitable Sandro, qui s'éveilla assés à propos pour aller couper la corde funeste, qui alloit étouffer cet infortuné jeune homme. Il poussa le désespoir, jusqu'à faire des défis, signez de son sang, au cruel Ennemi du Genre-Humain, de le venir enlever de sa Prison. Qui répondra de tant de crimes devant Dieu ? Les Tyrans de la Bastille, sans doute, qui ont eu la cruauté de laisser cet innocent Officier, pendant deux hyvers, sans culotes, sans bas, sans souliers, & sans feu, réduit à la petite portion, comme le dernier des Goujats. Un Homme de qualité, poussé à ces extrémités, contre toutes les règles de la justice, a bien besoin de la main de Dieu, pour le soutenir dans de si glissantes épreuves. J'ai connu à la Haye la Femme de cet Officier, qui ne sçachant ce qu'étoit devenu son Mari, & se voiant sans bien, réduite au plus triste état, comme elle avoit la voix belle, & sçavoit la Musique, elle s'étoit mise à l'Opera, où elle a été fameuse à la Haye sous le nom de la sainte More. Voilà l'obligation que ce déplorable

nable Grenadier a à Mr. d'Argenson, qui apparemment appréhenda quelque funeste effet de la vengeance de Mr. de Ste. More; ou peut être, pour se délivrer de ses importunités, passa par dessus toutes les règles de l'équité, pour l'accabler sous la plus cruelle injustice.

O vous vigilant Régent, Ame de la justice, & Père du Peuple, d'Uxelles, Torcy, yeux ouverts de Themis, Ministres de l'Etat, qui lirez sans doute ces grandes vérités, que j'expose aux yeux de toute la terre, ne réprimerez vous pas de pareils débordemens? Permettez vous que des membres pouris par l'infection d'une peste tyrannique, approchent de la pureté de votre corps sacré, pour y porter leur cancrène contagieuse? Souffrirez vous que des Juges abusent d'une autorité sans bornes, pour commettre les plus criantes de toutes les injustices? Attendrez vous que Dieu seul en prenne la vengeance. Songez, pardonnez si je prends la liberté de vous en avertir, songez que vous comparoîtrez un jour devant ce Juge Souverain & souverainement redoutable, qui ne recevra pas pour bon aloi dans sa balance, le raffinement d'une politique, dont les maximes empêchent le châtement des crimes si dignes des derniers supplices. Examinez tous les faits que j'ai rapportez, ou que je rapporterai dans cette Histoire, & s'il s'en trouve un seul qui soit faux, traitez moi d'Impositeur, & me faites punir de mon crime, par ceux mêmes qui doivent me protéger. Consultez ceux dont je parle, sans en excepter Antoine Sa-

rgl.

tel *alias* Curé de Léry, & Jean Alexandre de Vander-burg. Mais n'avez vous pas des Personnes d'une probité avérée, de qui vous pouvez apprendre ces mêmes vérités ? S. A. le Prince de la Riccia, M. le Baron de Saffinet, Messieurs le Chevalier Tomas Burnot, Nitzvitz, Delfino, Kraikser, Linck, Brunfields, Francillon, Janicon de Montdevis, le Major Gueri, Bellevaux, enfin la plupart de ceux dont je parle vivent encore : si un seul me convainc d'un fait faussement cité, n'ajoutez pas de foi à mon Histoire, que je n'ai rendu public que pour vous ouvrir les yeux. Mais si les faits en sont constans, comme j'en appelle Dieu, ses Anges & toute la Terre à témoin, comment souffrez vous un Bernaville & ses supôts jouir des fruits de leur Tyranie ? mais bien plutôt comment les laissez vous encore en état de l'exercer ? Ecoutez la voix des misérables victimes, qui du fond des cachots réclament votre justice par ma plume. Arrachez la férule de fer à l'implacable Tyran qui leur fait pousser des gémissemens douloureux, & verser des larmes de sang. Vous ferez bénis de Dieu, & applaudis & glorifiés des Hommes.

Je ne parle pas à ces Censeurs véreux, à ces Critiques inquiets, à ces esprits litigieux, qui quittent l'essentiel de la chose, pour se jeter à corps perdu sur des mots. Leurs dents sont trop pourries pour casser l'os & en tirer la moëlle, comme les chiens tournebroches, ils s'amuseut à le ronger. La moindre femelette dans un tournois d'ombre,
le

Le plus absurde nigaudin reniflant du tabac dans un café, se croient en droit de passer pour beaux esprits, en se déchaînant contre des véritez, dont ils n'ont nulle connoissance. Tel trouve mes Portraits ouitez, qui n'en a jamais vu les Originaux. Tel autre a poussé l'extravagance jusqu'à soutenir que Sorèl est un Saint Homme, Van-der-burg très poli, & Bernaville l'Homme du Monde le plus humain, le plus dévot, le plus bénin & le plus généreux. Telle femme, qui à peine sçait distinguer, quand elle se lève au matin, les chausses de son Mari d'avec sa juppe, ne sçachant pas lire, s'en est prise aux Images, & a soutenu que c'étoit une chose impossible, que Mr. d'Argenson fût aussi affreux, que mon Graveur l'a fait paroître dans son estampe, quoiqu'elle soit copiée sur l'Original, qu'on a fait venir exprès de Paris, & qu'elle lui ressemble tout à fait. Il est des Zoiles par tout. Je ne prétends pas que mon Livre soit exempt de la critique: il n'y a que les véritez que je défends, & que je soutiendrai jusqu'au peril de ma vie. Pour la diction je l'abandonne de bon cœur aux pointilleux dont le nombre est fort grand; c'est une vermine trop multipliante pour prétendre la détruire. Qu'ils tournent mon Histoire en ridicule du côté des charmes de la Grammaire, j'y consens, & je suis tout prêt d'en rire avec les Rieurs, pourvu qu'ils n'attaquent pas les véritez que j'y soutiens. Tout Auteur, tel qu'il soit, qui se prostituë au Public, doit s'attendre à la bizarerie de ses sentimens. Homère, Hérodote,

dote, Tite-Live Boileau, Mézeraï, Le Vavasseur, & généralement tous les meilleurs Auteurs ont été critiquez : dois-je trouver mauvais d'être censuré, moi que l'Enfer a fait Auteur, Poète, & Historien, en dépit de moi-même, pour la rémission de mes péchez ?

Mais c'est comme ces Censeurs, aboïer à la Lune, que de prétendre leur imposer silence. Je reviens à une nouvelle matière d'exercer leur bile, en continuant mon Histoire. Sandro nous dit qu'il avoit souffert avec Papafaredo tout ce que l'on peut s'imaginer du plus dépravé, du plus sale, du plus dégoûtant, & du plus impudique de tous les hommes. Il nous afirma qu'étant à la calote de la tour de la Comté, avec M. Schrader le jeune, & ensuite avec Mr. son Frere, qui me l'a confirmé ici à Londres, où j'écris la copie de ce Second Tome, & après avec Mr. de sainte More & Papafaredo, ils avoient fait un trou au plancher, pour avoir communication avec les Prisonniers de la quatrième chambre. Que là ils avoient commerce avec deux Demoiselles fort jolies, qui leur avoient donné toutes sortes de rafraichissemens, parce que s'étant abandonnées à l'Abbé Giraut Aumônier de la Bastille, & à Corbé Neveu du Gouverneur, notre fleau, & le tout-Puissant alors dans la Bastille, ces scélérats leur donnoient avec profusion les choses les plus délicieuses de la vie. Elles en régaloient leurs Voisins, quand leurs Galants étoient sortis de leur chambre, où ils venoient tour à tour commettre les excès les plus

plus énormes, & dont j'aurois honte de salir mon papier, & l'imagination des Personnes, qui se donneront la peine de lire cette Histoire. Sandro m'a juré leur avoir vû commettre des crimes abominables. Après lesquels l'Aumônier de la Bastille ce bon Prêtre, alloit souvent célébrer *le Saint Sacrifice de la Messe*. Belle préparation pour un Mystère, qui fait, suivant l'affirmation de tous les Peres de l'Eglise Romaine, trembler tous les Anges & les Saints.

Sandro ce bon Flamand, tout simple qu'il paroïssoit ne manquoit pas d'être fort subtil. En voici un trait que je sçai de lui même, & de la plupart de ceux qui étoient dans sa même Tour. Il fit un pari de deux bouteilles de vin avec ses deux Compagnons, qu'il parleroit de fort près à tous ceux qui étoient dans la Tour, s'ils lui promettoient de le seconder fidèlement. Eux qui auroient voulu donner tout leur vin pendant quinze jours, pour sçavoir comment il se prendroit à faire réussir son dessein, & apprendre le nom de tous les Prisonniers qui étoient dans la même tour, acceptèrent le défi. Voici comme il en vint à bout.

Il mit quelque chose dans son lit, qui faisoit paroître qu'il y étoit couché, il se posta derrière la porte, & lorsque le Porte-clefs leur apporta leur soupe, pendant que ses deux Compagnons embrassoient ce Garçon, c'étoit Boutonniere un très bon Enfant, Sandro descendit se cacher dans l'escalier du cachot, où pour lors par hazard, il n'y avoit personne. Après que Boutonniere eut servi
toute

toute la Tour & refermé les portes, l'autre sortit de la montée du cachot, monta dans la Tour, ouvrit les portes des intervalles qui n'étoient que barées, & frappant doucement aux portes des chambres, il eut communication avec tous les Prisonniers qui y étoient. Il fut contraint de passer la nuit dans l'escalier : par bonheur pour lui c'étoit en été, que les nuits ne sont ni froides, ni longues. A l'heure à peu près que le Porte-clefs apporta au matin le pain & le vin, il se cacha encore dans la montée du cachot, & lorsque Boutonnière fut entré dans leur chambre, pendant que ses deux Compagnons le tenoient embrassé, il entra subtilement dans la chambre, & courut l'embrasser aussi avec les deux autres. Il a fait plusieurs fois la même manœuvre, sans que jamais Boutonnière s'en soit aperçu.

Mais revenons à Braillard principal Acteur jusques ici de cette Scène. Il sçut si parfaitement bien contrefaire le malade, que j'y aurois été pris moi-même, si je n'avois encore mieux été convaincu qu'il se portoit mieux que moi. Boutonnière le crut à l'extrémité; il en avertit les Officiers, qui malgré toutes les insolences de ce Malade imaginaire y renvoierent toute l'Ecole Docteurale: c'est à dire Mr. Fresquier, le Chirurgien, & l'Apothicaire. Tous le jugèrent dans un extrême péril de mort. Ce n'étoit pas pour moi un mediocre sujet de divertissement, de voir un fourbe avec quelques grimaces triompher de l'Ignorance en corps. On lui ordonna le Médecin salutaire, & on

Tomc II. F *pernit*

permit aux Porte-clefs de lui donner indifféremment tout ce qu'il demanderoit, puisqu'il étoit absolument abandonné de la Faculté: c'étoit le chatouiller où il se démangeoit, & le but de sa momerie.

Il fut question de lui faire venir son Confesseur. On le pria de se servir de celui de la Bastille, ou du très *charitable* Pere Riquet, ou de quelqu'autre de la *vénérable* Société: mais il étoit trop fin pour y consentir. Il avoit par son opiniâtreté conservé le privilège de faire apeler un Pere de l'Oratoire, qui passoit pour un *Salat*, qui, si je ne me trompe, s'appeloit le Pere Lamas, Homme véritablement de probité & charitable. Le Gouverneur lui fit offrir son carosse, pour le conduire à la Bastille; mais cet Homme judicieux le refusa, aimant mieux en emprunter un à quelqu'un de ses Amis, crainte qu'en acceptant celui du Gouverneur, ce ne fût un obstacle, qui pouroit l'empêcher de venir une autrefois, comme il le dit à Brailard, exercer sa charité envers les Prisonniers. On avertit Brailard de se préparer à déposer le fardeau de ses péchez, dans le sein de son vénérable Confesseur, pour faire plus légèrement le grand voiage, qu'il sçavoit pourtant fort bien n'être pas si prochain que la Faculté l'avoit arrêté, en lui donnant ses lettres de créance pour l'autre Monde. Francillon se jeta aux genoux de Brailard, pour le conjurer, les larmes aux yeux, d'avertir ce zélé Pere de l'injustice qu'on lui rendoit, puisqu'ayant été arrêté pour le seul sujet de la Religion, il devoit sortir de la Bastille im-

mediate-

mediatement après avoir fait son abjuration. Cependant il a encore été accablé de toutes les misères imaginables pendant plus de dix ans, après avoir fait le saut périlleux. Ce n'est pas le seul à qui on a fait une pareille injustice, de le retenir après son abjuration: car sans parler de Mr. Jacob le Berthon, de Mr. Charas, de Mr. Cesar Ministre Suisse qui est mort dans la Bastille, plusieurs années après y avoir fait son abjuration; de Mr. de Hardieu Intendant de Mr. le Duc de la Forêt, qui a resté dans ce goufre sept ans après son abjuration; du Sr. Farie de Garlin en Bear, qui y a été 18. ou 20. ans; du Sr. Cotereau de Nimes, qui est resté 18. Ans après cette action; l'unique sujet de sa détention; du Sr. Deygmeyer de Lunebourg, qui huit jours après avoir fait son abjuration, fut plongé dans les cachots, pour s'être plaint de la charogne qu'on lui donnoit à manger. Sans, dis-je, parler d'une infinité d'autres, que contre la charité, le droit des Gens, & les règles de la politique on a retenu après leur abjuration, pour le seul fait de la Religion, ils ont encore actuellement dans leurs terres diaboliques le nomme Lamas de Santorte. Le prétexte qu'ils prirent pour l'arrêter en 1691. fut celui de sa Religion. Il y a plus de vingt cinq ans qu'il a fait son abjuration à la Bastille, & par conséquent il devoit avoir obtenu sa liberté depuis ce tems là; cependant pour avoir dit quelques vérités un peu fortes à une Dame qui n'étoit pas indifférente à Mr. de Pontchartrain le Pere, il y a apparence qu'il y demeurera le reste de

ses jours, à moins que ce Seigneur, faisant réflexion sur ce misérable, que sans doute il a oublié, ou quelque autre Ministre charitable, ne l'en fasse sortir.

Il est certain que si Braillard avoit voulu exposer le fait de Francillon à son Confesseur, cet Homme zélé auroit employé tout son crédit à la Cour pour le faire sortir au bout de huit jours. Mais ce scélérat avoit de très mechantes raisons pour n'en rien faire: il étoit trop bien servi de Francillon. Je m'offris à faire une Requête au nom de Francillon, que ce bon Pere auroit présentée au Roi, à M. le Chancelier, à M. le Cardinal de Noailles, ou à tel autre qu'il auroit jugé à propos. Je joignis mes instantes prières à celles de Francillon pour fléchir ce tigre. Il promit tout, résolu de ne tenir rien.

Le Confesseur arriva à la Bastille. On nous fit sortir de notre chambre, Francillon & moi; & Ru nous conduisit dans les lieux secrets qui étoient au haut de la Tour, où l'on vuidoit les immondices des Prisonniers; où nous demeurâmes plus de deux heures, pendant que Braillard contoit ses fredaines à son Confesseur. Il y avoit dans ce retrait une grosse chaîne cramponnée aux latrines. Je demandai à Ru de quel usage elle étoit: C'est, dit-il, où un Cordelier, qui tra un Porte-clefs a été enchaîné pendant deux ans. Il étoit couché sur le pavé des lieux, propre comme on se le peut imaginer, par les urines & les excréments qui de nécessité, ou par la malice des Porte-clefs y tomboient ordinaire-

nairement. Là ce Prêtre, ce Religieux, ce
 béat Père, l'Oint du Seigneur étoit sans
 paille, sans un oreiller où reposer sa tête,
 infecté par la puanteur qui sortoit des lieux,
 & où l'on viduit tous les jours, par dessus
 son corps, les ordures de tous les Prisonniers
 de la Tour, & forcé de prendre sa nourriture
 sur le siège des mêmes lieux, qui restèrent
 toujours tout ouverts pendant tout le tems
 qu'il fut dans ce lieu de plaifance. Jamais
 il ne put obtenir un couvercle pour boucher
 l'ouverture des lieux, du moins quand il
 mangeoit sur les bords de cette même ouver-
 ture. Quelle casselette ô Dieu! Lamas Pri-
 sonnier qui depuis a été Compagnon de ce
 même Religieux, m'a dit qu'il s'appelloit le
 Pere Damaze; qu'il avoit été Aumônier de
 Mr. de St. Ruth, lorsqu'il fut commander
 les Armées du Roi en Irlande, & qu'on ne
 l'avoit retiré de ce cloaque, que pour le met-
 tre avec Dezinberg fou furieux qui étoit
 tout nud, & dont j'ai fait l'Histoire dans mon
 Premier Tome. (La sage Posterité pourra-
 t'elle croire que des Chrétiens, qui se disent
 les Peuples les plus polis de toute la Terre,
 aient été affés barbares, pour commettre des
 cruautés inconnües aux Sauvages les plus dé-
 riaturez, & aux plus cruels Anthropophages?
 La mort la plus affreuse n'auroit-elle pas
 semblé plus douce à ce malheureux, qu'une
 vie aussi triste & aussi languoureuse?)

A la fin le Confesseur sortit d'avec Brail-
 lard, & nous sortimes de ce lieu infame;
 où, quoique j'eusse bien bouché mon nez
 avec mon mouchoir, je pensai être suffoqué.

par la poanteur pendant deux heures que nous y fûmes. Comment un Homme a-t-il donc pu résister pendant deux ans ? Mais l'on s'accoutume à tout , comme j'en ai fait la fâcheuse expérience. Qui condamneroit un Homme à passer six jours & six nuits étroitement enfermé avec trois fous furieux , peut-être choisiroit il la mort plutôt que ce supplice affreux. Qu'est que cela , en comparaison de plus de six ans que j'ai été dans cette horrible gêne , sans avoir un seul moment de relâche ? Si j'avois été d'une constitution moins vigoureuse , j'aurois , sans doute , succombé vingt fois sous les rudes épreuves où mes Tyrans m'ont exposé. Qui pourra croire cette terrible vérité , qu'on m'a laissé par deux fois pendant cinq jours entiers sans un seul grain de froment , sans une goutte d'eau ? Vouloient-ils me faire mourir ? Non , mais ils vouloient me faire devenir fou.

Si-tôt que nous fûmes rentrez dans notre chambre , nous demandâmes promptement à Braillard , ce qu'il avoit négocié avec son Confesseur pour Francillon. Rien , répondit cruellement cet Ours. Si je n'ai pu rien négocier pour moi , comment voudrois-tu que j'eusse obtenu quelque chose pour toi ? Butor que tu es ? dit-il à Francillon. Je lui remontrai avec beaucoup de douceur , que le sujet de leur Prison étoit bien différent. Que tous les Confesseurs du Monde , ne pourroient pas faire sortir un Homme soupçonné par le Ministre de la guerre , tant que la guerre dureroit. Mais que son Compagnon n'étant arrêté que pour le sujet de la Religion ,

gion, il en avoit levé l'obstacle, bien ou mal, si-tôt qu'il avoit fait son abjuration, & qu'il n'étoit plus retenu que par l'avarice de nos Gargotiers. Et qui me servira quand il sera dehors? répondit-il brusquement. Alors Francillon lui fit de sensibles reproches, mais toujours dans les termes les plus tendres & les plus touchans. Auxquels Brailard ne répondit que par des blasphèmes, des injures, & des emportemens épouvantables, dignes fruits de sa Confession. Bien loin de passer le reste du jour dans des actes de piété, il redoubla ses fougueuses boutades; fit des sermens & des imprecations capables d'attirer le feu du Ciel, & dans ces pieuses dispositions il commença, & reçut le ~~vénérable~~, que l'Aumônier lui apporta en grande pompe devant qu'il fût jour.

On nous fit lever Francillon & moi, après quoi on nous remit encore dans notre réduit parfumé, ainsi nous ne vîmes pas toute la cérémonie. On apporta cependant, avant notre sortie de la chambre, quantité de napes fines, dont on couvrit nos lits. On dressa un Autel sur la cage aux Pigeons, sur le quel on mit plusieurs chandeliers d'argent garnis de cierges, un Crucifix d'argent, & d'autres dominoteries de cette nature. Nous tardâmes peu dans notre puant cabinet. L'Aumônier étoit expeditif, & Brailard eut bien-tôt pris son viatique. Si-tôt que nous fûmes rentrez: comme j'ai toujours eu beaucoup de foi pour la Communion sous les deux espèces, & que je n'ai fait que la moitié de la cérémonie; Francillon, dit-il, rin-

se moi mon grand verre, & m'apporte une de mes bouteilles de vin, car on lui en avoit apporté copieusement & de bon, depuis la dernière ordonnance de Mr. Diafoirus. Il la vuida en deux verres; & puis tout couché qu'il étoit, il se fit apporter toutes les bribes qu'il avoit réservées, mangea comme un pauvre, & but outre mesure. Quand il eut la pance pleine, & que les fumées du vin lui montèrent à la tête, il continua ses emportemens, avec des redoublemens terribles, sans faire un seul acte de piété: ce qui me confirma dans la croiance que j'avois, qu'il étoit un homme sans foi, sans Religion, & tout à fait corrompu.

Ce n'est pas l'unique auquel j'ai vû faire, dans la Bastille, de semblables actions de grâces, & plus extravagantes encore, après leur communion. J'ai connu certain Prisonnier d'un autre caractère que Brailard, qui n'étoit pas plutôt rentré dans sa chambre, à la sortie de la Ste. table que loin de prendre les exercices de Ste. Thérèse après la Communion, où la pratique de St. François de Sale, il se mettoit à chanter des chansons, que Lulli & d'autres Musiciens moins dévots encore que lui, n'avoient pas composées pour être chantées devant le Tabernacle du Dieu vivant. Au contraire ces hymnes evergonnées étoient plutôt à l'honneur de Bacchus & de Vénus, & auroient mieux convenu à des Bacchantes qu'à un Béat régénéré. Après quoi il dançoit les matassins, avec toute autre chaussure que des escarpins. Jamais Pantalon avec sa barbe de bouc, ni Scaramouche

mouche ne firent des gambades plus risibles. J'avoüe que cela me faisoit une sensible peine; me portoit de vives atteintes, & me faisoit faire de terribles réflexions sur la sainteté des Mystères, & les profanations que l'on en fait. Et je conclusois que les véritables Saints sont bien différens de ceux qui affectent de le paroître dans leur extérieur, & dans l'intérieur n'ont souvent nulle Religion.

Lorsqu'à midi Brailard entendit ouvrir notre porte, il reprit un air moribond, & d'une voix tremblante, il dit à Boutonnaire, qu'il voudroit bien manger d'un bon chapon, avant que de mourir & l'humecter d'une bouteille de vin de Bourgogne. Cela lui fut accordé. On lui apporta la moitié d'un gros chapon, qu'il dévora jusqu'aux os: il but les trois quarts de la bouteille de Francillon, rancune tenante, & toute la bouteille de vin de Bourgogne, sans rien offrir à Francillon ni à moi.

Lorsqu'il vit qu'on lui acôrdoit tout ce qu'il demandoit, & qu'il n'avoit plus besoin de ma portion, que je lui offrois cependant toujours, pour obtenir la paix, il redoubla ses insolences d'une manière si insupportable, que je fus contraint de m'en plaindre aux Officiers. Francillon en fit autant, pour la première fois, dans des termes très vigoureux, contre sa coutume: mais cela ne produisit pas un grand effet. On se contenta de l'exhorter à la douceur, mais c'étoit prêcher la chasteté à un Carme, la sobriété & la modestie à un Cordelier, & l'humilité à un Jésuite. Ce méchant Homme poussa l'insolence,

lence, jusqu'à vouloir rendre ses remèdes dans le milieu de la chambre à visage découvert; & Dieu sçait quel visage: je tâcherais tantôt d'en faire la description. Il ordonnoit à Francillon de consulter le bassin, toutes les fois qu'il y donnoit son offrande, & de lui faire son rapport, s'il avoit rendu beaucoup de matière fécale. Comme la fenêtre de notre chambre étoit tout contre mon lit, il vouloit qu'elle fût ouverte pendant toute la nuit, pour me faire crever de froid. Enfin il n'oublioit rien de ce qu'il croioit pouvoir nous faire de la peine.

Au travers de tous les mensonges, je ne laissois pas quelque fois de découvrir quelques vérités. Comme lorsqu'il me conta qu'étant encore enfant, il avoit pensé être dévoré par un Lion; à une des Carmesses d'Amsterdam. Un Valet l'ayant conduit à une barque, où l'on menottoit deux Lions, ils y entrèrent dans le tems que les Maîtres de ces animaux étoient à dîner. Alors le plus jeune des Lions, dont il s'étoit imprudemment approché, s'élança sur lui, & le prit à la gorge, où il enfonça ses dents, & déjà il en sucçoit le sang, lorsque les Maîtres étant accourus au bruit de l'Enfant & du Valet, ils firent lâcher prise au Lionceau, que le vieux Lion vouloit à toute force dévorer, pour le punir de son crime, comme s'il avoit eu de la raison. L'Enfant tomba évanoui de la peur qu'il eut, & du sang qu'il avoit perdu. Il fut pensé. Les Magistrats d'Amsterdam lui adjugèrent des dépens sur les Maîtres du Lion, & ordonnerent que

l'histoi-

l'histoire en seroit peinte dans un tableau, qui demeureroit à la disposition du Pere de Van-der-burg; mais qu'il seroit obligé d'exposer à toutes les Carmesses, auprès du lieu, où d'ordinaire on fait voir ces sortes d'animaux. Je lui dis qu'il me souvenoit fort bien d'avoir vû un pareil tableau chez un particulier proche les drie Baersjes, Cabaret entre Amsterdam & l'Overton. Parbleu, dit-il, sans faire réflexion, vous le pouvez bien, car c'est chez mon-Frere; & ce tableau que vous avez vû est le même, qui fut peint pour moi, par ordre des Magistrats. Comment se peut-il donc faire, lui dis-je, que Mr. votre Frere que vous affirmez être d'une des plus nobles, & des plus illustres Familles de la Hollande, se soit réduit à faire de la colleforte? car celui chez qui j'ai vû ce tableau exerçoit ce métier: & je ne doute pas que ce ne soit votre Frere, car, en me rappelant son idée, je trouve qu'il vous ressemble fort. Il demeura desarçonné: il voulut racommoder la chose d'une manière qui ne servit qu'à me la confirmer davantage, & ne me laissa pas le moindre doute que sa naissance ne répondît fort juste à son éducation.

Voici encore un fait qui me prouva la chose évidemment. Comme il me parloit très-souvent de la Cour de l'Evêque de Munster, des personnes qui la composoient, & de la vie singulière de ce Prélat, qui est aujourd'hui entre les mains de tout le monde, puisqu'on l'a rendue publique, je lui demandai, s'il n'y avoit pas donné un Cavalier très-bien

fait nommé Mr. de St. Simon, qui avoit été Gentilhomme de cet Evêque. Il soutint dans des termes dignes de lui, que jamais Homme de ce nom n'avoit été auprès du Prélat. Je lui en rapportai des singularitez, qui ne firent qu'aigrir sa négative: pour nous prouver qu'il connoissoit cette Cour mieux que personne, il lui échapa de dire, qu'il avoit été Cocher du corps de cet Evêque. Je ne laissai pas tomber la chose à terre. Il voulut la soutenir, en disant qu'il n'y avoit pas un des Domestiques de ce Prélat, qui ne fût de la première qualité. Il auroit même affirmé, dans un besoin, que ses Valets de pied étoient tous Comtes de l'Empire, ou tout au moins des Barons marquez au vieux coin. J'avois déjà eu de fortes persuasions que Braillard avoit été de cette noble profession: il ne parloit que de chevaux, de leurs maladies, de la manière de les bien penser, de les mettre en haleine dans une course, & de toutes les choses qui rendent recommandable un Homme qui sçait bien faire claquer son fouet. Franchement je ne doute pas qu'il n'ait fort bien orné le devant d'un Carrosse dans son jeune âge, lorsqu'il n'étoit pas encore balafré. De plus je suis aussi persuadé, que c'étoit de la familiarité qu'il avoit eue avec les chevaux, qu'il avoit contracté sa férocité; car il parloit aux Hommes, comme s'il eût parlé à des chevaux indomptez.

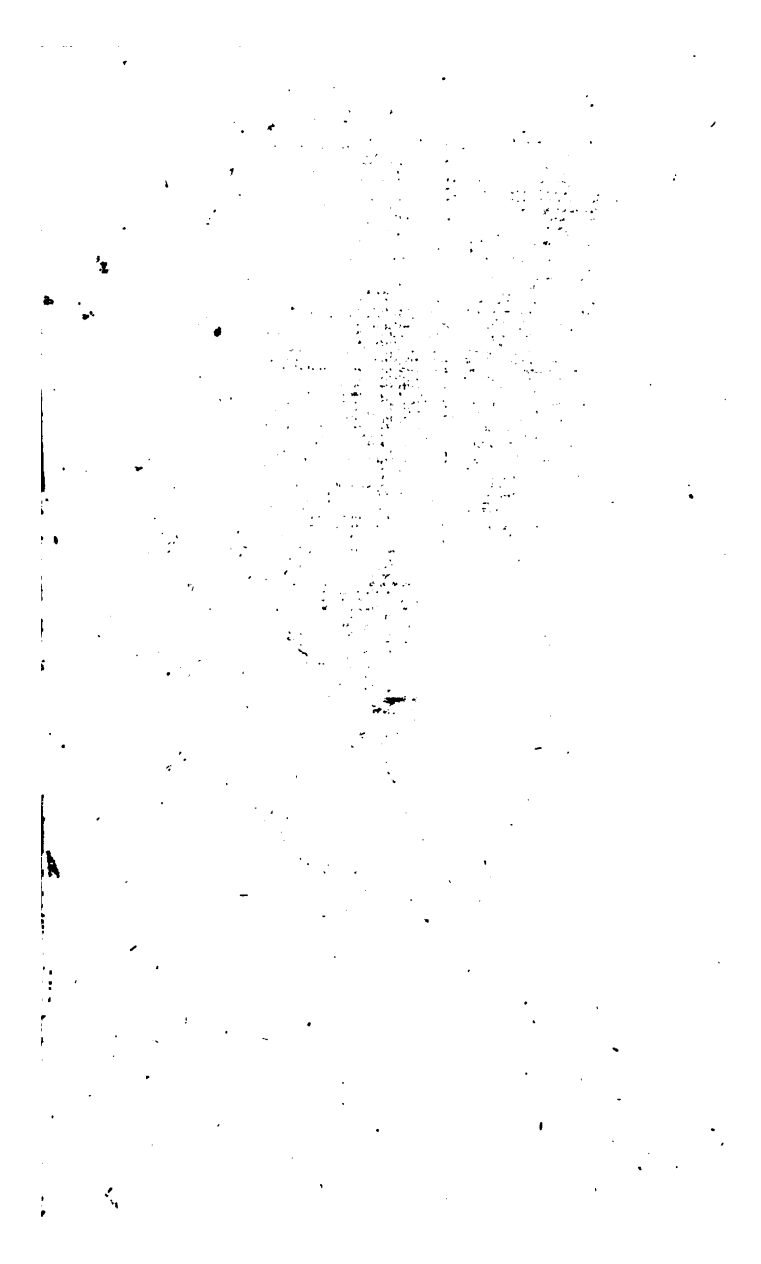
Mais c'est trop s'arrêter avec un des plus sales, & un des plus incommodes de tous les Hommes; il est tems d'en sortir. Mais
comme

comme la Scène qui m'en sépara est toute des plus risibles, & vous réjouissant Momus ; Génies du divertissant Scaron , de l'incomparable Molière. venez à mon secours ! cette catastrophe est digne de vos charmantes expressions. En prenant congé de mon *afable* Compagnon, il faut verser le vin de l'étrier : soutenez ma main, & empêchez, du moins qu'il ne dégoûte mes Lecteurs, que jé veux laisser sur la bonne bouche.

Ce fut le 27. du Mois de Novembre 1713. jour dont je ne perdrai jamais la mémoire, que Brailard feignit de vouloir se réconcilier avec Francillon & moi. Il nous avoit fatigués toute la nuit, & il s'en étoit falu très peu que nous n'en fussions venu aux prises. Je me relevai trois fois pour refermer la fenêtre, qu'il avoit ouverte autant de fois pour me glacer dans mon lit. Il ne menaçoit que de casser des têtes, ou de rompre des bras. Pour le prévenir sur ce chapitre, pendant qu'il dormoit le jour, j'avois préparé un tri-eot digne de lui ; je l'avois tout hérissé de clous, & placé derrière mon lit, pour m'en saisir au premier signal qu'il me donneroit de combattre ; bien résolu de le faire valoir de la belle manière, aux dépens de sa tête & de ses épaules. Francillon avoit aussi montré les dents, & vigoureusement notifié à son Compagnon, jusqu'à ce moment fatal son Maître, qu'il vouloit absolument sortir de page, & ne plus être assujéti aux frénésies fougueuses de son intolérable Malade imaginaire. Pour éprouver donc, s'il y avoit au-

tant de fermeté chez nous, que nous en fai-

sions paroître , il résolut de pousser son impudence au comble. Il nous invita à dîner auprès de son lit , à nos dépens s'entend ; & comme ma table étoit la plus haute de la chambre , & qu'elle venoit au niveau de son lit , il l'y fit placer si près , qu'en se tournant de son lit sur la table , il auroit pu renverser tout ce qui auroit été dessus. Il avoit ordonné à Boutonnière de lui apporter un bon dîné ; ce qui lui fut accordé : le mien étoit passable. Il avoit fait alumer grand feu par Francillon , car comme il feignoit d'être à l'extrémité , on ne lui avoit pas dénié les matières dont il avoit besoin pour sortir chaudement du monde. Comme il m'avoit prié de ne me pas presser de manger , lorsqu'on apporta mon dîné , crainte que ma soupe ne refroidît , il l'avoit fait mettre à mijonner sur un réchaud plein de charbon ardent ; ainsi elle étoit toute bouillante , lorsque Francillon la plaça sur la table. Dès l'instant qu'elle y fut , Braillard levant promptement la couverture de son lit , mit son gros visage sur le bord de ma table , justement parallèle avec mon plat ; & séparant avec son index & le pouce de la main droite les deux demy-lunes qui composoient une lune dans son plein , la plus large , la plus énorme , & la plus prodigieuse que j'aie vue de mes jours , il fit paroître clairement le trou , qui porte à l'odorat plus souvent qu'à la vue. Là il commanda à Francillon de placer la canule d'une seringue dans laquelle il avoit infusé un petit remède bénin , qu'il avoit fait chauffer tout exprès pour l'introdui-





re à genoux dans les régions nouvellement découvertes. Il est vrai qu'il ne crôioit pas qu'on le dût si-tôt presser de tirer sourdement son coup. Cependant Braillard, en nâzissant d'un ton plus haut qu'à l'ordinaire, lui fit itéraif commandement de faire l'opération; dans l'espérance que le superflu du clistère rejailiroit jusque dans mon petit potage. Tout stupéfié que j'étois de cette vision, je ne perdis pas la connoissance & encore moins le mouvement; car ému d'une juste indignation, je pris promptement le plat où étoit ma soupe, & sans songer qu'il me brûloit les doigts, je le renverlai sur le globe monstrueux, justement sur le point qui en faisoit le centre, & je l'y apuai de toute ma force avec les deux mains. Je laisse à penser si les germes de sa balafre en avoient été exempts: le bouillant broüé avoit pénétré partout. Aussi le Géant fit des cris que l'on entendit des rachsots, jusqu'à la calote. Francillon étoit si emporté de rire, qu'il ne pouvoit frapper à la porte; pour apeler des Officiers pour nous empêcher d'ensanglanter la Scène. Tous les Prisonniers de la Tour y suppléerent; & croians que dans notre chambre, nous nous tenions tous trois mutuellement à la gorge, nous en étions bien éloignez, ils faillirent à rompre les portes à force d'y frapper. Je ne quitai la compression du plat sur le globe échaudé, que pour me jeter sur ma massue, & me mettre en posture d'en assommer mon Antellus, s'il se mettoit en devoir de m'ataquer. Braillard sortit du lit, l'anus & les parties voisines refaites à Feu bouillante;

lante; il cherchoit des armes offensives pour m'affaillir, lorsque les Officiers accourus au bruit, nous trouvèrent tous trois en différentes postures. J'étois en Hercule en robe de chambre, tenant des deux mains la massue levée, & les jambes un peu écartées pour mieux fraper: Francillon se tenoit les deux côtes, & ne pouvoit articuler un seul mot à force de rire; & Braillard faisoit des bonds fougueux nud en chemise. Toutes les tables & les plats étoient renversez pêle mêle sur le plancher, où l'on voïoit les débris de trois dînez.

*Parmi tout le fracas des tables renversées
L'on voïoit le débris de bouteilles cassées.*

A peine le Major & les Porte-clefs eurent-ils ouvert la porte, que Braillard, sans se ressouvenir qu'il étoit à l'extrémité, s'élança en chemise, & courut au travers des cours, sans pouvoir être arrêté, vers l'appartement de Mr. du Joncas pour lui montrer le sujet de sa douleur. Ceux qui demeurèrent avec nous s'informèrent sommairement de la cause des cris affreux du Stentor: ils en rirent de tout leur cœur, & après avoir refermé la porte sur Francillon & moi, ils coururent après l'échaudé qui étoit fort succinctement vêtu. Etant ainsi demeuré Maître du champ de bataille, je m'habillai promptement, me doutant bien qu'on alloit me décréter en comparance personnelle. J'embrassai tendrement Francillon, persuadé que je ne le reverrois pas si-tôt; & je le priai d'avoir soin de mes hardes.

En

En effet , un moment après Bouttonnière me fit descendre pour comparoître devant Mr. du Joncas , & chemin faisant ; il m'apprit que j'allois être mis en la compagnie des deux meilleurs Enfans qui fussent dans la Bastille ; ce qui me réjoutit beaucoup , car je n'étois pas sans crainte du cachot. Lorsque j'abordai M. du Joncas , il voulut prendre un air sérieux : mais moi j'en pris un de confiance , pour lui dire : Monsieur , quittez je vous prie cette mine sévère , & vous préparez plutôt à rire de la pièce la plus comique & la plus extraordinaire , dont jamais vous ayez entendu parler. Cela seroit bon , reprit-il , si vous ne l'aviez pas rendue Tragicomique. Il n'y a pas de sang répandu , lui repondis-je , mais seulement de la soupe. Ensuite j'entrai en matière , & je le fis d'une manière si réjouissante , que quelque précaution que Mr. du Joncas eût prise pour garder son sérieux , je le forçai de rire à pourpoint déboutonné. Il me dit que Braillard lui avoit fait voir les endroits les plus secrets de sa douleur , tous couverts de petites vessies & de pustules , & tellement affligez qu'il n'en guériroit de plus d'un mois. Tant mieux , repris-je : il y a assés long-tems qu'il fait le Malade Imaginaire ; il est bien juste qu'il le fasse à bon titre. Je le contrefis très naturellement , je nazilai , je tremblai , je parlai à paroles coupées ; je parus moribond , je fis des prières grimacées. Enfin j'imitai si parfaitement Braillard , que Mr. du Joncas me pria de recommencer une autrefois la Comedie devant Mr. d'Argenson , & Mr. le Gouverneur qui étoit

étoit ce jour la très mal. Je sçai, me dit-il que vous avez eu communication avec les deux Prisonniers de la première chambre de votre Tour, ce sont de fort honnêtes Gens, avec lesquels vous serez autant agréablement, que vous pouvez l'être dans une Prison comme celle ci : & pour faire connoissance avec eux, & saluer la santé du Roi & la mieune, je vais vous envoyer trois bouteilles de vin de champagne. Après l'avoir remercié, comme je le devois, je lui demandai deux graces. La première de retirer d'avec Braillard le pauvre Francillon, dont je lui fis l'éloge, suivant toute l'étendue de mon affection, & de le mettre avec nous : la seconde de me renvoyer mes hardes, avant que Braillard fût revenu en sa chambre, où il pouroit venger son visage postérieur outragé, sur ces innocentes victimes. Je vais vous acorder ce dernier article, dit fort gracieusement Mr. du Joncas; & dans le moment il commanda aux Porte-clefs de transporter, mes meubles chez mes nouveaux Compagnons. Quand à votre première demande, comme elle dépend de Mr. le Gouverneur, je ne puis vous en répondre : mais je crains bien qu'il ne veuille pas consentir à la séparation de Francillon & de Braillard; car où trouver un Homme, qui puisse souffrir, comme Francillon, les emportemens fougueux de cette bête féroce? J'eu beau lui peindre l'amertume où l'indolence de Francillon, l'avoit réduit; tout ce que je pû obtenir du Lieutenant du Roi, fut qu'il en feroit son raport au Gouverneur.

Je

Je pris congé de Mr. du Joncas dans les termes les plus reconnoissans : il me promit d'agir vigoureusement pour ma liberté. Boutonnière, armé des trois champenoises prédites, me conduisit dans la première chambre de la Tour du Puits, avec mes deux nouveaux Compagnons, qui m'y attendoient avec impatience. J'y trouvai mon lit fait & mes meubles rangez fort proprement par leurs soins. Après mille embrassemens réciproques, je leur fis une répétition de l'Acte comique, qui s'étoit passé il y avoit peu sur leur tête, dont ils ne rirent pas médiocrement. Le Porte-clefs m'apporta un autre dîné très bon, pour me récompenser de ma soupe profanée, & me protesta que tous les Officiers étoient ravis du bon usage que j'en avois fait. Nous joignîmes à mon petit régal une de nos bouteilles de gratification, & nous n'oublîâmes pas l'institution du fondateur. Nous bûmes à la santé de Mr. du Joncas, & le soir, en soupant, nous redoublâmes les volées. Nous passâmes toute l'après midi à nous consoler de nos disgraces, & à nous en communiquer réciproquement le sujet, autant que nous pouvions le sçavoir. Mais avant que d'en faire part à mes Lecteurs, il est à propos je croi de leur faire la peinture de mon nouveau domicile, & de leur donner le portrait de mes nouveaux Compagnons : après cependant que j'aurai dit tout ce que j'ai appris de Braillard, pendant que j'ai été à la Bastille, & depuis que j'en suis sorti.

Je ferois un volume entier de toutes les
Histoires.

enfermé par la plus criante de toutes les injustices. Non seulement il reçut favorablement Van-der-burg, mais encore sa Femme. Car depuis que Braillard a eu sa liberté, il s'est marié : il a épouze une jeune Fille de seize à dix sept ans, fort jolie, & qu'il aime à la folie. Remarquez s'il vous plaît, que si Braillard m'a accusé juste, il doit avoir plus de quatre vingt dix huit ans. Supposons qu'il se soit imposé dix années de plus qu'il n'a ; n'est ce pas là un âge non seulement à oser risquer des épousailles, mais encore à porter la galanterie à sa dernière perfection ?

Avant que de laisser Braillard faire l'amour tout à son aise & s'en donner, sans doute, outre raison, & peut être par dessus la tête, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion sur l'avarice des Directeurs & des Officiers de la Bastille. Est-il possible que dans la vue d'un gain fardide, ils aient laissé vivre un Assassin, un voleur de grands chemins, & comme tel condamné à être rompu vif ? Car enfin lorsque ce malheureux fut entre leurs mains, ils n'avoient qu'à l'envoyer à Beziers subir les rigueurs de son arrêt, & là il auroit expiré sur une rolie, pour avoir volé & tué de guet à pens le Messager de cette Ville. Je voudrois bien sçavoir ce que répondroit Mr. d'Argenson à une Puissance supérieure, qui lui demanderoit pourquoi il a laissé vivre un si inéchant homme qu'il sçavoit atteint & convaincu d'un crime si énorme ? En seroit-il quitte pour dire : Sa mort ne nous auroit de rien servi, & sa vie nous a produit

produit un profit très considérable , pendant une vingtaine d'années que nous l'avons tenu sous nos griffes ? Le Roi a bon dos , il porte tout : je le veux. Cependant on auroit pu entretenir une Compagnie de bons Soldats de ce qu'il coûtoit par jour à nourrir & entretenir cet Assassin. Car en qualité de Capitaine de Cavalerie , je ne doute pas qu'il n'eût une pistole par jour pour sa nourriture , sans ce qu'il en coûtoit pour son entretien. Ainsi posons 365 : pistoles par an pour sa pension , & 35 : pistoles au moins pour l'Apothicaire & les autres nécessitez , font 400 par an. Il a été Prisonnier plus de vingt ans ; dont il a coûté au Roi plus de 8000 : pistoles : somme qu'on auroit épargnée , en lui rendant justice. Mais si ce misérable commet encore un pareil meurtre , & peut être plus grand : à qui en imputer la faute ? à Mr. d'Argenson , & aux Officiers qui aveuglez par l'avarice ont laissé impuni un si grand crime. Ils n'en sçavoient rien , diront-ils. Qui donc me l'a dit ? Qui l'a dit à Francillon , à la plupart des Prisonniers ; si non les Officiers de la Bastille ? Et voilà les bons , les équitables & les fidelles serviteurs du Roi ! *ô tempora ! ô mores !*

Mais laissons ces moralitez où la raison s'abîme , & revenons à la description de mon nouveau domicile. La première chambre de la Tour du Puits est toute des plus mal propres : elle est de la même forme que celle de la seconde chambre , dont j'ai déjà fait le plan ; excepté que celle-ci est beaucoup plus sale & plus humide. La porte , la cheminée , & la

& la fenêtre sont dans la même situation; mais la cheminée en est tout à fait bouchée, & on l'a mise au niveau de la muraille avec du plâtre qui la couvre entièrement. Pour de fenêtres il n'y en a point, il n'y a qu'une grille & une avant-grille au dedans de la chambre, ainsi l'on y est exposé à toutes les intempéries de l'air. Je laisse à juger ce que nous y pouvions souffrir du froid & de l'humidité des nuits, jusqu'au 17. de Decembre que nous en sortîmes, pour aller au cachot, par l'ivrognerie du Major, comme je le dirai plus bas. Il n'y a point de plafond, comme à la seconde chambre, mais un plancher affreux, qui paroît prêt à tomber. Braillard avoit la malice, quand il sçavoit qu'on nous avoit apporté notre dîné ou notre soupé, de fraper si fort avec ses pieds sur le plancher, que nous croions qu'il l'alloit abattre sur nos têtes, & en faisoit tomber une quantité de poussière, qui gâtoit si fort notre manger que nous fûmes contraints, pour nous en garantir, d'étendre un des draps de nos lits au dessus de notre table. Les murailles de la chambre sont toutes couvertes d'un vieux limon gluant, desquelles on ne peut approcher sans se salir. Le plancher est toujours tout couvert d'une boïe, qui, je croi, ne se sèche jamais, pas même pendant la canicule. Ce qui joint aux incommoditez des Cachots, où l'infortuné d'Hamilton fut mis deux fois après notre séparation, lui causa la cruelle maladie, dont il mourut à la Bastille, comme je le dirai, par la dureté des Officiers, qui lui refusèrent l'air, dont il avoit besoin pour sa guérison. C'étoit

C'étoit dans ce lieu de plâisance que je trouvai Messieurs Hugues d'Hamilton Ecofois, & Jean Christian Schrader de Peck de Hameln en Hanovre. Le Premier étoit un petit Homme, mais bien pris dans sa taille, tout plein de feu. Sa Famille est assés distinguée dans les trois Roiaumes de la Grande Bretagne, sans que j'entreprenne d'en faire l'Eloge. Je puis protester qu'il ne dérogeoit pas aux vertus de ses Ancêtres, & que son zèle, sa probité, & la droiture de son cœur méritoient un meilleur sort. Son attachement pour le Roi Jacques lui avoit fait passer la mer, pour suivre ce Prince en France. Ce Roi depouillé, l'avoit envoié à Bruxelles où il lui avoit rendu des services importants. Il avoit pris à Paris, par le conseil de ce Prince, une Fille de la moyenne vertu parfaitement belle: il la mena à Bruxelles, où il la faisoit passer pour sa Femme. Les premières Puissances & les premiers Ministres recherchèrent l'amitié du Mari prétendu, pour s'insinuer dans le cœur de la Femme. Ils jouèrent tous les deux parfaitement bien leur rôle, & dupèrent tous ces Amants à bonne fortune. Hamilton m'a protesté qu'il n'avoit jamais connu femme, jusqu'à cette Courtisane, quoiqu'il eût plus de cinquante ans; quand il la prit, à la sollicitation de la Cour de St. Germain. Si jamais celle de Rome canonise le Martyr de son ambition, je suis persuadé qu'elle ne mettra pas cet article dans les informations de sa beatification, non plus que ses galanteries d'Angleterre, dont quelques unes lui couté-

rent si cher , qu'il fera réclamé par les Enfans affligés de la Déesse de Cythère , comme leur Patron , si un jour il est marqué en rouge dans le Kalendrier Romain. Pour récompenser d'Hamilton de ses bons services , la Cour de St. Germain , de laquelle il disoit , peut-être trop librement sa pensée , rien n'étant plus dangereux que d'en dire la vérité , le fit enfermer à la Bastille. Il n'a jamais sçu de quoi on l'accusoit , & il y est mort , sans en découvrir la cause , qu'il ne sçaura qu'au grand jour du dernier Jugement , où le Duc de Pers le lui dira , à face découverte devant Dieu.

Mr. Schrader de Peck est de la Ville de Hameln proche de Hanovre. Lorsque nous fumes mis ensemble ; il n'étoit pas âgé de plus de vingt & un an. C'est un bon gros Garçon , très puissant & bien traversé ; passablement bien fait : au reste très bon Enfant , & sans contredit plus sincère que son Frere , qui a paru ici depuis peu , où il se faisoit appeler le Baron de Peck. Il s'est donné en spectacle à toute la Cour , aux dépens des simples , dont j'ai été du nombre : je serai toujours la dupe de mon cœur , & encore plus aux dépens du Comte de Brandebourg , autrefois le P. Florent Capucin de Namur. En presence de S. A. R. Madame la Princesse de Gales , il lui fit des affronts terribles , qu'il réitéra devant S. M. & devant toutes les Dames & tous les Seigneurs de leur suite. Jusque là toute la Cour n'en avoit fait que rire , mais Schrader eut la témérité le jour suivant , de maltraiter ce Comte de nouvelle créa-

création , aux yeux de S. A. R. violant le respect qu'il devoit à cette Majestueuse Princesse. Le Roi eut cependant la bonté de lui pardonner ce crime, en faveur de sa Prison, qui ne lui a pas laissé toute la politesse, si nécessaire aux personnes qui veulent se présenter devant les Images vivantes de la Divinité. Son Frere mon Compagnon de Bastille est du meilleur naturel du monde, & fort adroit de ses mains. Avec le fil qu'il tiroit de ses draps & de nos serviètes, il faisoit divers ouvrages; entr'autres du galon, & des cordes d'une bonté merveilleuse. Ce fut lui qui commença les échelles avec lesquelles Mr. l'Abbé Comte du Bucquoit s'est sauvé de la Bastille. Sans le secours d'autres outils, que ceux que lui fournissoient les os des vaches qu'on nous donnoit à manger, il faisoit des aiguilles, des couteaux, des cuilliers, plusieurs instrumens de musique, entr'autres des flageolets, des flutes, & des violons dont il jouoit fort agréablement. Nous eûmes bien-tôt lié une étroite amitié. Je l'aimois comme mon Fils, & lui il me chériffoit comme son Pere. Nous joignimes nos deux lits ensemble, pour nous pouvoir servir de deux de nos draps en forme de Pavillon, pour nous garantir du froid excessif, qui pénétroit au travers de nos grilles, & nous incommodoit fort. Comme j'étois mieux nourri que lui, & qu'il n'avoit pour toutes choses à son dîné qu'un petit morceau de mouton, dont les os tirez, je ne croi pas qu'il lui restât deux onces de viande; avec une petite bouteille de vin grosse comme une moienne

G 2 poire,

poire, je lui faisois part, avec bien du plaisir de ma viande & de mon vin. Il ne les acceptoit dans les commencemens qu'avec une répugnance terrible, tant il avoit le cœur bien placé. Il me conta qu'il avoit déjà été mis dans le cachot, pour s'être plaint à Mr. d'Argenson de la mauvaise nourriture, & lui avoir fait voir en original le volume de sa bouteille de vin. Il est vrai qu'en lui montrant cette phiole, il lui disoit qu'elle n'étoit pas plus grosse, que quelque chose, que je me donnerai bien garde de nommer, quoique bien des gens la pourront deviner, malgré ma précaution. Cependant Mr. d'Argenson lui fit répéter plusieurs fois ce qu'il disoit, riant de tout son cœur, contre les règles de la bienséance magistrale, de la manière plaisante dont il prononçoit la chose, en mauvais François. Il joignoit comme font la plupart des Etrangers un pronom masculin avec le nom féminin, ce qui la rendoit plus risible. Ce n'étoit pas pour la sottise qu'il avoit dite, dans le fond une bagatelle, qu'on le mettoit au cachot, mais pour celle qu'il avoit faite en se plaignant du Gouverneur qui le faisoit mourir de faim : car c'est le plus grand crime que puissent commettre les Prisonniers. En effet si le Gouverneur pouvoit gagner sur eux de leur imposer silence sur cet article, il auroit eu la carte blanche de leur donner un dîné à deux sous par tête, le but unique où tend sa tyrannie.

Dans le moment que j'entrai dans leur chambre, je les pris pour des gueux, tant ils étoient mal habillez. D'Hamilton n'avoit plus

plus de culotes; son habit qui étoit d'un drap d'Angleterre tout des plus fins, ne put résister aux fatigues de la première année de prison, & fut bien-tôt sur la litière, sa chemise passoit de tous côtez au travers de ses chaufses, dont le plus grand morceau n'étoit pas si large que la main. Il est vrai qu'on lui donna des culotes pendant que je fus en sa compagnie, mais d'une revêche si grossière; qu'un Ramonneur un peu poli, auroit fait difficulté de les porter. Pour le justaucorps, il n'auroit jamais pû ressusciter sous les mains de quatre des plus habiles Ravodeuses de Paris; aussi l'avoit il absolument abandonné, pour s'enveloper dans sa couverture, à la manière des montagnards d'Ecosse: ce qui m'a fait croire, depuis que j'ai vû passer à Londres ceux qui avoient été faits Prisonniers à Preston, qu'il avoit pû fréquenter dans leurs montagnes, & là apprendre d'eux la manière de passer sa cape à la Houffarde. Le Proverbe dit: fier comme un Ecossois: mais il ne le démentoit pas, quoique dans le fond il fût d'une douceur, d'une politesse & d'une bonté achevée. Il n'avoit plus ni cravate, ni perruque, ni chapeau; mais un vieux bonnet si gras, qu'on ne pouvoit distinguer de quelle étoffe, ni de quelle couleur il avoit jadis été; & par dessus tout cela il étoit sans bas, & sans souliers, pieds nus, jambes nues; chose fort réjouissante au fort de l'hyver, pour un Homme qui commençoit à devenir Asmatique.

Le pauvre Mr. Schrader étoit encore plus nud. Il y avoit plus de trois Mois qu'il n'a-

voit changé de chemise ; il s'étoit envelopé les jambes , les cuisses , enfin tout le corps de vieilles guenilles , qu'il avoit tortillées autour de lui de la manière la plus bizare. Il s'étoit fait un turban de vieilles serviettes sales , encore avoit-il fallu livrer combat au Porte-clefs , pour s'en mettre en possession. Cela joint avec un petit coton qui commençoit à lui couvrir le dessous & les extremités du menton , & des cheveux fort crépez , lui donnoit un air étranger tout à fait extraordinaire. Si Mr. Coipel avoit voulu peindre un Prêtre Jean , il auroit pû prendre copie sur lui. Cela n'empêchoit pas qu'il ne fût dans le fond assés beau Garçon , mais on ne peut pas concevoir comment la Bastille déguise un Homme. Mr. Nitzwits y entra beau comme un Ange , mais s'il y avoit resté encore six mois , je suis persuadé que sa beauté y auroit souffert une terrible entorse. J'avois la figure d'un Homme , quand j'y fus mis , & aujourd'hui je pourrois passer pour un Siamois. Je suis persuadé que les Personnes qui m'ont connu avant ma Prison , auroient de la peine à me reconnoître. L'Humidité des basses-fosses m'a fait tomber une partie du nez , toutes les dents , & de blanc que j'étois m'a rendu le teint tout bis. Trop heureux encore d'en être sorti en cet état , & non pas le timbre fêlé , comme beaucoup que je connois. *Non fecit taliter omni nationi.*

Le sujet de la prison de Messieurs Schrader est criant. C'est l'injustice commune , à laquelle l'Inquisition Françoise assujetit les trois quarts & demy des Prisonniers que sa barba-

barbarie renferme dans ce Cloaque. Voici le fait tel que les deux freres me l'ont dit, & dont je ne suis pas plus garant que des autres faits dont on m'a fait le raport. Mr. Schrader l'aîné étoit Capitaine de Dragons dans les Troupes de S. M. I. lors qu'au Camp devant Landau en 1702 il tua un Officier de son Régiment, avec lequel il avoit pris querelle, & comme son Frere & Mr. Wipreman leur Cousin, Officiers dans les mêmes Troupes, lui avoient servi de Seconds, suivant la détestable coutume, ils se sauvèrent tous à Thionville. Arrivez à Paris, Mr. Schrader l'aîné, qui avoit été Capitaine en France dans le Régiment de Surhaube., écrivit en Cour à Mr. le Marquis de Racilly son Patron, pour le supplier de lui faire avoir de l'emploi, ainsi qu'à son Frere & à son Cousin. Mr. de Racilly lui fit réponse, qu'il avoit lui même présenté leur placet à Mr. Chamillart, qui lui avoit promis d'y faire attention; au défaut de laquelle il les assûroit qu'il en parleroit au Roi. Le résultat de ce placet fut que le jeudi suivant on les envoya tous trois à la Bastille; avec la Femme de Mr. Schrader l'aîné, qui avoit suivi son Mari à Paris, sa Fille de Chambre & deux de leurs Valets. Mr. Schrader l'aîné est sorti de cet abîme par le bénéfice de la Paix, tout nud; comme il me l'a dit lui même, & de Launey Lieutenant de Roi, Cousin de Bernaville, le fit enchaîner avec Mr. le Chevalier Veltzer de Broch, & accoupez, comme deux Galériens, les fit mettre dans un Carosse, qui sous l'escorte de deux Exempts & d'Archers,

chers , les voitura sur les limites du Roïaume, où on leur devoit signifier leur bannissement. On ne les déchaina que lors qu'ils furent éloignez de deux lieües de Paris. Mr. Schrader m'a protesté que Mr. le Chevalier Welzer avoit le poignet tout en sang , étant tout écorché par l'endroit où on lui avoit ferré les menotes trop étroitement , & qu'il pleuroit comme une Femme. L'Épouze de Mr. Schrader , belle à ravir , âgée de dix sept ans lorsqu'elle entra à la Bastille , a été enfermée dans un Couvent , où elle s'est plongée volontairement , pour n'être plus sous le Sceptre de fer du crüel Pluton , c'est ainsi que les Prisonniers avoient nommé *l'Angelique* Bernaville. On m'avoit persuadé que Mr. Schrader le Jeune avoit été entraîné dans Bicêtre , après avoir souffert à la Bastille des tourmens inouïs ; mais Mr. son Frere m'a assuré le contraire , dont j'ai été fort réjoui : Il est marié fort avantageusement dans son Païs , & Officier dans le Régiment de Dragons de Pompieton au service de S. M. le Roi de la Grande Bretagne en qualité d'Electeur d'Hanovre. On m'avoit pareillement affirmé , & même Ru un de nos Porteclefs me l'avoit protesté , que Mr. Wipreman s'étoit délivré de la main de ses Bourreaux par le dernier des malheurs. Le même Mr. Schrader l'ainé m'a ici certifié depuis peu , que graces à Dieu , il étoit tout plein de vie chez lui , où il a pris une fort aimable Epouze , avec laquelle il mene une vie plus heureuse qu'il ne faisoit à la Bastille. Je ne sçai cependant si je dois faire un grand
fond

fond sur toutes ces affirmations, aiant trouvé beaucoup de variation en tout ce qu'il m'a dit : jusque là qu'il m'a voulu faire croire, que la jeune Femme, qui fut mise avec lui à la Bastille, n'étoit que sa concubine, ce pendant son Frere, fort joli homme, & sincère, m'a dit positivement que c'étoit sa Belle Sœur. Quoiqu'il en soit, la pauvre petite Femme est restée dans un Couvent à Paris, & tous les Officiers de la Bastille en faisoient beaucoup de cas. Mr. d'Argenson, suivant sa *louable* coutume força leurs deux Valets à prendre parti dans les Troupes de France, après les avoir fait jeûner pendant quatre à cinq ans dans la caverne de son cher Polyphème, & pour la Fille de Chambre, on ne sçait pas ce qu'elle est devenue, s'il est vrai qu'il y en ait eu une, aussi bien que deux Valets, car je n'en ai jamais entendu parler pendant tout le tems de ma prison. Quand dans la suite j'ai demandé de leurs nouvelles aux Porte-clefs, ils m'ont tous juré qu'ils n'avoient vû ni Fille de Chambre ni Valets.

Pendant que je suis sur l'article de Mr. Schrader l'aîné, pour n'y plus revenir, je dirai ce que j'en sçai. Je ne l'avois jamais vû, jusqu'à Londres où il me vint trouver il y a peu de jours; quoique je lui eusse parlé du bâton plusieurs fois à la Bastille, manière de se faire entendre d'une des extremités des Tours à l'autre, que j'ai expliquée dans mon Premier Tome. Pendant tout le tems de sa Prison il a été ambulant dans toutes les Tours, sa vivacité ne lui permettant pas de

faire un long séjour dans chaque chambre, où il se battoit souvent avec ses Compagnons. Il n'en excepta pas même un Capucin avec lequel il fut mis. Aiant pris querelle avec ce R. Pere au Sujet de son Prince, qu'il prétend que sa Reverence avoit outragé de paroles, celui ci sans respect ni du caractère, ni de la barbe, ni du froc, lui jetta un chandelier à la tête, dont il lui fit un abreuvoir à mouches, & pour l'en consoler, il se jeta sur un bâton, dont il s'escrima de la belle manière, comme il en a depuis peu fait l'Histoire au Roi. Ses emportemens joints à la mauvaise humeur des Officiers, principalement envers les Etrangers, l'ont fait enfermer dans tous les Cachots de la Bastille. Je dirai cependant à son honneur que jamais Allemand n'a soutenu avec plus de hauteur que lui la gloire de sa Nation contre ses Bourreaux: Ils l'ont maltraité, tout autant qu'on peut maltraiter un Homme, sans le faire succomber. Je dois encore avertir qu'il n'est pas allié ni parent de Mr. Schrader Secrétaire du Roi, dont le mérite est si universellement estimé à la Cour d'Angleterre, qu'il seroit à souhaiter que celui de Hameln pût prendre exemple sur les solides vertus de celui ci, qui malgré le soin qu'il prend à les cacher, brillent à l'édification de tous ceux qui ont l'honneur de le connoître.

Il étoit dans un de ces cachots, lorsque j'étois avec son Frere comme il nous l'écrivit sur une affiette, d'une écriture si fine qu'il falloit avoir de bons yeux pour la lire. Tant qu'il n'y eut que les Allemands qui se mêlèrent

rent d'écrire de cette sorte, ils le faisoient d'une manière si subtile, & si finement, que jamais nos Gargotiers ne s'en seroient aperçû; mais le Chevalier du Rosel le fit, tambour batant, pour ainsi dire, puisqu'il en couvroit toutes les affiettes & les plats: d'autres à son exemple écrivirent d'une façon si grossière, que cela gâta tout le métier. Les Porte-clefs eurent ordre de tout effacer. Après quoi on marqua toute la vaisselle de marques de chaque tour, & de chaque Porte-clefs ce qui fut cause qu'il fut très difficile d'apprendre des nouvelles des autres Tours & de se communiquer comme auparavant. Avant que cette ruse eût été découverte, nous avions reçu des Lettres de Messieurs Nitzwitz, Craikser, Anchits, & autres de la Nation Allemande.

Cette manière d'écrire donna lieu à une Pasquinade, qui dans la suite m'a été très fâcheuse, par la malice de ceux qui l'ont aggravée. Voici le fait. Sur toute notre vaisselle il y avoit une S. & une M. étampées avec une fleur de lys au milieu, en cette façon S. * M. LS. & IM. étoient l'abrégé de Saint Mars; & la fleur de lys au milieu, n'étoit qu'un ornement mis par la fantaisie de l'Ouvrier. Comme St. Mars étoit d'une cruauté inexorable, un Prisonnier s'étoit avisé de faire de ces deux lettres deux mots; Sans Miséricorde: aparemment pour faire l'ame de la Devise de cet inmiséricordieux Gouverneur. Par malheur l'affiette me tomba sous la main: je voulu renchérir sur la pensée, &

G 6

des

L'étoile * doit mangier une fleur de lis.

des deux mots j'en fis une Epigramme, qui pût quadrer avec la vérité exprimée par la Devise, que je faisois entrer dans le premier vers. La voici :

EPIGRAMME.

*Cet Homme SANS * MISERICORDE
Mérite, au moins la fleur de lys ;
Et si l'on panit ses délits,
Il ne peut éviter la corde.*

Mr. Schrader la trouva si juste qu'il voulut absolument l'écrire sur une assiette : celle-ci tomba aparemment sous la main de quelqu'Amateur de Pasquinades, qui l'écrivit bien-tôt sur cinq ou six autres assiettes. Enfin quoique le lendemain la même assiette, où Mr. Schrader avoit écrit mon Epigramme, me tombât entre les mains & que je l'eusse effacée, dans trois jours il n'y eut pas une seule assiette où elle ne fût écrite, & il y eut tel Prisonnier qui poussa la malice jusqu'à graver mon nom au dessous de cette belle Epigramme. Peut-être étoit ce le Curé de Lery, qui sachant que je grifonnois des Vers, m'avoit fait cette *charité* ; ou quelqu'autre moins fou, mais plus malin, qui savoit bien aussi que j'étois affligé de la contagion de rimer. Quoiqu'il en soit, un jour Corbé me fit descendre dans la sale, où en présence du Major, du Capitaine des Portes, & de tous les Porte-clefs il me montra plusieurs de ces assiettes, où cette Epigramme étoit écrite, toutes souffignées de mon nom, & me demanda ce que j'en pen-

pensois. Je pense, lui dis-je, que ceux qui ont écrit mon nom sous ces Vers sont mes plus cruels Ennemis, ou que ceux qui croient que je les ai écrits ne sont pas sages. Comme il sçavoit que je passois pour être très sincère, & que pour rien je n'aurois pas voulu faire un mensonge : M'affirmerez vous bien, reprit-il, que vous n'avez pas écrit ces Vers, & en ferez vous bien le serment ? Comme effectivement j'avois fait ces Vers mais que jamais je ne les avois écrits ; je lui protestai que non seulement je n'avois pas écrit les Vers qu'il me monroit, mais que de mes jours je n'avois écrit les pareils. De bonne foi, continuai-je, me croiez vous fou ? car il faudroit que je fusse tout des plus extravagans pour écrire une pareille paquinade & la signer. Consultez le Curé de Lery, ou quelqu'autre moins pétulant, mais plus malicieux, dont vous pouvés connoître là le caractère, & vous sçauvez qui a eu la charité d'écrire ces Vers & d'y mettre mon nom. Retournez dit-il à votre chambre, mais si je croïois que c'eût été vous qui eussiez écrit ces Vers diaboliques, je les ferois tout à l'heure écrire sur votre corps avec du plomb fondu. Tant il est vrai qu'il n'y a que la vérité qui choque. Je retournai dire à mes Compagnons le péril où m'avoit mis ma Poësie mal digérée, & l'indiscretion qu'avoit eüe Mr. Schrader d'en être le Secretaire. Ils me témoignèrent tous deux leur Zèle, & le Scribe sur tout fut très fâché de m'avoir attiré cette disgrâce. Je ne lui n'aurois pas donné le sujet, & je me serois bien donné

de garde de répéter cette Epigramme devant eux, si je n'avois bien connu la bonté de leur cœur : mais quoique je fusse très convaincu de leur discrétion, mon indiscretion en bonne politique n'étoit nullement pardonna-
ble.

Schrader me dit qu'il avoit déjà été mis au cachot pour avoir parlé à son Frere. Quel crime ! Comme il disoit aux Officiers, cela n'est-il pas bien naturel de parler à un Frere ? Suis-je devenu Barbare pour être tombé entre vos mains ? Quand vous me devriez couper la langue, je parlerai à mon Frere, quand j'en trouverai l'occasion. Voici comme il se retira du cachot. Sous Bernaville il y auroit étouffé : mais je me trompe, car Bernaville ne donnoit point de feu, point de lit, point de paille ; à peine y donne-t-il du pain & de l'eau.

Fort ennuïé d'être au cachot pour un sujet si injuste, où plus il s'impatientoit & faisoit du bruit, plus on s'opiniâtroit à l'y retenir ; il s'avisa un soir de mettre le feu à sa porte, pour la rompre & se dégager d'un lieu si incommode. Pour cet effet il rompit le bois de son lit & d'une chaise qu'on lui avoit donnée ; en amassa les morceaux contre la porte de son cachot, y joignit de la paille qu'il avoit tirée de sa paillasse, & avec la chandelle qu'on lui avoit allumée, en lui apportant son soupé, il y mit le feu. En un instant le cachot fut plein de fumée ; Schrader se jeta le visage contre terre pensant par là éviter le malheur d'en être étouffé. Par bonheur pour lui, la fumée sortit avec impetuositè
par

par les crenaux, & se répandant dans les fossés du château, avertit bientôt la Sentinelle du malheur de Schrader, & de l'incendie qui étoit dans son cachot. Le Soldat en donna avis au Corps de Garde, dont les Soldats à l'instant coururent avec le Porte-clefs au cachot, où Schrader étoit prêt à succomber. Cependant lorsqu'il les entendit descendre, il rapella tous ses esprits, & s'assit les jambes croisées devant le feu; ce fut la posture où ils le trouvèrent quand ils entrèrent dans le cachot. Ils lui demandèrent ce qu'il faisoit là? je me chauffe, dit-il froidement. Le Major lui demanda pourquoi il avoit mis le feu à son lit? Pour me chauffer dit-il avec le même flegme. Enfin il contrefit si bien l'insensé, que le croiant devenu fou dans toutes les formes, ils le retirèrent promptement du cachot, la place n'étant pas tenable, & pendant que les Porte-clefs s'empressoient d'éteindre le feu, ils le conduisirent à la calote de la Tour de la Comté pour y respirer l'air. On lui apporta même du vin & quelques rafraichissemens pour le remettre. On lui donna un autre lit, sur les protestations qu'il fit qu'il n'y mettroit plus le feu, mais qu'au contraire il demeureroit paisible.

Dès le moment qu'il fut seul, il fit exactement la revue de son nouveau domicile; & pendant qu'il étoit occupé à cet exercice il entendit fraper sous ses pieds avec un bâton; ce qui lui fit connoître qu'il y avoit quelque personne dans la quatrième chambre de la même Tour, qui vouloit avoir communication avec lui. Aussi-tôt il tira un morceau

de fer qu'il avoit caché sur lui, & qui servoit à joindre le lit, qu'il avoit rompu dans le cachot, pour le brûler: il commença à l'instant à vouloir faire un trou dans son plancher. Mais les mêmes personnes qui étoient dans la chambre au dessous de lui frappèrent dans un autre endroit, & avec tant de violence, qu'ils firent soulever du plâtre qui bouchoit un trou, où il courut: il n'eut pas de peine à le déboucher & sçut qu'il avoit été fait par ceux qui avoient occupé avant lui son appartement. Le trou parfaitement ouvert lui laissa voir deux fort jolies Femmes, qui lui firent mille protestations d'amitié; & lui dirent que s'il vouloit leur descendre une corde, elles lui enverroient du vin, des ratafias, des confitures & toutes sortes de rafraichissemens. La chose fut bien-tôt faite: il mit ses deux jartières bout à bout, où l'on attacha premièrement une bouteille de vin d'Espagne, ensuite une perdrix froide, après des confitures; enfin il fut chevalier de la jartière à bon droit, car les siennes tirèrent une telle profusion de si bonnes choses, que depuis qu'il étoit en France il ne s'étoit pas vu parmi une pareille abondance. Il but à la santé de ses Bienfaitrices, qui de leur côté lui faisoient raison à rouges bords. Elles passèrent la nuit à faire la débaûche, & lorsque ces Nymphes sçurent que le Cavalier n'avoit que vingt à vingt un an, & qu'il étoit étranger, ce qui étoit facile de connoître à son langage, étant en pointe de vin, elles n'eurent pas de honte de lui découvrir le commerce qu'elles avoient avec l'Aumô-

nier.

nier & Corbé ; firent mille railleries sur le peu de vertu de leurs Amants, dont hors de la Bastille elles auroient tout à fait méprisé la passion. L'une de ces drôlesses étoit Femme & s'appelloit Fleury ; & l'autre passoit pour Fille & s'appelloit Marthon. Elles lui dirent que l'Abbé s'étoit déclaré pour la Fleury, & Corbé pour Marthon, mais que pour éviter la jalousie de part & d'autre, elles se cédoient charitablement & mutuellement leurs Amans, affirmant qu'elles ne se faisoient pas un grand sacrifice. La Fleury disoit à Marthon, je ne vous cède pas grand chose : Marthon lui protestoit qu'elle lui cédoit encore moins. Enfin, lorsqu'elles furent yvres, elles poussèrent l'impudence si loin, qu'elles prirent le jeune Schrader pour leur Berger Paris, & voulurent paroître devant lui avec les mêmes agrémens, qu'autre fois les trois Déeses montrèrent au jeune Troïen, pour obtenir de lui la pomme fatale. Elles ne gardèrent plus aucunes mesures, & firent devant ce nouveau venu des choses si honteuses, qu'elles le forcèrent à rougir. Elles lui promirent que le lendemain, il pouroit être le témoin des familiaritez qu'elles auroient avec leurs Galans à la triste figure. Il leur souhaita une bonne nuit, dont la plus grande partie avoit déjà été consacrée à Bacchus & en quelque sorte à Venus ; après leur avoir renvoïé leurs bouteilles, leurs pots à confitures, vuides cela s'entend, & les os de leur perdrix & de leur gibier, si tant est qu'il en eût épargné les os, il s'alla coucher si yvre, qu'il ne se réveilla pas pour songer à ces

ces Gourgandines. C'en étoit beaucoup pour une première entrevue.

A la Seconde, il fut témoin de choses abominables de la part de l'Abbé & de Corbé : mais passons promptement l'éponge dessus, & disons que dans la seconde conversation, ces Nymphes de la moyenne vertu lui dirent, qu'au dessous d'elles, dans la troisième chambre, il y avoit une jeune Demoiselle belle à ravir, avec laquelle elles avoient communication, qui s'apeloit Bondy, qui s'abandonnoit aussi malheureusement à ces deux infames Boucs. Aparentment que les Parens de ces débordées Créatures les avoient fait mettre à la Bastille, pour les corriger de leur vie dépravée, & l'on peut voir à quelle correction elles étoient assujéties. Hélas ! si celles qui entroient dans cet abîme bien vertueuses, avoient de la peine, à se garantir des infames poursuites de ces Scélérats, qui mettoient en pratique les plus grands crimes pour les corrompre, comment des Femmes déjà abandonnées y auroient elles pu résister ? On en verra dans la suite des preuves abominables. Je les tairois ces preuves terribles, pour épargner la pudeur des Personnes chastes & vertueuses qui liront ces mémoires ; si elles n'étoient pas absolument nécessaires, pour faire connoître aux Ministres de l'Etat les profanations qui se commettent dans cet infame Cloaque, & avertir les Parens qui ont des Enfants débaûchez, de ne pas donner leurs Brebis à garder aux Loups, puisque c'est prostituer leurs Filles aux Hommes les plus dissolus de la terre, & qui se
croient

croient tout permis par l'impunité de leurs crimes.

De la manière que Mr. Schrader m'a dépeint cette Marthon, je croi la connoître très particulièrement; au moins j'en sçai une toute semblable portant ce nom, à qui son Frere, avoit fait défense de Venir à Paris, pour n'être pas le témoin de la vie scandaleuse de sa Sœur. Il lui faisoit tenir fort régulièrement quatre cens livres de Pension, qu'elle touchoit ponctuellement, quartier par quartier, aux charges de ne pas sortir du lieu où il l'avoit reléguée, qui étoit Ville-Dieu en Normandie. Son véritable nom étoit Marthe Maçon, & c'est de là qu'elle se faisoit appeler Marthon. Le Frere par son seul mérite a fait une fortune très éclatante. Il est originaire d'un village qui s'appelle Chanchevreuil, & né dans le Cabaret de l'Ecu qui touche au Pont de Ville Dieu, & c'est de là qu'il a pris la Seigneurie de du Pont, quoique son véritable nom soit le Maçon. Comme il étoit Voisin de trois terres qui appartiennent à la Maison de Bethune dans ce Pais là, sçavoir La Lande-Dairou, l'Olif, & Montviron, il étoit entré fort jeune au service de Mr. de la grange Darquin, & il appartenoit à Madame la Fille, quand elle épousa le fameux Sobieski, depuis Roi de Pologne. Il prit le jeune du Pont en affection, le fit son Valet de chambre, lui fit apprendre les Mathématiques, où il réussit si bien, que lorsque ce Grand Prince parvint à la Couronne, il fit le Maçon son premier Ingénieur, sous le nom de du Pont. Il a gagné des sommes immenses

menfes sous le règne de ce Roi célèbre ; après la mort duquel , il est venu s'établir à Paris où il a placé ses fonds. Comme il n'a jamais voulu se marier , je lui envoie un de ses Neveux très beau garçon , & qui promettoit beaucoup , Fils d'un de ses Freres , qui fut tué par l'imprudencce de sa Sœur en question ; aussi bien qu'un de ses autres Freres , pour une mesure d'avoine , digne sujet de la mort de deux Hommes ! Il avoit fait venir cette Marthon auprès de lui , mais il fut contraint de la renvoyer , crainte qu'elle ne lui fit quelque affront , par un vice qui étoit invétééré dans sa Famille. Elle revint à Ville Dieu , où je me retirai pour éviter le bombardement de Granville. Dans le tems que j'y étois , elle eut un commerce scandaleux , les uns disent avec le Curé , Homme plus que septuagénaire , qui s'apelloit Jean Foubert & avoit été Précepteur de Mr. Chamillart , blanc comme un Cigne , mais qui ne faisoit pas mentir le proverbe ; les autres , avec un petit Chirurgien du lieu. Le Curé étoit d'une avarice Sordide ; mais il couvoit , sous la cendre d'un corps usé un cœur qui brûloit comme de la paille , aux aproches du premier objet qui pouvoit l'enflamer. Je l'ai vû sortir à minuit de chez la veuve d'un Frere de Maçon , fort belle blonde ; aparemment que ce vieux Pasteur venoit de lui administrer autre chose que les Sacremens. Marthon eut un Enfant ; elle eut l'impudence de le faire exposer sous le Portail de l'Eglise de Percy , envelopé dans des lambeaux d'une vieille sou-tanelle du Curé , ce qui fit présumer qu'il étoit.

étoit de ses œuvres. C'étoit une Fille qui ressembloit à la Mere comme deux gouttes d'eau. Il y a trois Curez dans la Paroisse de Percy, qui ont autant de Vicaires. Par les Loix ils étoient obligez de faire nourrir cette Fille, qui avoit été exposée à la porte de leur Eglise; mais aiant découvert qu'elle appartenoit à Marthon, ils auroient fait foüetter cette malheureuse Mere, par les mains du Boureau, & l'auroient forcée à reprendre son Enfant, si le Curé de Ville-Dieu ne les avoit pas apaisés, leur promettant à la pareille d'user de represailles : un Barbier rase l'autre. Tout scandale fut étouffé : aparemment que le Curé Foubert, malgré son avarice, paia la Pension de la petite Fille, dont la Mere fut à Paris contre les défenses de son Frere, qui la fit mettre à la Bastille, comme il l'en avoit menacée plusieurs fois.

Mais revenons à Mr. Schrader & à ses deux Voisines. Elles lièrent une si étroite amitié avec lui, qu'elles resolurent de le voir de plus près. Comme sa cheminée n'étoit que de briques, il avoit entrepris d'y faire un trou, par lequel il devoit descendre dans leur chambre. Avec du fil qu'il tiroit de ses draps & de ses serviettes, il avoit déjà fait des cordes pour remonter dans sa cailote par sa cheminée, & avoit détrempe du mortier capable de reboucher l'ouverture qu'il devoit pratiquer. Il ne lui manquoit plus qu'un ferrement capable de séparer les briques, celui qu'il avoit étant trop foible pour une telle operation. Il leur conseilla de demander une broche à leurs Galants pour rôtir

rôtir elles mêmes leur viande sous prétexte de manger leur gibier plus chaud , & d'en ôter la connoissance aux Cuisiniers & aux Porte-clefs. La chose étoit résolüe & toutes leurs mesures bien prises , lorsqu'on amena à Mr. Schrader pour Compagnons l'Abbé Papafaredo & Nicolas Sandro , qui firent échoüer leur entreprise.

Le premier jour que ces trouble-fêtes furent arrivez dans la calote , ces Femmes , pour consoler leur ami Schrader de son désastre , lui envoiérent une si grande quantité de vins , de liqueurs & de confitures , & Papafaredo en mangea tant , & but si excessivement , qu'il en pensa crever toute la nuit. Il ne fit que vomir , & ses Compagnons furent fort occupez à purger leur chambre de son ordure , crainte que l'odeur du vin & des confitures ne les fit découvrir le lendemain par les Porte-clefs , ce qui les auroit envoiez infailliblement tous trois au cachot.

Sandro m'avoit déjà affirmé que lui & Papafaredo , avoient été les témoins oculaires , aussi bien que Schrader des abominations , que l'Abbé Giraut & Corbé commettoient avec ces impudiques Femmes , qui avoient relation avec la belle Bondy fille à la discrétion de ces deux *fidelles & chastes* Serviteurs du Roi.

Comme Schrader cherchoit tous les jours de nouveaux moïens de se procurer du plaisir , par sa subtilité , il trouva le secret de lever une des pierres où la grille de leur cachot étoit attachée , ce qui leur facilita à tous trois le moïen d'entrer dans l'intervale des deux

deux grilles, & leur donnoit une vüe devafte étendue. Après quoi ils replaçoient la pierre fi adroitement qu'il étoit impossible de s'apercevoir qu'elle eût été ôtée. Notre Ingenieur ne s'en tint pas là ; il fit une Arbalète avec laquelle il lançoit des flèches bien avant dans la Rue S. Antoine. Ils avoient du papier, dans lequel l'Apoticaire envelopoit les drogues, qu'on leur donnoit en ce tems là abondamment ; il ne leur manquoit plus que des plumes & de l'encre. Le Génie de Schrader y pourvut encore. Il fit des plumes avec les os de la vache qu'on leur donnoit à manger, & au lieu d'encre ils se fervoient du fang de Sandro, qu'ils lui tiroient des bras & des mains, en lui faisant des ligatures & le piquant fi démesurément, qu'il en étoit encore tout estropié, & ne se feroit pas facilement de ses mains, quand je lui parlai. Au lieu de profiter d'un avantage fi précieux, & d'écrire à ceux qui pouvoient leur procurer leur liberté, Papafaredo écrivoit les plus grolles ordures à des petites Filles qui ramalloient leurs billets. Il y en eut quelques uns mêmes qui leur crièrent, qu'ils pouvoient écrire à leurs Parens & leur promirent de porter leurs Lettres. Quelques uns des Meilleurs qui paffoient pour aller à l'Arcenal, leur faisoient figne qu'ils étoient prêts de leur rendre service ; mais bien loin d'en faire un bon ufage, du moins Sandro, qui pouvoit écrire à fa Femme, pour lui donner avis de fa Prifon ; ils s'amusoient à blesser les Paffans avec des pierres qu'ils décochoient avec leur Arbalète. Ils en firent
tant

tant que quelques uns s'en plainquirent aux Officiers de la Bastille, qui sans cela ne s'en seroient jamais aperçus ; car Schrader avoit fait une niche dans la cheminée si adroitement qu'il étoit impossible de la trouver sans abatre la cheminée. Les Officiers firent examiner le fait, qui fut avéré ; & un après midi qu'ils étoient tous trois entrez entre les deux grilles avec leur Arbalète, les Officiers & les Porte-clefs entrèrent subitement dans la calote, où ils les prirent en flagrant delit. Ils furent tous trois entraînez séparément au cachot, sans avoir profité d'un avantage que tel Prisonnier auroit volontiers païé mille pistoles. Pour moi, je n'aurois pas eu regret d'aller au cachot, si une pareille aventure m'avoit procuré l'avantage d'écrire à ma chère Epouze, & de lui faire sçavoir que j'étois encore en vie ; ce que je n'ai jamais pu obtenir, quelques instantes prières que j'en aie faites à mes inexorables Tyrans.

M. Schrader me fit le récit d'un interrogatoire que Papafaredo avoit prêtée à Mr. d'Argenson, pendant que ce Mr. Schrader étoit dans la calote avec ce *venerable Abbé*. Ce Magistrat aiant fait descendre ce *bon Prêtre* devant lui, lui fit plusieurs questions, auxquelles l'Interrogé répondit avec une pétulance effrénée. On lui présenta plusieurs lettres toutes des plus dissolües, écrites par des Femmes, avec des suscriptions qui s'adressoient à l'Abbé Papafaredo. Ce Juge lui demanda, s'il en connoissoit l'écriture : vraiment oui, dit le Prêtre, ce sont des lettres de
mes

mes Maitresses. Quoi lui dit Mr. d'Argenson, un Prêtre doit il avoir des Maitresses ? & n'avez vous pas de honte d'avouer des lettres, capables de faire rougir un Soldat aux Gardes le plus corrompu qui seroit trouvé faisi de pareilles infamies ? Parbleu, reprit le *modeste* Prêtre d'un ton ironique, Vous Mr. Le Magistrat qui êtes Italien, aussi bien que moi, vous me voudriez faire croire, que vous ignorez les revenans bons des Prêtres, de ce país là principalement. C'est le plus clair de leurs bénéfices, que la galanterie. Si par malheur on nous faisoit Eunuques, nous serions bannis de tous les Couvens des Nonnes, où nous sommes reçus à bras ouverts. Est ce que le caractère de Prêtre a dû éfacer celui d'homme, que je possède au même degré que vous, Mr. Le Magistrat ? je ne puis pas mieux maîtriser mes passions, que vous faites les votrés ; car je sçai de vos nouvelles. Si vous avez quelques unes de mes lettres, des moins galantes, dans le tems que j'ai eu ma liberté, j'ai ouï toutes les voix de Paris qui publioient vos prouïesses. Je sçai la chanson, qui a été faite, moins au sujet des lanternes que de vos galanteries.

*Le bout de Monsieur d'Argenson
S'accourcit au clair de la Lune.*

Et nous connoissons la Brune en question. C'a été une rocambole pour moi, de me ra goûter de la même Perdrix qui métoit un Lieutenant de Police en apétit, Oui Mr. Le Magistrat,

gistrat, j'ai eu des Maitresses, & j'en souhaite encore. Si vous voulez me donner quelques unes de celles de votre Abbé Giraut, vous nous ferez grand plaisir à tous deux; vous le déchargerez d'un meuble qui le fatigue beaucoup; attendu la délicatesse de sa petite poitrine, & moi du moins j'en passerai ma grosse faim. Enfin il dit tant d'impertinences au redoutable Minos, qu'il fut contraint de le chasser de sa présence, comme le plus effréné & le plus dissolu de tous les débauchez.

Pendant que nous étions dans la Première chambre de la Tour du Puits, Messieurs d'Hamilton, Schrader & moi, il arriva un grand malheur à un pauvre Homme de Neuchatel, que l'on disoit être Prisonnier pour les affaires de sa Principauté, & pour s'être déclaré contre ceux que le Roi protegeoit. Etant à la discrétion des Officiers de la Bastille ils lui firent tous les outrages imaginables; premièrement parce qu'il leur étoit recommandé de la part de la Cour, & en second lieu parce qu'il étoit de la Religion Réformée. Il s'apeloit Mr. Perrot. J'ai entendu dire à Mr. Jean Casdel de Tours, qui avoit été son Compagnon de chambre; que c'étoit un parfaitement honnête homme, bien craignant Dieu, & d'une douceur & d'une modestie charmante; qu'il portoit la pesanteur de ses chaînes avec une résignation parfaite aux decrets de la divine Providence, & qu'il vivoit d'une piété exemplaire, passant la plus grande partie des journées dans la prière & la méditation. Ses Tyrans pour le pousser à bout le mirent

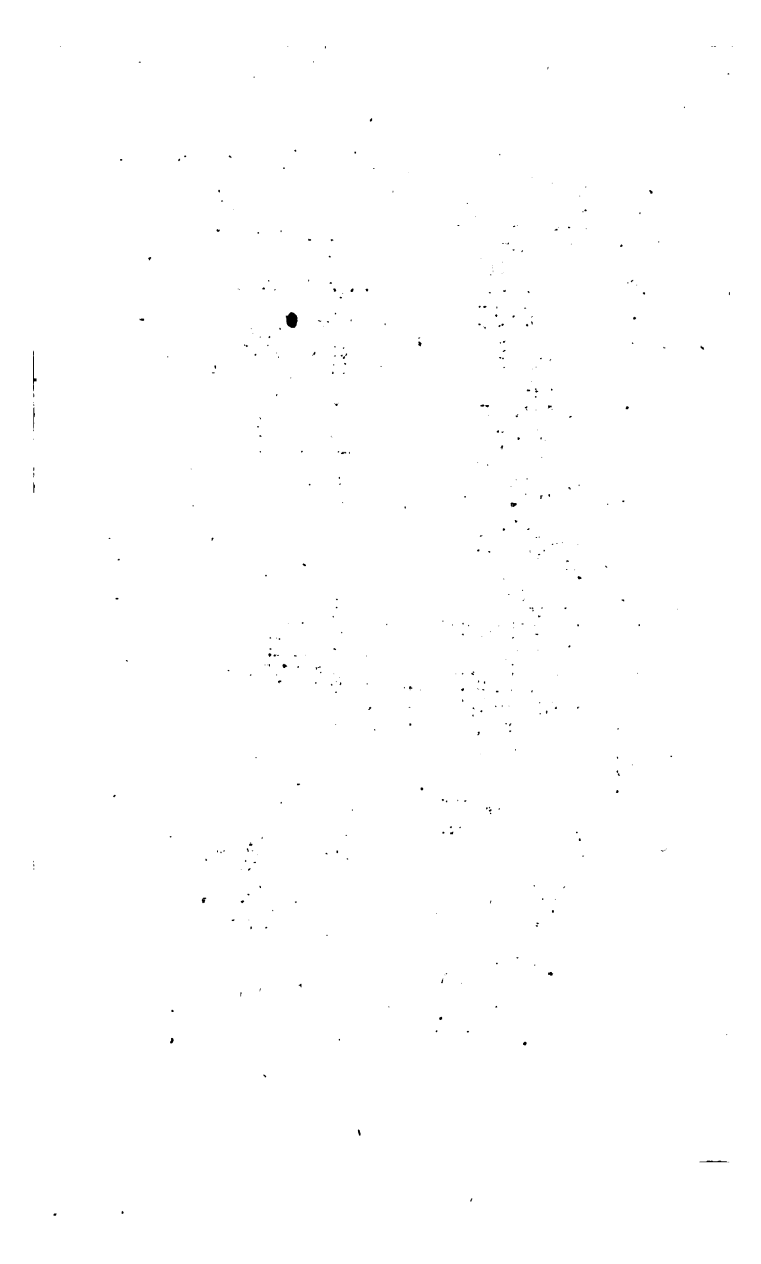
mirent avec le nommé le Chevalier de Paris, gros & puissant Homme, mais autant brutal qu'il étoit ignorant & entêté en matière de Religion. Son Zèle indiscret & déréglé, lui fit croire que, s'il pouvoit venir à bout de persuader à Perrot d'embrasser la Religion Romaine, il obtiendrait sa liberté. Il communiqua la chose aux Officiers de la Bastille, qui approuverent son dessein, louèrent son Zèle, & le confirmèrent dans sa résolution. Le Chevalier débuta par faire voir à Perrot que s'il vouloit se faire de la Religion de la Cour, que non seulement il obtiendrait sa liberté, mais encore des récompenses considérables: que les Pensions & les emplois les plus honorables ne lui manqueroient pas. Le trouvant inébranlable de ce côté là, il voulut entrer en controverse avec lui sur les matières de Religion, où il étoit encore plus ignorant que superstitieux. Tout le monde sçait comment, Messieurs de Neuchâtel possèdent à fond leur Religion, & la peine que prennent leurs éclairés & infatigables Pasteurs de la bien imprimer dans l'esprit de tous ceux généralement que le Seigneur leur a commis, & d'en graver profondément les saintes maximes dans tous les cœurs, par leur exemple édifiant, leurs exhortations assiduees, & une charité véritablement divine. Mr. Perrot possédoit la sienne avec autant de solidité, qu'il la mettoit chrétiennement en pratique. Je laisse à juger de ce qu'un ignorant pouvoit gagner avec lui, n'ayant que des miracles, des Pèlerinages, des reliques, des confrairies, & d'autres menus suffrages de

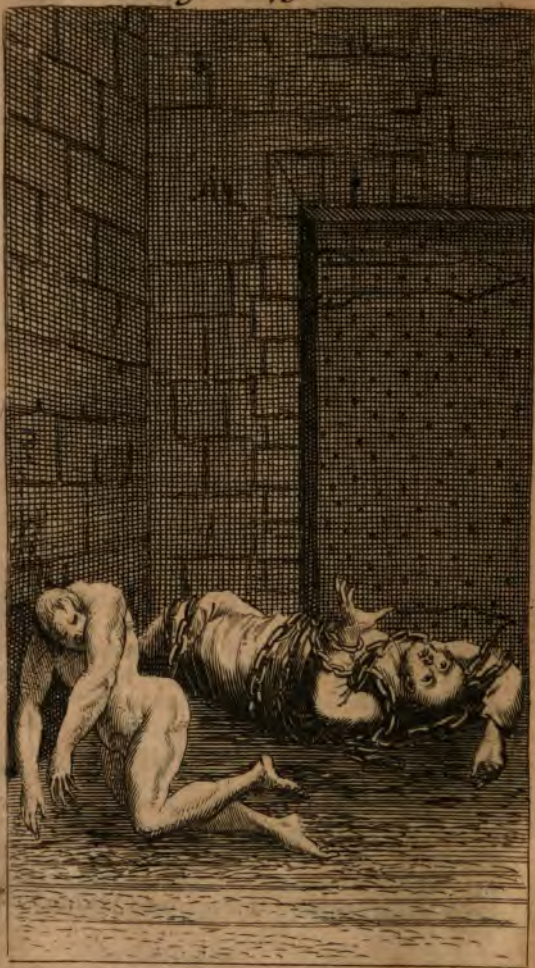
cette nature à lui produire, contre la solidité de ses dogmes. Le Chevalier, se voyant foudroïé par des traits invincibles, & qui lui devoient pénétrer le cœur, s'il ne l'eût pas entièrement fermé à la grace, changea de batterie, & se prit à persécuter Perrot de la manière la plus cruelle. Il fit bien-tôt connaître à Perrot qu'il sçavoit bien mieux persécuter que persuader. Jour & nuit il ne lui portoit plus de repos; aux injures les plus grossières, il joignoit les outrages. Jamais il ne lui parloit qu'en l'apostrophant, de vieux-tison d'enfer, excrément de Calvin, Trépied de Belzébuth, ame damnée, Vermine de Luther, Ange des ténèbres excommunié du Pape &c. & crioit ces Apothéoses Romaines, si haut, que tous les Prisonniers de la Tour l'entendoient. C'est ce que j'ai sçu d'un nommé Bertrand Catholique Romain, qui pour lors étoit sous leur chambre, lorsque le malheur arriva, & qui tous les jours entendoit ce carillon, dont tous les Prisonniers de la Tour étoient scandalisez. C'est ce que Ru m'avoüa, lorsqu'il nous en fit l'Histoire. Car les Porte-clefs eurent ordre des Officiers, de faire le rapport, à tous les Prisonniers, du supplice affreux qu'on avoit fait souffrir à l'infortuné Perrot, pour avoir tué le Chevalier, comme je vais le dire. Mr. du Joncas même me fit descendre, pour me faire le détail de cet acte tragique. Après quoi il me dit qu'il y avoit un ordre exprès de la Cour, qui leur permettoit de faire arquebuser tous les Prisonniers, qui se rebeleroient contre les ordres des Officiers de la Bastille.

Bastille. Sur quoi je lui dis d'un très grand sérieux. Vous sçavez, Monsieur, que je n'ai jamais murmuré contre aucuns de vos ordres, pas même contre ceux de Corbé, quelques cruels qu'ils aient été; que j'ai souffert patiemment tous les outrages de vos Officiers Subalternes, respectant en eux les instrumens dont Dieu se sert pour me corriger; priant même sa miséricordieuse charité de ne pas jeter les verges au feu après m'en avoir frappé. Mais si j'étois assuré d'être arquebusé aujourd'hui, sans offenser Dieu, je ferois quelque chose digne, de vous provoquer à terminer ma cruelle Prison. Il me répondit que je me dédirois bien-tôt, si l'on me prenoit au mot. Non Monsieur, lui protestai-je, je prends Dieu à témoin, que je lui ai demandé en grace de mourir du même supplice de Mr. Brousson, pourvu que sa divine miséricorde m'assistât de la même constance que ce bien heureux Martyr. Ne vaudroit-il pas mieux mourir sur une roüe pour la gloire de Dieu, que de vivre fou dans la Bastille? Il m'avoüa qu'il préféreroit la mort à une vie si odieuse. Mais laissons les moralitez pour revenir au fait. Le Cavalier ne se contenta pas de maltraiter Perrot de paroles, il en vint aux actions, & mit plusieurs fois la main sur celui-ci, qui lui fit bien connoître, qu'il ne manquoit ni de force, ni de courage pour reprimer les insolens. Perrot s'en plaignit aux Officiers dans des termes, très forts, très touchans, & très pressans; les conjurant de le retirer de la compagnie d'un homme si cruel, qu'il poufferoit

sa patience à bout, & qu'ils seroient cause du malheur qui en arriveroit. Les Officiers n'en firent que rire, toutes les fois qu'il leur en fit ses plaintes. Il leur protesta le dernier jour qu'ils entrèrent dans sa chambre, que la première fois que le Chevalier se donneroit la licence de mettre la main sur lui, qu'il s'en vengeroit d'une manière, qu'il s'en repentiroit le reste de sa vie. Ils ne parurent pas même écouter des plaintes si justes.

Enfin, un jour que Perrot après s'être levé à son ordinaire de grand matin & avoir fait son lit, étoit en prières, le Chevalier qui étoit encore couché, prit plaisir de l'interrompre & de lui vomir, suivant sa détestable coutume, un torrent d'injures. Perrot ne quitta sa prière, que pour conjurer ce méchant Homme, de respecter au moins leur Maître commun & Souverain, à qui il avoit l'honneur de parler. Comment vieux Page de Satan, dit le Chevalier, qui s'étoit levé pour faire de l'eau, es tu assés fou pour croire que tu parles à Dieu; c'est au Diable ton bon Ami que tu parles; ce sont les propres termes rapportez par Bertran; & sur quelques paroles que lui dit Perrot, l'autre, après avoir uriné, lui jetta son pot de chambre à la tête, le couvrit tout de son urine, & cassa le pot de faïence contre la muraille, qu'il y lança d'une si grande force, qu'il se répandit en mille éclats par toute la chambre. Perrot voïant que le Chevalier s'étoit saisi, après ce bel exploit, du manche du balai, pour l'en fraper, prit sa chaise pour s'en défendre, & du premier coup qu'il lui porta sur la tête,
lui





lui enfonça le crâne, & Pérendit mort sur le pavé, sans qu'il prononçât un seul mot. Fin digne de la vie de ce malheureux.

Les autres Prisonniers de la Tour, entendant ce vacarme, frapèrent aux Portes, pour apeler les Officiers, qui acoururent au bruit, & ayant ouvert promptement la chambre de Perrot, ils y trouvèrent le Chevalier étendu sur le pavé sans vie. Voilà le malheur que vous me causés, Messieurs, leur dit cet Homme tout hors de lui-même; ce n'est pas moi qui ai tué ce méchant, c'est vous autres. Si vous m'aviez séparé d'avec lui, quand je vous en ai conjuré, mes mains seroient innocentes de sa mort, dont je vous charge devant Dieu. Ces Barbares, sans l'écouter, se jetterent sur lui, & l'entraînèrent au cachot, dont les eaux n'étoient pas encore tout à fait écoulées. En le traînant dans les montées, le Major crioit de toute sa force: qu'on m'apporte toutes les chaînes, que j'en charge ce Diable Calviniste. On étendit le pauvre Perrot sur le limon du cachot; on le chargea de toutes les chaînes dont j'ai fait la description dans le commencement de ce Tome, & après l'avoir couché sur le dos, pour le consoler de son malheur; & le mieux préparer à la mort, ils étendirent le cadavre du Chevalier, sur ses genoux, & l'y laisserent pendant tout le tems que l'on travailla à son procès, qui fut au moins de l'espace de huit jours, comme je l'ai sçu de Ru, qui nous protesta que jamais Perrot ne s'étoit voulu sauver la vie en changeant de Religion. Cet engagé Huguenot, disoit-il n'a pas daigné se

faire Catholique, pour éviter la corde; car on auroit trouvé les moyens de le garantir de cette mort honteuse, s'il avoit voulu entendre raison: mais il n'y a pas eu de moyen. Pour moi je me ferois Turc, & même Diable pour éviter le saut en l'air: croiez moi, il n'est rien tel que de vivre. Oui, lui disois-je mon pauvre Ru, si nous n'avions pas plus d'ame que les bêtes: mais la triste chose que de perdre la vie de l'ame pour sauver la vie du corps! C'étoit là une morale qui étoit hors de la portée de la Théologie de Ru.

Mr. d'Argenson travailla avec avidité au procès du triste Perrot, se fit donner un ordre de la Cour, à son ordinaire, & choisit des Conseillers du Châtelet pour ce sujet, pendant que ce pauvre Martyr, qui n'attendoit que la mort, pour le délivrer de ses peines, étoit étendu sur le limon, chargé de chaînes & du cadavre de celui pour lequel il devoit bien-tôt perdre la vie, dont il offroit avec ferveur les derniers momens à celui, qui seul donne la vie immortelle. On ne l'ôtoit de cette affreuse situation, où il étoit jour & nuit, que pour comparoître devant le redoutable Mr. d'Argenson, & ses sanguinaires Substitus, qui en vain faisoient tous leurs efforts pour ébranler sa constance. Pour toute réponse il leur disoit: dépêchez de m'envoier comparoître devant ce Juge, devant le tribunal duquel vous comparoîtrez un jour, comme je suis aujourd'hui devant le votre, & qui jugera, sans se tromper, si je suis criminel ou non. Ce n'est pas moi
qui

qui ai tué le méchant Homme, que les Officiers de ce Château avoient mis avec moi, pour me pervertir, c'est leur opiniâtreté à rejeter mes plaintes. Je ne sçai si Dieu leur pardonnera ce crime, comme j'espère qu'il m'en fera miséricorde. Je laisse les réflexions à faire à tous ceux qui ont de l'humanité, dans quelles angoisses ce pauvre Homme passa les derniers jours de sa vie. Il lui étoit impossible de reposer, étendu sur un pied de limon, aggravé sous le poids de ses chaînes, & surchargé d'un homme qu'il avoit privé de la vie, & qui devoit bien-tôt le priver de la sienne.

Enfin le fatal moment arriva. On lui prononça son arrêt de mort, qui le condamnoit à être pendu en grève. Le bon & Révérend P. Riquet fit tous ses efforts pour lui persuader de s'arracher la corde du cou. Je n'ai garde dit le Souffrant; c'est elle qui m'élevera à Dieu, pour la gloire du quel je perds la vie. Il alla au supplice dans ces pieux sentimens, consolant tous les Suisses, qu'il rencontra sur son chemin, & qui pleuroient sa disgrâce, affirmant qu'il mouroit content, puisqu'il mouroit martyr de sa Religion.

Voici un fait, au quel je prie mes Lecteurs de faire attention, & que je sçai non seulement de plusieurs personnes dignes de foi, mais encore de nos Tyrans mêmes. Le Patient étant arrivé au lieu du supplice, fut encore exhorté par le Confesseur qui l'importunoit de changer de Religion. Vous pouvez croire, lui dit Perrot, que je ne suis pas venu dans le dessein de faire naufrage

à la vüe du Port, c'est pourquoy je vous supplie de me laisser faire ma prière, & vous même de prier pour moi avec autant d'ardeur, que je prie Dieu pour votre conversion. Le Prêtre qui le persecutoit voulut lui faire baisser un Crucifix qu'il tenoit en sa main ; sur quoi Perrot lui dit en le repoussant: C'en'est pas d'un Dieu de bois que j'espere la Couronne du Martyre, c'est du Dieu vivant devant lequel je vais comparoître. Après quoy il s'agenouilla au pied de la potence, & en y faisant une ardente oraison, il rendit son ame à Dieu. Quand le Boureau voulut faire son exécution, il ne la put exercer que sur un cadavre. C'est une vérité, dont tous ceux qui ont assisté à ce funeste spectacle, peuvent être les témoins.

Il est tems de finir un sujet si triste, sans moraliser davantage sur un fait si singulier, & de divertir mes Lecteurs par quelque chose de réjouissant. S'ils aiment la Poësie, je vais les régaler de quelques amusemens de Bastille, ou peut-être mettre de plus mauvaise humeur ceux qui ne l'aiment pas : à tout hazard, je risquerai ces Vers.

Boutonnière, qui, charmé de notre union, ne cherchoit qu'à nous faire plaisir, après nous avoir fait jurer, qu'en cas que nous en fussions trouvés saisis, nous n'avoüerions jamais qui nous l'avoit donné, nous prêta un petit Livre, qui avoit pour titre: *Le Portefeuille de Mr. de la Fontaine*, où il y avoit de fort jolies pièces, entr'autres celle ci.

S O N N E T.

*Avoir une Maison commode ; propre & belle,
Un Jardin tapissé d'espaliers odorans,
Du fruit , d'excellent vin ; peu de train , peu
d'enfans ;
Posséder tout sans bruit une Femme fidelle.*

*N'avoir dettes , amours , ni procez ni que-
relle ,
Ni de partage à faire avecque ses Parens ;
Se contenter de peu ; n'attendre rien des Grands ;
Régler tous ses desirs sur un juste modèle.*

*Vivre avecque franchise & sans ambition ;
S'adonner sans sottise à la dévotion ;
Tenir ses passions toujours obéissantes.*

*Conserver l'esprit libre & le jugement fort ;
Louer son Créateur en calibrant ses entes ,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.*

Mr. d'Hamilton qui avoit beaucoup plus d'esprit , qu'il n'affectoit d'en faire briller , convint que ce Sonnet étoit très beau ; mais qu'il renfermoit des choses , dont l'Homme n'étoit pas le Maître : il m'invita d'en faire un autre sur le même sujet , dont je pusse lui proposer la possibilité , & voici comme je crû y pouvoir satisfaire.

*Me font plus de douleur que ne seroit.....
la mort.*

Il avoua que si les Vers n'étoient pas beaux que la pensée en étoit fort juste, & que j'exprimois fort bien, ce qu'il ressentoit lui même encore mieux. C'étoit un fort galant homme, possédant de belles & de bonnes qualitez : je ne lui en ai reconnu aucune mauvaise ; si on ne veut mettre au nombre des vices, le défaut qu'il avoit de dire trop librement sa pensée ; ce qui je croi étoit l'unique cause de sa Prison, & le fut par consequent de sa mort. Il possédoit parfaitement bien les Histoires d'Angleterre & d'Irlande, & encore mieux celles d'Ecosse & de la Cour de St. Germain, dont il m'aprit des particularitez que je ne sçavois pas, & que bien des Gens ignorent. Il en sçavoit à fond toutes les intrigues amoureuses & politiques. Les Princes & les Seigneurs de la Cour de France, n'alloient pas si souvent à l'autre Cour pour enfler des perles. Mais l'Inquisition Françoise n'est pas en droit de pénétrer des mystères où les troisièmes ne valent rien. Je me contenterai de dire ce qu'il m'aprit au sujet du peu de secret du Roi Jacques. Son Frere Louis XIV. Le fut voir à St. Germain, pour lui annoncer qu'il alloit rentrer dans ses Roïaumes ; que la chose étoit infailible, & que l'execution ne dépendoit plus que du secret. Ensuite il lui découvrit les moyens dont il vouloit se servir pour parvenir à une fin si importante, & lui dit de se tenir prêt dans trois jours, pour s'aller embarquer à Calais.

Calais. Qu'il le prioit de n'en parler à personne, pas même à la Reine. Louis cependant n'étoit pas à peine remonté dans son carrosse, que Jacques, ce bon Prince, auquel ce secret important pouvoit causer une indignation, voulut s'en décharger. Il vit son Valet de Chambre fort triste, qui avoit pris la liberté de lui demander de l'argent le jour précédent; n'en ayant pas pour lui donner; il crut lui devoir dire, que non seulement il seroit dans peu en état de ne lui rien devoir, mais même de lui procurer une fortune éclatante. Ensuite pour mieux réjouir ce Garçon, il jugea à propos de lui répéter mot pour mot tout ce que le Roi son Frere venoit de lui révéler. Le Serviteur ne se crut pas plus obligé à garder le secret que son Maître. Il n'en fit part cependant qu'à quatre ou cinq de ses plus fidèles Amis, après leur avoir fait jurer qu'ils seroient discrets. Chacun avoit ses Amis: la discretion n'alla pas plus loin: aussi le fait étoit trop important. Cependant le lendemain au matin plusieurs Seigneurs prièrent le Roi de France à son levé de leur dire si la nouvelle étoit véritable. Les Lords sur tout Anglois furent les plus empressez, afin d'avoir le tems de s'apprêter à passer avec leur Roi, qui passa comme Dieu sçait.

Ce Prince qui, depuis son abdication, étoit tout confit dans la dévotion, se seroit retiré tout à fait dans la Trape, où il alloit souvent en retraite, sans les remontrances de la Reine son Epouze, qui fit agir puissamment le Roi son Frere, pour le guérir de cette tenta-

tentation monachale. Ceux qui se vantent même de sçavoir bien la chronique, disent, que ce fut cette Princesse qui fit mettre le feu aux cèlules benites, dont son cher Epoux ne vouloit pas sortir; ce qu'il ne fit que pour éviter le scandale. Ce fait seul bien averé un jour, ne sufiroit il pas pour engager le Pape, & tout le sacré Colége à lui donner place dans le Kalendrier Romain? d'Hamilton m'aprit encore que ce Prince autrefois avoit voulu épouser Mademoiselle de Créqui, ce qu'il auroit fait infailliblement, si Louis XIV. y avoit voulu consentir: mais la jalousie empêcha que la Fille d'un Puissant Seigneur, ne se vît quelque jour trois couronnes sur la tête.

Ce Roi ne pouvoit souffrir l'éclat d'une épée nue; & quand il faisoit la cérémonie de recevoir un Chevalier, il falloit qu'on lui tint sa main tremblante, pour soutenir l'épée, & la guider, crainte qu'il ne blessât le nouveau Chevalier. Cependant autrefois il avoit donné des marques de bravoure, & il a fait des Enfans fort généreux; preuve l'Illustre Duc de Barwick: ce n'est pas à moi à décider si sa valeur lui vient du côté Maternel, ou du côté Paternel.

Dès les premiers mois que Mr. d'Hamilton avoit été mis à la Bastille, on le logea dans un appartement qu'il ne nous put pas bien indiquer, tant parce qu'il n'étoit pas encore bien orienté dans la Bastille qu'à cause qu'on lui avoit bandé les yeux en l'y conduisant: mais il est certain que c'étoit dans un lieu fort retiré, & non dans l'une des Tours ordinai-

res. Je dirai premièrement ce qu'il y entendit de deux Prisonniers qui y étoient renfermez , & ensuite ce que j'ai appris certainement de leur destinée. Un soir qu'il étoit près de se mettre au lit , il ouït une voix qui venoit d'une chambre à côté de la sienne qui lui souhaitoit le bon soir en Allemand. Mr. d'Hamilton repondit en François à celui qui lui parloit , & lui dit , qu'il n'entendoit pas bien la langue Allemande , mais que s'il vouloit lui parler Anglois , François , Italien ou Latin qu'il tâcheroit de lui répondre. Après bien des interrogations en langue Française de la part de l'inconnu , qui la parloit tres bien , & qu'il eut reconnu que M. d'Hamilton étoit véritablement un Prisonnier Etranger , & non un François aposté , voici ce qu'il lui apprit.

Qu'il étoit un Seigneur Allemand qui tenoit quelque rang dans son País , puisque son Pere étoit Ministre de l'Electeur Palatin , mais qu'il avoit de fortes raisons de ne pouvoir lui dire son nom. Qu'étant venu en France , il avoit été adressé à Paris à un Avocat au Conseil dont en partant de son País il avoit eu ordre de recevoir ponctuellement les avis , & de se conformer entièrement suivant ses conseils , comme parfaitement connu pour Homme d'une probité singulière , par les Personnes dont il avoit la recommandation. Mais cet Avocat après avoir reçu mille plaisirs de l'Allemand , à qui il faisoit faire une dépense excessive , étant de toutes les parties de divertissement de celui qui étoit en quelque manière son pupille , il lui emprunta
mille

mille écus. L'Allemand prévenu que prêter & donner à un Avocat est bien la même chose, l'en refusa le plus honnêtement qu'il lui fut possible. Mais le Client de Thémis loint de prendre ses excuses pour argent contant, entra en fureur de son refus, & forma le dessein de s'en venger de la manière la plus cruelle. Après y avoir rêvé long-tems, voici comme il s'y prit. Il avoit donné la connoissance à son Etranger d'une des Maitresses de Mr. de Barbezieux, Fille bien faite, comme on peut le croire; & qui voroit tout ce qu'il y avoit de beau monde à Paris. L'Avocat fut donc trouver Mr. de Barbezieux, se servit de tout son artifice pour lui rendre suspect son Etranger, en insinuant au Ministre que cet Homme étoit venu en France pour quelque négociation dangereuse, & pour achever de lui porter un coup mortel, il lui affirma, par le plus lâche de tous les attentats, que l'Allemand étoit le Favori le plus intime de sa Maitresse, & qu'elle l'entfetoit de l'argent que Mr. de Barbezieux lui donnoit avec profusion. De quoi n'est pas capable un Ministre en fureur? Beau, jeune, riche, amoureux, tout-puissant, il paie avec excès une Maitresse pour l'aimer uniquement, & elle se sert de son argent pour acheter l'amour d'un Etranger. Que devoit attendre celui ci d'un Rival irrité, & qui a un pouvoir sans bornes de se venger? Loint donc de lui porter une mort soudaine, qui auroit pu tirer à conséquence, il résolut de le faire gémir sous un long supplice plus douloureux que la mort, en l'enfermant dans la Bastille.

Celui

Celui qui l'y conduisit, après lui avoir bandé les yeux, lui dit, en le livrant entre les mains du Gouverneur St. Mars, Monsieur, on vous fait grace de la vie, mais c'est aux conditions que vous ne vous nommerez jamais; si ce n'est à moi seul: on vous tuera dans le moment que vous aurez révélé votre nom; & après lui avoir prononcé cette terrible sentence, il lui tourna le dos. Ensuite, on le conduisit, toujours les yeux bandés, dans la chambre où il étoit, lorsqu'il parla à Mr. d'Hamilton. Il fut là près d'un an sans sçavoir quel étoit le nom du lieu affreux qui le retenoit si injustement. Jamais ceux qui le servoient n'ouvrieroient la bouche devant lui, ils sembloient être sourds & muets. Enfin il vint un Cordelier Irlandois dans la chambre où étoit Mr. d'Hamilton, qui lui parla, au travers du mur qu'il trouva le secret de percer; lui apprit qu'il étoit à la Bastille, & par sa médiation lui facilita les moyens d'avoir communication avec un autre Seigneur Allemand, qui dans la suite fut plus malheureux que lui, & dont je rapporterai l'Histoire après avoir fini celle de celui-ci. Il seroit sans doute péri à la Bastille, ou de langueur, ou par une mort violente, si deux circonstances favorables, après Dieu, ne l'en avoient pas dégagé. L'une fut la mort soudaine de Mr. de Barbesieux, qui mourut d'une débauche qu'il avoit faite en sa terre de l'Étang au commencement de l'Année 1701. & l'autre fut l'amitié du Valet de Chambre de l'Allemand, qui aiant vû disparaître son cher Maître, sans avoir jamais pû découvrir

ce

ce qu'il étoit devenu , après l'enlèvement qu'en firent des gens armez & inconnus , qui le firent entrer de force dans un Carosse? ce Serviteur , dis-je , alla trouver le Frere de son Maître qui étoit Jésuite à St. Omer. Celui-ci , sur la déposition du Valet de chambre , vint à Paris pour solliciter le Pere de la Chaise , & l'engager à demander la liberté de son Frere au Roi. S. M. étant informée que l'Etranger n'étoit accusé d'aucun crime , ordonna qu'on examinât les Regîtres de tous les Ministres. Son nom ne se trouva sur aucun , ni même sur celui de feu Mr. de Barbezieux , mais bien la déposition de l'Avocat contre l'Allemand écrite de la propre main de M. de Barbezieux fourrée dans ses papiers de conséquence , avec ce titre : *Déclaration qu'il faut examiner soigneusement.* Sur quoi , à la pressante sollicitation du P. de la Chaise , le Roi ordonna de faire une visite générale dans toutes les Prisons. En commençant par la Bastille on y trouva un Etranger à qui on demanda son nom. Il fit réponse qu'on lui avoit défendu en entrant de le dire , sous peine d'être tué dans l'instant , & sur ce qu'il s'opiniâtroit à le celer , on fit venir son Frere le Jésuite à la Bastille qui le reconnut. Et voilà où il en étoit quand il parla à Mr. d'Hamilton , qui ne doute point qu'il ne soit sorti ; car trois ou quatre jours après on le retira de la chambre où il étoit & il n'en entendit plus parler après. Avant que de rapporter l'Histoire de l'autre Seigneur Allemand plus funeste que celle ci , on me permettra de faire quelques réflexions sur les mysté-

mystères de cette Bastille où l'on enterre les Gens tout vivans. Dans quel País barbare est-il permis au Ministre, d'envoier un Homme, & un Homme de qualité & Etranger de son autorité privée en Prison, pour l'y faire périr ? Car si Mr. de Barbezieux avoit vécu, peut-être que dans la suite, voiant que cet Etranger n'étoit pas été réclamé, il l'auroit envoié à petit bruit en l'autre monde. Ou du moins le Ministre mourant subitement comme il fit, l'Etranger étant écrouié sous un nom, qu'il ne sçavoit pas lui même, en voilà assez pour y rester le reste de ses jours. Car supposé que le Gouverneur n'entre pas de moitié dans le mystère du Ministre, il agiroit contre ses intérêts de le dévoiler après la mort de celui ci. Une preuve évidente qu'on vouloit le faire périr, c'est qu'on lui avoit défendu, sous peine de la vie de dire son nom, à moins que ce ne fût à la même personne qui l'avoit amené où il étoit. On peut juger du désespoir où l'on reduit un Homme, en lui faisant un pareil compliment ; quand il n'a rien à se reprocher, que le refus qu'il avoit fait de prêter mille écus à un Fripon. Cet Avocat mérite une épithète encore plus odieuse, pour avoir trahi un Homme de qualité qu'on lui avoit confié, pour le conduire au travers du cahos de Paris, & lui faire éviter les pièges qu'on pouvoit lui tendre. Et c'est ce *bon* Conseiller, ce *bon* Conduc-teur, qui par une malice diabolique le plonge dans un abyme qui n'a que l'Enfer au dessous de ses peines. C'est à vous ô Etrangers, que la fureur de voia-ger

ger entraîne vers la France, un des plus beaux païs du monde à la vérité, de peser attentivement à quoi vos voïages peuvent aboutir. *Inter extraneos facile est inimicos invenire.* L'abondance de votre argent même vous en fera naître. Tâchez de supputer, s'il est possible, combien d'étrangers ont péri dans la seule Bastille, & voïez si les délices de Versailles, ses jardins, ses jets d'eau, ses peintures, tous les spectacles de Paris, qui passent comme un songe, sont à balancer avec les horreurs de ce gouffre exécrationnel. Après cela courez y aveuglément; ses noirs cachots vous sont ouverts, aussi bien que les brillantes barrières du Louvre. Que ceux qui en sont échapez comptent ce qu'il leur en coûte, & s'ils en sont contents, qu'ils rendent grâces à Dieu d'être sortis d'une Egypte où les Pharaons sont cachez jusque sous la robe des Avocats; & où les Putifars tirent le manteau des jeunes gens, que souvent elles ne laissent échaper qu'après les avoir mis en chemises. Voici l'Histoire d'un autre Allemand, qui étoit dans une autre chambre à côté de celle de Mr. d'Hamilton, qui se trouvoit entre ces deux Etrangers.

Après que Mr. Hugues d'Hamilton eut écouté l'Histoire de l'Etranger il le consola de son mieux & l'exhorta à la patience dont il avoit un si pressant besoin, dans un lieu si affreux & d'où il alloit incessamment sortir suivant toutes les apparences; l'Inconnu le pria de prêter l'oreille à l'autre côté de la muraille de sa chambre, au travers de laquelle un Prisonnier lui alloit parler, après qu'il

lui

lui auroit fait un signal, dont ils étoient convenus, lorsque le Cordelier Irlandois étoit leur Médiateur. En effet l'Allemand aiant frappé trois coups contre le mur, Mr. d'Hamilton entendit à l'opposite une autre voix qui lui souhaitoit la bonne nuit; & s'en étant approché il apprit que c'étoit celle de Mr. le Comte de Thünn qui lui fit le détail de ses aventures.

L'an 1701. ce Comte fut arrêté & conduit à la Bastille par lettre de cachet. Cet illustre Seigneur qui est d'une des plus anciennes Noblesses de l'Empire, étant allé voïager en France, s'y étoit marié avec une Demoiselle Françoisë d'un mérite distingué. L'Auteur en peut parler de science certaine, car il a eu l'honneur de la voir plusieurs fois; & il continuera son Histoire suivant ce qu'il en a appris depuis sa sortie de la Bastille. A la déclaration de la précédente Guerre le Comte retourna en Allemagne, & ne revint en France que lorsqu'elle fut terminée par la Paix de Ryswick. Il se rendit à Paris pour y revoir sa Famille, dans le dessein de la faire passer chez lui. Il étoit sur le point de partir, lorsque Mr. d'Argenson, qui avoit des lettres de cachet en blanc à sa discrétion, & qu'il remplissoit selon son caprice, le fit arrêter & conduire à la Bastille. Quand on est logé dans cette Tour d'airain, il faut bien de la pluie d'or pour en sortir.

Hoc opus hic labor est, Dis geniti potuere.

La Comtesse son Epouze ne négligea rien pour lui faire rendre sa liberté. Elle, crut
avoir

joie. La Fille avoit toujours soupiré dans le Couvent. La Mere & le Fils avoient essuyé toutes les duretez d'une barbare Prison. Ils se retrouvoient après une longue absence ; mais il manquoit à leur joie le cher Auteur de tous leurs maux. Ils s'embrassoient couverts d'un deuil , qui bannissoit le plaisir qu'ils avoient de se revoir pour ne penser qu'à leur perte commune. La Mere en regrettant son Epoux mêloit des larmes amères à celles de son Fils & de sa Fille , qui détestoient l'affreux sujet qui les privoit d'un Pere , & tous trois ils faisoient des imprécations contre le Bourreau de cette innocente victime. Toute la grace qu'on lui a faite, ç'a été d'enterrer ses cendres dans la Chapelle Royale de Vincennes avec celles de plusieurs Rois de France.

On peut juger de tout ce que cette Famille désolée a souffert. Le Comte sous la Verge de fer de l'implacable Bernaville tant qu'il a été à Vincennes, en suite sous le fougueux de Launay Cousin de ce Tyran , & enfin sous son barbare Neveu St. Sauveur, l'héritier de toutes les cruautez de son Oncle, comme il le fera des trésors immenses & sanglans de ce fleau du Genre Humain. C'est sous les excès de ce jeune , mais cruel Persécuteur que ce pauvre Comte a succombé , & si son Fils en a été garanti , ç'a été par une espèce de miracle : le Ciel l'ayant réservé pour en porter ses plaintes à l'Empereur , à l'Empire & à toute la Terre. Je lui prête ma plume pour le venger , au défaut de mon épée qui ne peut pas atteindre si loin :
 outre

outre que ce seroit prévenir les carreaux du Tout-Puissant qui se réserve, l'extrême vengeance qui n'appartient qu'à lui seul. La Comtesse a reçu à la Bastille mille mortifications de l'Hypocrite Bernaville, qui cherchoit tous les jours à lui faire souffrir mille nouveaux supplices, pour mériter mille nouvelles graces, de son insigne Maître Mr. d'Argenson.

Au reste il est bon de remarquer, que l'injuste persécution que cette Famille a soufferte, coûte plus de cinquante mille écus au Roi. On peut juger qui a profité de ces deniers si mal placez. Faut-il s'étonner, si les Intéressez ont fait jouïr tant de ressorts, pour retenir les tristes victimes qui païtrissoient cet or de leur sang & de leur larmes ?

Monseigneur d'Hamilton après m'avoir fait le recit precedent me dit qu'il avoit fait tous ses exercices en la Ville de Caën, que comme moi, il trouvoit une des plus jolies de l'Europe. Là, outre l'Université, il y a trois Coléges renommez : Le Colége du Bois, celui des Arts, & celui des Jésuites, & plusieurs autres petits Coléges, comme celui du Cloutier, du Paradis &c. Tous les Professeurs sont d'élite, titrez, & ont de grosses retributions. J'y ai vû deux habiles Ecuyers, du Ruel, & Barqueville qui aprenoient à monter à cheval ; principalement du Ruel avoit une Academie fameuse, où quantité de Seigneurs Etrangers, Anglois, Allemands, Hollandois &c. venoient s'exercer. Il y avoit cinq Maîtres en fait d'armes ; Le Mesnil la Cavée, le Vieux St. Mars, St. Michel,

Michel, le Jeune St. Mars, & la Garenne, & toutes leurs Sales étoient remplies de jeunes Elèves de Mars, car tout, jusqu'à l'Artisan, dans cette Ville, apprend à bien manier les armes.

Mr. d'Hamilton me fit ressouvenir d'un Acte des plus comiques qui se passa dans cette Ville, pendant qu'il y faisoit ses exercices, dont le Lecteur, je croi ne sera pas fâché que je le rejouisse.

Il y avoit un Abbé qui résidoit dans ce charmant séjour, qui à force de se donner en spectacle, & de chercher à se singulariser, étoit devenu timbré d'une manière prodigieuse. Sa vanité d'abord fut très utile à la Ville, qu'il embellit de quantité de beaux monuments. Son Nom étoit l'Abbé de St. Martin Protonotaire du St. Siège Apostolique &c. Je dis &c. car si je voulois rapporter tous les titres qu'il se donnoit, il y en auroit au moins pour remplir une page. Il debuta par placer la Statue de son Patron St. Martin, dans un Carrefour, qui est dans une Paroisse titrée de ce Saint. Son nom de Baptême étoit Michel, il fit élever encore la Statue de cet Archange sur un Puits magnifique, qu'il fit construire devant l'Eglise des Cordeliers. St. Michel foudroiant l'Ange des ténèbres est placé sur un Dôme, soutenu de colonnes: cette Pièce est très belle, & regarde la Porte de cet Abbé. Car il avoit fait bâtir une Maison proche le Couvent de ces Moines, que dans la suite il leur a donnée, parce que ces *beats Peres* lui ont permis d'ériger dans leur Eglise une Chapelle

Su-

Superbe. Elle est toute dorée , & environnée des Epitaphes de sa Famille très somptueuses. Dans le Tableau de l'Autel , qui est une Cène de J. C. de la main de Champagne, il s'est fait peindre au naturel en la personne du perfide Judas, tenant une bourse en sa main, parce qu'effectivement l'Abbé étoit de poil rouge , comme on pretend que l'étoit cet Apôtre. Mais avant que de circonscancier les faits de cet Abbé Heteroclite, on voudra bien que je fasse son Portrait tel que je l'ai vu , tel que je l'avois en dix façons en bosse & en peinture , lorsque j'étois Ecolier , & tel qu'il est encore actuellement dans la plupart des Cabinets des Curieux de la Ville de Caën.

L'Abbé de St. Martin étoit de moyenne taille, ou plutôt il n'en avoit point du tout, tant elle étoit naturellement defigurée , & par la quantité d'habits dont il étoit revêtu. Son visage étoit propre à effraier de petits enfans. Son front étoit plat, & étroit, sous lequel étoient enfoncez deux petits yeux de Marcaffin , ombragez de deux gros sourcils épais & fort rouges. Son nez étoit entièrement écrasé sur son visage, & sans deux narines fort ouvertes , on l'auroit plutôt pris pour une nésle mole que pour un nez. Au dessous s'élevoit une bouche lipüe , telle qu'on en peint aux plus hideux Satyres. Son menton court, & ses jouës pendantes étoient couverts , jusque sous les yeux , d'un poil fauve, qui nuançoit avec son visage. Sa tête couverte d'un pareil poil soutenoit sept calotes , autant de Dominos ou de camails.

comme en portent les Prêtres en hyver ; tout cela surmonté d'un bonnet de crêpon noir à quatre cornes pointues. Les sept coluchons étoient de drap noir , doublez de froc rouge , couleur qui , comme il le pre-
 tendoit , faisoit connoître qu'il étoit Proto-
 notaire. Comme il affectoit le nombre mis-
 terieux de sept ; il avoit sept chemisettes de
 froc noires & rouges & un justaucorps noir
 par dessus qu'il ne boutonnoit jamais. Il
 portoit sept paires de bas , sept culotes , mal-
 gré lesquelles sa chemise passoit toujours par
 l'ouverture , & faisoit visiblement connoître
 qu'il ne se servoit jamais de papier dans ses
 necessitez urgentes. On peut juger de quelle
 circonference étoit cet Ours Ecclesiastique ,
 quand il se tenoit debout , les pieds fourez
 dans deux pantouffes de nates , & apuié sur
 un bâton à bec de corbin , ce qu'on voit
 rarement : car il étoit presque toujours assis
 dans un fauteuil à sa porte , quand il faisoit
 beau , & sous les porches des Cordeliers
 quand il faisoit mauvais temps. Il étoit
 écartillé dans ce fauteuil , à peu près comme
 l'on a vu Arlequin tournant la broche dans le
 ventre de sa Mere la tonne : il tenoit tou-
 jours en sa main un morceau de papier , dans
 lequel il y avoit de la conserve liquide , qu'il
 léchoit de temps en temps d'une manière
 tout à fait risible , & s'en barbouilloit sou-
 vent tout le visage.

Il couchoit dans un lit de briques , qu'il
 avoit fait faire en forme de four , & pour
 mieux éviter les vents coulis , qu'il regardoit
 comme les plus dangereux ennemis de la vie ,

il avoit fait doubler ce lit de nouvelle fabrique, de peaux de lapins. C'est cet Abbé qui le premier a introduit l'usage des vinaigrettes en France : il en avoit une doublée de pareilles peaux que celles de son lit, bien vitrée de tous les côtez, pour être mieux veu de tout le monde. Un valet traînoit par devant cette chaise roulante, avec deux longs bâtons, tandis qu'un petit gueux manchot la pouffoit par dernière avec son bras estropié. Cette machine étoit toujours entourée d'une infinité de petites canailles qui le suivoient lorsqu'il se promenoit par la Ville, & il leur faisoit jeter de temps en temps des liards, pour avoir le plaisir de les mieux faire hurler après lui. Il aimoit extrêmement le beau sexe, quoique la nature l'eût réduit en un état à n'en pouvoir exiger les dernières faveurs : ce qui le faisoit aller dans les lieux écartez des Fauxbourgs, comme dans les Carrières de St. Jullien & de Vaucelles, où là il faisoit assembler de pauvres mais les plus jolies Filles, leur donnoit de l'argent pour dancier devant lui. Je l'ai vû même quelques fois dancier avec elles, de la façon du monde la plus burlesque, & faire des grimaces les plus ridicules, comme un Singe qui convoite une dariole. Celle qui se déterminoit à lui donner un baiset, étoit assurée d'une pièce de quinze sols, & celle qui lui accordoit quelques menus suffrages plus du goût de ce degoutant galant, avoit de cet Abbé, qui étoit fort riche, une retribution proportionnée à sa complaisance.

Après avoir donné une légère idée de mon

Abbé, on me permettra d'achever le détail des monumens de sa munificence. A un Carrefour qui est au bout de la grande rue, tirant vers les Jesuites, il a fait élever une croix, que l'on appelle la belle-Croix par distinction des autres. En effet la dorure & la belle sculpture y éclatent avec art. Dans la grande place, devant l'Eglise St. Pierre, il a fait ériger deux statues, plus grandes que nature, dont l'une représente le Sauveur du Monde, & l'autre une Ste. Cecile Patronne des Musiciens, & principalement des Organistes. Car notre Abbé se picquoit d'être entendu dans tous les beaux Arts; quoique dans la Musique il n'eût été propre qu'à tenir la partie, que l'Ane de la Fable tenoit dans la chasse des Animaux: il a fondé à perpetuité trois prix de Musique, que l'on distribue le 21: Novembre veille de la Fête que l'Eglise Romaine célèbre de Ste. Cecile, aux trois Musiciens qui ont le mieux composé leurs Motets, sur les paroles qu'on leur donne six Mois auparavant. Toutes les Nations peuvent disputer ce prix, en envoyant leurs ouvrages aux adresses indiquées. Notre Abbé a encore fondé divers prix d'éloquence & de Poésie aussi à perpetuité. Il avoit voulu faire construire une Fontaine magnifique, à jets d'eau, au milieu de la Place-Roiale qui est très belle, & couronnée d'Eglises & de Maisons superbes. Mais Mr. de Ségrais & les autres Echevins de la Ville, n'y voulurent pas consentir, parce que cet Abbé avoit la sottise vanité, de vouloir mettre ses Armes à la droite de celles de

de la Ville. Il est constant que si on avoit eu la complaisance de flatet cet Abbé malotru, comme le Public l'appelloit, où l'Abbé la Calotte, il auroit dépensé tout son bien, qui étoit très considérable à orner & embellir la Ville qu'il aimoit. Ce qui lui avoit fait graver cette sentence en lettres d'or sur sa porte. *Non nobis, sed Rei-Publicæ Nati sumus.* Ce qui me donna occasion de lui faire un soir une Pasquinade qui fit assés de bruit dans la Ville, par un procès qu'il en intenta inutilement, puisque quelques recherches qu'il en fit, il ne put en decouvrir l'Auteur, quoiqu'il fût très souvent chez lui, où je lui faisois tous les jours quelques pièces nouvelles; mais sa vanité l'emportoit sur son ressentiment: car je lui donnois souvent quelques petites pièces de Poësies, qu'il trouvoit assés belles, pour les faire imprimer sous son nom. J'estropiai dont sa Sentence, & de l'*J. du Nati*, j'en fis un *Æ*, ce qui en changeoit entièrement le sens; car alors on lisoit: *Non nobis sed Rei-Publicæ Nata sumus*; ce qui convenoit fort bien à ce Satyre; chez lequel très souvent il y avoit des Filles de la moienne vertu, qui le visitoient pour le duper & le tourner en ridicule; elles ne pouvoient en faire un autre usage, quelques déterminées qu'elles eussent été.

L'Amour qu'il avoit pour le beau Sexe me porta un jour à lui faire une pièce qui me pensa tout à fait brouiller avec lui, & dont j'eus bien de la peine à le faire revenir. C'est la coutume, qu'aux Fêtes principales, de l'Année, & particulièrement aux fêtes de

Pâques , les Moines invitent les plus belles Filles de la Ville à venir faire la quête pour ces *Beats Peres* dans leurs Eglises , dont ils ferment toutes les Portes , & n'en laissent d'ouverte que celle où ils campent leurs Nymphes ; qui , comme on le peut croire , n'oublent rien à la toilette , pour donner dans la vue de ceux qu'une piété outrée , ou la curiosité attirent dans ces lieux. Au bas de leurs Eglises , à l'entrée de la Porte , ces Moines mettent de grandes tables , couvertes de beaux Tapis , sur lesquels sont plusieurs plats d'argent ; que les Donzelles présentent à ceux qui entrent ou sortent , & les forcent à y mettre de l'argent. Il ne faut pas oublier , que sur la Porte de l'Eglise est attaché un grand Tapis , sur lequel il y a un tableau , où sont peints ces mots mystérieux en lettres d'or : INDULGENCES PLENIERES. Ces paroles sont de la glu pour les fots , & les Donzelles pour les Etourdis , dont elles sont toujours obsédées d'un bon nombre , qui leur aident à violenter les vrais ou faux Devots à faire des charitez à ces *Bons Peres*. Un jour que j'étois du nombre de ceux-ci , je veux dire des Etourdis , parce que j'avois prêté mon suffrage à de fort jolies Coquettes qui quëtoient pour les Cordeliers , elles eurent faim , car il s'en falloit beaucoup qu'elles ne fussent de bois : elles étoient là depuis le matin à demander de l'argent , mais personne ne s'étoit avisé de leur donner à manger. Sur les cinq heures après midi , les dents asilées comme des rasoirs , ces jolies & affamées Quêteuses me prièrent de leur faire

re

re faire la Collation; ce pouvoit bien être le déjeuné de quelques unes de la Troupe. J'avois de fortes raisons pour n'en pas faire les frais. En vain je sollicitai les Cordeliers d'avoir compassion de leurs *Appelantes*. En vain je leur remontrai, qu'en ce seul jour elles avoient extorqué en leur faveur plus de deux cents écus, j'aurois plutôt tiré du vin de la pierre que de ces *Papelars*. Je voulus prendre de l'argent dans les bafins, pour suppléer à la lesine de ces *Ladres*; mais le scrupule de ces *Quêteuses*, qui craignoient d'être excommuniées, en violant un dépôt sacré, m'en empêcha. La nécessité, qui, comme on le dit fort bien, est mere de l'industrie, m'en fournit un moien. Je m'avisai d'aller trouver Mr. l'Abbé Malotru, qui, comme je l'ai dit, demouroit joignant le Couvent des *ingrats Peres*. Je lui dis que j'avois vanté son mérite à de jeunes Demoiselles qui étoient des plus belles de la Ville; qu'elles avoient un ardent desir de le voir, & de lui entendre toucher la basse de viole, dont il jouoit à peu près comme il dançoit, c'est à dire à faire pâmer de rire. Il me remercia de l'honneur que je lui procurois, & me promit de les recevoir de son mieux. Je lui demandai la permission de les regaler chez lui, afin que rien ne manquât à la fête. Très volontiers: il ordonna à ses Gens de mettre un couvert tout des plus propres dans sa chambre dorée. On tira le plus beau linge du grand coffre. J'introduisis mon Escadron coëffé auprès de l'Abbé, qui à l'aspect de ces charmantes guenuches, redoubla ses grimaces

ces de Guenon. Je fus deterrer sa basse de viole dans son Cabinet, où je la trouvai sous une table, toute poudreuse, & garnie de trois cordes, gifante avec des pantoufles de tapisserie de hautelice, des peignes, des pots de chambres, & autres meubles de cette nature, car là tout étoit confondu, & il y avoit peut-être plus de dix ans que ce Cabinet n'avoit été balaié. Pendant qu'il râcla de cet instrument, j'envoiai mes Nymphes, les moins curieuses de Musique, au jardin cueillir des salades, & pendant qu'elles les épluchoient, que quelques autres de leurs Camarades visitoient la Bibliothèque de l'Abbé, & s'accommodoient des livres qui leur manquoient, je commandai au Manchot de me suivre. J'ai déjà parlé de ce Valet, qui servoit à pousser du tronçon de son bras la vinaigrette de l'Abbé la Calote, & de la main gauche qui lui restoit, tournoit la broche, quand le cas y écheioit. Il me mena chez le Rôtisseur de l'Abbé, où je fis embrocher un bassin de petit rôti de mon choix. Comme mes Nymphes avoient des dents jusque dans le cou, j'avois fait mettre un Agneau pour pièce de défense : tout le reste étoit digne de régaler des Petits-Mâtres. De là nous courûmes chez le Patissier, où je n'oubliai rien : Toutes grasses & maigres, menüe patisserie, tout ce qui pouvoit degraïsser les dents de mes Croquantes fut recommandé. Je fis le même manége chez le Confiseur : je lui fis emplir des corbeilles de ce qu'il avoit de meilleur sec & liquide, & j'en fis mettre suffisamment pour faire crever toutes

toutes les poches de mes harpies. Je goûtai moi-même les meilleurs Champagne & Bourgogne chez son Marchand de vin, & j'en oubliai pas du muscat, & du Canarie, pour faire tremper le biscuit aux Perruches. Tout fut prêt en peu de temps. L'on se mit à table & l'on servit. L'Abbé loüa fort l'économie du repas, que les Nymphes devorèrent avec des dents qui sembloient être d'acier. Chacun, jusqu'à l'Abbé même, fit merveille. On eût dit que la Ville étoit au pillage. Telle, de ces bêtes de proie découfit la doublure de ses jupes, les poches étant trop petites, pour y fourer de la pâtisserie & des confitures. On but à proportion comme on mangea. Mes Perronnelles jasoient comme des pies, quand le vin leur eut monté à la tête. L'Abbé malotru tâchoit de profiter des moments favorables, pour excroquer quelques tours de groüin, quelques passes de sa dextre, sans réfléchir qu'elle étoit sacrée. H'n'y eut pas une des Vestales, qui ne me crût éperduëment amoureux d'elle, me voiant faire les choses si généreusement. Les Serviteurs firent gogailles. Enfin tout fut content de la fête, puisque tout le monde avoit sujet de l'être, & que l'Abbé croioit être régale à mes depens; comme de mon côté j'étois bien convaincu que je l'étois aux siens.

Mais à quelque temps de là le Confiseur vint apporter ses parties d'Apothicaire, le Rôtisseur son Comte, le Patissier son memoire, le Cabaretier sa taille: tout cela ne quadroit pas au calcul de Mr. l'Abbé, qui pour s'éclaircir

claircir de son doute, me demanda du plus grand sérieux combien ce repas m'avoit coûté ? La peine de le recommander de votre part, Monsieur l'Abbé lui repondis-je encore d'un plus grand sérieux. He ! depuis quand est ce que les Chevaliers ont appris à paſer ? Consultez tous les Romans du premier au dernier, & vous verrez qu'aucun d'eux n'a jamais mis la main à la poche. Il eut beau faire du bruit ; nous étions cinq contre un : le Rôtisseur, le Patissier, le Confiseur, le Marchand de vin & moi, nous lui prouvâmes clair comme le jour que c'étoit à lui à paſer.

Voici encore un des faits de l'Abbé qui mérite, à mon gré, d'avoir place dans cette Episode. Cet Abbé, qui quelques fois célébroit la Messe, le faisoit d'une manière si ridicule, que l'Ame la plus devote & la plus recueillie ne pouvoit s'empêcher de rire, & on alloit voir les postures de ce burlesque Célébrant, plutôt comme une Comédie, que comme un acte de piété. Tous les Railleurs de la Ville, par parenthèse ils y abondent, sçavoient l'heure précise que ce Melchisedec moderne montoit à l'autel, & tous y menaient leurs Amis, pour voir une chose si extraordinaire. Un jour qu'il y avoit un nombre considerable de Spectateurs du premier ordre assemblez pour assister à cette Messe Comique, l'Abbé sortit de la Sacristie, suivi de son Manchot, qui avoit coutume de lui servir de Diacre. Son aube traînoit d'un côté, & étoit retrouffée jusqu'à la ceinture de l'autre : sa chasuble étoit tout de travers :

vers :

vers : sa tête , pour lors décalotée , étoit couverte d'une perruque qu'il n'avoit peigné de plus d'un an ; un grand morceau de parchemin coupé en rond , & collé sur la perruque lui servoit de couronne , & tout cela étoit surmonté d'un bonnet quarré, plaqué sur le coin de l'oreille. Quand il fut au pied de l'Autel il voulut ôter son bonnet quarré pour commencer le *redoutable* Mystère. En arrachant le Bonnet sacerdotal de sa tête , il fit tomber sa perruque , & fit voir sa tête à moitié chenüe & à moitié couverte d'un poil fauve tout herissé. Les Spectateurs ne purent retenir leurs éclats de rire ; mais loin de se remettre du desordre où il étoit , & de recouvrir son crâne de sa perruque couronnée , il se retourna devers les Spectateurs , & comme le feu lui avoit monté au visage , de honte & de colère , il leur fit voir le plus difforme Célébrant qui fut jamais. Il n'étoit guère en état d'imprimer du respect : au contraire ; l'homme le plus flegmatique n'auroit pû s'empêcher de rire : aussi les éclats redoublèrent d'une si grande force , que ce Prêtre *vénérable* fut contraint de quitter l'Autel , sans y consommer le terrible Sacrifice. Il apostropha les Rieurs en des termes qui ne convenoient guère à un Sacrificateur. Parmi ces prétendus indiscrets il remarqua Mr. Le Président du Bouillon, Mr. Dangranville & Mr. de Laffon , qu'il ne manqua pas de citer en jugement , pour se voir condamner comme sacrilèges pour avoir manqué au respect , qui étoit dû à un Prêtre Protonotaire du St. Siège Apostolique. Comme j'étois présent à cette cérémonie ,

merie , avec un très habile Peintre nommé le Sauvage , qui pour lors faisoit mon Portrait , je fus trouver Mr. de Laffon que je connoissois très particulièrement , & chez lequel j'allois souvent voir faire des experiences de Mathematiques , par Mr. Dalleau Médecin Empirique , un des habiles Hommes de son siècle , qui dans ce temps là composa un Miroir concave d'une matière & d'une structure admirable , qui en peu de temps , par les rayons du Soleil concentrez , embrasoit un effieu de charette. Je lui offris de faire peindre l'Abbé malotru , en l'état & tel qu'il étoit , lorsqu'il nous força de rire. L'expédient fut trouvé fort bon. Le Sauvage , peignit si naturellement , & si risiblement ce Prêtre que rien n'y manquoit. Cet Original est encore à Laffon , où il fait l'admiration de tous les Curieux. Quand ce vint au jour où les Rieurs devoient être condamnez , comme Perturbateurs des *Mystères Sacrez* , l'Abbé Malotru present ; Néel l'Ainé Avocat de Mrs. du Bouillon , d'Angranville & Laffon , après avoir bien plaidé sa cause , dans l'instant que le President alloit prononcer contre les Parties qu'il défendoit , développa son Tableau , & le produisit à l'Assemblée. La Copie n'excita pas moins d'éclats de rire qu'avoit fait l'Original. Après qu'on les eut appelez avec beaucoup de peine , l'Avocat Néel releva la chose en apostrophant ses Juges. Hé quoi ! Messieurs , leur dit-il , si vous les Arbitres de Themis avec toute votre moderation & votre sagesse , ne pouvez vous empêcher de rire de la copie ;
com-

comment voudriez vous que des Gens moins sérieux que des Catons pussent s'empêcher de rire de l'Original? Le risible Abbé fut évincé de sa demande, condamné à une amende pour avoir causé du scandale dans l'Eglise & aux depends des Parties. Pour comble de disgraces, Mr. de Nesmond Evêque de Bayeux, à qui on montra cette copie, interdit l'original de ses fonctions sacerdotales. Ce fut dans ce temps-là, & à ce sujet qu'il composa, ou plutôt qu'il fit composer par quelqu'un, qu'il païa bien, pour cela, car sa cervelle étoit déjà trop dérangée, son Livre du Respect dû aux Eglises. Il me souvient, que lors qu'on fit la Canonisation de St. Pierre d'Alcantara Cordelier (qu'on ne croie pas que ces bons Peres ne s'exercent qu'à boire, puisqu'en voilà de Saints de leur ordre, comme vous voyez,) Il me souvient dis-je que Mr. l'Abbé de St. Martin marchoit devant la Proceffion, portant ce Livre dans un plat d'argent. Il étoit revêtu d'un long manteau, qui traînoit dans la boue par derrière, & étoit soutenu par les deux côtes de devant, par deux petits Gueux à moitié nus, ce Prelat étant entouré d'une infinité de petits autres Gueux qui crioient, Vive le Roi & Mr. l'Abbé de St. Martin.

Mais voici le Chef d'œuvre de sa folie, dont Mr. d'Hamilton avoit été le témoin avec toute la Ville, & que je rapporterai ingenuement, tel que je le sçai d'original.

Il y avoit un Docteur en droit nommé Mr. Gonfroi Parent de cet Abbé, Homme d'esprit & fort agréable, qui me succeda à faire
des

des pièces à l'Abbé malotru. Il sçut avec toute la France, la belle Ambassade que le Roi de Siam avoit deputée de ses principaux Mandarins au Roi de France; ce qui lui fournit une matière très propre à tourner en ridicule son Parent extravagant. Il persuada à cet Abbé, que le Roi de Siam, prevenu de son mérite, avoit moins envoyé ses Ambassadeurs à Louis XIV. pour lui demander son amitié, & lui faire les magnifiques presents que toute l'Europe a sçu, que pour obtenir de S. M. l'Abbé malotru, pour en faire son principal Mandarin & gouverner ses Etats. Il fit mettre cette nouvelle dans toutes celles qu'on debite à la main, & eut soin de les faire glisser chez l'Abbé, qui prevenu de son mérite, ne douta plus de la chose. Les Principaux de la Ville, pour mieux le faire donner dans le panneau qui les devoit rejouir, furent les premiers à le féliciter de cet honneur chimérique. Pendant cette intervale Mr. Gonfroy preparoit ses meilleurs Ecoliers à bien joüer leur rolle; leur faisoit repeter leurs leçons, instruisoit l'Interprète de ce qu'il devoit dire; faisoit preparer les habits, & toutes les choses qui devoient servir à la Mascarade. Pendant que de son côté l'Abbé malotru n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à bien recevoir ces Ambassadeurs, & consultoit avec la dernière sincérité son Parent, sur ce qu'il devoit faire pour soutenir l'honneur de la Nation, & la grande reputation où il étoit dans les Roiaumes Etrangers.

Enfin le jour tant desiré arriva. On prit
jour

jour pour donner audience à l'Ambassade. Mr. Gonfroy fut l'Introducteur. Mr. de Contrepont Gentilhomme bien fait étoit le Premier Ambassadeur qui porta la parole. La grande Sale des Cordeliers , une des plus belles de la Ville, servit de Scène à cette Comedie. L'Abbé malotru y étoit assis sur un espèce de thronne sous un daiz magnifique, mais dans ses habits ordinaires , revêtu de tous ses concluchons , pour ne pas faire paroître d'afectation : Le Premier Ambassadeur le harangua , & lui exposa le fait de sa delegation. La Renommée, dit-il, a porté jusqu'au thronne de mon Maître toutes vos grandes vertus. Il en est si charmé, qu'il a resolu, avec tout son Conseil, de vous choisir pour son Vice-roi ; persuadé que sous votre Regence tous ses États fleuriront, comme un riche Parterre émaillé des plus superbes fleurs, brille sous le Soleil leur Altre favorable & fecond. C'est pourquoi preparez vous à renoncer à votre chère Patrie, pour nous suivre dans les climats les plus reculez, où vous serez le bras droit de notre Invincible Monarque le Fils Aîné du Soleil, & l'Empereur de tous les Empereurs de la terre. Ensuite ils exposerent leurs presens qui consistoient en quantité de coquilages, & en beaucoup de babioles très curieuses, mais de peu de valeur.

Notre Salomon regarda le tout, comme les presens de la Reine de Seba. L'Introducteur repondit pour lui, que l'Abbé recevoit avec beaucoup de respect tous les honneurs que lui faisoit S. M. Siamoise ; qu'il
con-

consentoit d'être son Premier Mandarin, à condition de ne pas quitter sa Patrie, à cause de son grand âge, du peu d'usage qu'il avoit de la langue Siamoise, & de l'impossibilité où étoit la Ville de Caën de se passer de ses sages Conseils. L'Ambassadeur répondit, qu'il ne pouvoit retourner à Siam, sans son Premier Mandarin, que le Roi leur feroit à tous couper la tête s'ils y arrivoient sans lui, & que le Soleil & la Lune tomberoient plutôt en terre que Siam pût se passer de son Astre bienfaisant l'Abbé malotru. L'allarme fut mise au cœur de l'Abbé, qui craignant une violence de la part des Siamois & qu'ils ne l'enlevassent de force reclama l'assistance du Gouverneur. En l'absence de Mr. le Comte de Coigny, Mr. de la Croisette Lieutenant du Roi lui envoya un détachement de la Garnison du Château, qui veilla jour & nuit à la conservation & seureté du Malotru, pendant tout le séjour des Siamois dans la Ville.

Cette difficulté n'empêcha pas, cependant qu'on n'érigéât l'Abbé en Mandarin. On le revêtit de tous les ornemens de cette dignité. Le bonnet de Mandarin haut de plus de deux pieds & tout couvert de plumes de Perroquets & de Paons fut la pièce la plus difficile à mettre. En depouillant le nouveau Viceroy de ses sept capots & d'autant de calotes, on hazardoit de l'enrhumer, à joindre qu'il avoit certains ulcères sur le cou qu'il falloit exposer à la vue des Ambassadeurs. Qu'importe ! l'Ambition fit passer par dessus ces menües difficultez. Il fut sacré Mandarin
dans

dans toutes les formes. On lui mit la tiare sur la tête, une robe Siamoise sur le corps, une ceinture garnie de verroterie, d'où pendoit un poignard, dont la poignée & le fourreau étoient couverts de pareilles pierres précieuses, sur les reins. En cet équipage, il fut promené par toute la Ville: mais comme le bonnet étoit trop grand, on lui rendit ses calottes & ses cocluchons, & on cloïa la tiare sur l'imperiale de sa vinaigrette. La fête dura pendant huit jours, & ce fut toujours nouveaux festins qu'il fit aux Ambassadeurs, qu'il renvoia dans leur País chargez de presens magnifiques. Cette Ambassade lui coûta des sommes considérables, dont ses Parens furent fort indignez. Ses Neveux voulurent s'en venger sur Mr. Gonfroy Introduteur des Ambassadeurs & sur les Ambassadeurs mêmes. Quand Contrepont se présenta à l'Evêque de Bayeux pour recevoir les ordres du Sacerdoce, cet Evêque lui protesta qu'il ne les administreroit pas à un Mandarin. Tout fut dans le desordre & la confusion, hors l'Abbé Malotru, qui mourut persuadé qu'il étoit Mandarin, & qui n'auroit pas voulu changer cette dignité avec celle de Premier Pair d'Angleterre.

A peu près dans ce même tems il arriva une aventure qui a beaucoup de rapport à celle de notre Abbé la Calotte. Il y avoit dans la Ville de Carenten en Basse Normandie un Railleur de profession nommé le Chevalier, originaire de Vire, & c'est tout dire. J'ai déjà fait l'éloge de cette Ville. Il ne cherchoit qu'à se divertir aux dépens de ses Voisins;

fin; étant pour cet effet très attentif à profiter des moindres conjonctures, pour ourdir quelque pièce comique. Il jouoit fort joliment de la musette organisée; & il passoit pour le Celadon réjouissant de mainte Astrée. Il étoit Directeur des Postes de cette Capitale du Cotentin, où pour lors j'étois Directeur des Aydes & Domaines du Roi. Je le vois très volontiers dans les heures où j'étois bien aise de me delasser & de me procurer du divertissement. Comme il n'épargnoit personne, & qu'il auroit plutôt affligé le meilleur de ses Amis que de laisser échaper l'occasion de placer un bon mot, tous ses Antagonistes furent ravis de la disgrâce très humiliante qui lui arriva, par sa pure imprudence: la voici.

Tout le Monde sçait avec quelle hauteur Louïs XIV. fit venir le Doge de Gènes en France, lui demander pardon des insultes que ce Roi prétendoit avoir reçu de sa République, après qu'il en eut bombardé la Superbe Ville. Le Doge, contre les Loix de son Sénat, quitta les mesures encore fumantes de ses somptueux Palais, pour se rendre à Versailles, dans un équipage qui ne se ressentoit pas du terrible bombardement de sa Cité. Il parut à la Cour de France dans son humiliation avec tant de grandeur, & soutint sa Dignité avec tant de gloire, qu'il mérita, non seulement l'estime du Roi, mais encore de tous les Amateurs de la Vertu. Partout il donna des marques de son esprit & de sa sagesse. Toutes ses réponses au Roi furent autant de brillans. Je ne rapporterai que celle
ci,

ci, pour prouver la vérité que j'avance. Un jour qu'il venoit d'admirer, par ordre du Roi, tous les prodiges de Versailles, qui lui avoient été fait remarquer par le Gouverneur de ces lieux enchantez : de retour auprès du Roi; S. M. lui demanda ce qu'il trouvoit de plus rare dans son Palais: Sire, lui répondit froidement ce Chef de la République humiliée, c'est le Doge de Gènes. S. M. qui s'attendoit à toute autre réponse, ne laissa pas de l'admirer, & trouva dans le fond que le Doge avoit raison.

Il y avoit dans ce même tems à Paris un Député du Clergé de Carenten, nommé l'Abbé Bellefert, qui chicanoit à outrance un Prieuré aux Religieux Mathurins, ou de la Redemption des Captifs; car on sçait que l'Eglise ne dit jamais: c'est assés. Il faut augmenter son revenu; n'importe aux dépens de qui. Cela est à ma bien séance, donc je l'aurai, ou j'accablerai le propriétaire sous les machines affreuses de la Sainte Thémis.
Ad majorem Dei gloriam.

Périsse tout plutôt, c'est l'esprit de l'Eglise.

Le Chevalier faisoit tenir à ce Subdelegué du Clergé tout l'argent dont il avoit besoin, pour poursuivre, à fer émoulu, au Grand-Conseil, les Mathurins, du Prieuré desquels ses Prêtres, s'étoient emparé à Carenten pour l'ériger en Hôpital. Bellefert s'avisa un jour de lui envoyer le Portrait du Doge; que l'on avoit fait graver à Paris en cent façons, avec des fromages de Brie, & de l'eau
de

216. *L'Inquisition Française*

de noïau , qui commençoit à être en vogue , & lui écrivit , par la poste ordinaire , à peu près dans ces termes.

Monsieur en passant sous les charniers de St. Innocent , j'ai fait rencontre d'une Personne qui fait grand bruit ici , & dont le mérite extraordinaire le fait rechercher generalement de tout le Monde. C'est le Doge de Gènes. Comme il voiage incognito par toute la France , je l'ai conduit chez le Messager de Carenten , & je vous l'ai adressé. Je suis persuadé que vous le recevrez comme il le mérite , & que vous le placerez dans l'endroit le plus honorable de votre Maison. Il s'est bien voulu charger de fromages de Brie , & d'eau de noïau : en la buvant salûez ma santé , & me faites raison de la votre , que je saluë ici tous les jours. Je suis &c.

Le Chevalier étoit à Vire , lorsque sa Femme reçut cette Lettre ; & dans l'instant elle me l'aporta pour la lire. La joie étoit peinte sur son visage. Je lui témoignai que j'étois bien aisé de ce qu'elle étoit à la veille de recevoir de bon fromage de Brie , & je lui promis d'en aller manger chez elle , lorsque son Mari seroit de retour. Mais je fus fort surpris de voir qu'elle l'entendoit tout autrement. Elle tira une Gazette de sa poche , & m'y fit lire , qu'un grand Seigneur voia-geoit incognito par toute la France. J'eus beau vouloir la faire revenir de sa bevue ; lui faire entendre , que l'Abbé Bellefert , en passant dessous les charniers de St. Innocent , avoit achepté le Portrait du Doge , qu'on distribuoit dans toutes les Provinces de France , & qu'il lui envoieoit pour la rareté du fait ,

fait, pour en orner sa chambre. Que le Doge étoit un Puissant Seigneur qui étoit arrivé à la Cour avec un équipage magnifique digne de sa qualité. Elle demeura dans son entier, & protesta qu'elle alloit envoyer un exprès à son Mari, pour le faire incessamment revenir, pour se mettre en état de recevoir honorablement le Doge: ce qu'elle fit. J'appris qu'effectivement cette pauvre Femme se constituoit en frais; qu'elle faisoit acheter les plus beaux fruits, les meilleurs vins; qu'elle faisoit venir une quantité considérable de confitures, & qu'elle faisoit recherche de tout ce qu'il y avoit de plus beau dans le Païs, aiant envoyé pour cet effet dans toutes les Villes voisines. Charitablement je fus la trouver, pour lui remontrer sa faute, la faire revenir de son erreur, & l'empêcher d'être la fable de toute la Ville.

Ma surprise fut à l'excès, lorsque le surlendemain son Mari, qui étoit venu toute la nuit en poste, vint me prier d'un très grand sérieux de lui aider à bien recevoir le Doge, & faire, avec lui, les honneurs de sa maison. Je crus que le Mari avoit l'esprit en écharpe aussi bien que sa Femme. En vain je lui remontrai le ridicule où il alloit s'exposer, il persista dans son extravagance. Il me dit qu'il étoit à table à Vire avec des Isles Chapdelaines & les plus notables de la Ville, lorsqu'il reçut l'Exprès que lui envoioit sa Femme. Qu'après avoir lu & relu ses lettres, & raisonné à fond sur cet incident, ils lui avoient conseillé de prendre la poste, pour venir donner ordre à la Reception d'un

Prince si respectable. Que ses Amis mêmes l'auroient accompagné s'ils avoient trouvé des chevaux de poste. Je fis tous mes efforts pour lui remontrer que ses Amis étoient de faux-Amis qui vouloient le tourner en ridicule : il n'en voulut jamais demordre. Souvent nous preferons nos souhaits, quelques injustes qu'ils soient à la vérité la plus évidente. Voiant que je ne voulois pas l'accompagner, & lui servir de Sancho dans son aventure burlesque, il m'emprunta un équipage de cheval qui sortoit des mains de l'Ouvrier & dont la broderie étoit de très bon goût, un manteau d'écarlate, mes plus belles dentelles, & mes chevaux. Je protestai que je ne voulois pas le seconder dans sa folie, ni contribuer à le faire passer pour le plus Visionnaire de tous les Hommes. Il se mit en colère, il s'emporta, & enfin il fit tant par ses importunités, qu'il obtint de moi tout ce qu'il demandoit, à la réserve de mes chevaux que je feignis être blesez. Il acheta beaucoup de viande, une quantité prodigieuse de poisson & de gibier, dont le País abonde, pour mieux regaler un Hôte si distingué, sans que les railleries généralement de toute la Ville le pussent faire desister d'une entreprise si bien concertée. Il pria Mr. le Marquis de Canisi, & Mr. le Comte d'Auxais de lui prêter leurs Chefs de cuisine, & leurs Officiers, qui étoient les plus habiles de la Province, afin que rien ne manquât pour bien regaler un aussi grand Seigneur que celui qu'il attendoit.

Il composa une harangue, qu'il me pria de
repas-

repasser , & que je voulus jeter dans le feu , & le jour que le Messager devoit arriver , il se mit en état d'aller à sa rencontre , au delà du Vé , qui est un bras de mer qui separe le Colentin du Baiffin. N'ayant pu rouver de chevaux à emprunter , il fut contraint d'en prendre un de louage , malheureusement pour son Ambassade tout des plus étique. L'équipage qu'il mit dessus valoît mieux dix fois que la monture , ce qui la faisoit encore paroître plus Rossinante. Dès le grand matin il s'achemina seul , n'ayant pu trouver personne qui voulût l'accompagner dans une si glorieuse entreprise : passa le Vé à gué , & traversa même le Bourg d'Isigny , pour pouvoir rencontrer le Doge dans le grand chemin , où il l'attendit de pied ferme , pour n'être point interrompu dans sa harangue , qu'il eut tout le temps d'étudier ; car le Messager , qui sçavoit l'heure du Gué , n'y passa que sur les deux heures après midi. Si-tôt qu'il apercevoit quelqu'un , il alloit au devant , lui demander s'il n'avoit pas vû le Messager de Carenten , & quelles personnes étoient avec lui. A la fin il vit un Homme qui avoit dîné à la Cambre dans la même Hôtellerie , où le Messager s'étoit arrêté , & qui lui assura , qu'il y avoit , avec ce Messager , une Personne de bonne mine , qui paroïssoit être de qualité , & que dans peu ils alloient être à lui. Le cœur lui batit à cette bonne nouvelle. Il n'en fallut pas davantage à notre Chevalier Quixada , pour le confirmer dans une opinion qui lui étoit si plausible , qu'il ne pouvoit pas comprendre

comment des personnes de bon sens avoient pu s'y opposer.

Enfin nous y voici: notre Champion campé dans le milieu du grand chemin, vit venir de loin l'homme de qualité en question. Il l'attendit en faisant caracoler sa Rossinante; & lorsqu'il le vit à portée, il mit pied à terre, tenant son cheval par la bride, & mettant un genou en terre, il cria au prétendu Doge: Monseigneur écoutez moi. Le Cavalier ne sçachant à qui il avoit affaire; si c'étoit un Voleur qu'il voioit devant lui, ou un Chevalier Dom-Quixote, dont il avoit tout l'air, excepté, que celui la étoit tout maigre & decharné, & que celui-ci étoit gras & replet, & ressembloit plutôt à l'Ecuyer Pança. Il lui demanda fièrement ce qu'il souhaitoit de lui? Monseigneur, reprit l'autre, sans se relever: écoutez ma harangue. Je sçai que vous êtes le Doge Serenissime de Gènes, & je suis l'Ami de M. l'Abbé Bellefert, qui me procure l'honneur de vous recevoir chez moi, où je vous attends avec une impatience incroyable. Monsieur, reprit le Cavalier, je ne suis rien moins que ce que vous pensez. Je suis le Marquis de St. Pierre, qui viens de perdre un procez de conséquence, qui m'ayant mis de mauvaise humeur, je n'ai pas voulu attendre mes équipages, & j'ai pris l'occasion du Messager pour me rendre chez moi au plutôt incognito. N'y a-t-il point quelqu'autre Seigneur avec le Messager? reprit le Chevalier, qui s'étoit retiré de la posture, où il étoit & n'avoit plus le genou en terre. Oui, répondit le Marquis

qu'ils, mais ce sont gens qui me sont tout à fait inconnus : & picquant des deux, gagna le Vé, & laissa le Chevalier dans le grand chemin attendre son Doge.

Heureusement pour lui, ce jour étoit le 19. Mai, justement celui auquel l'Eglise Romaine célèbre la Fête de St. Yves Patron des Chicaneurs ; & que l'on peut aussi appeler St. Yvre Patron des bons Beuveurs. Car ce jour là tous les Officiers de Madame Justice, depuis le Premier President, jusqu'au dernier des Recors se régalent ; ravis d'avoir un Saint, vrai ou chimerique, de leur corps.

*Sanctus Yvo-
Erat Brito
Advocatus & non Latro,
Res miranda!*

*Yves, des Chicaneurs le Patron venerable ;
Fut Saint, quoique Breton,
Avocat, non Larron,
Chose admirable!*

On célèbre à Carenten cette fête d'une manière tout à fait extraordinaire. Suivant la consequence de l'Officier à qui on donne le bouquet le jour de St. Yves pour l'Année suivante, ce qui se fait en l'Eglise, où après une Messe qui se chante en musique, l'Officier qui regale ce jour là, va porter un pain & un bouquet à l'Officier qui doit regaler l'année suivante, après quoi il fait distribuer à tout le Peuple des pains detrempez avec des œufs,

ceufs, que l'on appelle torquettes, & à chaque particulier un peu distingué un bouquet. La fête dure quelques fois huit jours, comme elle fit l'année dont il s'agit, que Mr. de la Londe Lieutenant General du Presidial de Carenten rendit le bouquet. Le premier jour il régala tous les Officiers & toute la Noblesse. Le second jour toutes les Dames de la Ville & des environs. Le troisiéme jour les notables Bourgeois : après quoi il recommença la ronde. Toutes ses tables furent servies avec une magnificence que l'on peut dire roiale. Pour l'ordinaire le Tenant, dans cette depense, est secondé par ses Amis. Tel lui envoie une pièce de vin, tel autre une tonne de cidre, qui dans ce canton la est delicieux ; il faut en avoir bû, pour être convaincu de sa bonté : si on pouvoit, le transporter ailleurs, sans alterer son excellence, on le prendroit pour du vin d'Espagne, tant il est, d'un beau coloris, leger & de bon goût. Tel autre fait present à l'Officier qui regale d'un beef gras ; tel autre de veaux & de moutons. La volaille & le gibier, lui sont donné par profusion. Uneannée précédente celle là, le nommé Mr. de St. Julien Lieutenant du Vicomte fut accablé de presents. Sa maison avoit été brûlée l'année d'aparavant. On lui donna des materiaux pour la faire rebâtir deux fois plus magnifique qu'elle n'étoit. Un seul Seigneur lui envoie toute la charpente dont il avoit besoin, & au delà : les beufs lui furent donnez par douzaines. Enfin toute la Noblesse des environs, qui est peut être la plus riche

riche de France, le régala à l'envi de presens magnifiques. J'ai vu une autre année Mr. de Boisgrimot Lieutenant General, car il y en a deux dans ce Presidial, faire servir pendant huit jours trois tables, où tout ce qui court ou rampe sur la terre, tout ce qui vôle dans l'air, ou qui nage dans l'eau de plus rare & meilleur, fut servi avec une profusion & une délicatesse exquisite. Quel honneur pour St. Yves le Dieu Titulaire de la chicanne ! Toutes les Personnes de distinction des environs de la Ville viennent y participer à cette fête.

On peut de la juger si notre Chevalier pouvoit choisir un jour plus heureux pour se profiter. Un peu après que nous fîmes à table, Mr. de la Londe Tenant de la Fête me demanda pourquoi je n'avois pas été au devant du Doge, avec le Chevalier mon Ami ? Il me fut facile de lui en rendre raison, & de lui faire entendre que je n'y voulois aller qu'avec lui & le corps de la Ville. Chacun raisonna sur la vision du Chevalier : on broda sur la matière ; elle étoit trop belle pour être ménagée dans une si bonne Fête, où l'on ne cherchoit qu'à se procurer de la joie. On s'échaufa ; enfin on poussa la chose au dernier ridicule. Mr. de la Londe Lieutenant General fit appeller le nommé Isaac Hays tambour de la Ville, il lui ordonna de battre la caisse pour assembler tous les petits Garçons, auxquels il commanda d'environner le pauvre Chevalier, lorsqu'il rentreroit dans la Ville, & de l'amener dans l'Assemblée. Elle se tenoit chez Mr. le Ba-

ron de Gyé, dont la Maison contenoit les plus grandes sales de Carenten.. Justement dans cet instant Mr. le Marquis de St. Pierre vint à passer au travers de la Ville qui n'a que deux portes. On en avertit Mr. de la Londe, qui sortit promptement au devant de lui, avec plusieurs autres Officiers, qui l'inviterent à venir se regaler avec nous. On le pressa de si bonne grace, qu'il ne put se défendre d'y entrer. Quelque peu après qu'il fut à table, il demanda quel étoit l'Avanturier qui venoit de l'apostropher au dela d'Issigny, & qui avoit voulu le haranguer en qualité de Doge de Gènes? Les éclats de rire redoublèrent. On lui conta l'affaire, & l'on resolut de pousser la plaisanterie jusqu'au bout. Tous les Juges & les Avocats se revêtirent de leur grandes robes noires, le bonnet à cornes en tête; sans oublier les grands rabats & les perruques quarées. On fit venir tous les Huissiers, Sergeans & Recors qui se regaloient en leur particulier, pour environner le Chevalier lorsqu'il paroîtroit, & le conduire, sans l'outrager, en l'assemblée. On distribua de l'argent à tous les peits Garçons qui étoient assemblez pour crier après lui: Vive le Doge. Je crus que sa Femme, qui voioit de ses fenêtrés tous ces preparatifs, auroit assés d'esprit, pour envoyer au devant de son Mari l'avertir de la confusion qu'on lui preparoit, & lui-conseiller d'aller passer le reste du jour chez quelque Ami à la Campagne. Mais non: elle étoit trop bien prevenüe de l'arrivée du Doge chez elle, où l'on travailloit à la patisserie & aux

ragoûts de la belle manière, & où il y avoit plus de dix broches garnies d'excellent gibier prêtes à coucher devant le feu, dès qu'elle apercevrait le Serenissime. Elle étoit ravie même qu'il pût entrer aux acclamations de tant de Peuple, qui devoient faire reconnoître au Doge l'estime que la Ville faisoit de son Mari. Il parut à la fin ce Mari sur les cinq heures après midi : mais malheureusement point de Doge : il étoit seul, ne l'ayant point trouvé parmi les équipages du Messager, après une curieuse recherche. Cependant il ne le fut pas longtemps seul. Les Huissiers s'approchèrent de lui ; saisirent son cheval par la bride. Il voulut mettre la main au pistolet. On le désarma doucement. Une Legion d'Huissiers, de Sergeans, de Recors l'escortoient, pendant que tous les enfans & toute la Populace crioient : Vive le Doge. Tout le Presidial, la Vicomté, l'Élection, enfin toute la Justice sortit au devant de lui en robes & en bonnets. Jamais il ne s'étoit trouvé à pareille fête : il ne s'attendoit pas à un tel triomphe. On le tenoit à cheval malgré lui. Tous les Huissiers & Sergeans étoient verge haute. Enfin après que les Officiers eurent imposé silence au Peuple, Mr. de la Londe prit la parole, & d'un ton tout des plus sérieux lui dit : Vous voyez Monsieur toute la Justice en corps sortir au devant de vous, pour vous féliciter, & vous conjurer de nous faire participans de votre bonheur, en nous montrant sa Grandeur Serenissime le Doge de Gènes. Nous savons que vous avez fait chez vous des

preparatifs magnifiques, pour le recevoir dignement; mais en attendant que vos viandes soient cuites, il nous fera beaucoup d'honneur d'entrer un moment avec nous, pour s'y rafraîchir, & nous n'épargnerons rien pour le régaler autant que nous l'estimons: & vous conjointement avec lui redoublez la joie de toute l'assemblée.

Le pauvre Chevalier Bascon sembloit pétrifié sur Rossinante où on le tenoit à quatre. Il avoit eu la precaution de rouler sa houlle, & mes fourreaux de pistolet dans mon manteau attaché derrière le grison de son ame. Les yeux baïssés, pâle & à demy mort, il repondit au Lieutenant General: Achevez de me donner le coup de la mort, Monsieur, ou laissez moi la liberté de me le donner à moi-même; car dans l'état où je suis, la mort, qui finira ma confusion, me sera douce. On voulut le faire revenir; mais le voiant dans la dernière consternation, la Justice quittant tout d'un coup l'ironie, pour faire place à la pitié, eut la charité de le laisser aller chez lui cacher sa honte. On empêcha même la canaille de l'y poursuivre. Bien loin de se mettre à table, & de s'y réjouir avec sa Femme des bons mets qu'ils avoient préparé pour le Doge, il se mit au lit, où il pensa mourir de douleur. Il y fut arrêté plus de quinze jours par une grosse fièvre qui le falloit, & me fit craindre pour sa vie. Il me fut impossible de le consoler: il me regardoit avec des yeux égarez, & ne me disoit que ces paroles: Ah! si je vous avois cru! Sa Femme étoit au desespoir aussi bien que

que ses Enfans. Ils disoient rage de l'Abbé Bellefert, qui étoit la cause innocente de leur malheur. En vain je voulois le justifier, comme il étoit très facile; ils entroient tous en fureur, quand je leur en parlois. Jamais ils n'ont voulu le voir ni entendre sa justification. Cette Avanture, digne au fond d'un Railleur en titre d'office, a causé sa ruine & celle de sa Famille. Car il lui falut quitter son emploi, dont il avoit un très grand besoin. Il ne pouvoit sortir de chez lui, sans être assailli d'un tas de canailles qui crioient après lui au Doge. Trois Fils qu'il avoit, confus de l'imprudence de leur Pere, s'enrôlerent dans la Cavalerie. L'Ainé y fut tué, & les deux autres, apres quinze années de service, revinrent chez eux estropiez. Sa Fille ainée mourut de deplaisir. Son malheur le poursuivit à Vire, d'où ses Compatriotes, qui sont des Railleurs jurez, le contraignirent de se retirer à sa Campagne, où je l'ai vu depuis dans une triste situation, pestant fort contre le Doge, & plus contre le Sujet qui lui avoit fait quitter sa Superbe Republique, pour venir rendre ses hommages à une Puissance superieure & redoutable.

Je croi mon cher Lecteur que vous ne regretterez pas le temps que vous emploierez à lire ces histoires veritables comme je ne plains pas celui que j'ai mis à vous les écrire: Ce sont de ces faits qui ne dévoient jamais nous échaper, & dont la singularité rejouit les plus melancoliques.

Mais revenons à mes Compagnons, jamais trois Hommes n'ont été plus unis, que nous

l'étions, Messieurs d'Hamilton, Schrader, & moi. Nous n'avions qu'un cœur, & qu'une ame. Jamais la moindre contradiction, toutes nos heures étoient réglées sans affectation, mieux que dans plusieurs Couvens. La vie innocente que nous menions, sembloit si douce à Mr. d'Hamilton qu'il me pria d'en faire la description en Vers, & pour lui obéir voici ce que je fis; ce que je n'apporte pas ici par vanité, mais dans la seule vue d'animer ceux qui se trouveront dans la même peine à faire le semblable, loin de s'abandonner au désespoir.

STANCES IRREGULIERES.

EN VERS LIBRES.

*Daphnis conte, je te prie,
Comment je dirige ma vie,
Et comment secondé de l'Être Souverain,
Malgré mon sort, malgré l'envie,
J'use de ma Philosophie
Pour adoucir l'aigreur de ce sort inhumain.*

*J'implore le secours de la suprême Essence:
Dieu seul conserve ma raison:
Par la force de l'Oraison
J'ai su fléchir, un Dieu plein d'indulgence;
Et sa bonté m'a donné la science
De convertir en bien le mal de ma Prison.*

Puis-

Puisque tu veux ici me découvrir ton ame,
Et me donner ton cœur,
Je te donne le mien, & je veux que sa flâme
Brûle au milieu des eaux, dont l'indigne rigueur
Submerge sa candeur,
Et voudroit l'abîmer dans cet égoût infâme.

Je ne veux rien cacher à ton fidelle amour :
Je te proteste donc que c'est une injustice
De m'enfermer dans cette affreuse tour.
La faveur d'un Grand Roi fait ici mon supplice :
Ce qui m'attachè aux fers c'est l'ingrate avarise.

Pour adoucir mon sort cruel,
Je me regarde en criminel.
De Léze-Majesté qui lance le tonnerre,
Et qui m'eût brisé comme un verre,
Si son cœur paternel
N'eût retenu sa main, quand je lui fis la guerre.

Je remets dans mon souvenir
Les forfaits dans souvent j'ai souillé ma jeunesse.
Où serois-je aujourd'hui, si sa main vengeresse
Par un coup éclatant eût voulu me punir ?
Nageant sur l'onde amère où mon ame est plongée,
Voici comment je passe la journée.

Le matin, lorsque je m'éveille,
Avant que d'entrouvrir les yeux,
J'élève mon esprit aux Cieux ;
Je tâche de fermer & le cœur & l'oreille,
A toutes les tentations,
Priant Dieu de régler toutes mes actions.

J'excite ma douleur, je déteste le crime ;
 Je fais un aveu solennel
 Que je suis un grand criminel :
 Je m'offre au Seigneur pour victime ;
 Et je demande à Jésus-Christ,
 D'effacer dans son sang un péché qui l'aigris.

Je sors du lit & je m'habille,
 Ce que je fais en un instant ;
 Car une méchante guenille,
 Depuis deux ans usée est mon seul ornement.
 Je regrette l'excès de ce luxe inutile,
 De mon cœur autrefois stérile amusement.

Je me dis : souviens toi, que tu n'es que poussière ;
 Que tu tiens ces habits du péché de ton Père ;
 Ce sont les monumens de son fatal orgueil :
 Et que dans le cercueil,
 Qui terminera ta carrière,
 Tu n'emporteras qu'un linceul.

Je me jette à genoux pour faire ma prière,
 Et je la fais du fond du cœur :
 Je prie ardemment le Seigneur
 De m'éclairer de sa vive lumière,
 Pour rendre gloire à sa Grandeur ;
 Et que sa main me guide en mon âpre carrière.

Qu'aux sentiers de ses Loix j'asermisse mes pas :
 Que je sois insensible aux traits de l'injustice,
 Que détaché du vice,
 De ce monde trompeur j'évite les apas ;
 Et que mon ame enfin, de sa lumière ornée.
 Passe, sans l'offenser, toute cette journée.

ou l'Histoire de la Bastille. 231

Ensuite je fais mon grabat,
Qui semble un moule du Sabat,
Composé d'un bandet, d'une vieille paille,
Des lambeaux d'un dur matelas,
Des raptasseres de deux draps,
Où j'ensevelis ma carcasse.

Sans pavillon, rideaux, dossier, ni ciel de lit,
Enfoncé dans l'obscur réduit
D'une épouvantable tanière,
J'ai pour ma couverture un pan de serpillière;
C'est là que je passe la nuit,
Quand un sommeil forcé veut fermer ma paupière.

Muni d'un doigt de vin,
Et d'un morceau de pain,
Je fais ensuite ma lecture.
J'ai pour tout livre un Testament Nouveau,
Seule manne où mon âme a trouvé la pâture
Qui me soutient dans ce tombeau.

A ce livre borné
Je tâche d'en nourrir mon âme;
D'en tirer quelque sainte flamme
Qui brûle un feu secret qui m'avoit suborné:
Ce Livre m'embrasant du feu qui vivifie,
Je demeure tranquille en dépit de l'envie.

Pénétré de douleur & de confusion,
Pour me connoître à fond je rentre dans moi même;
Et de mon foible cœur voyant l'ambition,
J'en fais un sacrifice à la bonté suprême;
Je l'invite à calmer son agitation.

Je

232 *L'Inquisition Française*

*Je repasse à loisir les excès de ma vie ;
Et lorsque ma douleur,
De quelques pleurs suivie ,
En a lavé mon cœur ,
Je les offre au Seigneur :*
C'est lui qui me soutient ; c'est lui qui me châtie .

*Un tron de quatre pieds dans toute sa hauteur ,
De trois dans sa largeur
Et barré d'une double grille ,
Laisse entrer le Soleil , qui ne vient qu'en trem-
blant ,
Me visiter une heure , en Été seulement ,
Et me semble éclipsé , de quelqn' éclat qu'il brille .*

*Même on me l'a caché pendant plus de trois mois ,
Quand dans un cachot noir & réduit aux abois ,
J'étois privé de sa lumière .
Enseveli tout vif dans cet affreux tombeau ,
J'ignorois quand ce grand flambeau
Aloit recommencer , ou finir sa carrière .*

*C'est par cette fenêtre , ou plutôt par ce tron ,
Qu'aux fosses du château ma vue étant bornée ,
Je vois un avide matou ,
Qui guette une souri toute une matinée :
On s'admire l'instinct d'un petit animal ,
Qui fait de ma prison l'image en mignature ;
Tendant le piège fatal .
Qui lui livre le sang , par un trait déloial ,
D'une petite créature
Qui ne lui faisoit point de mal .*

*Quand je vois rendre les filets
À cette subtile Aragnée ,*

Pour y prendre quelques bibets ,
Je vois ma triste destinée :
Je vois briser sa toile au turbulent frêlon ,
Tandis qu'elle devore un foible moncheron.

Ainsi s'opprime l'innocence ;
Pendant qu'un scélérat ,
Pour qui trop aduce est la potence ,
Perdant le souvenir de sa basse naissance ,
Fait briller son orgueil dans un pompeux éclat ,
Qui reproche à son cœur ses larcins sur la France.

Je vois le Passereau
Faire l'amour à sa femelle ,
Quand la belle saison s'orne d'un Ciel nouveau ,
Et chassant les frimats rapelle l'Hyronnelle.
Voilà tous les plaisirs de mon triste tombeau :
Mon esprit se délasse à cette bagatelle.

Animé par les chans de la troupe charmante
Des habitans de l'air , souvent comme eux je
chante ,

Pour adoucir mes maux ;
Dans mon afreuse cage
J'imite leur ramage ,
Et sur mes airs usez je fais des chants nouveaux.

De joiëux passereaux une troupe s'empresse
À me visiter le matin :
Je les amorce avec du pain ;
En le mangeant ils ont l'adresse
D'éviter avecque finesse
Les apas que leur tend ma main.

L'Inquisition Françoisë

Plus abaissé qu'une chenille
 Sous les durs bareaux de ma grille,
 Tout vivant je suis au tombeau :
 Pour moi sont morts Bacchus , Momus , Flore
 Et Pomone ,
 Et je ne connois plus de Printemps ni d'Aut-
 tomne :
 Pour moi tout est hyver , jamais de renouveau.

Pendant plus de deux ans , pour chasser la froidure ,
 De notre sépulture ,
 Je n'ai vü que le feu qui trompe un papillon ,
 Celui de la chandelle.
 L'Hyver m'a fait trembler sous sa glace mortelle :
 Ici le bois Et le charbon
 Sont par Corbê mis au billon.

Souvent je contemple l'usage
 Que St. Mars , qui se croit sage ,
 Fait de l'or qu'il entasse , imitant la fourmi :
 Par lui chaque ducat est mis dans la balance ;
 Il garde son trésor avecque vigilance ,
 Et ne remplit jamais ses coffres à demi.

Sa main est souvent occupée
 A compter toute une journée
 Le gain de son crime entassé
 L'or l'altère de sang , il le met en haleine ;
 Il lui forge un plaisir de la bizarre peine
 Que lui donnent les soins de son or amassé.

Ma Muse , pour charmer la rigueur de mes fers ,
 Souvent me dicte quelques Vers
 Sur diverses matières ;
 J'ai tracé des Sonnets en forme de prières ,
 Les

Les souffrances de J'esus-Christ,
Et les chants qu'à David dicta le Saint Esprit.

En prose j'avois fait quelques pieux ouvrages,
Entr'autres les Devoirs d'un fidelle Chrétien :
La Recherche du grand Et du souverain bien :
J'avois du Testament commenté les Passages ;
Mais mon Ami Corbeau
A tout jetté dans l'eau.

Après ma méditation,
Que me fournit d'un Christ la Sainte Passion,
Le Paradis, l'Enfer, la Mort, ou ma misère,
De Dieu la contemplantion,
A dix heures je fais encore une prière.

Je sçai que c'est par là qu'on peut fléchir le
Ciel,

Adoucir l'amertume
D'un chagrin plein de fiel,
Qui nous mine, Et qui nous consume,
Et la changer en miel
Malgré tous les assauts de l'Ennemi cruel.

Repa de cette manne pure,
Qui sert aux Saints de nourriture,
Je la quite à midi, pour me nourrir du pain,
Que me donne à regret une barbare main :
Je bénis la bonté divine
Qui m'a soumis à sa léfine ;
Et soit bon, ou mauvais
Je m'en nourris en paix.

Je rends grace à l'Auteur, l'Ame de la Nature,
Qui repait le Corbeau,

Le

Le moindre insecte, un vermisseau,
 Qui donne à tous sa nourriture.
 Je déteste l'excès des mets délicieux,
 Dont l'appareil flatoit & ma bouche & mes yeux.

Ma réfection étant faite
 Je me lève & marche à grands pas,
 Pour rendre d'un mauvais repas
 La digestion plus parfaite.
 Je chante un Pseemme, une Hymne, on sou-
 vent jerepète
 Ce que je sçai de beau pour ne l'oublier pas.

Après je fais quelque petit ouvrage
 J'applique à mes habits souvent quelques morceaux;
 Pour ne les pas laisser tomber tout en lambeaux
 De Raptasseur on fait ici l'apprentissage.

Très souvent je ne sçai sous quelle heure l'on
 vit:
 Cependant je possède une montre assés bonne;
 Petit boisseau du tems, qui formant sa couronne
 Sur un cercle nommé qu'une éguille circuit,
 Fixe sur le cadran une heure qui s'enfuit,
 Et marque chaqu'instans que le Seigneur nous
 donne.

A neuf heures je me retire,
 Pour repasser ce que j'ai fait le jour.
 De Dieu j'implore le secours;
 Je tâche d'obtenir que sa bonté m'inspire
 Sur ce que j'ai commis, une vive douleur,
 Contre moi, mon Prochain, ou contre sa Gran-
 deur.

Ainsi je finis ma journée

En humble Pénitent :

*Je frappe, presse, prie, attendant le moment
De voir, par le Seigneur, ma grace interinée,
Lors je me mets au lit, pensant au monument,
Où mon corps attendra le dernier jugement.*

*Ainsi donc ma raison plus forte que mes chaînes,
S'exerce à soulager mes peines,
Et me met au dessus du mal :
Pour mieux soutenir mon courage,
Du soin de plaire à Dieu je fais tout mon ouvrage ;
C'est lui seul qui me rend égal.*

Sans sa main, mon ame abatüe,

Seroit à peine soutenüe :

Mais elle fait ma fermeté ;

Elle me salue du naufrage.

Fais donc finir l'orage :

*Et me mets dans le Port, Seigneur, en sûreté
Par la mort, ou la liberté.*

·Ce bon Israélite les trouva si bien de son goût qu'il les aprit par cœur ; & ce qui m'en plut davantage , il les mit encore mieux en pratique ; car c'étoit véritablement un Homme de bien. Il étoit de la Religion Réformée : il a mieux aimé mourir , que de la changer. Il étoit fort craignant Dieu , & avoit beaucoup de piété. Quand le matin Mr. Schrader vouloit le faire parler , avant que d'avoir commencé sa prière, il ne lui répondoit autre chose qu'à *Jove principium*. Il avoit demeuré dans le même Village d'où étoit le Pere du Grand Colbert, dont il sçavoit

voit des choses très particulières , & qui ne seront jamais sçües que de moi , puis que ce pauvre Gentilhomme est mort , comme je le dirai plus bas. Pour Mr. Schrader il étoit plus atentif à inventer quelque machine , à fabriquer quelques instruments , qu'à l'importante affaire de son salut. Aussi son Frere m'a dit qu'il a abjuré sa Religion dans la Bastille , après s'être coupé la veine , pour se faire mourir par désespoir : ce que j'ai bien de la peine à croire ; car tout ce que m'a dit ici cet Aîné , m'est fort suspect. Au contraire j'avois appris à la Bastille que tout ce que celui-ci attribué à son Cadet , lui étoit arrivé à lui même. Entre eux le débat. Ce que je puis dire de positif c'est que le Cadet m'a paru aussi sincère & constant , que j'ai reconnu l'autre volage & indiscret. Il est venu ici sans un sou , a trouvé le secret de s'y faire habiller , aussi bien que son Laquais , & d'y vivre en grand Seigneur , de même qu'à Hamptoncourt , se faisant apeler le Baron de Peck , dont il se donnoit les airs ; & s'est à la fin éclipsé , pouri de dettes , sans dire adieu à Personne. J'ai appris qu'il est sorti de Londres aussi léger d'argent , qu'il y étoit entré , s'étant abandonné aux soins de la Providence , & à la générosité de S. Ex. M. le Comte de Volcra Ambassadeur de l'Empereur à Londres pour le suivre à Vienne , où il dit que S. M. I. l'a fait Baron , & Capitaine de Cuirassiers : je souhaite que les effets répondent aux paroles , & qu'il fasse là une aussi bonne figure , qu'il en a fait ici une irrégulière. Un Ministre de distinction de
S. M.

S. M. le Roi de la Grande Bretagne, m'a affirmé, que le Cadet, & un autre de ses Freres, étoient tous deux en Allemagne au Service de S. M. dans le Régiment de Pompieton, dont la Cour étoit fort satisfaite.

Mais rentrons dans la première chambre de la Tour du Puits, pour dire ce qui s'y passa, & comment nous en sortimes. J'ai dit que Mr. Schrader étoit tout nud, & qu'au mois de Décembre nous n'avions pas encore de fenêtre à notre cachot. Il est vrai qu'on lui apporta la robe de chambre de Mariane, cette prétendue Magicienne dont j'ai rapporté l'Histoire dans mon Premier Tome; mais outre qu'elle n'étoit que d'une méchante toille raïée, toute usée, déchirée & sans doublure, c'est qu'elle étoit si sale, si graisseuse, & si pleine d'ordure, qu'elle faisoit mal au cœur. Mr. Schrader ne voulut pas la prendre. Boutonnière nous dit que cette jeune Fille étoit condamnée à passer le reste de ses jours entre quatre murailles, au pain & à l'eau. Le Gouverneur avoit soin de mettre ses chevaux & ses chiens à couvert de l'injure du temps; mais pour des Prisonniers, dont il tiroit la quintessence, il en remettoit le soin à leur industrie, & à la Providence. Quoiqu'il ne lui en auroit rien coûté pour nous mettre à l'abri, en faisant faire une fenêtre, puisque le Roi paie tous ces sortes de frais. Mr. Schrader frapa un peu vivement à la porte, pour prier un Officier de monter, & de voir, si nu, comme il étoit, & sans feu, il pouvoit résister au froid excessif qu'il faisoit, sans avoir une fenê-
nêtr

nêtre pour nous garantir du moins des vents cruels qui régnoient dans cette saison rigoureuse. Rien n'étoit plus raisonnable, que de lui accorder de si justes demandes : mais c'est parce que cela étoit raisonnable que les Officiers n'y vouloient pas faire attention. A midi le Porte-clefs me dit de m'habiller, & que Mr. du Joncas me feroit descendre l'après midi pour me parler. Je le fis, & je passai toute l'après midi envelopé dans mon manteau, sous lequel je tenois embrassé Mr. Schrader, qui trembloit à faire craquer ses dents; tandis que Mr. d'Hamilton trembloit d'un autre côté, envelopé dans sa couverture. Cependant nous nous consolions mutuellement, dans l'esperance que mon éloquence seroit assés pathétique pour fléchir Mr. du Joncas, & l'engageroit à nous mettre dans un lieu où nous serions moins rigoureusement. C'étoit un Dimanche 16. du mois de Décembre de l'Année 1703. Vainement j'attendis toute l'après midi : soit que Mr. du Joncas eût eu des affaires, soit qu'il m'eût oublié, il ne me fit pas descendre. Pour nous en consoler on nous apporta un très mauvais soupé. Mr. Schrader principalement, n'avoit qu'un os tout décharné, qui sembloit avoir été arraché à un des mâns de la cuisine, pour l'apporter à ce pauvre jeune homme, qui de l'apetit dont il étoit, auroit fait une terrible brèche à une épaule de mouton, s'il ne l'avoit pas coulée à fond. Non sincérement, il n'avoit pas une once de viande, & Dieu sçait quelle viande! Le Porte-clefs me dit que je n'eusse pas à me deshabiller,

habiller, & que Mr. du Joncas me vouloit voir après soupé. Mr. Schrader voulut encore fraper pour faire monter un Officier, tant pour lui montrer son mauvais soupé, que pour lui faire voir l'état déplorable où il étoit. Je m'oposai à son dessein tout de mon mieux, lui rémontrant que j'allois parler pour lui, avec énergie, au Lieutenant de Roi, qui étoit un Homme fort judicieux, & le seul équitable qui fût à la Bastille. Je lui donnai même tout mon soupé pour le consoler du sien, & je le priai très instamment de s'en accommoder, parce que je ne voulois ce soir là manger qu'un croûton de pain, & boire un doigt de vin. Enfin il frapa à la porte malgré Mr. d'Hamilton & moi. Le Major monta dans le moment que Mr. Schrader paroissant apaisé commençoit, à mon instante prière, à manger mon soupé : Mr. d'Hamilton en aloit faire autant, & moi envelopé dans mon manteau, je les regardois faire ; lorsque le Major entra dans notre chambre, si yvre, que les yeux lui sortoient de la tête, suivi de Boutonnière & de Ru. Par où il debuta, sans écouter les raisons de personne, en effet il n'en étoit pas en état, il se mit en posture de décharger sur la tête de Mr. Schrader un coup d'un gros bâton dont il étoit armé. Je fis un cri qui l'arrêta, & me débarassant promptement de mon manteau, je me saisis de la chaise, sur laquelle j'étois assis, pour repousser la force par la force : tandis que Mr. d'Hamilton s'élança comme un oiseau par dessus la table, sans toucher à rien, & se dégageant de sa

couverture, avec une agilité extraordinaire, parut tout nud en Athlète qui alloit combattre; & son cœur lui fit choisir Ru, comme le plus redoutable des trois Adversaires. Dans le même instant Mr. Schrader s'étoit saisi de son pot de chambre, seule arme défensive qu'il trouva sous sa main, dans l'intention de l'appliquer sur le visage du Major. Ru, pour cette fois plus raisonnable que cet Yvrogne, le prit par le travers du corps, & le jeta dans la montée, pendant que Boutonnière, tout tremblant, nous prioit d'avoir égard, que cet Homme fougueux avoit perdu la raison. Ru, après s'être débarassé de son furieux, rentra dans notre chambre pour nous apaiser, & nous promit qu'il nous feroit rendre justice; & après nous avoir parfumé chacun d'un baiser à l'œil & encore pire, il sortit avec Boutonnière, & nous laissa rendre grâces à Dieu de ce que la Scène n'avoit pas été ensanglantée. Que dis-je? de ce qu'elle s'étoit passée sans coup férir. Qui auroit cru, à voir l'animosité des combattans, *pila minantia pilis*, non le fer, mais déjà le pot de chambre brillant dans la main, que l'action se fût passée sans tête cassée, ni bras rompus? Mais il n'est pas encore tems de crier victoire: *in cauda venenum.*

Le lendemain à la pointe du jour Bourgouin vint m'avertir de me tenir prêt pour descendre dans le moment, & comparoitre devant Mr. du Jonças. Il dit aussi à Messieurs d'Hamilton & Schrader de sortir du lit, & de s'habiller de leurs guenilles. Le pauvre Porte-clefs étoit tout triste, ce qui me
fit

Et conjecturer, que l'air du bureau n'étoit pas bon pour nous. A tout hazard je dis adieu à mes Compagnons, doutant fort que nous nous revissions jamais. En effet c'est la dernière fois que j'embrassai Mr. d'Hamilton, & je ne sçai si j'aurai le plaisir de revoir Mr. Schrader. Puisque je vais être séparé de Mr. d'Hamilton je veux auparavant placer encore ici l'Histoire suivante qu'il nous conta quelque tems auparavant. Il nous dit qu'il avoit été mis peu après son emprisonnement avec le nommé Mr. César Ministre Suisse, dont tout le crime avoit été de faire quelques mariages prohibez par les ordonnances du Roi. Ce bon Suisse étoit à ce qu'il affirma à Mr. d'Hamilton Aumônier d'une Compagnie au Régiment des Gardes, lorsqu'un matin on lui envoya un carosse de la part de quelqu'un de sa Nation, qui se voiant à l'article de la mort, l'invitoit à le venir consoler. Il ne fit aucune difficulté d'exercer une fonction si charitable: il monta en carosse & se laissa conduire par plusieurs longs & differens detours dans une grande maison, qu'il ne connoissoit pas plus que la rue où elle étoit scituée. Des Gens inconnus le reçurent à la porte & le firent monter dans un appartement, qu'on referma à clef si-tôt qu'il y fut entré. Au lieu d'un mourant il parut dans cet appartement magnifiquement meublé, une Femme parfaitement belle, qui étoit dans un deshabilité tout des plus propres & des plus riches. Elle s'approcha de lui avec un air grave & doux, & lui demanda, non sans rougir, s'il seroit d'humeur à gagner

gner cinquante Louïs en fort peu de temps. Ce pauvre bon-Homme qui ne se voioit pas d'une tournure à exciter la moindre passion, fut fort embarrassé que répondre, outre qu'il craignoit Dieu, il n'y avoit que la Patrie qui pouvoit faire augurer favorablement de sa personne; car ni son age, ni sa bonne mine, ne promettoient rien de bon pour lui. Cependant la Dame qui sourioit de son embarras, s'étant approchée de lui, la gorge à moitié découverte, étalant des charmes capables de faire convoiter tous les Ministres des Treize Cantons, & l'Abbé de St. Gal lui même avec tous ses Moines, lui dit: quoi, Monsieur, vous êtes long-temps à vous refoudre; est ce que cinquante Louïs ne sont pas bons à gagner de ma main? Elle fit briller l'or fatal aux yeux de l'Homme du Seigneur; or moins seduisant cent fois que tous les attraits qu'il voioit, & qui lui arrachèrent malgré lui un soupir pour ceux qu'il ne voioit pas. Ah Madame! lui dit-il, que l'Homme le plus juste se trouveroit embarrassé, s'il étoit en ma place! & le feu lui montant au visage, il se jetta à genoux pour mieux exprimer sa confusion. Madame continua ce pauvre Athlette, je suis persuadé que je vois ce qu'il y a de plus beau au monde; mais je sçai encore mieux que Dieu me voit & vous aussi. Ce mot prononcé en tremblant, & la charité de la Dame achevèrent de le tirer d'intrigue. Levez vous, lui dit-elle, c'est à moi de me mettre à vos genoux, si c'est la coutume en Suisse que lors de l'administration du mariage, on se mette à ge-

à genoux. Les cinquante Louïs que je vous veux donner, c'est pour obtenir de vous la grace de me marier avec ce jeune Monsieur. Alors il sortit de la ruelle du lit un Adonis d'une beauté charmante, & dont les attraits pouvoient faire paroli à ceux de la Dame séductrice. Il joignit agréablement ses prières à celles de sa Maitresse pour obtenir du Ministre la grace de les unir, jusqu'à ce que la mort, qui termine tous les plaisirs, vint les séparer.

Le Ministre passant de la confusion dans la crainte, peut être de l'amour, du moins de l'émotion dans la colere de se voir berné, fit le rigide, & protesta qu'il ne pouvoit marier deux personnes qu'il ne connoissoit pas, sans les formalitez ordinaires; qu'il en sçavoit trop les conséquences. Plus l'Amant & l'Amante vouloient lui persuader qu'il n'en courroit aucun hazard, plus il faisoit le difficile, & affirmoit qu'il n'en feroit absolument rien. Alors l'Amant entra dans un cabinet, d'où il revint un moment après le pistolet à la main, & la fureur peinte sur le visage lui jurer, que s'il ne faisoit pas promptement la cérémonie de bonne grace, il alloit lui casser la tête, & le faire enterrer dans son jardin: qu'il eût à délibérer promptement entre cinquante Louïs & la mort.

Le pauvre homme tout tremblant abrégé la cérémonie tant qu'il put, signa un certificat qui étoit tout prêt, qu'il lut entièrement à la reserve des noms de très haut & puissant Seigneur Mr. Le Marquis *** & de très Illustre Dame *** & prit les cinquante louïs.

Au mouvement d'une sonnette, on vint retirer le pauvre Prédicant d'embaras ; on le fit remonter promptement dans le même carrosse dans lequel il étoit venu, dont les portières étoient abatües, & après une course d'une heure, on lui fit mettre pied à terre dans la Campagne hors la porte St. Jacques : alors le Cocher retourna à Paris à toute bride.

Peu de tems après un particulier vint le prier de boire. Quel est le Suisse qui pourroit rejeter une proposition si juste ? L'Inconnu fit tant trinquer le Prédicant Helvétique, que l'ayant réduit au point qu'il desiroit, il ne put lui refuser la grace de le marier avec une vieille Veuve, qui devoit lui donner dix louis pour le plaisir qu'il lui procureroit. Celui ci en amena un autre : cét autre un troisième : ce troisième un quatrième : si bien qu'en peu de temps le bon Homme alloit se voir le plus riche Ministre de toute la Suisse, sans le vigilant Mr. d'Argenson qui vint troubler tout le négoce. Ce n'est pas sans mystère qu'il a fait mettre des Coqs aux lanternes de Paris. Ce Hieroglyphe veut dire bien des choses ; & entr'autres que ce Ministre est un terrible Coq en bien des façons. Il plume la poule sans se mettre en peine de ses cris. Sa vigilance tient tout Paris alerte, & son chant aigu & glapissant empêche bien les Parisiens de s'endormir dans la molesse. Ce Maître Coq découvrit donc que Mr. César donnoit des Coqs aux Poulettes de Paris, contre la défence du plus grand Coq de tous les Coqs. Il n'en fallut pas

pas davantage pour faire mettre ce charitable Ministre sous les ergots du Maître Coq ; & delà dans les griffes des Harpies de la Bastille, où on lui fit souffrir des tourmens au delà de toute expression. Car j'ose protester qu'un Ministre est plus privilégié que les autres pour bien souffrir. On peut dire que c'est le morceau favori pour Bernaville, qu'il dévore avec une faim canine. Il le rôtit à petit feu, l'arrose des propres larmes du souffrant, & après en avoir exprimé tout le jus, il le ronge jusqu'aux os. Mr. César fut réduit dans un état déplorable en très peu de tems. Mr. d'Hamilton nous dit que lors qu'il étoit avec lui, que ce Saint Homme n'avoit qu'un ulcère qui le couvroit entièrement depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds ; quoique ce pauvre Homme, étoiant se délivrer des mains implacables de ses Bourreaux ; ou du moins recevoir quelque soulagement à ses maux, à la persuasion du *vénérable Père Riquelet*, eût abjuré sa Religion : ce qui n'a pas empêché ce misérable séduit, de mourir en enfer accablé de misères & pénétré des douleurs les plus aigües. De la manière que Mr. d'Hamilton me l'a peint je pourrois croire que ce seroit le même que je vis mourir le 23: Avril 1705 : jour auquel on tira du Canon sur nos têtes pour la prise de la Citadelle de Nice. Mais depuis les Alliés trouvèrent le secret de rendre ce canon muet. J'étois à la seconde chambre de la Tour du Coin lorsque continuellement j'entendois faire des cris épouvantables par un Prisonnier qui étoit dans la première cham-

bre au dessous de nous. Comme le Souffrant dans les intervalles de ses douleurs faisoit des prières très touchantes & chantoit des Pseaumes de l'ancienne version ; je présumai que le malade étoit Protéstant , Pour m'en éclaircir & lui procurer quelque soulagement , ou quelque consolation , aux risques d'aller au cachot , je fis un trou dans mon plancher à côté de mon lit justement sur celui du pauvre Patient. J'appris qu'il étoit Ministre du St. Evangile , mais il ne voulut jamais nous dire son nom. La conformité de leur maux , m'auroit du faire croire que ce pouvoit être le même Mr. César Ministre de Suisse , dont M. Hugues d'Hamilton m'avoit déjà fait l'Histoire ; mais le nommé Fontaine de Tournay que l'on avoit donné pour garde à ce pauvre Mourant m'a dit depuis qu'il croioit que ce Ministre s'appelloit Mr. Cardel de Rouën. Son Peres'étant établi à Harlem en Hollande, il ne put retenir son Fils qui voulut absolument aller prêcher sous la croix. Il fut trahi , pris & mis à Vincennes ; d'où il fut transféré à la Bastille. Quoiqu'il en soit j'ai vu exercer les dernières cruautés sur ce pauvre Agonissant , que Fontaine me dit être dans les douleurs de la mort depuis plusieurs années. Comme il étoit abandonné du Médecin depuis long-tems , & même de Reilhe Chirurgien de la Bastille depuis plus de trois mois , il n'y avoit plus que le Bourreau qui le pensoit ; je veux dire Ru : c'est encore un titre trop doux à son inhumanité. J'ai vu plusieurs fois , par le trou que j'avois fait , non sans

sans répandre des larmes, & un jour je pensai demeurer évanoui sur le plancher par l'excès de ma douleur ; j'ai vu, dis-je, ce Barbare depouïller de sa chemise tous les matins ce Ministre outragé : elle étoit collée avec le pus contre sa chair, car de peau il n'en avoit plus en aucune partie de son corps : après quoi il le frottoit par tout avec une serpillière toute roide de pus & de sang, & en le frottant il lui faisoit de nouvelles plaies, en sorte que le sang ruisseloit de tous côtes à ce languoureux Martyr, qui pouffoit des cris capables d'attendrir des Tygres. Après quoi cet anthropophage Esculape remettoit la chemise sur ce déplorable Ecorché ; elle sembloit être un cuir tant elle étoit roide de pus & de sang. Le vieux se recoloit bien-tôt au nouveau, pour être encore arrachée le lendemain, en sorte que le Patient trembloit de tous ses membres disloquez, si-tôt qu'il entendoit Ru ouvrir les portes pour le venir déchirer avec la dernière férocité. J'ai vu Fontaine se mettre à genoux, pour lui demander de l'onguent & du linge pour panser ce pauvre Homme, sans pouvoir fléchir ce Barbare, qui avoit la cruauté de ne donner du linge blanc à ce misérable Ecorché que de quinze jours en quinze jours : je laisse à penser en quel état il pouvoit être.

Quelle étoit la nourriture de ce pauvre Malade ? Helas ! on ne lui donnoit qu'une pinte de lait par jour, sans un seul morceau de pain, sans un peu de bouillon. Fontaine lui faisoit chauffer de temps en temps un peu de ce lait dans un gobelet d'argent qui apar-

Gouverneur n'auroit pas manqué de faire enterrer le mort à St. Paul au son de toutes les cloches, & dans toutes les formalitez les plus éclatantes, puisque c'est le Roi qui paie cette pompe funèbre & comme ils ont coutume de le faire, pour prouver que le défunt est mort dans la Communion Romaine. Jamais le mourant ne me voulut dire son nom; alléguant qu'il vouloit dérober à ses Parens l'horreur des cruautés de sa mort: que c'étoit allés que Dieu en fût le témoin, de qui seul il attendoit la récompense de tous ses maux, & de la patience avec laquelle il les avoit soufferts.

Est-il possible qu'une Histoire si sincère, si bien circonstanciée trouve encore des Incrédules parmi des Peuples, qui jouissans des privilèges de la plus parfaite liberté, ne peuvent s'imaginer, que la Nation Française, si jalouze de ses franchises, soit capable d'y laisser donner des atteintes si funestes. Comme dans Londres cependant il se trouve une infinité de ces esprits forts qui rejettent comme apocryphes toutes les cruautés que l'on a exercées contre les Protestans, dont tout le crime étoit d'obéir à Dieu plutôt qu'aux Hommes; je veux leur en rapporter quelques faits, si avérez, qu'ils ont eu le Ciel & la Terre pour témoins; & dont les Parties les plus intéressées sont actuellement dans Londres, prêtes d'affirmer ces grandes vérités au peril de leurs vies, & sur tout ce qu'il y a de plus sacré.

Je ne rapporterai pas l'Histoire de M. Brosfon, que l'Intendant Bâville fit rompre vis à
Mont-

cordèrent après une longue dispute : celui-ci eut le gobelet ; & le Tyran l'étui. Mais ils osèrent pousser les choses à la dernière extrémité , & s'emparer de ces ustenciles du Vivant du Moribond. Déjà Corbé avoit mis l'étui dans sa poche & Ru le gobelet dans la sienne ; lorsque Fontaine leur demanda dans quoi ils vouloient qu'il fit chauffer du lait à son Martyr : & leur ayant promis qu'immédiatement après la mort du mourant , il leur rendroit le tout ; ils l'en laissèrent le Dépositaire jusqu'au lendemain que le Ministre mourut entre onze heures & midi , dans des souffrances plus faciles à concevoir qu'à exprimer.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail pour montrer jusqu'où ces Infames portent la lâcheté & la cruauté. Je finirai par quelques remarques , qui me font croire que ce Ministre étoit plutôt Mr. Cardel que Mr. César. C'est que dans toutes les exhortations que je lui fis , & dans la Confession qu'il faisoit de ses péchez avec une douleur très édifiante ; ni dans ses prières qui étoient embrasées du feu d'une charité parfaite ; jamais il ne parla qu'il eût apostasié. Secondement , c'est qu'immédiatement après sa mort , Ru le dépotilla de sa chemise sanglante , & l'étendit tout nud dans la montée , où il demeura jusqu'à onze heures de nuit , que ce Bourreau vint le charger sans linge , comme un cochon , & le porta sur son dos dans le jardin l'enfouir au pié d'un poirier. S'il avoit abjuré sa Religion , comme très assurément Mr. César a eu le malheur de le faire , le

les faisoient piroüeter, en criant à leurs Camarades : regarde la grenouille ; & après se rassasioient de l'horreur de les voir expirer écrasés sur les rochers. Ce fut tout autre chose quand Le Maréchal de Montrével y fut arrivé : pour rencherir sur l'incendiaire Mélac, on lui à veu faire mettre le feu à des moulins, à des granges, à des maisons, où de pauvres Réformez s'étoient enfermez pour prier Dieu, & la les faire brûler impitoyablement ; sans que les cris des Vieillards, des jeunes Filles & des Enfans pussent l'attendrir : & à coups de picques & d'hallebardes, il faisoit repousser dans les flammes ceux qui s'en vouloient sauver. En peu de tems il fit un affreux desert d'un País qui , avant sa fatale arrivée étoit le plus beau, sans contredit, de tout le monde. Faut-il donc s'étonner, si des Gens poussez à bout conspirèrent pour se venger de tant d'outrages , comme on le va voir dans la relation suivante que je rapporterai fidèlement, telle qu'elle m'a été donnée par un Fidelle Témoin.

Voyez des Mémoires qui méritent bien d'être rendus publics pour prouver la persécution que l'on a faite aux Protestans de toute la France , mais particulièrement à ceux du Languedoc où les Habitans ont fait paroître une fermeté & une constance digne des Premiers Chrétiens. Si tous les autres Réformez de France avoient eu autant de Zèle, & qu'ils n'eussent pas été lâchement abandonnez de leurs Conducteurs, la Religion n'auroit pas été chassée si indignement de la France ; & le feu, la roüe, les gibets, & les autres
sup-

Supplices auroient devoté moins de Fidelles. Il seroit à souhaiter que quelqu'un de nos habiles Ministres, pour l'Édification de l'Eglise, eût fait une Histoire sincère & bien circonstanciée de tous ceux qui ont souffert le martyre pour J. C. & qui ont scéllé leur foi de leur sang. Mais hélas ! les plumes de quelques uns ont des occupations bien différentes ! En attendant on permettra bien à l'Ami du Fils d'un des principaux Acteurs d'une Scène si sanglante de rapporter fidèlement ce qu'un autre Ami de ce Fils en a vu, comme Témoin oculaire, ou appris sur des témoignages très sincères.

Je ne doute pas qu'il n'y ait une quantité considérable de Réfugiez à qui la lecture de ces cruantez ne renouvelle la douleur de la mort de leurs Parens & de leurs Amis, & ne les fasse soupirer par le souvenir de leurs malheurs, & les charmes de leur chère Patrie. Mais ces Parens, mais ces Amis ayant lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau, l'éclat de leur blancheur nous invite à les suivre : & nous sommes assurés que nous n'avons pas ici bas de Cité permanente. On ne peut s'empêcher de rafraichir des douleurs si justes, en faisant un petit détail d'une partie de ce qui s'est passé dans le Languedoc. Ce qu'il y a de consolant pour les Interessez, c'est que le recit qu'on fait ici des souffrances des particuliers, ne tend qu'à leur honneur & à l'édification de toute l'Eglise en général.

Le Maréchal de Montrével pour son arrivée dans le Languedoc & paier sa bienvenue aux Protestans, fit mettre le feu à deux
Mou-

Moulins , dans lesquels il y avoit environ deux cens personnes qu'il fit bruler , sans vouloir permettre qu'aucun se sauvât. Ainsi tous ces Sains assemblez pour prier Dieu perdirent la vie temporelle dans les flammes , pour aller jouir de la vie éternelle , couronnez de palmes immortelles de la main même de J. C. pour la gloire duquel ils avoient souffert la mort. Il fit faire main basse généralement sur tous ceux qui refusoient d'aller à la Messe ; & les exécutions furent si cruelles , qu'elles firent soulever tous ceux qui étoient échapez aux massacres.

Voici un excès de cruauté du Maréchal de Montrevel qui mérite d'avoir place dans l'Histoire. Plusieurs Protestans s'étant assemblez pour prier Dieu à Nimes dans le Moulin du Fauxbourg des Carmes appartenant à Mad^e. La Marquise de Calvière , Montrevel en fut averti. Il fit investir le Moulin par ses Dragons auxquels il commanda d'y mettre le feu. Si-tôt que ces Fidèles virent la flamme , ils cherchèrent leur salut dans la fuite , & aiant trouvé une petite fenêtre qui donnoit contre la roüe du moulin , & qui n'étoit pas aperçue des Dragons , plusieurs se depouillèrent nuds en chemise , & étant sortis par cette fenêtre ils se sauvèrent par dessous la roüe du moulin , & au travers de l'eau ils se retirèrent dans des jardins , & dans d'autres lieux où ils se cachèrent comme ils purent. Pendant ce temps-là le feu gaignoit par tout , & les Dragons & les Grenadiers tuoient à coups de baïonnettes tous ceux indifféremment qui se vou-

loient

loient sauver sans distinction d'âge ni de sexe, & les rejettoient dans la flâme. Une jeune Femme, qui tenoit sur son sein un Enfant à la mamelle, aiant aperçu le Valet de Chambre du Maréchal qu'elle connoissoit particulièrement; ah! lui dit elle sauvez moi la vie, mon cher Ami, & à mon pauvre Enfant! & pour mieux l'attendrir, elle tira un diamant qu'elle avoit au doigt, & le lui donna. Cet Homme aiant retiré cette Femme qui portoit son Enfant à son cou, les avoit déjà mis hors de danger, lors que le Tyran en fut averti. Il fit courir après; fit arrêter son Valet de chambre, & fit rejeter la Femme dans le feu, avec son Enfant qu'on ne lui put arracher. Cependant cette Mere desolée, étant demeurée pâmée à la porte du moulin, on sauva son Enfant par ordre de Montrevel qui étoit présent à cette belle exécution, & qui ordonna qu'on pensât cet enfant qui n'avoit encore qu'un pié brûlé, afin disoit ce barbare, qu'il se souvienne du Maréchal de Montrevel quand il sera grand.

Les Dragons aiant aperçu de jeunes Hommes qui se sauvoient dans l'eau par la petite fenêtre du moulin, & qui s'échapoient en passant sous la rouë, tirèrent dessus. Le Maréchal fit un détachement de Dragons & de Grenadiers qu'il envoya après ceux qui fuioient avec ordre de faire main basse dessus. Des Catholiques Romains qui faisoient la collation dans des jardins, & d'autres qui jouoient à la boule sans justaucorps ni vestes, à cause de la chaleur, furent enveloppez
dans

dans le massacre. Quand on s'en plaignit à Montrevel: malheur à eux, dit-il, de s'être trouvez en chemise!

Ce Tyran après cette exécration exécution monta au fort de Nimes; où il fit dresser des batteries de Canon pour razer la Ville: ce qu'il alloit faire, car il avoit la carte blanche, sans Mr. des Andricourt Gouverneur qui lui en remontra la conséquence & la perte qu'il causeroit au Roi, en détruisant une Ville de cette importance. Il se contenta donc de faire razer le moulin, & d'ériger en la place une table de pierre sur laquelle il fit graver cette action monstrueuse, mais mémorable.

Le lendemain il fit dresser une potence pour y faire pendre son Valet de chambre. Déjà il étoit au pied de la potence entre les mains de l'Exécuteur qui lui alloit faire perdre la vie, pour la plus belle action qu'il fera peut-être de ses jours, si l'avarice n'y avoit pas eu part. Mais comme c'étoit un des plus beaux Hommes du monde, les Dames de Nimes attendries par un sort si rigoureux, causé pour un si bon sujet, furent se jeter aux pieds du Tyran & ne le quittèrent pas qu'elles n'eussent obtenu la grace de son Valet. Ainsi ce beau Garçon est redevable de sa vie à la tendresse que Montrevel avoit pour les Dames, & à la tendresse que les Dames eurent pour le beau Garçon.

Ce brave Général avoit choisi pour ses Soldats les Irlandois de la communion Romaine au service de France, pour mieux exécuter ses ordres cruels. *Gens ratioms fr-*
rens.

rens. Soldats qui alloient au carnage avec d'autant plus de plaisir ; qu'ils n'y croioient trouver aucun péril. Mais les Protestans s'étans choisi des Chefs , résolus de vaincre ou de mourir , leur firent bien voir qu'ils combattoient pour la gloire de Dieu. Dans toutes les occasions la Victoire se déclaroit pour eux , & le plus petit nombre battoit toujours le plus grand. Ce Maréchal moins sensible aux affronts qu'il recevoit , qu'aux plaisirs que cette guerre lui faisoit perdre , s'en vangeoit cruellement sur ceux qu'il trouvoit indiffendus ; tandis que ceux qu'il traitoit de rebelles & de canailles , s'en vangeoient généreusement sur ceux qu'ils trouvoient armez jusques aux dents. Un jour entr'autres les Cévenois tombèrent avec tant de fureur sur le Regiment de la Marine , qu'ils en taillèrent un Bataillon entièrement en pièces. Les Vaincus fournirent en cette occasion aux Vainqueurs des habits & des armes qui servirent dans la suite au petit Troupeau à faire voir à Montrevel qu'il n'avoit pas affaire à de la canaille. En cette journée on m'a affirmé que les Vainqueurs mesuroient au boisseau les croix des Chevaliers de St. Louis , & les montres d'or & d'argent , comme firent les troupes d'Hannibal victorieuses à Cannes , où ils mesurèrent de même les dépouilles des Chevaliers Romains. La mesure des Cévenes est sans doute plus petite que celle de Cartage. Les Cévenois chausserent les éperons de si près au Maréchal , que lorsqu'il vouloit aller voir une de ses Belles , seul fruit de ses conquêtes , qu'il

qu'il moissonnoit abondamment , il étoit obligé de tirer de son Armée une Escorte de cinq ou de six cens hommes. Jusque là l'on avoit dit que l'Amour ne vouloit point de témoins : mais comme celui du Maréchal étoit timide, il n'osoit se servir de sa flèche, que lorsqu'il étoit environné de cinq à cinq cents baïonnettes moins tremblantes que le dard de son petit Cupidon.

Bella gerant alii, tu pari semper ama.

! C'étoit quelque chose de réjoüissant , de voir ce Général assiéger la maison d'une de ses Maitresses avec une Armée, tandis que son Armée étoit incessamment assiégée par une poignée de Gens qu'il ne traitoit que de Misérables. Il ne triomphoit que de ses Maitresses; tandis que ces Misérables triomphoient en cent occasions de ce Triomphateur passionné.

Il apprit que la Cour, mal édiflée de toutes ses promesses, lui destinoit un Successeur, qui pût laisser respirer ses Belles, & faire la guerre dans de meilleures formes. Piqué d'un point d'honneur, un peu tardif, il resolut avant son départ de faire un coup d'éclat, s'il étoit possible, qui réparât la mauvaise impression qui étoit semée de sa valeur. Jusque là il ne s'étoit pu venger des défaites continuelles de ses Troupes, qu'en immolant aux Mânes des Bataillons que les Cévenois lui tailloient en pièces, un nombre infini de pauvres Gens innocens qui demeuroient, sur sa parole, dans leurs mai-
sons,

sans, sans armes & sans défiance. En sorte que la plus grande partie du bas Languedoc ne présentoit plus de tous côtez, que des mafures fumantes sous leurs cendres, & de vastes campagnes incultes toutes jonchées de cadavres; & les arbres ne servoient plus qu'à pendre ceux qui les avoient cultivez. Les Cévenoïis irritéz d'un spectacle si touchant, s'en vengeoient par des actes de valeur, qui ne devoient pas être ensevelis dans l'oubli. Mais comme ce n'est pas mon dessein d'entrer dans le détail de cette guerre, je le laisse à ceux qui en ont été les témoins. Je dirai seulement que le Maréchal de Montrevel aiant appris qu'une Troupe de sept à huit cens Cévenoïis étoit dans un certain endroit, il les fit envelopper par ses Dragons & la meilleure partie de son Infanterie. Ces braves ainsi surpris prirent, sans balancer, leur parti, qui fut de se faire jour au travers des Troupes ennemies en leur passant sur le ventre; & après avoir marqué le lieu de leur raliment, & s'être embrassés, ils protestèrent tous qu'aucun ne demanderoit quartier, puisqu'une mort honorable étoit préférable à la rouë qui suivroit infailliblement leur prise.

Montrevel fut fort surpris de voir venir à lui ces braves, têtes baissées & la baïonnette au bout du fusil. Il fit serrer ses Troupes pour recevoir ces Lions furieux; qui, malgré un feu terrible, percèrent les plus épais Bataillons, & firent une mémorable retraite. Si elle fut glorieuse, elle leur coûta cher, mais plus cher à leurs Ennemis qui perdirent

rent deux Hommes contre un; & qui dirent après l'action que si on les appelloit des Dragons, il falloit appeller les Camifards des Diables. C'étoit des Anges à la vérité qui les soutenoient, mais des Anges de lumière & non pas de tenèbres. Si Champ de Bataille demeura au Maréchal, il lui coûta cher. Ce qu'il y eut de surprenant, c'est qu'il ne put jamais prendre aucun des Cévenois vivant. Montrevel Victorieux pour la première fois, si l'on peut donner le nom de Victoire à cet affreux carnage, fit sonner bien haut cette action; & publia par tout que c'étoit de cette manière, qu'il aimoit à dire adieu à ses Ennemis. Si la partie eût été moins inégale, il y a apparence que des Ennemis si alertes n'eussent pas laissé le Maréchal de si belle humeur.

Le Conquérant tout glorieux de cette célèbre Victoire, partit incontinent après, pour donner aux Habitans de la Guyenne le chagrin de voir revenir chez eux leur cruel Gouverneur.

Cependant comme cette levée de bouclier occupoit déjà à la France seize à dix huit mille Hommes de ses meilleures Troupes, les Puissances Alliées engagées dans la guerre, commencèrent à ouvrir les yeux sur un théâtre si digne de leur attention; & à prêter l'oreille aux sollicitations réitérées de Braves qui devoient infailliblement périr sans leur assistance. On résolut d'envoyer un prompt secours; en attendant lequel & la saison de le faire partir, les Alliez firent passer dans le Languedoc quelque argent. On leur promit

mit des Troupes, de l'artillerie, des armes & des munitions; ce qui reveilla les plus assoupis.

De si heureux commencemens faisoient espérer que cette affaire deviendroit à la fin très sérieuse; mais les long délais qu'on y apporta, donnèrent le tems à la France de la rendre infructueuse à ses Ennemis, qui voiant leurs desseins découverts & prévenus, eurent le chagrin de n'avoir pas profité de bonne heure de l'occasion de porter la guerre dans le sein de la France.

Les Cévenois furent les derniers à se reconnoître, & à s'appercevoir des tristes effets que leur conduite ne pouvoit manquer de produire. Ils avoient d'abord établi une discipline très rigoureuse; & punissoient avec une sévérité inexorable les crimes commis par leurs Soldats. S'ils avoient toujours tenu la même conduite, Dieu sans doute les auroit bénis. Mais dès qu'ils voulurent user de représailles, le Ciel eut en horreur leurs cruautés. On pouvoit leur passer la mort de l'Abbé de Cheylac qu'ils surprirent en exerçant l'acte de la plus cruelle tyrannie contre quelques uns de leurs Freres. Si au lieu d'imiter les cruautés de leurs Ennemis, en massacrant des Prêtres, & autres faux Zèles Persécuteurs, brulans des Eglises & les maisons de leurs Tyrans, ils se fussent saisis d'un bon nombre d'Ecclesiastiques, & d'autres Personnes de considération, tout le monde les auroit assistés, loin de courir sur eux. Ces otages leur auroient répondu de la conduite que leurs Ennemis pouvoient tenir envers

vers leurs Amis & leurs Soldats pris en guerre. Et à la première occasion où les Officiers du Roi auroient fait périr mal à propos quelques uns des leurs, s'ils eussent fait pendre par forme de représaille un Prêtre, ou quelqu'autre de leurs Prisonniers de considération, sur le grand chemin de Nîmes à Montpellier, on auroit bien-tôt adouci la manière de leur faire la guerre, qui certes avoit mis le comble à la cruauté. Mais leurs vengeances enflammées & sanguinaires leur aliénèrent les cœurs de ceux qui avoient dessein de se déclarer pour eux. Loin de brûler des Eglises, comme on brûloit leurs maisons, ils devoient se contenter d'en enlever les Calices, Ciboires, Soleils & autres ornemens pour servir à leurs besoins, sans faire d'autres désordres; tout le monde les auroit approuvés, & plusieurs se seroient joints à eux, qui dans la suite furent contraints de leur faire la guerre. Par de bons manifestes, & encore mieux par leurs bons comportemens, ils devoient faire connoître à tous les Peuples de l'une & de l'autre Religion, qu'ils n'en vouloient qu'à la Tyrannie & aux Persécuteurs, on n'eût jamais entendu parler du nom de Camisards. Les Milices qui agirent à la fin contre eux les auroient favorisés, & peut-être se seroient joints à eux. Les Provinces voisines sans doute leur auroient envoyé du secours, & auroient fait diversion en leur faveur. Il est certain qu'une guerre si juste auroit eu une meilleure issue.

Dieu qui approuve le zèle de ses Serviteurs,

teurs, & qui dans le commencement de la guerre avoit fait des miracles éclatans en faveur des Cévenois injustement persécutés, sembla retirer la bénédiction de leurs armes, si-tôt qu'ils franchirent les bornes de ce zèle, pour lâcher la bride à leur vengeance, qui envelopoit les innocens avec les criminels. Il remit à un autre temps la délivrance de son Peuple qui a paru si prochaine, peut être à cause des péchez de ce même Peuple, qui envelopoit les innocens sous la même ruine des criminels, & qui souvent répandoit le sang d'un Prêtre, seulement parce qu'il étoit Prêtre, & sous ombre de Religion, commettoit le crime le plus contraire à la Religion, sçavoir l'assassinat. Le sang innocent crie devant Dieu, & son cri ne monte pas en vain. Funeste politique que celle qui déplait au Suprême Législateur ! Dieu ne refuse pas son invincible secours à ceux qui espèrent en lui ; mais il faut le mériter par une sainte discipline semblable à celle de Gédéon, qui ne choisissoit pour ses Combatans que ceux qui n'avoient bu de l'eau qu'en passant. Ce n'étoit pas ainsi que l'Amiral Châtillon ce grand, cet Illustre Capitaine soutenoit son parti : il avoit en horreur les représailles ; il laissoit à ses Ennemis de la communion Romaine la cruauté de répandre le sang innocent, & on l'a toujours vu traiter humainement ceux qu'il avoit vaincus, se faisant gloire d'oublier en ces occasions, où il pouvoit justement s'en venger, les perfidies continuelles de ses Ennemis. Une modération si noble, si sainte lui gagna

plus de cœurs, que l'inhumanité de ses Rivaux ne lui en put ravir. La mort heroïque de cet incomparable Général, & de ceux qui périrent avec lui dans cette odieuse journée, fera toujours détester la mémoire de ses perfides Assassins, tant qu'il y aura sur la terre des Hommes susceptibles de la crainte de Dieu; & c'est sans contredit l'époque la plus funeste des Annales de France, qui peut aller de pair avec les cruautés qui ont suivi la révocation de l'Edit de Nantes.

Comme la France regardoit le Maréchal de Villars comme un Capitaine heureux dans ses entreprises, & que les Généraux de ce caractère devenoient très rares à la Cour; on n'en trouva pas de plus propre que lui pour envoyer en Languedoc, où il étoit de la dernière importance de finir la guerre à quelque prix que ce fût. En effet si-tôt qu'il y fut arrivé, il s'y prit d'une manière qui fit bien-tôt entrevoir la ruine totale des Cévénois. Ils avoient tenu bon contre toute la fierté de Montrevel, mais la douceur de son Successeur les amolit. Celui-ci étoit le revers de celui là. Montrevel traitoit les Cévénois comme des chiens, & M. de Villars les traittoit comme des Hommes, & de braves Hommes. Montrevel eût été fâché qu'un de ses Domestiques eût fait comparaison avec les plus considérables des Cévénois, & Mr. de Villars ne dédaigna pas de traiter de pair avec un jeune Homme dont la valeur relevoit l'extraction; qui lui parut d'autant plus grand que son seul courage l'avoit élevé à l'honneur qu'il crut lui devoir rendre,

dre , par un compromis solennel , & en lui accordant de la part de S. M. un brevet de Colonel de Dragons. Bel exemple pour convaincre la postérité , que la douceur & les belles manières , ont plus de pouvoir sur les cœurs , que la force & la sévérité.

Les Ennemis de Mr. Cavalier l'ont beaucoup blâmé de l'accord qu'il fit avec ce Général : & moi je trouve que c'est le plus bel endroit de sa vie. Que vouloit on qu'il fit avec une milice toute nue , destituée de tout secours , sans vivres , sans armes , sans argent , sans un lieu de retraite ? En manquant ce traité , il lui étoit infaillible de périr de la manière du monde la plus infame , s'il n'avoit pas eu le bonheur de mourir les armes à la main. Ses Diffamateurs , indignes d'être en sa place , s'ils s'y fussent trouvés , auroient bien pû périr sur une roüe. Jugeons toujours favorablement des Grands Hommes , par ce qu'ils ont fait , ou du faire , & non pas parce qu'ils ont pû faire. Une chose possible n'est pas toujours facile.

Le Maréchal de Villars ouvrit une porte honorable aux Cévenois , pour les faire sortir d'un péril inévitable ; mais ce judicieux Général en prenant le parti le plus doux , prit le parti le plus seur. Les Cévenois réduits à de grandes extremitez avoient la fureur pour ressource ; & souvent on a vu le désespoir enfanter des prodiges. Jean Roi de France n'auroit jamais vu l'Angleterre , s'il n'avoit pas réduit le Prince de Galles à la fatale nécessité de vaincre , ou de mourir.

Le Maréchal rétablit par la négociation, toujours fatale aux Protestans de France, la Paix dans le Bas-Languedoc; ce qui lui auroit coûté par les armes, beaucoup de sang, beaucoup de peines, & beaucoup de temps qu'il pouvoit si précieusement employer ailleurs.

Je regarde cette pacification judiciaire comme le plus bel article de l'Histoire du Maréchal de Villars. Car pour ce qui est du passage des lignes pour aller en Bavière, & d'avoir prévenu les Alliez sur la Moselle, il en est redevable à la lenteur de quelques Princes Allemands. Et si sa retraite à Malplaquet a été plus glorieuse que celle du Maréchal de Villeroy, c'est que le bois de Tanières & les Villes de Cambrai & de Valenciennes, étoient plus près de Malplaquet que de Ramillies.

Ce qui acheva de déterminer Mr. Cavalier à faire son traité avec le Duc de Villars, ce fut un funeste échec que ceux de son parti reçurent dans le Rouërgue. Voici le fait.

Mr. Pierre Boaton originaire de St. Laurens en Languedoc, mais pour lors Résident à Ste. Frique dans le Rouërgue, animé d'un saint zèle pour sa Religion, voyant les affaires des Cévenois en décadence, résolut de faire diversion en leur faveur. Pour cet effet il excita les Protestans du Rouërgue, sur lesquels il avoit un grand ascendant par son courage, par sa fortune & son crédit à prendre les armes. Il eut plusieurs conférences à Ste. Frique avec Mrs. Catinat, Pierrot, Daniel, & André Daire, qu'il avoit prié
Mr. Ca-

Mr. Cavalier de lui envoïer *incognito*, comme les quatre Capitaines les plus expérimentez de ses Troupes. Les conférences finies, Mr. Boaton conduisit ces quatre Messieurs sur la montagne de la Canne, où il s'assembla quantité de Protestans pour prier Dieu, contre les deffenses qui leur en étoient faites de la part du Roi. L'Assemblée se grossissant tous les jours, en sorte qu'il étoit très difficile de retenir les esprits, on prit terme pour faire éclater le soulèvement général à jour préfix. Deux cents des plus déterminez de la Troupe ne voulant plus retourner chez eux, se rangèrent avec leurs armes auprès des quatre Capitaines mentionnez resolus de suivre leurs ordres sous le commandement de Mr. Boaton, qui leur enjoignit de se tenir cachés soigneusement pendant quatre jours dans la montagne, sans faire la moindre action d'hostilité, & qu'au cinquième ils eussent à descendre de grand matin, pour venir le joindre à la pierre blanche, lieu du rendez vous général situé entre Milhan, St. Frique & le pont de Camaret, où il devoit se trouver avec un corps considérable de Troupes.

Mais qui peut retenir une Milice non disciplinée ? Toutes les remontrances de Mr. Boaton, n'empêchèrent pas cette Troupe d'aller la veille du jour du rendez vous général brûler l'Eglise de la Caze, contre toutes les résolutions que l'on avoit prises de ne brûler, piller, ni faire aucun désordre, lieu appartenant à Mr. le Marquis de Miremont. Cette fougue fut cause qu'en peu d'heures

toute la Milice du País se mit sous les armes. Cette folie coûta bien cher à ceux qu'elle avoit agitez ; car Mr. Boaton étant sorti le lendemain de Ste. Frique à la tête de six cens Hommes tant de la Ville que des environs, ne rencontra personne à la Pierre blanche, parce que tous les passages aiant été bloquez, il fut impossible aux autres de le joindre. La Troupe de deux cens, après l'expédition funeste de la Caze, fut environnée de toutes parts, & si vivement pressée, que la plus grande partie resta sur la place. Le reste fut dispersé & les quatre Chefs pris. Il n'y eut que le Sieur Catinat qui évita la mort pour cette fois ; aiant eu le bonheur de rompre sa Prison, & de rejoindre M. Cavalier. Les trois autres furent rompus vifs à Montpellier quelques jours après.

Mr. Boaton se voyant sans secours, prit le parti de se retirer devers les montagnes, où il se maintint pendant sept à huit semaines. Mais aiant appris la déroute des autres, dépourvu de vivres & de munitions, & ne pouvant résister avec le peu de monde qu'il avoit, contre un nombre infini d'Ennemis qui le bloquoient de tous côtez, sans oser, ou sans pouvoir l'attaquer, il capitula avec Mr. Le Gendre Intendant de Guienne, qui pour ce sujet s'étoit rendu à Ste. Frique. Ce Ministre penchant à la clémence accorda une pleine amnistie à Mr. Boaton & à tous ceux qui l'avoient suivi ; qui tous conformément à la capitulation se rendirent chez eux.

Ce n'est plus la mode en France de tenir la foi promise, sur tout à ceux qu'on appelle

le Hérétiques: On suscita de Faux-témoins contre Mr. Boaton, qui l'accusèrent d'avoir tramé depuis le traité un nouveau soulèvement. On le saisit avec son Fils, Jeune Homme qui avoit accompagné son Pere, dans la fatale expédition, quoiqu'il ne fût alors âgé que de 16 ans: il est aujourd'hui à Londres. Ils furent conduits à Albi, & ils furent enfermés dans deux différens cachots. Ils y demeurèrent les fers aux pieds pendant environ quatre mois, & trois mois encore après qu'on les eut dechargés de leurs fers. Ils étoient en danger de perdre la vie, quoique faussement accusez. Mais quand on vint aux confrontations des témoins Mr. Boaton le Pere leur remontra avec tant de force & de vivacité, quelle seroit la vengeance dont Dieu puniroit le crime exécrationnable de faire répandre le sang innocent par un faux-témoignage, que pas un n'eut l'audace de soutenir sa déposition: La chose étoit trop criante & d'une conséquence trop dangereuse pour y persister, après que les témoins confondus se furent dedis. M. Boaton qui avoit de grands biens & par conséquent de puissans Amis, obtint sa liberté & celle de son Fils.

Mais l'injustice de leur Prison & des mauvais traitemens qu'ils y avoient reçus leur tenoit toujours fort au cœur. Malheureusement ils furent des fers dans le moment qu'on ne devoit plus que les Alliez n'allassent faire une descente dans le Languedoc. Il leur étoit de la dernière conséquence de ne pas laisser éteindre les feux intellins de la

France, faute d'y jeter un peu d'huile. Dix huit ou vingt mille Hommes qui leur tomboient sur les bras après la pacification du Languedoc valaient bien la peine qu'on fit un effort pour renouer la partie. On vanta par tout cet effort comme très formidable. Par forme de prélude on fit distribuer de l'argent en divers endroits du Languedoc & on fit courir le bruit qu'une Armée considérable alloit y descendre sous le commandement de Mr. le Marquis de Miremont. On la croioit déjà sur les côtes. Mr. Boaton ne douta plus que le jour tant désiré ne fût venu de relever ses Temples qui sembloient fumer encore sous leurs ruines, venger la cause de Dieu, & ses propres outrages, les cicatrices de ses fers n'étant pas encore effacées. Il ne voulut pas être le dernier à se signaler dans une si belle entreprise.

Pour cet effet il se rendit de Guienne dans une de ses maisons de Campagne en Languedoc située entre Nîmes & Montpellier, où Mrs. Alison & Alégre de Nîmes le vinrent trouver, accompagnés de Mr. Ravanel & Catinat sortans de Tarascon où ils s'étoient rendus pour travailler aux préparatifs de cette grande entreprise.

Ce fut dans la maison de M. Boaton qu'on dressa le projet d'un soulèvement général, & que les principaux parties jurèrent une fidélité inviolable à la cause commune, qu'ils regardèrent comme celle de Dieu vengeur des outrages & des sacrilèges faits à son saint Nom. On y arrêta tous les principaux articles du projet : qui furent de suspendre

Nîmes & Montpellier, & d'y faire Prisonniers le Duc de Berwick & l'Intendant Basville. En ce cas on eût payé une partie des crimes de ce Tyran non pas comme il le mérite; car il n'y a que Dieu seul qui puisse le faire dignement. On avoit résolu de faire sous les bons traitemens imaginables au Duc, qui a toujours fait la guerre en Prince généreux, & n'a jamais démenti l'honneur de sa naissance, de l'envoyer à bord de la Flote Angloise que l'on attendoit alors, & d'y mettre dessus toutes les personnes de distinction, comme les Evêques de Nîmes & de Montpellier, les Juges & Officiers & généralement tous ceux qui auroient pû servir d'otages. On devoit ensuite attaquer le fort de Cette, pour donner un libre accès aux Vaisseaux des Alliez. Il étoit résolu sur tout d'observer une discipline très exacte, purgée de vol, de meurtre, & d'incendie, & de crier par tout: *Vive le Roi sans Jesuites, & liberté de conscience.*

S'étant séparés, après ses conventions Mr. Boaton se rendit aussitôt en Rouergue, où il devoit avoir la disposition des affaires. Son premier soin fut de faire préparer des armes pour un corps de quinze cens Hommes qu'il avoit engagez de son côté, & qui se devoient joindre au premier signal à cinq mille autres que Mrs. Alison, Alègres & autres Chefs du Parti avoient engagez en Languedoc. Quand tous leurs préparatifs furent faits, ils se rassemblèrent encore dans le Languedoc en la maison de Campagne de Mr. Boaton, où ils se communiquèrent l'é-

tat de leurs affaires, & prirent la dernière résolution de se mettre en campagne si-tôt que la Flote des Alliez paroîtroit sur les côtes : & au cas qu'elle ne parût pas avant le 19. Avril 1705. d'entrer en action sans l'attendre plus long-tems.

Chacun s'étant rendu au poste où il devoit être employé pour l'exécution de cette entreprise, dont ils espéroient un si heureux succès : tout d'un coup elle fut découverte, & les principaux Chefs enveloppez dans une ruine inévitable.

Une Femme aiant remarqué des visages étrangers logez chez la Veuve Louffière à Montpellier, elle en donna avis à l'Intendant. Aussi-tôt cette maison fut investie pendant la nuit, & la porte enfoncée, les Archers entrèrent dans la chambre où Messieurs Fleffière & le Chevalier étoient couchés, avec un Officier Suisse. Fleffière aiant demandé la permission de s'habiller se jeta sur ses pistolets, dont il blessa le Prevôt & se fit tuer. Le Chevalier fut fait Prisonnier & fut pendu. La Veuve Louffière & son Fils qui ne voulurent rien avouer, quoiqu'on donnât la question ordinaire & extraordinaire à ce malheureux jeune Homme, eurent le même sort. Le Suisse se glissa par la fenêtre nud en chemise, & fut trouvé en cet état caché dans la poissonnerie. La peur de la mort l'aiant saisi d'abord, il s'offrit de découvrir toute l'affaire, aux conditions qu'on lui donneroit la vie. On lui promit de plus une récompense. Il n'eut pas plutôt fait sa déposition que le Duc de Berwick & l'Intendant

dans prirent la poste pour aller à Nîmes faire faire Messieurs Alifon, Alègre, Ravanel, Catinau & quantité d'autres.

Sur tout on n'oublia pas Mr. Boston, qui attendant avec impatience à sa campagne le jour du rendez-vous, fut bien surpris de trouver sa Maison investie par deux Compagnies de fusiliers commandées par Mr. le Baron de St. Chates, qui avoit épousé la Cousine germaine de Mr. Boston. Ce bon Parent s'étant jeté dessus son Cousin, le conduisit en triomphe à Nîmes, où le Duc de Berwick, en le remerciant de sa générosité lui dit qu'il ne voudroit pas pour dix mille pistolles qu'il eût manqué son Cousin Boston, & qu'il le feroit récompenser par le Roi, comme il le méritoit.

On le mit aussi dans un cachot les fers aux pieds & aux mains. Le troisieme jour il fut transféré de Nîmes à la Citadelle de Montpellier par le même Baron son Cousin. Sur le chemin il rencontra sa Femme & son Fils, avec une de leurs Parentes, qui revenant de Montpellier sollicitent son affaire le trouvèrent au milieu de deux Compagnies de Dragons, & deux de Fusiliers commandés par Mr. de St. Chates; Mr. Boston lié & garroté de tous côtez & les fers aux pieds & aux mains. Quel spectacle pour une jeune Femme qui aime tendrement son Eoux. Quel le-atteinte au cœur d'un jeune Enfant, mais généreux, qui se voit dans l'impuissance de secourir son cher Pere? Que de pleurs, que de soupirs, que de sanglots! Le Baron qui commandoit cette cruelle Excorte ne put pas

tenir contre ; il leur accorda trois quarts d'heure pour se dire les derniers adieux. Quels tristes adieux ! La douleur pourroit bien faire entendre en ces sortes d'occasions, n'a pas besoin du secours de l'éloquence. Tout l'art de la Rhetorique ne peut atteindre à peindre une douleur si vive. On se la peut plus facilement imaginer, qu'on ne peut l'exprimer. L'Épouse & le Fils attachés au cou de ce cher Époux, de ce tendre Père, en le baignant de leurs larmes, lui disoient tout ce que la douleur la plus aiguë leur permettoit de prononcer. Tandis que ce généreux Athlète soutenu, de la grace de celui pour lequel il avoit entrepris des choses si périlleuses, faisoit tous ses efforts pour les consoler, en leur remontrant l'éclat des brillantes palmes qui alloient couronner son martyre. Souvenez-vous mon Épouse, souvenez-vous mon Fils que je vais sceller de mon sang le zèle que j'ai eu pour la gloire de J. C. Je vous conjure par ce sang qui vous est si cher, mais encore plus par celui que ce divin Maître a répandu pour nous de ne faire jamais rien indigne du nom Chrétien, & de suivre plutôt mes traces que de fléchir les genoux devant Baal. Peut-on acheter trop cher des plaisirs immenses qui durent toute une éternité sans aucune altération ? Priez Dieu qu'il me soutienne dans ce dernier combat, qui sera suivi de la victoire, avec autant d'ardeur que je le conjure de vous combler de ses bénédictions les plus précieuses. Adieu ma chère Épouse, élevez nos Enfants dans la crainte de Dieu ; &

vous

vous mon Fils. J'ouyenez-vous que vous êtes Chrétien & ne rougissez jamais de ma mort. Enfin les Soldats les arrachèrent les uns des autres. L'Epouze tomba évanouie dans le chemin entre les bras de son Fils & de sa Parente, un Valet leur étant devenu tout à fait inutile par l'abondance des larmes qu'il versoit, pendant que les Satellites entraînent son Mari vers Montpellier.

Deux jours après son arrivée en cette Ville on lui fit donner la question ordinaire & extraordinaire en présence de Mr. le Duc de Berwick & de l'Intendant Baille qui n'oublièrent ni promesses ni menaces pour tâcher de tirer de lui toutes les lumières dont ils avoient besoin pour la sûreté du Languedoc, & du Rouergue, qu'ils croioient à la veille d'être envahis par les Alliez; soutenus par les Protestans qui en faisoient la plus grande partie. Furieux de le voir ferme au milieu des tourmens, & de ce qu'il ne vouloit rien leur découvrir, Baille eut la bassesse de l'insulter. Sur quoi le Patient élevant les yeux au Ciel, s'écria: Jusques à quand souffriras-tu Seigneur le Triomphe de l'Impie. Jusques à quand permettras-tu qu'il répande le sang de l'Innocent? Ce sang crie vengeance devant toi, tarderas-tu encore long-tems à en faire justice? Réveille ton ancienne jalousie, & rappelle tes compassions &c.

Enfin il fut condamné à être rompu vif sur l'esplanade de la Citadelle. Comme on le menoit au supplice il ne cessoit d'exhorter les Spectateurs, principalement ceux qu'il voioit fondre en larmes: à demeurer fermes

dans la communion de J. C. Et se voyant continuellement importuné par deux Religieux qui l'accompagnoient au supplice, & qui lui offroient sa grace de la part du Roi, s'il vouloit abjurer sa Religion & se repentir de ses fautes ; il éleva sa voix pour demander à Dieu le secours de sa grace, pour résister aux suggestions de ces deux Anges de Satan qui vouloient le séduire, & la fermeté de soutenir les attaques de la mort en fidelle Soldat qui combattoit pour lui.

Un de ses Amis qui se trouva sur son chemin lorsqu'on conduisoit Mr. Boaton au supplice, qui étoit un des Hommes le mieux fait du Languedoc, âgé de 38 ans, voyant ce ravissant Martyr environné de Bourreaux & de Satellites, saisi d'une vëve douleur à ce touchant spectacle, entra promptement tout en pleurs chez un Marchand, pour éviter cette triste rencontre. Ce que Mr. Boaton aiant aperçu, il s'arrêta devant la porte où étoit entré son Ami, & l'aïant fait appeler. *Quoi, lui dit-il, me fuiez vous ; parce que vous me voyez convert des livres de J. C. ? Pourquoi pleurez vous, quand il me fait la grace de m'appeller, pour sceller de mon sang son saint Evangile ?* Son Ami alloit l'embrasser, sans pouvoir lui répondre, tant il étoit offusqué par les sanglots, mais les Archers l'en empêchèrent, en faisant marcher le Martyr vers l'échafaut. L'orsqu'il l'aperçut de loin : *Allons à Dieu mon Ami, s'écria-t-il, je vois le lieu du triomphe ; & bien-tôt dégagé de tes liens douloureux tu seras dans le Ciel.* Il marcha vers le lieu du supplice avec un visage

ferain, & une noble assurance, pendant que tout le Peuple, Protéstans & Romains, fondeoit en larmes. Il consoloit tout le monde avec une fermeté héroïque. Etant monté sur l'échafaut, il courut vers la croix de St. André, où il s'étendit lui-même avec une constance intrépide, en redoublant ses prières à Dieu; & dans l'instant un bourreau lui cassa tous les os avec une barre de fer; après quoi on le mit sur une rouë, les bras & les jambes passés sous son corps, la tête penchante en bas. On le laissa dans cette cruelle situation plus de cinq heures; pendant lesquelles il ne cessoit de chanter des Pseaumes, & de faire des prières très ferventes, & de consoler les Protéstans ses Freres qu'il voioit pénétrés de la plus vive douleur.

L'Abbé Masséyan Spectateur de ce terrible supplice fut dire au barbare Intendant Baville, que bien loin que cette mort effraïât les Protéstans, elle les affermissoit dans leurs sentimens. Qu'il étoit facile de les reconnoître par leurs larmes, & par les louanges qu'ils donnoient au mourant: & qu'il étoit très persuadé qu'il n'y en avoit nul d'entre eux qui ne fût ravi de joie de se trouver à la place du Patient.

Surquoi l'Intendant ordonna qu'on l'achevât. Non pas que le Tyran fût attendri, mais de crainte qu'une constance si manifestement divine, ne fit soulever le Peuple. Un Archer qui étoit sur l'échafaut lorsque l'ordre y fut apporté de terminer les peines du Martyr, dit qu'il falloit le laisser mourir sur la rouë, puis qu'il étoit si opiniâtre
dans

dans son erreur, & qu'il aimoit tant à souffrir. Sur quoi ce généreux Athlète regardant ce cruel Homme, lui dit : *Vous croyez mon Ami que je souffre ? il est vrai ; mais apprenez que celui qui est avec moi me donne la force de souffrir avec joie.* Et voyant venir l'Exécuteur qui alloit terminer ses souffrances par la mort, il fit un dernier effort ; & aiant levé la tête malgré la dure situation où il étoit, il éleva sa voix au dessus des tambours qui avoient toujours battu pendant son exécution, tandis que les Troupes étoient en bataille autour de l'échafaut, & prononça ces dernières paroles avec ferveur ; *Mes très chers Freres, que ma mort vous soit en exemple pour soutenir la pureté de l'Évangile, & soyez les fidelles Témoins, que je meurs de la Religion de J.C. & de ses Apôtres.* Dans l'instant son ame fut séparée de son corps, pour aller dans le séjour des bien heureux.

La Mere de Mr. Boaton n'étoit morte que cinq jours auparavant le martyre de son Fils, dans la même Citadelle de Montpellier, où elle avoit souffert pendant trois ans & demy toutes les duretez d'une cruelle prison, plongée dans les plus affreux cachots, sans jamais démentir sa constance, & avec une fermeté qui étonnoit ses Bourreaux mêmes. Ces Hommes tout féroces qu'ils étoient, attendris par la sainteté extraordinaire de sa fin, permirent à ses Parens de venir la voir avant sa mort. Cette illustre mourante, chargée de chaînes, leur fit une exhortation toute céleste, après quoi elle alla marquer au Ciel la place à son Fils & à tous les fidel-
les

les qui soutiendront comme elle le bon combat.

Pour la Femme de Mr. Boaton, tous les biens de son Mari, qui étoient fort considérables, aiant été confisquez, elle seroit demeurée réduite à la dernière misère, si ses Parens n'avoient eu pitié d'elle & de ses Enfans. Ils lui ont donné une Maison, lui font une pension assés honnête, pour la faire subsister doucement, & ils ne négligent rien de ce qui peut lui donner quelque consolation dans une douleur si profonde.

A peine Mr. Boaton le Pere fut mort, qu'on arrêta le Fils; on le mit Prisonnier dans la même Citadelle de Montpellier, si funeste à sa Famille, où il a souffert pendant trois ans les efforts de la plus cruelle tyrannie. Il ne s'est sauvé, que par une protection toute particulière de la divine Providence, de cette terrible prison, pour fuir sa Patrie, qu'il ne pouvoit plus regarder sans horreur, & se réfugier dans un pais où il lui est permis de servir Dieu en esprit & en vérité, sans la crainte des Tyrans.

Si Montpellier regorgeoit du sang des Martyrs de J. C. Nîmes voioit ses rues & ses places publiques teintes du même sang. Mrs. Alison & Alégre y expirèrent sur la rouë, avec un courage & une constance qui égaloient la fermeté des premiers Martyrs. Messieurs Ravanel, Casinat, Pierre de Galarques, & François Beauvoisin furent brûlez vifs dans cette Ville, qui voioit égorger si cruellement la plus saine partie de ses Enfans. Ces illustres Confesseurs furent con-

damnez,

damnez, non seulement pour avoir porté les armes, pour deffendre leurs vies, mais pour avoir prêché JESUS-CHRIST, & *Jesus-Christ Crucifié* à leurs Compatriottes. Crime digne du feu suivant la *sainte morale* des Disciples cruels de Loïola. Ensuite de quoi l'on vit périr dans la même Ville, pendant une seule semaine, jusques à quarante deux personnes par les mains des Bourreaux. Peu de temps après le Sr. Jonquet y fut rompu vif aussi bien que le nommé Roger armurier accusé d'avoir fait des armes pour ceux de sa Religion. Le Munier du Moulin de la fontaine pour avoir fait moure leurs farines fut pendu: car on ne cherchoit qu'un prétexte pour faire mourir l'Homme le plus innocent: sa Religion lui tenoit lieu de crime. Jamais on ne put prouver d'autres attentats contre Mr. Guy de Nîmes qui expira sur la rouë, contre Madame Sebastian de Sincant, qui fut pendue, Mrs. Pau de Nages, Jobert de Marilhargues, & Lauze de Nîmes, qui furent aussi pendus, qu'ils avoient chanté les *Psaumes de David* en François: attentats, suivant les *Révèrens Peres de la Société de JESUS* dignes du feu. Ciel n'avez vous pas des foudres? Pardon mon Dieu! mais ces Impies vous prennent pour *Confessius*, ou pour un Dieu endormi. Parmi tant de Martyrs on vit mourir un Pere & un Fils, dont le Fils mérite un Eloge tel qu'on en donne aux plus célèbres Confesseurs. Ce Fils, que l'on conduisoit à la mort avec son Pere, voyant celui ci s'ébranler à la vite du gibet, & prêt à succom-

succomber aux tentations de deux Moines qui leur promettoient la vie & des récompenses pour changer de Religion. Quoi mon Pere ! lui cria-t-il , perdez vous courage , lorsque J. C. vous tend la main ? Songez que cette potence va vous conduire au Ciel , & que votre mort va être suivie d'une vie éternelle & glorieuse. Après avoir encouragé son Pere à mourir , & l'avoir vu mourir ; il courut à la mort avec une ardeur toute de feu , & fut recevoir la couronne du Martyre.

Jamais on ne put sauver la vie à deux des Parens & à plusieurs des Amis de Mr. Boaton accusés de s'être trouvez dans ses conférences. C'étoit assés qu'un Denonciateur en donnât avis ; il ne faloit pas d'autre preuve pour faire mourir un Homme , s'il étoit Protestant : si bien qu'on les pendoit par douzaines. Tant d'Amis de Mr. Boaton s'employèrent cependant pour la sepulture de son corps , afin qu'il ne fût pas exposé comme les autres sur les grands chemins , que Baille permit qu'on l'enterrât auprès du corps de sa Mere , qui depuis peu avoit eu l'esplanade de la Chadelle pour tombeau. Toutes les Villes du Languedoc , les unes plus , les autres moins , étoient fumantes du sang des Martyrs. On ne cessoit de rompre , de bruler , de pendre. Les foizets & les carcans , n'étoient que pour les Vieillards & les Enfants accusés de bagatelles. Tous les arbres sur les grands chemins suspendoient une si grande quantité de cadavres , que les Campagnes en étoient infectées. Enfin le Languedoc ,

doc , qui auparavant ces épouvantables persécutions , pouvoit passer pour les champs Elisées ; après tant de massacres pouvoit être pris pour les rives infernales , par les spectacles affreux dont il étoit couvert.

Mr. Cambette de Milhau , & Mr. Fourmeau de Marsilhargues en furent quittes pour les galères ; leur argent les sauva. Toutes les Prisons , tous les Châteaux , & toutes les Citadelles regorgeant de Protestans , il falut s'en décharger sur les Galères ; & bien-tôt le nombre des Galériens surpassant celui de ceux qu'on exterminoit , il falut s'en décharger dans l'Amérique & les Iles , comme on le va voir dans l'Histoire suivante. Dans la seule occasion qui fit périr Mr. Boaton , on compte plus de six cens personnes tant suppliciées , que traînées aux galères ; & un nombre infini d'autres mortes dans les prisons. La désolation étoit universelle.

Parmi tant de Martyrs il ne faut pas oublier la mort exemplaire d'un Valet de Mr. Boaton nommé Jean Moyse. Il fut arrêté parmi la foule , d'où sa ferveur à faire des prières l'ayant fait distinguer , on l'appliqua à la question ordinaire & extraordinaire : mais ni tourmens , ni promesses , ni menaces ne le purent ébranler. Le Duc de Berwick & Baville avoient beau lui faire entrevoir une fortune éclatante , s'il vouloit déclarer les personnes vers lesquelles son Maître l'avoit envoyé porter des lettres ou faire des messages. Ils lui alléguèrent que suivant toutes les apparences il n'y alloit pas seul. Ce jeune Homme leur répondit que cela étoit vrai , & qu'il

qu'il avoit toujours été bien accompagné, dans tous les voyages qu'il avoit faits pour la cause de J. C. Ils crurent que ce Confesseur étoit attendri, & qu'ils n'avoient qu'à poursuivre leur pointe en réitérant leurs belles promesses. Ils insistèrent à lui demander qui l'accompagnoit dans des occasions si périlleuses. Il leur répliqua que c'étoient trois personnes. On ne douta plus qu'il ne fût gagné, & ses Juges crurent qu'il alloit tout avouer. Ils voulurent sçavoir le nom de ces trois Personnes. Mais quel fut leur étonnement, quand il leur protesta que c'étoit le Pere, le Fils & le St. Esprit. Les Gens du Roi, à cette déclaration, entrèrent en fureur : ils firent redoubler la question. Le voyant inébranlable, ils le condamnèrent à la rouë, où le même Dieu qui l'avoit accompagné par tout, ne l'abandonna pas, & lui donna la grace de faire une fin aussi glorieuse que celle de son Maître, en confessant son saint Nom jusqu'au dernier soupir. Qui pouroit s'imaginer qu'un Valet fût digne de la rouë en portant les lettres de son Maître? Il n'y a jamais eu que le seul Babilé qui ait porté la tyrannie à cet excès.

De tous ceux qui ont eu part à cette entreprise, il n'y a eu que le seul Mr. Boaton le Fils qui n'ait pas perdu la vie, ou du moins qui soit venu jusqu'ici : aussi regarde-t-il la chose comme miraculeuse, dont il doit rendre de grandes graces à Dieu, & le prier de le soutenir dans un País de liberté contre toutes les attaques du Monde, peut être plus dangereuses que celles qu'il a évitées.

tées. Il a perdu son Pere, son Aieule, & la plus grande partie de ses Parents. Sa Mere est morte pour lui, comme il semble mort pour elle. Elle est restée dans le Languedoc, sans vouloir écouter d'autre consolation que celle qui lui vient Du Ciel, unique refuge des Opprimez. Ce Jeune-Homme se soutient ici dans l'espérance que Dieu ne laissera pas sans récompense de si grands sacrifices. Je ne doute pas que les Puissances intéressées dans sa cause, ne lui fassent connoître que la fortune des Personnes qui risquent tout pour Elles, n'est pas attachée au succès des entreprises, qui ne dépend pas des Hommes, mais de Dieu seul. Je souhaite que la volonté ne manque pas plus à ces Puissances que le pouvoir, pour mettre Mr. Boaton & ceux qui les ont si généreusement servis en état d'animer ceux qui voudront suivre leurs exemples, & de nous faire à tous oublier la perte d'une telle Patrie, & les ennuis qui semblent inséparables de l'Exil, & du Bannissement.

Tant de sang répandu, tant de personnes prosrites, exillées bannies, sur les galères, ne rendirent pas le calme au Languedoc & aux autres Provinces de France. C'étoit un mal inveteré, comme on le va voir dans la Relation suivante & dont la plaie seignera long-tems, suivant toutes les apparences. La Paix est Fille du Ciel; c'est un don de Dieu qui ne s'obtient pas en crucifiant le Peuple. La Persécution engendre la Discorde l'Antagoniste de la Paix. Il faut bannir les Perturbateurs du repos public, laisser les con-

scien-

sciences en pleine liberté , sur lesquelles il ny a que Dieu qui ait le souverain pouvoir , si nous voulons rappeler le calme & la bénédiction du Ciel. Tant que les Hommes prétendront violenter les cœurs on ne doit attendre que du trouble , de la misère , & de la désolation dans un Roïaume. Après la cassation de l'édit de Nantes les Jesuites firent déchaîner les Dragons pour forcer les Protestans à se prosterner à leurs pieds , & trahir leur conscience , en adorant une oubliè en laquelle ces hypocrites leur veulent faire croire qu'un Dieu s'est transubstantié , terme moins barbare mille fois que l'idée. Dieu seul est Maître des cœurs : les Hommes inutilement feront des efforts pour les assujétir , la raison ne peut être rendue esclave. En vain on envoïa les Intendans les plus cruels dans les Provinces Reformées : en multipliant les supplices , on multiplioit les Martyrs. Baille dans le Bas-Languedoc eut beau repandre du sang avec une fureur sans bornes ; ce sang faisoit germer de nouveaux Confesseurs ; & les Vieillards & les Enfans , les Hommes & les Femmes , sains & malades , nobles & Roturiers , riches & pauvres tout couroit au martyre. Si les Temples étoient renversez , les forêts , les rochers les plus escarpez , les cavernes les plus affreuses retentissoient des loüanges de Dieu ; & les fidelles se retiroient dans ces lieux d'horreur , pour les santifier par leurs assemblées. Les Edits fulminèrent contre ces assemblées , & déclarèrent dignes de mort ceux qui oseroient prier Dieu en commun.

Ainsi

Ainsi le précepte de Jesus-Christ qui dit , St. Matth. Ch. 18. v. 20. *que lorsque deux ou trois fidelles seront en quelque lieu assemblés en son nom ; il sera au milieu d'eux* , devint un crime à ceux qui le mettoient en pratique , tant les supôts de Satan étoient aveuglez.

Un jour qu'environ deux mille Fidelles s'étoient assemblez dans un bois a une lieüe de Nimes pour faire la prière, un faux-frere les fut dénoncer. Gar les Intendans donnoient des récompenses pour découvrir ceux qui oseroient prier Dieu sans la permission des *R. P. de la Société*. Le nommé Andoier ouvrier en soye de la Ville de Nimes fut déclarer à Baviile l'assemblée qui s'étoit tenue & reçut le prix de son iniquité. Traître d'autant plus criminel qu'il étoit riche & qu'il avoit épousé depuis peu de temps une femme qui lui avoit donné un bien considerable. Dans l'instant l'Intendant fit redoubler la garde aux portes de la Ville , & l'on arrêta généralement tous ceux qui y entrèrent ce jour la Protestans & Romains. Ceux qui se trouvèrent de l'assemblée furent arrêtez prisonniers. On en pendit deux : l'un nommé le Brun & l'autre Milasse ouvriers en laines : on en envoya trois aux galères dont l'un se nommoit Codonel de Blausar proche de Nimes.

Les autres furent interrogez par Baviile : Ceux qui ne voulurent pas fléchir les genoux devant Baal furent punis , les autres récompensez. Le Sr. Pierre Michel aiant comparu devant le Tyran , assisté de deux Peres de la noire Société , fut trouvé inébranlable en

sa foi : menaces ni caresses n'ayant rien pu sur son cœur, l'Intendant alloit prononcer à la potence, quand la Femme de ce Confesseur entra dans la sale, portant un Enfant sur son bras, beau par excellence qui attendrit le Tygre. On redoubla les efforts pour pervertir le Mari & la Femme, & n'en ayant pu venir à bout, Baille prononça laconiquement : à Madagascar. Aussi-tôt l'Homme fut enlevé par les Satellites, & la Femme fut renvoyée chez elle parce qu'elle étoit grosse.

Quelques jours après ce seul mot prononcé par le Tyran, Michel fut conduit Prisonnier à Aiguemortes avec quarante neuf autres Protestans, que des Archers attachèrent deux à deux avec des cordes, & les lièrent d'une telle manière qu'on ne leur laissa que l'usage de marcher; & escortez par des Soldats, on leur fit prendre la route d'Aiguemortes. Par tous les Villages où ils passaient, on n'entendoit que des gémissemens & des sanglots: car comme presque tous les Habitans sont Réformez, ils ne pouvoient voir leurs Freres dans un si déplorable état sans répandre une abondance de larmes.

D'Aiguemortes on les transféra à Marseille où on les mit prisonniers dans une flûte, où ils se trouverent à la fin six cens Protestans de differens endroits tous destinez pour l'Amérique & les Iles. Et de fait ils y furent transferez sur differens Vaisseaux. On en mit cent tant Hommes que Femmes, sur le Vaisseau nommé Notre-Dame de bonne-Espérance commandé par le Capitaine

Poissonnel. Mr. Michel fut de ce nombre; outre lequel on mit sur le même Vaisseau cent Forçats, qu'on retira de dessus les Galères pour faire place aux pauvres Protestans qu'on y enchaînoit par centaines. Il y avoit en outre trente cinq Hommes d'équipage, vingt trois Soldats & cinq ou six Passagers volontaires.

Le Vaisseau partit de Marseille le 12. Mars 1687. pour aller en droiture à la Martinique. Le voiage fut de deux mois six jours. Sçavoir 38. jours sur la Méditerranée, à cause du mauvais temps, qui obligea à relâcher par deux fois, la première à un lieu nommé la Roquette, sur la côte d'Espagne, où il y avoit quatre Vaisseaux Hollandois qui attendoient un vent favorable pour continuer leur route. Deux François Officiers dans l'un de ces Vaisseaux vinrent à bord pour visiter le Sieur Poissonnel, & pendant qu'ils y furent un d'eux nommé Mr. de Bousige vit une des Prisonnières, qu'il interrogea; il se trouva qu'elle étoit sa Parente. Elle s'appelloit Madle. Peyrigue. Il visita sa Sœur, pour lors malade sur le même Vaisseau. Il leur fit des presens & les recommanda au Capitaine. La seconde relâche fut à Gibraltar où il fallut prendre des rafraîchissemens pour les malades qui étoient en grand nombre, parce qu'il y avoit plusieurs personnes qui n'étoient pas accoutumées à la mer.

Il en mourut dix neuf pendant la traversée, sçavoir quatorze Hommes & cinq Femmes. Voici les noms des Hommes.

Mr.

Mr. Mathieu le Fils Avocat de la Duché de Duras.

Mr. de Boifebar Gentil-Homme du Vigan.

François Martin. } de Nimes.

Pierre Laufé. }

Mrs. Gruillet Pere.

Jacques Bonnet.

Jacques Hue.

Hannibal Roubaud.

Jacques Finiel.

Henri Durand.

Pascal.

Gabriel André viguier de la Tour.

François Ricard.

Et Jean Jonquet.

Voici les noms des Femmes.

Mademoiselle de Ferragut veuve d'un Ministre.

La Veuve Bosc & sa Sœur de Montpellier.

Marthe Roque de la Sale.

Et François Cabrit.

La nuit du 17. Mai 1687. jour de la Pentecôte, sur les deux heures après minuit à une lieue de terre, & environ vingt lieues du fort St. Pierre lieu de la résidence du Viceroi dans l'Ile de la Martinique, où se devoit faire le débarquement, le Vaisseau fut entièrement brisé sur des rochers par l'imprudence des Officiers qui ne se croioient pas si près de terre. Ce fut une confusion épouvantable, on n'entendoit que des cris & des lamentations. Les uns tâchèrent de se sauver dans la chaloupe, les autres sur des planches, & les debris du Vaisseau, quelques

uns à la nage : quand il s'agit de sauver sa vie , on met tout en pratique. Ceux qui périrent dans ce naufrage sont.

Hommes noïez. 16.

Mrs. Jacques Alloger }
 Jacques Bernard } de Nimes.
 Pierre Roux }
 Gui Bourgeois de Bederieux
 Claude. }
 Jean Fontane. } d'Anduze.
 Pierre Hue. }
 Jacques Crozier de Villeneuve d'Eberg.
 Pierre Roque.
 Jean Pierre Gras.
 François Chapelle.
 Laurens Mazel.
 Pierre Fesquet.
 Guillaume Renaud.
 Antoine Malzac.
 Et Raimond Tourene.

Femmes noïez. 21.

La Veuve de Mr. Arnaud Ministre.
 Louïse & Dauphine Arnaud Sœurs.
 La Veuve Bonami de Poitou
 La Veuve Lauze }
 Passette } de Nimes.
 Marie Laune }
 La Veuve Donnadiou }
 Mad^{le}. Baldine.
 Mad^{le}. Sperte de Puy-Laurens.
 Bessonne des Cévannes.

La

La Veuve Roques de la Sale.

Jeanne & Elifabeth Roques Filles de la dite Veuve.

Jeanne & Elizabeth Peyrigues de St. Ambroise.

Modon Joïeuse.

La Veuve du Mas d'Anduze.

La Femme de Guillaume la Combe.

Mieugue.

Et Gradelle.

Les Hommes qui se sauvèrent de ce naufrage font.

Mrs. Guyraud Officier de Nimes.

Nouvel de Nimes.

Jean & Yfac Buiffon Freres , dont l'un est encore à Amsterdam.

Pierre Michel de Nimes, est à Londres.

Pierre Brun est à Genève.

Terrieu est venu à Londres & retourné à L'Amérique.

Pierre Orange mort a Genève.

Jeune, de Ville neuve de Berg mort à Londres.

Mazaury d'Anduze.

Claude Jurand.

François Salendre, de la Sale, est à Amsterdam.

Antoine Turc mort à Londres.

Scipion de St. Etienne.

Jean Mazairac.

Claude Bourdy.

Guillaume de la Combe de la Sale; sa Femme fut noyée: il est à Amsterdam.

Jean Martin.

Jacques Pic.

Jacques Gras mort en Irlande.

Pierre Amblar.

Jacques du Cros, mort en Irlande.

Jacques Fontane il est à Londres.

Mrs. Goirand d'Uzés.

André Ceres est à Londres.

Foucaran Fabré.

Jean Malzac.

Antoine Mazel.

David Fesquet : est à Londres.

David Vedol, de Clarensac, est retourné en France.

Pierre du Claus de Nimes mort à Londres.

Daniel Latye proche de Montpellier.

Nicolas Audiger.

Claude Gruillet Fils.

Charles Marcou

Jean Antoine la Fond

Mr. Serre de Montpellier est à Genève.

Mr. L'Erpinere, proposant de Saumur; est à Londres.

Pellat Chirurgien de Sommière.

Et Mr. Pierre Issanchon Chirurgien de Montauban qui est le premier qui a donné ces mémoires à M. Jurieu, qui en a écrit quelque chose dans ses Lettres Pastorales. Ce bon Confesseur est actuellement à Londres. C'est un très honnête Homme vivant fort chrétiennement, & possédant les principes de sa Religion si parfaitement, qu'il est capable de confondre les plus habiles Théologiens de l'Eglise Romaine. Aussi il a confessé J. C. dans les cachots, dans les perils & devant les Princes de la Terre. Il fut arrêté.

été à Lion, comme il cherchoit à passer dans les Pais-Etrangers. Interrogé par le Prevôt des Marchands de Lion, il se seroit pu tirer d'affaire, en n'avoüant pas qu'il fût Réformé ; mais ce titre étoit si glorieux à Mr. Issanchon, qu'il ne voulut pas le ternir par le moindre subterfuge. Il fut mis prisonnier à Lion, comme un opiniâtre invincible : ce sont les termes de l'Intendant de cette Ville : & ceux qui sont dûs à sa fermeté, comme un glorieux Athlette de J. C. Il fut transféré au Pont St. Esprit, & enfermé dans un cachot si étroit qu'à peine s'y pouvoit-il coucher, sur un peu de paille toute pourrie, avec un peu de pain : pour de l'eau il falloit qu'ils l'achetassent bien cher du Major : d'une avidité insatiable, & d'une cruauté barbare. Dans cet affreux cloaque il fut acueilli de toutes les incommoditez qui en sont inséparables. La faim, la soif, la vermine, l'insomnie, le reduisirent en un pitoiable état. Un jour il entendit tirer le canon de la Citadelle, c'étoit Mr. L'Evêque d'Uzés qui arrivoit au Pont St. Esprit. Ce Prélat aiant appris qu'il y avoit des Prisonniers Protestans, pour prouver son grand Zèle, il crut qu'à l'aspect seul de l'Eminence violette, ils alloient tous être convertis, mais Mr. Issanchon ne parut devant lui, & ses autres Compagnons aussi, que pour confondre cette tête nutrée, plus remplie de présomption, que de la science de J. C. Notre Confesseur ne put obtenir de la charité de ce pieux Evêque d'être retiré du cachot, grace qu'il vouloit lui faire acheter aux dépens de sa conscience.

De tous ceux qui échaperent du naufrage soit des Protestans, Matelots, Soldats ou Forçats; il n'y en eut que vingt cinq ou trente qui se sauverent dans les chaloupes, les autres se mirent sur les debris du Vaisseau, ou furent sauvez par les Sauvages. L'Ecrivain du Roi & celui du Vaisseau furent noiez; ce qui doit desabuser ceux qui croient que la perte du Navire étoit préméditée.

Du nombre des sauvez il y en eut trente six qui se trouverent dans un coin de l'Isle de la Martinique ou de Madagascar qui n'est habité que par quelques Sauvages, & separé des endroits habitez par les François, par une rivière fort large. Ce qui obligea ces pauvres Naufragez à y passer la nuit, n'ayant pour toute nourriture que quelques limaçons qu'ils trouverent sur le bord de la mer, & qu'ils firent cuire.

On peut dire à la louange des Sauvages & à la confusion des François que ces pauvres Gens réchapez d'un si grand péril, trouverent beaucoup plus d'humanité & reçurent plus de bienfaits des Sauvages que des autres. Car le jour du naufrage ils porterent à terre plus de quinze Personnes qu'ils furent querir au péril de leur vie bien avant en mer. Et le lendemain sur le soir ils en furent chercher treize plus d'une lieüe en mer, qui luttoient contre les flots depuis 48. heures sur une vergue & un bout de mats, qu'ils avoient liez avec des cordes; du nombre desquels étoit le Sr. Michel, & qui auroient infailliblement péri, sans le secours des Sauvages.

vages. Même la nuit que ces trente-six furent exposés à l'injure du temps, contraints de manger des limaçons, les Sauvages les visitèrent par deux fois, & leur apportèrent de la cassave, quelques petits poissons & de l'eau.

Le nombre de ceux qui échappèrent du naufrage fut d'environ six vingts Personnes: sçavoir quarante trois Protestans, environ trente Français & le reste Matelots, & Soldats. L'Aumônier, le Pilote, le Contre-Maître, & le Chirurgien furent des heureux.

Il s'en noya environ six vingts, le surplus étant mort de maladie. Le lendemain du naufrage, le Capitaine qui s'étoit sauvé dans la chaloupe vint rejoindre ceux qui étoient dans l'Île parmi les Sauvages, & les fit porter au quartier des Français. Delà ils furent conduits en un lieu dit la Cabastère où le Major se trouva par ordre de Mr. le Comte de Blénac Général des Îles de l'Amérique, & ordonna aux Habitans de les recevoir chez eux, de leur fournir ce qui leur seroit nécessaire pour leur entretien, de les faire habiller & de les faire traiter de la brûlure du Soleil, qui est une maladie causée par les ardeurs de cet Astre, dont quelques-uns moururent dans des douleurs terribles. Plusieurs s'étoient sauvés tous nus, d'autres avec leurs chemises seulement. Mr. Michel changea trois fois de peaux en fort peu de temps. On le mit au rang des Esclaves, & comme il étoit fort & vigoureux, on lui faisoit faire tous les ouvrages les plus pénibles.

il étoit employé à defricher la terre, servir les maçons, couper du bois, & autres manœuvres fatigantes.

Les Srs. Serre de Montpellier, de Lerpinière proposant de Saumur, & Pellat Chirurgien de Sommière furent mis dans un cachot au fort de St. Pierre par ordre du Général Blénac, à la sollicitation des Jésuites, pour les forcer à abjurer leur Religion; ce qu'ils firent 24 heures après. Mais au lieu de leur rendre leur liberté, comme on leur avoit promis, ils furent conduits à St. Domingue deux cens lieues plus loin.

Ce ne sont pas les seuls qui ont renoncé à la foi dans l'Isle & que leurs Persécuteurs ont trompé. Je croiois qu'il n'y avoit qu'à la Bastille où l'on faisoit de ces supercheries. Mais ce qu'il y a de prodigieux, plusieurs de ceux qui avoient été infidèles à Dieu en France, ne laissèrent pas d'être transportez dans les Isles, comme les autres. Ils avoient non seulement signé, mais encore fait toutes les fonctions prescrites par l'Eglise Romaine depuis le jour de leur signature: comme ils firent voir par des certificats que leurs Curés leur avoient donné, qu'ils présentèrent à l'Intendant du Languedoc. Ils lui jurèrent & protestèrent de n'avoir jamais été depuis leur abjuration dans aucune assemblée de Reformez: prouvèrent qu'ils avoient entendu la Messe & communie fort régulièrement; Baille ne laissa pas de les condamner à être relégués dans les Isles. Tant il est vrai qu'on ne peut faire aucun fond sur la foi des Tyrans! Ces imbeciles Séduits, furent
con-

conduits à la Tour de Constance, à Aiguemortes & de là à Marseille pour y être embarquez. Ils demandèrent d'être reçus à la Confession & Communion; ce qu'on leur accorda volontiers. Il se tuoient de remercier les Jésuites & les Prêtres de leurs bonnes instructions; les assurant qu'ils n'avoient jamais eu leur conscience dans une pareille tranquillité, que depuis qu'ils avoient reçu *la précieuse oubliée*. Tant de soins furent inutiles: Les Révérends Peres les virent embarquer, & leur souhaitèrent bon voyage. Les Jésuites sont Jésuites à Marseille tout comme à la Bastille. Il y avoit de ces *bienheureux Neophytes* qui alloient exactement à la Messe à la Martinique, & qui en mangeoient le Dieu très souvent. Un de ces misérables nommé Jean Cambebrune Notaire des Cévennes exhortoit un jour Mr. Issanchon sur la flûte où ils étoient Prisonniers à Marseille, à suivre son exemple, lui protestant qu'il étoit entièrement obligé de son salut aux bons soins de Louis XIV. & aux bonnes & salutaires instructions d'un bon Pere qui étoit présent à cette exhortation frauduleuse, ne pouvant pas comprendre comme il s'étoit pu laisser si long-tems tromper aux séductions de ses Ministres. Le nommé Goirand d'Uzez en disoit autant à Mr. Michel à la Martinique. Cependant lorsque ce Scélérat vint à mourir il étoit au desespoir d'avoir trahi sa conscience, & enflé comme un erapaut, il mourut en maudissant le jour de sa naissance.

Enfin le Général du Casé étant venu à la

Martinique exhorta les Protestans à aller s'habiter à Tabaco. Mr. Michel encouragea cinq de ses Compagnons à y aller avec lui, ils se présentèrent devant Mr. du Case qui leur fit délivrer des congez en bonne forme pour cet effet, & les fit embarquer sur un Vaisseau qui partoît pour cette Ile.

Lorsqu'ils furent arrivez à Tabaco ils apprirent qu'il y avoit un Vaisseau Anglois de quarante piéces de canon dont l'Equipage coupoit du bois au nord de l'Ile. Michel se resolat de l'aller chercher, pour conjurer le Capitaine de lui donner passage dans son bord: il communiqua son dessein à ses Compagnons, & les encouragea si bien, qu'ils entreprirent de le suivre. On leur representa la difficulté de traverser les montagnes sans les rebuter. S'étant recommandez à la divine Providence, munis de quelques poignées de farine pour toutes provisions, ils se mirent en chemin. La pluie ayant entièrement gâté leur farine, ils furent contraints de vivre de racines sauvages. Ils marcherent nuds pieds cinq jours & cinq nuits par des routes inconnues; armez de leur fusils pour se defendre des bêtes sauvages. Dès le troisiéme jours ils perdirent un de leurs Compagnons, qui s'étant mis une épine dans le pied demeura derrière. Ils eurent beau l'appeller, crier, siffler, il fut perdu pendant huit jours, & l'auroit été pour le reste de sa vie, s'ils n'avoient pas envoié la chaloupe du Vaisseau Anglois le chercher le long de la côte, où on le trouva amassant des limaçons, seule nourriture dont il avoit vécu,

vêcu , & de pourpié sauvage qu'il cueilloit sur le rivage. Cet Homme s'appelle André Cerés & est actuellement à Londres. A la fin après des fatigues prodigieuses , à demy-morts de faim , de soif , & de lassitude ils découvrirent le Vaisseau ; où s'étans rendus , ils furent humainement reçus du Capitaine , qui les amena aux Barbades & de la en Angleterre , après avoir envoyé chercher leur Compagnon qui s'étoit égaré.

Si-tôt que Michel fut à Londres , il prit parti dans le Régiment de Schomberg , qui après la Bataille de la Boine , où ce brave Duc fut tué , comme tout le monde le sçait , fut donné à Mylord Comte de Gallouway. Michel servit dans ce Regiment en Irlande , jusqu'après l'entière Conquête de ce Royaume faite par le Roi Guillaume de glorieuse mémoire. De la il passa en Flandres , où il servit jusques à la paix de Riswick. Il a trouvé le secret après dix ans d'absence , de faire passer sa Femme & ses Enfans en Angleterre , où il les a élevez de son mieux dans la crainte de Dieu , sans avoir jamais été à chargé au Comité , aux Eglises ny à qui que ce soit. Il étoit entré dans les Grenadiers à cheval , mais sa vieillesse , car il est âgé de 68 : ans , le fit casser le 6 : Mars de la presente année 1718 : ce qui a réduit ce vénérable Confesseur dans la dernière nécessité. Quoique Mr. Saurin le Ministre & Mr. Baudouin qui le connoissent parfaitement , étant de son même Païs , aient parfaite connoissance de ses souffrances , & soient fort bien intentionnez pour lui , il n'a pu rien obtenir

enco-

encore du Comité, où ces Messieurs ont cependant beaucoup de pouvoir. Mais quoi ! si la charité ne fait pas un effort pour un Homme qui la mérite par tant d'endroits, il faudroit qu'elle fût bien languissante pour ne pas dire morte entièrement.

O vous Messieurs les Incrédules, qui traitez de chimères tout ce qu'on vous dit des Persécutions qu'on a exercées en France contre les Protestans, examinez ces faits ; interrogez ceux qui restent encore en votre Ville échapez à ces barbares cruautés, & rendez grâces à Dieu de la pleine liberté dans la quelle vous vivez. Mais revenons à notre Sujet. Il est constant que nous parûmes tous les trois, Mr. d'Hamilton, Mr. Schrader & moi sensiblement touchés de notre séparation ; pour moi, j'en avois une vive & sincère douleur, car j'aimois d'Hamilton comme mon Frere, & Schrader comme mon Fils.

Je comparus donc devant le Lieutenant de Roi, qui débuta par me reprocher l'action du soir, comme une rébellion outrée ; après qu'il eut cessé de parler, voici à peu près dans quels termes je répondis. Devant tout autre que vous, Monsieur, je me laisserois condamner, sans répondre, sçachant parfaitement le peu de justice, que doivent attendre ici les Prisonniers, des Officiers de la Bastille ; mais je connois trop votre équité, pour ne pas deffendre la cause de mes Compagnons & la mienne, devant vous. De bonne foi Monsieur ne sommes nous pas assez malheureux de nous voir, quoiqu'innocens,

eens, enfermez dans la plus mauvaise chambre de la Bastille, au plus fort de l'hyver, mes deux Compagnons tous nus, sans feu, sans fenêtre à nos grilles, par où le vent nous souffle jusque dans nos lits, la pluie, la grêle, la neige, & toutes les intempéries de la saison, sans y joindre encore des outrages insupportables à des Gentils-hommes? Nous sommes nourris plus mal que les chiens du Gouverneur, principalement le pauvre Mr. Schrader auquel on ne donna pas hier au soir une once de viande pour son soupé; & quand il frappe, pour obtenir audience de vous, & vous en demander justice, le Major vient yvre comme une Bacchante, pour lui casser la tête d'un bâton, dont il s'étoit armé pour ce sujet. Je dis que nous sommes innocens: pour moi je ne sçai pas encore le sujet de ma prison, ni de quoi l'on m'acuse. Mr. d'Hamilton n'est pas plus sçavant que moi: il a quité son bien pour suivre la Fortune de son Roi, & pour l'en récompenser, on lui fait ici souffrir des tourmens inconnus aux Nérons & aux Diocletians; & tout le crime de Mr. Schrader est d'être Etranger, & de ce que l'Empereur, dont l'Electeur d'Hanovre son Maître a suivi le parti, est en guerre avec notre Roi, pour la succession d'Espagne. En attendant qu'on nous ait convaincus de quelque crime, du moins que l'on nous traite comme des Hommes, suivant l'intention du Roi, qui paie si largement notre nourriture & notre entretien, & non pas comme des forçats. En vérité, Monsieur pourroit-il croire, que dans la saison
où

où nous sommes , on puisse nous laisser tous nuds & sans feu , dans un lieu tout ouvert , humide , & où nous avons de la bouë jusques à moitié jambe ? Les plus grands Scélérats , qui pour les crimes les plus infames sont condamnez au feu & à la roë , ne sont pas traitez si rigoureusement que nous , dans leurs prisons : Il n'y avoit pas à répliquer à cela : aussi Mr. du Joncas n'y répondit qu'en haussant les épaules.

Cependant il me demanda , si nous étions en droit de nous venger de ces mauvais traitemens , & d'assassiner un Officier qui venoit écouter nos raisons ? Ecouter nos raisons bon Dieu ! étoit-il repris-je en état de discerner son verre de sa bouteille ? Le plaisant juge ! qui vient tout chancelant , furieux , le visage enflamé comme celui du Cherubin dégradé , armé d'un bâton , dont il veut casser la tête à son Suppliant , pour premier interrogatoire ? Lui soutiendrez vous bien ce que vous dites là ? me demanda Mr. du Joncas. Non seulement je soutiendrai ces vérités devant le Major & toute la terre , lui repondis-je , mais mes Compagnons & vos Porte-clefs , vous en diront plus que je ne vous en dis. Mais faites le venir devant moi , s'il vous plaît , Monsieur , & à moins qu'il n'ait un front d'airain , si les fumées du vin ne lui ont pas fait perdre la mémoire il conviendra de ces faits plus clairs que le jour.

Mr. du Joncas le fit appeler : il comparut dans la sale d'audiance où nous étions , pâle , défait , enflé , hideux , comme un Hom-

me qui n'avoit pas tout à fait cuvé son vin, dont les vapeurs l'étourdissoient encore ; & dont il poussa des nausées , qui en peu de tems infectèrent toute la chambre. Il écoussa avec une brutalité insensible , tout ce que je dis à Mr le Lieutenant du Roi de ses extravagances : je le contrefis , en sa présence , si naïvement , que Mr. du Joncas ne put s'empêcher d'en rire , & regardoit ce sac à vin avec un air d'indignation. Il ne répondit jamais rien à son Officier , & à moi , que ces seules paroles. Dites tout ce qu'il vous plaira ; mais sans Ru je serois mort : c'est à lui que je suis redevable de la vie ; & sortit en traînant ses chausses , comme s'il y eût eu dedans un paquet fort gênant.

Quand il eut évacué le plancher , Mr. du Joncas ne put s'empêcher de dire : voilà les jolis Officiers qu'il faut au bon Homme Mr. de St. Mars , mais cet yvrogne sortira , ou je ne serai pas écouté à la Cour. Or ça me dit-il , comment allons nous faire ? car vous êtes tous trois condamnés au cachot : & je ne sçai comment je vous garantirai de cette disgrâce ; car St. Mars est entêté comme une mule. Attendez moi là , je vais voir si je ne pourai pas lui faire entendre raison. Il me laissa dans la Sale avec Bourgouin , qui me dit que le Major après avoir le soir précédent fait de terribles plaintes au Gouverneur , qui l'écoutoit comme un oracle , & qui ne s'étoit pas aperçu qu'il fût souffert , parce que St. Mars étoit couché & qu'il n'y voioit presque plus , le Major fut au Corps de garde , où il but de l'eau de vie avec les Soldats.

ats , jusqu'à ce qu'il tombât yvre mort : c'est là qu'il a achevé de passer la nuit étendu sur la paille , & c'est de là qu'il est si défait , ou plutôt la cause pourquoi il est aujourd'hui levé si matin.

Mr. du Joncas revint pour me dire , que le Gouverneur étoit dans une telle furie , qu'il ne l'avoit pu fléchir. Je suis au desespoir continua-t-il de l'injustice , que l'on vous fait , mais je l'adoucirai autant qu'il me sera possible. Je vais ordonner qu'on vous y porte une double portion ; je vous enverrai tous les Livres que vous souhaiterez ; je ne vous y laisserai manquer de rien. Vous n'y resterez pas long-tems , car je prendrai de justes mesures pour plaider votre cause devant le Gouverneur , qui est le plus opiniâtre de tous les Hommes. Je priai très instamment Mr. du Joncas qu'il ne souffrit pas que je fusse séparé d'avec Messieurs d'Hamilton , & Schrader : mais c'étoit assés que de témoigner notre union , pour ne rien obtenir de nos opiniâtres Tyrans. Mr. du Joncas me conduisit jusques à la porte de la Tour du coin , & m'embrassa le cœur serré de voir la peine que j'allois souffrir si injustement. Ru m'ouvrit la porte du Cachot de cette Tour où il m'aporta toutes mes hardes. Il exécuta ponctuellement les ordres de Mr. du Joncas , pendant tout le tems que j'y fus ; il me donna fort bien à manger , mais principalement les jours maigres que les sôles , les vi ves , les écrevisses & les truites entrèrent pour la première fois dans les cachots. J'en fis un très mauvais usage ; car le froid me saisoit
si ex-

si extraordinairement , que les trois derniers jours, j'étois si cruellement glacé dans mon lit que je ne pû jamais me remuer , pour porter un morceau à ma bouche. Mr. du Joncas m'envoia un paquet de bougie & des Livres qui me tinrent bonne Compagnietant que je pû lire. J'étois descendu au cachot un lundi 17. de Decembre , jour auquel le vent étant au Sud, je n'eus pas excessivement froid , quoiqu'il y eût trois creneaux ouverts en ce temps là dans le cachot , & les deux autres étoient très mal bouchez , en sorte que le vent y entroit de tous les côtez. Lorsque j'eus allumé une bougie , je fis l'inventaire de mon cachot , où je trouvai le nom de M. r. Schrader l'aîné, les noms de la Sale & de Picot, qui y avoient été mis en sortant de la calote de la même Tour , par la médiation du Curé de Léry , comme je l'ai dit dans mon premier Tome , & qui ne faisoient que d'en sortir comme je l'ai appris depuis , par Samuel Gringalet , que l'on ne connoissoit en ce tems là que sous le nom de du Prey , qui étoit avec eux dans ce cachot, lorsqu'on les dénicha pour m'y loger. *Nota bene* que ces pauvres Gens y furent depuis le 6. Juillet jusqu'au 17. Decembre , pour nous avoir parlé par la cheminée ; amusement , qui sans douté ne méritoit pas un tel châtiment. Je trouvai dans le fond d'un creneau , quantité d'ossements , & les aiant examiné fort exactement , je reconnu que c'étoient des os humains. Et comme on sentoit la même odeur que celle qu'on sent d'ordinaire dans les cimetières ; que de plus
le

le cachot avoit été depavé en partie, je m'avifai de fouiller dans la terre qui me parut le plus fraîchement remuée, j'y trouvai à un pied de terre un cadavre presque tout pourri, envelopé de méchantes guenilles, aussi toutes pourries. Ru m'avoüa que c'étoit un misérable qui s'étoit pendu depuis un an dans ce même cachot, qu'on y avoit enterré tout chauffé & tout vêtu comme il étoit, lorsqu'il se fit mourir, parce que ses habits ne valaient pas la peine de le depouiller. Que ce n'étoit pas le premier à qui ce cachot avoit servi de sepulture, & depuis qu'il étoit venu à la Bastille avec St. Mars, que c'étoit le troisième qui s'étoit défait dans ce cachot, sçavoir deux hommes & une femme. N'allez pas faire comme eux, je vous en prie, dit-il, en m'embrassant, car vous seriez damné comme un diable, & je vous enfouirois à côté d'eux, où vous seriez certes très mal placé. Sur tout gardez moi le secret, car si on sçavoit que je vous eusse revelé de pareils mystères, il iroit très mal de mes affaires. Je le remerciai de son avis dont je n'avois pas besoin pour mon salut. *Car c'est un vilain sort que le sort d'un pendu.* Cependant il y a plusieurs Prisonniers & Prisonnières assés misérables, pour le preferer aux souffrances excessives de la Bastille. Au milieu du cachot il y a une chaîne grosse comme le bras, cramponnée dans le pavé, où l'on attache les Prisonniers furieux, ou ceux qu'il plaît aux Officiers d'y condamner. Les rats de ce cachot étoient si familiers, qu'on les écrasoit en se promenant, & qu'il y en avoit

avoit d'assés privez , pour se venir coucher auprès de moi dans mon lit. J'en demandai encore la raison à Ru , qui en ce temps là ne me cachoit rien ; mais Bernaville a bien re-duit depuis les Porte-clefs à se taire ; & voici ce qu'il m'aprit.

Il y a eu pendant trois ans un Prisonnier dans ce cachot nommé Liard , de la Ville de Caën , qui , pour avoir asiché dans Paris des libelles difamatoires contre le Roi & sa Cour , fut conduit à la Bastille , où il a si bien contrefait l'incensé , que l'on n'a pas jugé à propos de lui faire son procès. Quand Mr. d'Argenson l'interrogeoit , il paroissoit réfléchir sur ce qu'on lui disoit , après quoi il répondoit d'un très grand sérieux : *il y a de l'oignon*. On lui faisoit une autre interrogation , à laquelle après avoir profondement rêvé , il répondoit encore ; *il y a de l'oignon*. Enfin *il y avoit de l'oignon par tout* ; & l'on ne pouvoit tirer de lui autre reponse. On le mit dans ce cachot ici , parce qu'il ne vouloit souffrir aucun Compagnon avec lui , & il n'en sortoit que quand les eaux submergeoient le cachot , qu'on le mettoit dans un pourpoint de pierre , jusqu'à ce qu'elles fussent écoulées. Il y aprivoisa si bien les rats , qu'ils mangeoient & couchoient avec lui : il les connoissoit tous par des noms qu'il leur avoit imposé , & les distinguoit les uns des autres. L'un s'apeloit ratapon , l'autre , le goulu , cet autre là le friant , & ainsi des autres. Quand il mangeoit , vous voiez tous ces rats venir au tour de son plat faire une musique enragée , pendant que lui s'empres-

soit

soit à les mettre d'accord : allons goulou, disoit-il à l'un tu manges trop vite, laisse approcher le friant qu'il en ait sa part ; pourquoi as tu mordu ratapon ? & tâchoit à policer ces bêtes indociles, comme si elles avoient eu de l'intelligence. Si j'avois tué quelques uns de ces vilains animaux, il m'auroit sauté à la gorge : ils le suivoient dans le pourpoint de pierre, quand l'eau du fossé avoit inondé leurs tanières, & y revenoient avec lui, sitôt qu'il descendoit dans son cachot. C'étoit un plaisir, qui m'a diverti bien des fois, de lui voir appeler ces bêtes par leurs noms : vous les voiez sortir de leurs crevasses, comme pour venir recevoir ses ordres ; il leur donnoit un petit morceau de pain, après quoi il les renvoïoit dans leurs trous en les frappant d'un petit coup sur la queue. Les Prisonniers qui sont venus après lui dans ce cachot, ont eu bien de la peine à se defaire de ces importuns : moi qui vous parle, j'en ai pris avec la main, & j'en ai détruit une quantite prodigieuse. Je crains bien que ce ne soit ce même homme qui s'est pendu dans son cachot ; car quand je lui demandai ce qu'étoit devenu ce Maître des Rats, il demeura interdit, & ne voulut pas me répondre, & se contenta de me dire qu'il étoit allé au diable : il est vrai que c'étoit sa manière ordinaire de parler, & qu'avec lui le diable entroit partout.

Il me conta aussi qu'il y avoit dans une de leurs maudites tanières un Suedois, qui ne vouloit souffrir aucun Compagnon avec lui, & qu'il étoit d'une force prodigieuse. Il y avoit

avoit longtems que ce pauvre Homme, dont je n'ai jamais pu sçavoir le nom, ni la cause de son emprisonnement, étoit prisonnier. Le nommé Aubert, avec lequel je fus mis en sortant du cachot, me dit qu'un jour on avoit voulu le mettre avec ce Suedois, pour une matinée seulement, pendant que l'on racommoderoit quelque chose qui manquoit à sa chambre. Etant entré dans le repaire, où ce Solitaire étoit renfermé, il avoit vû un grand homme plus haut que six pieds, portant une longue barbe à faire peur, qui sans lui dire un seul mot, le prit par les cheveux du sommet de la tête, & l'élevant en l'air, comme l'Ange fit le Prophète Habacuc, il le transporta dans la montée, & dit à Ru, qui étoit pâmé de rire de cette expédition gigantesque, que si jamais il s'avisoit de lui ramener un Compagnon, il le prendroit par les pieds & lui en casseroit la tête. Ru se contenta de refermer la porte du cachot de cet Antellus, & ramena Aubert tout tremblant dans le sien.

Pendant les cinq ou six premiers jours que je fus au cachot, je n'avois pas excessivement souffert. J'entendois crier Mr. Schrader qui étoit dans le cachot de la Tour du Puits, qui ne suportoit pas si tranquillement que moi l'injustice qu'on lui faisoit.

Monsieur du Joncas même m'envoia du papier, une plume & de l'encre, pour charmer mes ennuis dans ce souterrain, le repaire des chagrins les plus devorans; & j'y griffonnai ces Vers. Qu'on ne s'étonne pas de leur desordre : Les Muses n'avoient garde

de descendre dans un lieu si odieux , pour m'aider à les polir. Quoique ces chastes Filles aiment la solitude , elles fuient celle qui ne devoit être que le repaire des crapeaux. Ma resignation seule aux decrets de la Providence me dicta ces Vers , dont je pris le texte dans mon Nouveau Testament, au Verset vingt & unième du Chapitre quatorzième des Actes des Apôtres en ces termes.

Ce n'est que par beaucoup d'afflictions & de traverses que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu. Act. des Ap. C. 14. v. 21.

R E F L E X I O N S.

Qui peut connoître , ô Dieu ! les secrets de ton cœur ?

*Quelle route tu tiens pour gagner le Pécheur ?
Lorsque sans réfléchir insensible à sa perte,
Comme un aveugle , il court sans voir la fosse ouverte ,*

*Ta bonté le retient sur le bord du penchant.
Tu fais d'un criminel un Saint en un instant.
Pour rapeler David , tu lui montres la peste ;
Tu troubles sa Maison par le meurtre & l'inceste.
Pour sauver Manassés , tu le mets dans les fers.
Pour benir le Laron aux yeux de l'Univers ,
Tu permets qu'en la croix il ait part à la peine.
Pour rendre Paul zélé , tu te fers de sa haine :
Lorsqu'il veut t'outrager en Tyran furieux ,
Pour le mieux éclairer , tu lui bouche les yeux ,*

Tu

Te vois, en l'étonnant, comme un coup de tonnerre,

Pour le faire alet droit le renverse par terre,
Et ce Loup ravissant se change en un Agneau:
Qui frapoit les Brebis, va paître leur Trou-
peau.

Lorsque l'éclat brillant d'une fortune ingrate
Sous un apas trompeur me seduit & me flatte;
Qu'un lenre decevant me conduit à la Cour,
Ce monstre aux yeux voilez m'y joint un mau-
vais tour.

Apuié sur la Foi d'un celebre * Ministre.
Je me vois confondu par un revers sinistre.
Où l'or m'éblouissoit je rencontre des fers;
Le chemin des plaisirs m'a conduit aux Enfers.
Ce beau jardin d'Edem me donne un fruit bar-
bare;

Et ce fleuve de lait est pour moi le Tartare.

A la Bastille enfin je me vois enfermé.

Qui flatoit la Fortune est par elle opprimé.

Pour compenser trente ans de fidelles services,
Sa rigueur fait sur moi pleuvroir mille injustices;
Les ennemis, l'abandon, les chaines, les cachots;
Elle sembloit vouloir m'abimer sous ses flots;
Quand en m'offrant à Dieu je reconnus sa grace.
Au travers de la nuit je decouvris la trace
D'un rayon bienfaisant qui vint frapper mon
cœur,

Lui montrer sa foiblesse, & forcer sa douleur.

Je vis la vanité de ce qui fit mes charmes.

Pour éteindre mes feux, je provoquai mes lar-
mes:

Je repassai mes jours, je reflectis sur moi.

La crainte, qui parut, vint affermir ma foi.

○ 2

Mais

Mais la foi d'un pécheur qu'elle est foible & légère!

En sortant du cabos voit-on bien la lumière?

Un œil blessé peut-il regarder le Soleil?

En surjaut reveillé du plus profond sommeil,
Je m'essuiois les yeux encore ému du songe
Dont l'orgueil me peignit l'agréable mensonge.
J'avois peine à quitter ce séducteur charmant
Ce Monde qui nous tend un piège atraiant.

La laine, qu'une fois l'on teint en écarlate,
Ne peut plus se blanchir; c'est en vain qu'on se
flate

De lui rendre jamais sa première candeur:

La teinture toujours ternira sa blancheur.

La coupe, où croupissoit une essence empestée,
Garde longtemps l'odeur qu'elle avoit contractée;
Il faut bien la laver pour chasser ce venin

Un Pécheur a besoin d'un baume tout divin,
Pour bannir de son cœur une mortelle flame,
Ce mal invétééré qui s'allume en son ame:

La main la main de Dieu peut seule l'arracher.

Qui se plut au péché voudroit toujours pécher.

Je le sçai, je le sens, & deux ans de Bastille

Ne domptent pas mon cœur, bien plus dur que
ma grille.

Sans cesse il se revolte, & voudroit malgré moi

Suivre un penchant flatteur que condamne la Loi.

Oui mon cœur alarmé veut renoncer au vice;

Il n'en fait qu'avec peine un entier sacrifice.

Le Monde n'a pour moi que de la dureté:

Ce traître m'a ravi jusqu'à ma liberté;

J'ai de la peine encor à quitter qui me quite.

Je sens un aiguillon qui me pique & m'irrite:

Je veux me degager de mes fers douloureux,

Pour revoir ces plaisirs & courir après eux.

Ma

Ma raison qui revient me rapelle avec peine ;
 Dieu pour me retenir s'est servi de ma chaîne.
 Ainsi donc à regret il fait agir son bras ;
 Il frappe ah ! que ses coups ont de secrets apas !
 C'est un fer douloureux qui coupe la cangrène ;
 C'est un bon Medecin qui nous ouvre la veine,
 Pour nous purger du sang qui causoit notre mal.
 C'est un pesant marteau qui forge le metal,
 Qui s'opose au Dieu fort ? en vain à sa puissance
 Notre cœur revolté veut faire resistance ;
 Il a mille secrets pour nous pousser à bout.

Tantôt comme un torrent il veut ravager tout ;
 Si le cœur se soulève , il renverse la digue.
 Tantôt c'est un bon Pere à qui l'Enfant Prodigue
 Vient avouer sa faute ; il lui fait un festin ,
 Où se fils retrouvé s'enyvre de son vin.
 Tantôt en voiageur il frappe à notre porte ;
 Il demande , il supplie , il insiste , il exhorte ;
 Celui qui le reçoit est comblé de ses biens.

Il a pour nous gagner mille & mille moïens.
 Ma chaîne en est témoin ; cette chaîne si dure,
 Qui dans les premiers jours me mit à la torture,
 Qui me fit murmurer contre un barbare sort ,
 Sans doute plus affreux qu'une cruelle mort.

Mes services , mon sang paie d'ingratitude ;
 Tout nourrit le levain de mon inquietude.

D'une Epouze éloigné que j'aime tendrement ,
 Sans pouvoir atraper le bienheureux moment ,
 Où fléchissant le cœur d'un Tyran imbecile ,
 Je puisse lui mander : je suis à la Bastille ;
 La mort n'a pas encore enlevé votre Epoux ;
 Vous perdant , j'ai perdu ce que j'eus de plus
 doux ;

Je languis dans les fers. Ou bien apprendre d'elle
 Quel climat aujourd'hui voit sa douleur mortelle.

318 L'Inquisition Françoisse

Sans Parens, sans Avis, de tous abandonné,
Je croi voir tout l'Enfer contre moi mutiné.
Pourquoi me retient-on? qui pourroit me le dire?
Puisqu' même au Ministre on me deffend d'é-
crire.

Deux ans m'ont vu souffrir, & je n'ai pu sa-
voir

De quel crime on pouvoit accuser mon devoir.
L'on tâche cependant d'ébranler ma constance:
Tout ce qui peut passer à bout ma patience,
On le pratique ici: le plus grand criminel,
Qui, pour perdre la France, a remué Terre &
Ciel

Reçoit un traitement plus doux, plus favora-
ble,

Que moi; dont tout le crime est d'être miséra-
ble.

D'avoir juré le vol de l'heureux Chamillart;
La fortune est pour lui; la Bastille est ma porte:
Il me laisse, il m'oublie; un cruel esclavage
De mon ardeur fidelle est l'indigne partage;
Aujourd'hui dans les fers, il me souffre ramper.
Je demande justice, & tous, pour me trans-
per,

Ont animé Thovais d'une injuste vengeance,

Empoisonné ses traits & faussé sa balance.

Dieu qui connoit mon cœur, & qui veut le toucher
Detourne le secours qu'il fondeoit sur la chair.

Le Levite a passé, le Prêtre tout de même;
Sans paroître touché de ma douleur extrême.

Ceux, de qui j'atendois quelque soulagement,
Se sont fait un plaisir d'augmenter mon tour-
ment.

Vous seul divin JESUS Samaritain sensible,
En trouvant le secret de vous rendre fusible,

Versez

Versez l'huile de grace, un baume précieux,
 Un remède infailible, un vin délicieux
 Dans le sein ulcéré d'un malade incurable:
 Vous seul le guérissez, Médecin charitable.
 Ce vin mystérieux se change en votre sang,
 Dont l'auguste vertu se repand dans mon flanc.
 Fensuis tout animé; je suis déjà tout autre:
 Je ne redoute plus d'autre bras que le votre.

Que je sois * enfermé avec des furieux;
 Qu'on joigne à leur folie cent traits injurieux;
 Que des Valets je souffre une fureur brutale,
 Que l'on m'écorche vif, ou bien que l'on mem-
 pale;

Qu'on me fasse pourrir dans d'horribles cachots;
 Que l'Enfer contre moi déchaîne tous ses fleaux:
 Je porte JESUS-CHRIST, & JESUS-
 CHRIST me porte.

Sous son saint étendart mon ame est assés forte
 Pour braver la Bastille, & même tout l'En-
 fer.

Je ne redoute plus ni le feu, ni le fer.
 A l'Amour de mon Dieu je fais un sacrifice
 Des plus cruels tourmens qu'inventa l'Avarice.
 Descendant aux cachots, je crois monter au
 Ciel;

L'aigreur de mes Tyrans se convertit en miel.
 Je sens croître mon Zèle, & le feu de la grace
 S'est conlé dans mon cœur, pour en fondre la
 glace.

De ce feu penetrant vivement animé;
 Je puis, quoique abatu, vaincre le Fort armé.

* Quand j'ai achevé ces Vers j'étois enfermé dans la première Chambre de la Tour du Coin avec trois sous furieux suplice plus cruel mille fois que la mort.

Le Monde est mort pour moi , je ne dois plus le
craindre ;

Je maîtrise une chair accoutumée à vaincre.

Ce qui me rebutoit , m'encourage aujourd'hui :

Si je tremblai pour moi , je tremble pour au-
trui.

Si la douleur m'abat , la charité me presse ,

Et l'opprobre ne fait qu'exciter ma tendresse.

Je pleure sur des fous qui se damnent pour moi ;

Et leur erreur me sert à confirmer ma Foi.

Grand Dieu qui vois mon cœur & qui lis
dans mon âme ,

Es de qui seul j'attends ou la gloire , ou le blâme ,

Ecoute ma prière , augmente son ardeur ;

Fais moi leur pardonner du profond de mon cœur.

Mais pour mieux te prier d'un cœur pur &
tranquille ,

J'implore pour moi même un Dieu toujours fa-
cile.

Je t'invoque pour moi , je t'invoque pour eux :

Pardonne moi Seigneur , comme à ces malheu-
reux.

Pardonne moi , mon Dieu , comme je leur par-
donne

La Charité le veut , & la Loi me l'ordonne.

Reprime un cœur outré , qui voudroit se vanger ;

Et ne les frappe pas qu'afin de les changer.

Repands dans tous les cœurs une flamme secrète ,

Qui nous fasse goûter une douceur parfaite.

Donne dans ton amour ta Sagesse à mon Roi :

Rempli son vaste cœur d'un salutaire éfroi.

Sur son heureux Dauphin , sa Famille Royale

Verse tous les bienfaits de ta main libérale.

Rends de ses passions Louis victorieux :

Que ses desseins soient grands , sans être ambitieux.

Pre-

*Preserve ses Etats des accidens sinistres.
 Que ta pure lumière éclaire ses Ministres.
 Que toujours l'Equité le guide sous ton oeil.
 Que du pouvoir sans borne il évite l'écueil.
 A couronner les bons , à châtier le vice,
 Qu'il étende sa main , l'appui de la justice.
 Devoile lui l'Erreur qui chassa ses Sujets ;
 Qu'il rappelle avec eux l'Abondance & la Paix.
 Confonds brise les fers de l'afreuse Bastille :
 Acorde à nos Tyrans un esprit plus docile.
 Que les mechans soient bons , sans craindre cette
 Tour ,
 Et que nos seuls liens soient ceux de ton amour.*

Le Premier jour que je fus enfermé dans le Cachot ; entre les Livres que m'avoit prêté M. du Joncas , il y avoit une Bible Latine , à l'ouverture de laquelle , je tombai sur ce Passage d'Isaïe :

Spiritus Domini unxit me , ut consolarem omnes lugentes : Ut ponerem lugentibus Sion , & darem eis coronam pro cinere , oleum gaudii pro luctu , pallium laudis pro spiritu mœroris : & vocabuntur in ea fortes justitiæ , plantatio Domini ad glorificandum.

Isaïe Cap. 61: W. 2: & 3:

Et voici l'application que je me fis de ce passage , qui dans la suite s'est trouvée vraie.

M A D R I G A L.

Qui le Saint Esprit qui m'anime,
 Et qui vient m'éclairer jusqu'au fond des Enfers,
 Me dit qu'il va changer en Palais mon abîme,
 Ma cendre en diamans, en guirlandes mes fers,
 En perles, en rubis mes larmes.
 Que la Fille du Ciel va banir mes alarmes,
 Pour m'enlever dans de charmans climats;
 Où ma voix, par de saints éclats,
 Chantera de Dieu la clemence
 Dont la puissante main protège l'Innocence.

Mr. du Joncas avoit écrit au frontispice de la Bible cette Epigramme Latine.

E P I G R A M M A.

*Lente festinans legito, nam Lectio præcep
 Ubruit ingenium, non implet, ut impese multo*
*Præcipitans imber non irrigat, eluit agros:
 Si rores imitantur aquæ, sensumque benignis
 Pervadunt pluvii, placidaque aspergine cam-
 pos,*
Agricola aridet vobis uberrima messis.

En voici une Françoise que j'écrivis au dessous qui me paroît assez juste.

EPIGRAMME.

*Lis vite & posément : la Lecture est sans
fruit,
Qui, sans fraper le cœur, plaît aux yeux, puis
s'enfait,
Bien loin d'en profiter, un Lecteur trop avide
Accable son esprit, sans en remplir le vuide.
Un orage, un torrent, qui ne fait que passer,
Ravage nos guerêts, loin de les engraisser.
Mais quand Iris en pleurs se distile en rosée;
Que doucement la terre en peut être arrosée,
Le Laboureur benit un germe précieux,
Dont la riche moisson met le comble à ses vœux.*

E'on peut voir, par ces essais, que je su-
portoais assés tranquillement l'injustice de mon
cachot. Mais enfin le lundi veille de Noël
le vent aiant tourné du Sud au Nord, souf-
fla avec tant d'impetuosité dans mon cachot,
qu'il n'y eut plus moien d'y resister. Dès la
première journée tout fut glacé dans mon
antre d'une manière prodigieuse : l'eau gela
dans ma cruche, qui en fut cassée. Je me-
levai cependant encore ce jour là ; mais le
lendemain ce me fut une chose impossible.
Je commençai même à trembler dans mon
lit, quoique couvert d'une couverture, de
toutes mes hardes, & de mon manteau. Je
laisse à juger en quel état étoient Messieurs
Schrader & d'Hamilton, qui, nuds, com-
me ils étoient, n'avoient qu'une méchante
serpilière chacun pour les couvrir. Le vent

continua les jours suivans à pousser une quantité prodigieuse de frimats, de giboulées, de grêles, & ensuite de neiges, avec tant de violence qu'il en entra beaucoup dans le cachot; quoique de ce côté-là, qui est celui de la porte de St. Anthoine le mur aie quatorze pieds d'épaisseur, & que les creneaux, du côté du fossé, n'aient qu'un demy pied d'ouverture, élargissant en cône jusqu'au dedans du cachot, où ils en ont environ trois, avec de grosses barres de fer que l'on a enfoncées dans le milieu de l'épaisseur du mur. Le mercredi & le jeudi suivant je demurai immobile & tout glacé dans mon lit. J'avois beau exhorter Ru, lorsqu'il m'apportoit à manger, & qu'il le remportoit sans que j'y touchasse, qu'il eût à avertir les Officiers, & sur tout Mr. du Joncas, de l'état où j'étois, & qu'inaffablement il me trouveroit mort de froid, s'il ne me retiroit pas d'un lieu si insupportable. Que ne vous levez vous de par tous les diables, disoit-il, & que ne marchez vous pour vous échauffer? Le jeudi voyant que j'étois très mal, & si défailli, qu'à peine je pouvois parler, puisque je n'avois rien pris depuis le lundi au soir précédent; pourquoi Diable, dit-il, vous êtes vous mis mal avec le Major? L'enragé de Corbé s'est aussi déclaré contre vous, & Mr. du Joncas y a perdu son latin; il voit bien que ces cruelles Gens veulent vous faire crever & s'en alla tout chagrin. C'est ce qui me fit preparer fort serieusement à la mort. Je fis un sacrifice à Dieu, & de ma vie, & de l'injustice que me faisoient mes Ennemis. Je re-

dou-

doublai mes prières ; je conjurai le Souverain Juge , devant lequel je croiois devoir comparoître dans peu , de me pardonner les ignorances de ma jeunesse , & de regarder d'un œil de pitié la petite Famille que je pouvois laisser après moi. Je me resignai parfaitement à la mort ; je me jettai entre les bras de la divine Misericorde avec un degagement & une tranquillité qui me consoloiert beaucoup. Heureux ! Si j'étois mort dans ces bonnes dispositions ! que de peines & d'amertumes je me serois épargnées , que j'éprouve encore tous les jours ! avec d'autant plus de douleur , qu'elles me sont causées par ceux mêmes de qui j'atendois les consolations les plus charitables , & qui ont la malice de me noircir au contraire par les calomnies les plus odieuses. Dieu daigne leur pardonner , & convertir tous les méchans ; principalement ceux qui se couvrent du manteau de la piété , pour en imposer aux Hommes , mais non pas à cet œil toujours ouvert , qui voit jusqu'aux moindres replis de nos cœurs.

Enfin la nuit du jeudi au vendredi 28 : de Decembre , qui étoit l'onzième jour que j'étois au cachot , & le quatrième que je n'avois rien pris , le vent redoubla avec tant de violence , & poussa une si grande quantité de neige dans le cachot , que mon lit en fut tout couvert ; & preuve que ma chaleur étoit presque éteinte , la neige se congela sur moi. J'avois compté toutes les heures de la nuit , parce que le vent portoit le son de la cloche du côté des crenaux du cachot , jusques à une

heure. Mais après cela j'entrai dans une telle défaillance que je ne sentoie, & n'entendoie presque plus rien. A peine pû je porter la main sur mon cœur, qui battoit cependant encore. Je demeurai dans un engourdissement general de toutes mes facultez. Je ne sentoie plus qu'un bourdonnement dans la tête, que je ne pouvois plus distinguer. Il y avoit plusieurs heures que je ne sentoie plus mes jambes, & encore moins mes pieds. Cependant j'entendis encore bien ouvrir la porte du cachot, quand Ru vint apporter mon dîné; & je sentis qu'il me passa la main sur le visage, qu'il trouva tout glacé, puis il la porta sur mon cœur, en frappant du pied, ce que j'entendis aussi fort bien, mais le bourdonnement que j'avois dans la tête m'empêchoit de distinguer ses paroles.

Pourai-je persuader à mes Lecteurs, qu'on eut la barbarie de me laisser en cet état jusqu'à sept heures du soir, que Mr. du Joncas, aprenant le peril où j'étois, comme je l'ai sçu depuis, malgré l'oposition de Rosarge & de Corbé, qu'il maltraita de paroles, jurant qu'il se plaindroit au Roi de leurs cruautés, me fit secourir. Il envoya l'Ecuyer Capitaine des Portes, qui assisté de Ru, & de Boutonnière, qui ne put retenir ses larmes comme on me l'a dit, en me voiant si maltraité, & aiant perdu toute connoissance, m'enleverent tout roide & transi de froid, du cachot, pour me porter dans la première chambre de la même tour, où ils alumerent un grand feu, me froterent les temples, les

naines





marines & les lèvres d'eau de vie , pour me faire revenir. Quand ils virent que je donnois quelque signe de vie , ils me laissèrent entre les mains de trois Prisonniers , qui acheverent de m'arracher d'entre les bras de la mort. Mais auparavant que de dire quels étoient ceux qui me secoururent , dans quelle situation je repris connoissance , & ce qui m'ariva dans cette chambre , il ne faut pas que j'oublie mes chers Compagnons , & il est à propos je croi de dire ce qu'ils sont devenus.

Mr. Schrader , quoi que le plus robuste , fut celui qui succomba le premier sous les rigueurs de son cachot , parce qu'il étoit tout nud : je lui ai écrit pour le prier de me faire savoir ce qui lui ariva après notre separation ; mais je n'ai pas eu de réponse ! ce qui me fait craindre , ou que mes Lettres ne lui aient pas été rendies , ou que son Frere ne m'aie encore joué un de ses tours auprès de lui , ainsi je n'en puis dire davantage , que ce que j'en ai déjà raporté.

Pour ce qui est de Mr. d'Hamilton , le cachot acheva d'abimer sa santé. Les humiditez de la première chambre de la Tour de Puits avoient commencé à le rendre asmatique ; le cachot de la Tour de la Liberté , où il fut mis continua d'enraciner ce mal sur ce pauvre infirme ; & le cachot de la Tour du Puits , où il fut mis peu de tems après , le rendit incurable , comme je vais l'expliquer , & enfin ces deux cachots & la barbarie des Officiers de la Bastille lui ont causé la mort.

Il sortit du premier cachot de la Tour de la Liberté en un état déplorable; & fut mis, comme je l'ai appris depuis, avec le Chevalier du Rosel & M. Kraikfer joüalier de la Ville de Treifen en Saxe, dans la quatrième chambre de la Tour du Coin, dont la vue qui s'étend sur tout le Faubourg de St. Antoine est très belle. Il ne sera pas hors d'œuvre, je croi, de faire connoître quels étoient ces nouveaux Compagnons de Mr. d'Hamilton.

J'ai déjà dit quelque chose de Mr. Le Chevalier du Rosel à qui dans la suite la rigueur de sa Prison a fait tourner la tête d'une manière si déplorable, que je ne croi pas qu'il revienne jamais dans sa situation d'esprit naturelle. Il avoit déjà donné une terrible marque d'une extravagance outrée, comme je l'ai appris de ceux qui en ont été les témoins. Un jour de fête, comme on l'avoit fait descendre pour assister à la Messe, avec tous les Prisonniers de la Religion Romaine qui étoient dans sa Tour, & plusieurs autres; lorsque le Prêtre alloit commencer la Messe, le Chevalier se leva debout, tira un papier de sa poche qu'il voulut lire. Mr. du Joncas qui étoit présent, l'en empêcha, se jetta sur le papier, & le lui arracha. Sur quoi le Chevalier dit au Prêtre: Monsieur je vous enjoins, & à tous ceux qui m'écourent, s'ils sont bons Serviteurs du Roi, d'avertir, ou de faire avertir S. M. qu'il y a une conspiration tramée contre sa vie & celle de Monseigneur le Dauphin, dont je découvrirai toutes les particularitez à tel Duc & Pair
ou

ou à tel Maréchal de France que le Roi voudra m'envoier. Je m'apelle le Chevalier du Rosel, je suis Prisonnier ici, & connu à la Cour, & si je n'acuse pas juste, que l'on me fasse couper le cou. La chose est de conséquence & très serieuse ; le temps presse ; il n'y a pas un moment à perdre. Mr. du Joncas ne s'étoit jamais trouvé dans un plus grand embarras : il ne pouvoit faire sortir le Chevalier hors de la Chapelle : il n'osoit l'en enlever crainte de la poluer par quelque violence. Il en fit sortir le Prêtre. Après quoi il pria le Chevalier du Rosel de si bonne grace de venir lui parler dans la Cour, lui protestant qu'il le renvoieroit dans sa chambre, sans permettre qu'il lui fût fait la moindre injure, que le Chevalier sortit de la Chapelle. Le Prêtre y rentra & y dit la Messe pour la dernière fois, à la Bastille s'entend, car depuis ce temps là il n'y a pas mis le pied. Le Pere Riquelet dit à quelqu'un de ses Penitens, de qui je le tiens, que le Prêtre & quelques uns des Soldats, qui étoient dans la Chapelle, lorsque le Chevalier fit cette declaration, avoient été à Versailles en faire leur deposition ; dont les Officiers furent si outrez, qu'on n'a jamais voulu revoir, le Prêtre. Les Soldats furent mis aux cachots, sur diferents pretextes ; après quoi ils furent cassés. Voilà comment on rend justice à la Bastille aux bons Serviteurs du Roi. Car enfin le Prêtre & les Soldats avoient fait leur devoir, & ils se seroient rendus criminels de lèze-Majesté en se taisant. Ce n'étoit pas à eux d'examiner
si ce.

si ce Chevalier étoit fou ou s'il étoit sage, & tout au plus ils ne pouvoient pécher que par un excès de zèle.

Le Lieutenant du Roi tint sa parole au Chevalier du Rosel, il le renvoia dans sa chambre, où il étoit encore, quand d'Hamilton fut mis avec lui, & avec M. Kraikfer joualier établi à Paris depuis long-temps, du nombre de ceux que l'on appelle Broquanteurs. Mais c'étoit un des plus fameux, faisant un très gros commerce de diamants, de pierreries & d'autres bijoux de cette conséquence. C'étoit un parfaitement honnête homme, & j'en ai entendu dire bien du bien aux Prisonniers qui ont été ses Compagnons à la Bastille.

Il avoit été arrêté en 1702. comme Etranger à Paris, aussi bien que Mrs. Linck, Nitzwitz, Anchitz & les autres Allemands dont j'ai déjà parlé. Lorsque Corbé fit l'inventaire de ses effets, il fut si ébloui par la quantité des pierreries, des beaux bijoux & de l'argent dont il trouva saisi Mr. Kraikfer, qu'en lui en donnant le double signé de St. Mars son Oucle & de lui, il lui rendit en originaux pour dix mille livres de lettres de change, qu'il avoit déjà couchés sur son inventaire. Kraikfer étoit un trop honnête homme pour vouloir faire un mauvais usage de cette méprise; mais il s'en servit pour se procurer sa liberté. Il y avoit déjà quelques années qu'il étoit dans la caverne de Polyphème, lorsqu'il s'avisa de dire à Corbé, qu'il le prioit de faire renouveler ses billets, ou d'en recevoir la valeur pour éviter les ris-

risques. Corbé lui soutint qu'il n'avoit point de billets à lui, Kraikfer lui montra sa reconnaissance & celle de son Oncle. L'aigrefin alarmé demande à son Oncle, s'il n'avoit pas les papiers en question : on les chercha vainement parmi les effets de Mr. Kraikfer, on n'avoit garde de les y trouver : Celui-ci feignit d'en être fort allarmé & fit grand bruit. A la fin il dit qu'il avoit trouvé un expedient qui les tireroit d'intrigue. Qu'il connoissoit son Banquier pour un Homme de bien & fort droit, & que s'il pouvoit lui parler, il lui païeroit ses billets sur ses quittances, ou qu'il lui en feroit de nouveaux, sur le certificat qu'il lui donneroit que les premiers avoient été perdus. Corbé fut ravi de ce denoüement, comme un Homme qui s'atendoit que son Oncle, qui n'avoit plus de memoire, & par conséquent lui comme Heritier, en seroient pour dix mille livres. On fit venir le Banquier, qui étoit si je ne me trompe M. Tourton. Il fut fort étonné de revoir M. Kraikfer, qu'il croioit volé & perdu : il lui demanda, pourquoi il ne l'avoit pas averti de son arrêt, & que s'il en avoit eu connoissance, il n'auroit pas resté quinze jours en prison, ou que ses Amis seroient impuissans. L'autre lui dit le denoüement de l'affaire en langue Allemande, & lui protesta que sans ses lettres de change, il seroit resté à la Bastille jusqu'à la Paix, par l'avarice de ses perfides harpies. Demeurez joiéux lui dit-il, je n'aurai pas de credit ou vous en sortirez devant quinze jours. En attendant je vais vous envoyer un
pa-

panier plein de vin de mon choix, & un autre garni de toutes sortes de rafraichissemens. Buvez à ma santé avec M. Corbé, puisque le voilà guéri de son inquiétude. Corbé embrassa Kraïkser de tout son cœur. Les paniers vinrent; Corbé leur fit tout l'honneur imaginable & but *egregie* à la santé du généreux Banquier; qui ne manqua pas à faire sortir M. Kraïkser dans le temps qu'il lui avoit promis. Corbé s'en consola, puisque ses dix mille livres étoient retrouvées & que les paniers & les bouteilles lui demeuroient pour le consoler de la perte qu'il faisoit de son cher Pigeonneau.

Patience il reviendra; il est plusieurs moïens de le reprendre au trebuchet. En voici un tout des plus criants; je prie mes Lecteurs de le lire avec attention. Comme Mr. Kraïkser n'avoit pas fini ses affaires à Paris, il obtint de la Cour un séjour de trois mois, pour y mettre ordre. Il avoit un procez de conséquence avec un particulier pour un diamant de vingt mille francs, dont il ne pouvoit venir à bout. Vainement il pria ses Juges de lui rendre une prompte justice, leur remontrant qu'il n'avoit la permission de demeurer à Paris que pour trois mois. Ils étoient païez pour n'en rien faire. Lorsque le temps fut prêt d'expirer, Mr. Kraïkser fut trouver Mr. le Comte de Pontchartrain, pour le prier de lui donner une recommandation à ses Juges, pour leur enjoindre de lui donner un Jugement, ou de lui prolonger son séjour. Ce Ministre lui promit l'un & l'autre, sans cependant en venir

mir aux effets, & le propre jour que le congé expiroit il ordonna à Kraikfer de l'aller trouver à Versailles le lendemain pour le prolonger ; ou arrivé à la Porte du Ministre, il trouva un Exempt de la Prevôté, qui tirant la fatale baguette de dessous son justaucorps, lui commanda de le suivre, & malgré les exclamations du pauvre Kraikfer faites à la porte de Mr. le Comte de Pontchartrain contre la bonne foi ; ô temps ! ô mœurs ! on le entraîna dans le diabolique colombier, y manger des poix & des lentilles pendant cinq ans, & peut-être y auroit-il resté jusqu'à la Paix de l'Empire, si son Banquier, n'entendant plus parler de lui, ne s'étoit avisé de s'informer de ce qu'il étoit devenu, & aiant decouvert qu'il étoit encore retombé dans la bourse diabolique, il trouva le secret de l'en delivrer une seconde fois.

Corbé fut ravi de se voir encore en possession de sa chère Colombe, & encore plus de ses bijoux, qui avoient presque doublé, parce que Kraikfer, se croiant tous les jours à la veille de partir pour l'Allemagne avoit ramassé tous ses effets dans un endroit, où par son ordre, Corbé les envoia querir. Il avoit entr'autres choses precieuses, de grandes caisses pleines de draps d'or & de ces somptueuses étoffes de Lion d'une beauté ravissante ; je le sçai d'un Prisonnier qui les a vues, avec lequel il fut mis, en sortant du cachot, où il fut plongé pour le sujet que je vais rapporter.

Je laisse au Lecteur à faire ses reflexions sur la bonne-foi que l'on garda à cet Etranger,

ger , trafiquant à Paris avec une candeur digne de tout autre sort. J'y joindrois les iniennes ; mais les personnes qui y sont intéressées , sont au dessus de ma plume. La maxime du Sage est : *de Principibus aut bene , aut nihil* : on me permettra bien de la suivre : outre que l'indignation y conduit de plain pié , sans qu'il soit besoin d'introduction , ni de commentaires.

On a vu ci devant comme Mr. d'Hamilton , en sortant , à demy-mort du premier cachot de la Tour de la liberté , où il avoit été traîné , pour avoir voulu empêcher le Major d'assommer de coups de bâton Mr. Schrader le jeune , fut mis avec Mrs. Kraiker & le Chevalier du Rosel dans la quatrième chambre de la Cour du Coin. J'ai dit de plus que la vue de cette chambre s'étendoit sur la Porte de St. Antoine sur le Fauxbourg & les environs. J'ai fait connoître en outre que l'esprit du pauvre Chevalier du Rosel étoit excessivement échauffé , & j'en ai rapporté un exemple authentique. En voici un autre : j'avotie que je ne puis comprendre comment les Compagnons , Gens très raisonnables , & d'un esprit solide , ont pu consentir à une extravagance du Chevalier du Rosel aussi outrée que celle que je vais rapporter.

Ce pauvre Homme s'étoit mis dans la tête que s'il pouvoit avoir une conférence avec un Duc & Pair , un Marechal de France , ou quelqu'autre de ces Personnes de qualité qui aprochent le Roi , sans doute que cela lui procureroit sa liberté. Il deploya tout ce
qui

qui lui restoit de Rhetorique pour le persuader à ses Compagnons, & leur protesta qu'infailliblement, il leur procureroit leur liberté. Il faut avoir été Prisonnier à la Bastille, pour être convaincu qu'une chimère est capable de donner les plus fortes esperances de liberté à un Philosophe, qui dans une autre situation riroit, ou rougiroit de cette idée chimerique. D'Hamilton & Kraikser furent les dupes de leur desir mal digéré.

Le Chevalier du Rosel choisit les Fêtes des Rogations, que toutes les Paroisses des environs de Paris viennent en Procession à Notre-Dame, Banières deployées, clochettes sonnantes, la Croix, & le Cierge Paschal marchant à la tête d'une longue file de Prêtres & tout le Peuple courant après, hurlant des Litanies avec des voix si glapissantes, qu'on les entend d'une des extrémités du Fauxbourg à l'autre. Il ne faut pas oublier que le cierge est porté par la plus jolie fille du Village, chargée de rubans de toutes couleurs; & qui galoppe crotée jusqu'à l'échinne devant le gros de la devote cohorte, avec toutes les petites Filles de la Paroisse. Comme c'est une croiance presque indubitable, que la Nymphé qui porte ce cierge, sera mariée dans l'année, il faut voir comment cet honneur la est brigué auprès du Curé, qui en est seul le suprême Modérateur; & Dieu sçait comment il fait ses orges, pour peu qu'il sçache faire valoir le talent. Le Chevalier, dis-je, choisit cette fête célèbre pour executer son dessein.

Pour y mieux réussir ses Compagnons &
lui

lui amassèrent pendant plus de quinze jours du pain, du vin, de l'eau, & généralement toutes les provisions, & les victuailles qui se pouvoient garder. Après quoi ils se préparèrent à soutenir un siège dans toutes les formes, dans leur chambre. Ils se munirent d'armes défensives, éguisèrent leurs couteaux sur les cruches, armerent de clous de gros bâtons, firent des pointes aux autres, & n'oublièrent rien pour une exécution de cette importance. Mais leur soin principal, & pour lequel ils déploierent toute leur industrie, fut de trouver les moyens de bien baricader leur porte en dedans. Pour cet effet, il firent des trous dans la muraille pour y enfoncer de grosses chevilles de bois, qui pussent suppléer au défaut de verroux. Le jour de l'exécution arrivé, après que le Porte-clefs eut apporté, à son ordinaire, leurs trois pains & leurs trois bouteilles de vin, nouveau renfort, que l'Ennemi introduisoit lui-même dans la place, pour le soutien du siège, on commença par baricader la porte. Les chevilles furent enfoncées avec violence dans le mur, & on les disposa de sorte qu'elles croisoient plusieurs fois la porte, derrière laquelle ils entassèrent leurs bois de lits, leur table, & leurs chaises, avec tant d'économie & de cიმэtrie, qu'on ne pouvoit l'enfoncer sans canon.

Toutes choses ainsi *sagement* disposées, le Chevalier du Rosel se mit à la fenêtre, impatient de voir arriver la Première Procession. Dès qu'il l'aperçut venir de loin le long de la grande Rue du Fauxbourg, il prépara

para ses poumons, touffit, cracha, semou-
cha, & si tôt que les Prêtres, & le gros de
leur cohue fut dans la grande Place qui est
devant la Porte de St. Antoine, & par con-
sequent qui fait face à la Bastille, le Cheva-
lier leur cria, avec une voix de Stentor, &
qui surpassoit de plus de trois tons les cris
aigus des Enfans de chœur qui troyoient de-
vant les Prêtres. Peuples écoutez moi : il
s'agit de la vie de votre Roi. A ces terri-
bles paroles tout le monde se tut, tout le
monde s'arrêta : les clochettes, les voix per-
çantes, enfin tous les membres du charivari
divin prêterent silence, & du Rosel continua
sur le même ton à leur parler à peu près en
ces termes. Vous tous qui m'écoutez & qui
aimez votre Roi, allez l'avertir, qu'il y a
une conspiration formée contre sa vie & qui
est prête d'éclater. Je m'appelle le Cheva-
lier du Rosel, & je promets de lui en décou-
vrir toutes les circonstances. C'est ce que
je declare par ces écrits, en cas que vous
ne puissiez pas entendre ma voix ; il auroit
falu qu'ils eussent eu les oreilles bien bou-
chées, & dans le même tems il abandonna
à la discretion des vents plusieurs feuilles vo-
lantes, dans lesquelles il avoit écrit la même
chose, dont quelques unes volerent jusques
dans la place, & dans la rue de St. Antoine
& furent ramassées avec avidité par les cu-
rieux, mais la plupart tomba dans le fossé,
& le jardin du Château. Il repeta plusieurs
fois les mêmes paroles; ainsi tout le monde
les entendit.

Effectivement il avoit persuadé à ses Com-

pagnons, qu'il sçavoit une conspiration tramée contre le Roi ; qu'il vouloit la découvrir, & c'est pourquoi ils le seconderent dans son entreprise.

Si la rumeur étoit grande dans la Place devant la Porte St. Antoine, où toute la Procession se debanda, & où acourut un nombre de Peuple infini, le desordre étoit bien plus grand dans la Bastille, où tous nos Tyrans & nos Satellites ne s'entr'entendoient pas. Car si-tôt que la Sentinelle qui étoit sur le Coridor, eut donné l'alarme, au Corps de Garde, pour avertir qu'un Prisonnier crioit au Peuple par sa fenêtre, les Officiers qui ne pouvoient entendre le Soldat, à cause du grand bruit, voyant tant de populace amassée, crurent qu'ils aloient être assiégés. Les uns courroient aux Portes du Château pour faire lever les Ponts ; d'autres firent battre l'alarme par les tambours ; les plus entendus postoiént des Soldats dans les endroits dangereux ; les plus étourdis, comme les Soldats du Vaisseau de St. Paul, quand il fit naufrage, crioient qu'il falloit égorger les Prisonniers, crainte qu'ils ne se sauvassent ; Corbé.

longam metuentis se post cratera segebat.

Tandis que du Jones, dont l'ame étoit plus martiale, crioit de toute sa force :

date tela, scandite muros,

Hostis adest.

L'on

L'on m'a dit même que le brave St. Mars tout tremblant, assisté de son cher Aumônier Giraut, qui lui avoit toujours donné, à tout hazard, l'absolution par provision, s'étoit déjà saisi de son or, pour le jeter dans le puits, dans la résolution, sans doute de s'y jeter tous deux après. Pour le Major il but tant d'eau de vie, pour lui donner du courage, qu'elle le mit en état de ne rien entendre, & de ne rien craindre.

Une autre Procession qui survint dans la Place acheva d'y mettre le desordre. Le Chevalier du Rosel, enflé du bon succès de sa première Proclamation, hurla encore, pour se faire prêter silence, après bien des gourmades, plusieurs coups de cannes donnés; je vis même le manche de la croix faire son office; j'étois Spectateur de la Scène par la fenêtre de la Seconde chambre du coin; enfin après bien du vacarme que l'on fit pour obtenir silence: on le fit. Hommes, Femmes, Filles, Garçons, jeunes & vieux tous fixerent les yeux sur la fenêtre d'où parloit l'Oracle,

arrectisque auribus adstant.

Alors l'Orateur recommença à animer tous les cœurs par ses paroles redoutables & pleines de véhémence. Les Officiers aiant dans ce moment decouvert la cause de leur trouble, coururent, volerent à la chambre des Perturbateurs. Mais quelle fut leur rage, quand ils virent qu'on ne la pouvoit ouvrir. Ru, l'Hercule de la Bastille, à la



nez, les bras, ou les jambes en tombant, & tous tes culbutez généralement se croterent, sans respecter la blancheur que quelques cotillons derangez firent paroître. Tel perdit son chapeau, ou sa perruque, & telle sa comode ou son manchon. Les plus résolus, honteux de prendre la fuite devant une poignée de belitres armés, repousserent la force par la force, cassèrent quelques épées, & donnerent maints coups de canne. J'en vis de plus dociles, redoutant la Bastille sans doute, qui se laisserent tranquillement donner sur les oreilles, sans tirer l'épée du fourreau. Les deux Processions eurent bien de la peine à reprendre leur marche devote, une partie de leurs musiciens sauvages aiant été mise en deroute: Tous les cierges même furent cassés, sans respect du Paschal porté par la Vierge, qui fut foulée aux pieds dans la bouë, & dont tous les rubans furent perdus ou gâtez; je ne doute pas que la Dame de la Paroisse n'en aie bien pelté: mais que faire? ce n'étoit pas la faute de la pauvre enfant, qui en étoit pour son beau linge & quelques côtes foulées. Sa Camarade Vierge, ou soi disante, de l'autre Paroisse, ne fut pas mieux traitée qu'elle: l'Histoire même rapporte que son bavolet demeura dans la mêlée, avec sa cote de dessus. Quelques chandeliers d'argent, & le crucifix d'une des croix de même metal furent la proie de quelques Argiens. Des surplis furent déchirez, des breviaires, des calotes, & des bonnets quarez perdus. Enfin le desordre fut général.

Tout étoit dissipé ; cependant les deux Processions continuoient leur marche , en entonnant leurs *oraprob nobis* : L'Ecuyer étoit rentré dans le château avec ses Soldats triomphans , remportans la plupart de leurs armes , & les autres , pour se consoler de leurs épées rompues , & de quelques coups de canne vivement apuiez , s'en étoient indemnisés par la capture de quelques chapeaux , perruques , jardinières , fortanges , cubultes , & même de chandelliers pris par reprefailles sur les Ennemis. Tout aloit reprendre l'ordre , disje , lorsque la Discorde , plus animée que contente de son premier tumulte , fit avancer une troisième Procession , pour repaître ses yeux d'un spectacle encore plus sanguinaire que le premier. Cette Procession étoit composée d'une grosse troupe de Paroissiens , dont la plupart étoient aguerris. Ils s'arrêtèrent à la voix sonore du Chevalier , cessèrent leurs Litanies pour écouter les choses *importantes* qu'il leur aprenoit. La Sentinelle cria que le scandale recommençoit avec le tumulte. Les Argiens qui avoient pris goût à la première confusion , où leurs mains ne leur avoient pas été inutiles , se rapprochèrent. Joncas fit battre aux champs. L'écuyer sortit de nouveau à la tête de sa garnison qui s'étoit rafraîchie , recrutée des Porteclefs , cuisiniers , Cochers , Laquais , Marmitons , enfin de toute la racaille de la Bastille , allechée par les dépouilles qu'elle avoit vu entre les mains victorieuses.

Lorsqu'ils furent en présence de la pieuse , mais belliqueuse Cohorte , **Le Capitaine**
des

des Portes d'un ton plus barbare encore que son visage n'étoit afreux , commanda aux Chantres de continuer leur Litanies , & leur marche , & d'enfiler la Porte de S. Antoine , pour se rendre à Notre-Dame , but de leur devotion. Voiant que , bien loin de deferer à ses ordres , ils murmuroient de voir des Gens Prisonniers , qui avoient des choses si salutaires à dire au Roi ; L'écuyer , bouillant de colere , saisit au collet le Bedeau qui marchoit à la tête de la Quadrille harmonieuse , & sans respecter la toque & la robe violette , s'efforça de l'entraîner vers la porte pour lui faire continuer son pelerinage. Celui ci indigné de voir son colet chiffonné , & la profanation que l'on faisoit de sa dignité , affront qui rejalissoit sur tous ses Paroissiens , dont il se doutoit bien qu'il alloit être secondé , donna un si grand coup de son poing gauche dans l'estomach de son Adversaire , que l'Écuyer tomba à la renverse , entraînant dans la boue le colet déchiré du Bedeau. On peut-juger de la fureur où ils étoient tous deux : L'écuyer de se voir terrassé du premier coup à la tête de sa Gendarmerie , & le Bedeau de son rabat arraché à la barbe d'une si auguste Compagnie. Ce dernier voiant que son Ennemi s'efforçoit de se relever , & qu'il lançoit déjà sur lui des yeux étincelans de couroux , lui dechargea un si grand coup de sa verge de baleine garnie d'argent , qu'il l'étourdit à ses pieds. A ce signal , les Soldats & autres Bastiliens , sans attendre les ordres de leur General , qui n'étoit guère en état de leur en donner , agi-

rent offensivement. La Procession de son côté se mit en defence. Je vis le Porte-croix arracher, dans un clin d'œil, la croix de dessus son manche, la donner en garde à une des Filles qui lui servoient d'Acolytes, & du bâton en faire des chapelis inenarables. Lui & son Curé se firent distinguer par dessus tous les autres. *Ecclesia nescit sanguinem*: maxime à laquelle derøgea le Curé de plein droit; car ayant pris un Soldat à la gorge, il le terrassa, lui arracha son épée; dont il s'excrima en Maître en fait d'armes, & comme un autre Roland fit croire qu'il avoit trois épées dans la main, tant la vitesse dont il l'agitoit étoit surprenante. Le Porte-croix paroissoit un Hercule: je le pris pour chaudronnier de sa profession, tant il sçavoit bien joüer du bâton à deux bouts: ô combien de têtes mit-il en compôte, combien de bras, de jambes, d'épaules, de reins, combien d'hommes enfin n'en furent ils pas meurtris! Qui firent bien leur devoir encore ce furent deux grands drøles qui portoient de grands chandeliers de cuivre: ils en ôtèrent les cierges; & retroussant, leurs surplis, ils presentoient les pointes d'où les bougies venoient d'être arrachées & les lançoient avec tant de vigueur que plus d'un Soldat en ressentit les atteintes: un Marmiton même, au raport de Ru, en eût les côtes un peu rompües. Tout faisoit son devoir, tout étoit aux prises, à la reserve de l'infortuné Ecuyer, qui pendant tout le combat ne put se relever de dessous les pieds où il étoit foullé. Il y avoit une moisson de cannes dans un mou-

mouvement perpetuel ; car aux devots Pele-
rins , s'étoient joints plusieurs breteurs , &
une quantité prodigieuse de Citadins ravis de
trouver l'occasion de chamailler contre une
Garnison si odieuse , & si généralement haïe
de tout le monde. Aussi n'auroit elle pu re-
sister si long-tems contre une si grande mul-
titude de combatants , sans la valeur de Ru,
qui tint long-temps la victoire incertaine , &
ranima plusieurs fois le combat. Ce fut aussi
lui qui jugeant qu'il étoit temps de battre la
retraite , se chargea du soin de l'arrière gar-
de , après avoir lui même enlevé de dessous
les pieds, le pauvre l'Ecuyer , qu'il entraîna
dans la Bastille tout patrouillé de boüe , sans
chapeau , l'épée cassée dans le foureau , les
côtes toutes foulées , enfin n'ayant plus au-
cune marque de figure humaine. Il y eut
aussi , du côté des Vaincus , un Cocher qui
fit genereusement son devoir : il étoit armé
d'une fourche à trois fourchons , dont au
commencement il ne faisoit valoir que le
manche , à la vérité un peu violemment ;
mais quand il vit couler le sang de ses chers
commenseaux , alors il tourna l'autre bout ,
& en deux coups il faisoit six trous. Il fit
une honorable retraite , se retournant de
temps en temps vers les Ennemis , qu'il ar-
rêtoit tout court , en leur présentant la four-
che redoutable ; il remporta aussi , pour mar-
que de sa bravoure , la manche du surpris
d'un Prêtre qui avoit voulu le desarmer.
St. Mars & du Joncas , voyant rentrer leur
milice si maltraitée , firent éclater des em-
portemens terribles : ils attaquèrent , avec le

debris de leurs Soldats, la porte de la chambre, source de tous leurs malheurs. Mais elle étoit à l'épreuve de leurs efforts. Ils menaçerent de la faire petarder. Sans du Joncas qui s'y opposa, St. Mars vouloit y faire apporter du canon, ou y mettre le feu. Enfin voiant que la chambre ne vouloit pas capituler, leur bile étant un peu refroidie, ils tinrent conseil de Guerre, où assisterent l'Aumônier Giraut, & le Pere Riquelet. Il y fut resolu à la pluralité des voix que l'on convertiroit le Siège en blocus, & que l'on prendroit les Assiégés par famine, puisqu'ils se feroient plutôt passer au fil de l'épée, que de se rendre à discretion. Trois Prisonniers perdus pour le Gouverneur étoit une terrible brèche aux revenans bon. Une difficulté s'oposoit à ces voies de douceur : le lendemain & les jours suivans il devoit venir d'autres Processions, que le Chevalier du Rosel n'auroit pas manqué d'apostropher comme les autres : Mr. d'Argenson, que l'on avoit envoyé chercher pour assister à ce conseil important, leva la difficulté. Il promit d'envoier le Commissaire Camuset, revêtu de sa robe magistrale, à l'entrée du Fauxbourg, inviter les Processions à passer par le Pont aux choux, leur en remontrant les consequences ; & à leur refus, les menacer de l'indignation de Mr. d'Argenson. Après cela je laisse à juger quel pouvoit être le Clergé téméraire, est-il eu un Evêque de Leroy à sa tête, qui eût osé risquer le passage ? De plus il fit mettre quatre ou cinq de ses Exempts, avec une Legion de ses Hapochairs,

chairs , & tous les Soldats de la Garnison , pour deffendre au Peuple de s'atrouper , & encore moins de s'arrêter devant les fenêtrés de la Bastille , pour écouter ou confiderer les Prisonniers , sous quelque pretexte que ce puisse être ; avec ordre d'arrêter les contrevenans , & de les entraîner dans la Bastille. Après un réglemeut si judicieux , il suffisoit à un Passant de lever le nez devers nos tours , pour être dans l'instant investi d'un orage d'Archers de la Passion , qui sans écouter les raisons du pauvre opprimé , l'enlevoient impitoyablement dans la Bastille , où il avoit tout le temps de deplorer sa fatale curiosité. A peine eut on usé de cette sévérité envers trois ou quatre malheureux , que la Place parut deserte , comme si la peste y avoit passé. Les Habitans du Fauxbourg & de la Rue St. Antoine avertissoient les Passans , qui pour éviter la Bastille , auroient plutôt entré par la porte de la Conférence que par celle de St. Antoine , ou plutôt ils auroient mieux aimé ne jamais mettre le pié dans Paris. La manière Comique dont je raporte ces faits , pourra , peut-être faire douter d'une vérité , dont il y a eu cent mille témoins. J'étois pour lors avec les nommez Jean Bonneau Medecin de la Ville d'Aubusson , Mathias du Wal Pilote Irlandois , & Samuel Gringalet de Verni dans le País de Gex , où je vis toute cette Tragicomedie , & traîner à la Bastille plusieurs de ces spectateurs ; entr'autres un Prêtre , que l'on y poussa avec inhumanité , sans respecter son caractère. La plupart des Prisonniers ont

cu connoissance de cette aventure , & Mr. Kraikser un des Acteurs de la Pièce est encore plein de vie à Treisen, qui peut l'atester. Car pour le pauvre Chevalier du Rosel Roi d'Aquitaine & de la Tragedie , je ne croi pas qu'il soit jamais en état de l'affirmer , ni même de s'en ressouvenir. S. M. Le Roi de la Grande Bretagne a dans sa Cour un témoin oculaire du fait ; c'est Mr. *le Comte de Brandebourg* en ce temps là *Le R. P. Florent Capucin* , qui de la troisième chambre, où il étoit alors sur notre tête, & où j'ai été depuis avec lui, vit toute la Tragedie. Mrs. Kraikser & d'Hamilton furent même ses Compagnons dans cette même chambre , où ils furent mis en sortant de leurs cachots : ce dernier est mort, comme je vais le dire plus bas , dans cette même chambre sous les yeux du R. Pere Capucin.

Tant que les Affiégez eurent des vivres ils tinrent jusqu'au dernier morceau de pain, & à la dernière goutte d'eau ; mais enfin la famine les força de se rendre. D'Hamilton & Kraikser , ne voiant point venir ni Duc & Pair, ni Maréchal de France, pour conférer avec leur Gouverneur, furent très fâchez d'avoir déferé à ses conseils, & de se voir enfermez dans une Place si mal pourvue, & de si mauvaise défense. Dans les frequens Conseils de guerre qu'ils tenoient, ils opinoient toujours pour livrer la porte de la chambre aux Ennemis, la vie sauve. Rude temps en temps venoit les sommer, en faisant sonner à leur porte le bruit des plats & des bouteilles, qu'il servoit ou deservoit à leurs

leurs Voisins. Tentation bien chatoüilleuse pour des ventres afamez. On joignit à cela, qu'il y avoit ordre de faire parler le Chevalier du Rosel à Mr. le Maréchal d'Uxelles ; comme en éfet Mr. du Joncas me dit, qu'on avoit eu la complaisance de le faire visiter par les premiers Seigneurs de la Cour, auxquels il n'avoit dit que des contes à perte de vie. Enfin on ouvrit, sous pretexte de faire entrer un convoi ; mais la France après avoir introduit le pain & le vin, feignant de ramasser la vaisselle des assiégés, se jetta à la gorge du Chevalier, comme le Chef & le plus mutin, criant à moi, au secours, victoire, l'Ennemi est pris. Il fut secondé de Ru, qui jurant, comme un Charetier embourbé, se joignit à la France pour entraîner ce pauvre Gouverneur dans une basse-fosse, où là chargé de fers, il eut tout le temps de regretter son funeste stratagème, qui avoit fait tant de bruit, & dont il paioit si rigoureusement les pots cassés. Toute la Cohorte tyrannique suivit la France & Ru ; Corbé avoit eu tout le temps de prendre du linge blanc, le Major de se desenyvrer ; mais, que dis-je ? il étoit toujours yvre, il n'y avoit que du plus au moins : tous leurs Satellites se jetterent avec impetuosité sur Mrs. Kraïker & d'Hamilton, qui furent desarmez & traînez au cachot. On porta leurs armes, & toutes leurs machines de guerre à Mr. d'Argenson, qui en fit un procès verbal, en cas que la Cour jugeât à propos de procéder contre eux ; mais le Roi & ses Ministres, ne seconderent pas la fureur de ce

Juge avide de sang, & lui ordonnerent d'étoufer la chose. C'est ce que je ſçai de Mr. du Joncas qui me protesta d'un très grand ſerieux, qu'ils avoient la permission de faire tirer ſur les Prifonniers rebelles. En effet quand il ſe faisoit du bruit dans les Tours, nos Tyrans s'y faisoient ſuivre par deux Soldats armez de leurs fuſils.

J'ai bien perdu à la mort de Mr. du Joncas, car il m'aimoit véritablement, & avoit du moins une extrême compaſſion de mes peines, parce qu'il étoit perſuadé que je les ſouffrois injuſtement. Il avoit du goût pour la Poëſie; il étoit ravi, quand je lui communiquois mes ouvrages. Un jour il me dit, qu'il n'y avoit perſonne au monde, à qui il eût plus d'obligation, qu'à un de mes Parens Conſeiller au Parlement de Guyenne, & qu'il voudroit me pouvoir rendre ſervice en ſa conſideration. En effet la dernière fois que je le vis-peu avant ſa mort, il me dit, avec un air tout rejoüi, qu'il voïoit beaucoup de jour à m'obtenir la liberté, & qu'il y avoit aparence qu'il en viendroit à bout. S'il n'avoit pas été empoisonné, comme la plupart des Prifonniers l'ont cru, & que Ru nous l'a proteſté, comme je le rapporterai dans la ſuite de cette Hiſtoire, Bernaville ne ſeroit pas venu à la Baſtille, & par conſequent je n'aurois pas été depouïllé de mes ouvrages, comme je l'ai été, contre toute juſtice, par mes Tyrans.

Quand je dis que Mr. du Joncas a été empoisonné; il ce que Ru en a dit eſt vrai, ce n'eſt pas l'unique Mr. Davignon qui fut fait
Lieu-

Lieutenant de Roi, lorsque Bernaville fut fait Gouverneur de la Bastille, a passé le même pas. C'étoit bien mon dessein d'en avertir leurs Parents, si j'étois sorti en temps & lieu. Je ne suis pas le seul Prisonnier à qui Ru l'ait dit : & qu'on ne me dise pas que Ru n'étoit pas croiable, parce qu'il haïssoit Corbé. Celui ci, qui croioit infailliblement obtenir la place de Joncas, ne permit jamais que personne parlât à ce malade, qui ne fut que quelques heures attaqué des douleurs de la mort, que l'on feignit être causée par une colique. Il mourut sans administration de sacremens, sans aucune consolation de personne : & il s'en falut beaucoup qu'on ne trouvât, après sa mort, les sommes immenses qu'il avoit laissées, & qu'il avoit amassées depuis un très longtems, qu'il étoit le Lieutenant du Roi dans ce Château. A joindre qu'après la mort de Mr. de Bessaux, il fut plus d'un an Administrateur à la Bastille. Braillard & Francillon m'ont dit qu'il ne donnoit que vingt sols aux Prisonniers, pour leur pain, leur vin, & les autres choses nécessaires à la vie, qu'ils achetoient à leur discretion ; il gardoit tout le reste de l'argent. Il est vrai que Mr. d'Argenson fit faire l'ouverture de son corps ; mais ce fut par le même Chirurgien qui lui avoit donné la dose cordiale : en présence de qui fit on l'examen de ses entrailles ? peut-être de ceux qui avoient part à sa depouille. A Dieu ne plaise que je veuille en taxer ce Ministre, qui peut-être n'a péché que dans les formalitez, mais Ru chargeoit hautement
Guil-

Guillaume Formanoir dit Corbé de sa mort. Dieu seul en fera le Juge.

Pour Mr. d'Avignon, les soubçons en sont encore plus violens. C'étoit peut-être un des plus honnêtes Hommes qui ait jamais entré dans la Bastille, bien craignant Dieu, & fort compatissant aux disgraces des Prisonniers. Il ne pouvoit souffrir les cruautés inouïes de Bernaville, & encore moins les excès extravagans de son avarice. Mr. d'Avignon alloit souvent en Cour, où en conscience il ne pouvoit pas se dispenser de porter ses plaintes. La Justice & les Puissans Amis que ce Lieutenant du Roi avoit à la Cour les apuïoient. Il falloit donc faire taire cet Homme de bien, ou renoncer à la tyrannie, à la lesine, & par conséquent aux profits immenses qui en revenoient, ou se voir en danger de perdre le Gouvernement. De faire part des revenans bon à ce généreux Surveillant, il n'y avoit pas moïen; il étoit trop Homme de bien pour le corrompre. Bernaville trouva un moïen plus sourd. Il couchoit en joïe son Cousin de L'Auney, qu'il avoit mis en apprentissage de Tyrannie à Vincennes, & auquel devoit succéder St. Sauveur Neveu de Bernaville, qu'il élevoit pour cet effet sous ses yeux de Basilic en lui montrant, avec des entrailles de Pere., toutes les rubriques les plus raffinées de la lesine, & lui formant un cœur de bronze capable des plus affreuses cruautés. Aussi cet élève, docile à de si bonnes leçons, étoit il devenu en peu de temps un de nos Boureaux le plus inhumain, par où il avoit mérité toute

toute la tendresse de ce *cher* Oncle. Quoiqu'il en soit, Mr. Davignon fut à Versailles, où il demeura quelques jours : il en partit tout plein de santé, après s'être bien diverti avec son Frere & ses autres Amis. En arrivant à la Bastille, comme il faisoit fort chaud & qu'il étoit alteré il demanda à boire. Le Chirurgien lui donna du petit lait, qui fut la dernière liqueur qu'il prit de sa vie. Elle fut suivie de trenchées si violentes qu'elles ne finirent que par sa mort, qui arriva le lendemain ; sans que le Gouverneur voulût permettre qu'il parlât à qui que ce soit, pas même à ses plus proches Parents. On ne manqua pas d'attribuer cette mort à des cerneaux qu'il avoit mangés à Versailles, & à du vin à la glace qu'il y avoit bû. Tous les Prisonniers, au moins les raisonnables, furent fort touchés de sa mort. Ruqui nous dit toutes ces circonstances en nous les aprenant, le pleuroit tendrement, jusque là je le croïois insensible à la douleur : Il detestoit la cruauté de Bernaville, sans laquelle, il disoit hautement, que le defunct vivroit encore. Ce n'est pas à moi à en décider. Je laisse les reflexions à faire à ceux qui sont au dessus de ce mechant Homme. Si j'étois son Juge, je le ferois roïer, ou brûler pour des crimes plus avérés que celui là.

Le Lecteur me pardonnera bien ces digressions qui ne sont pas inutiles ; pour faire connoître le caractère des Tyrans, auxquels les Ministres confient la vie d'un nombre infini d'innocentes Victimes, encore plus que de criminelles.

Il est temps de retourner à nos Prisonniers d'état & de guerre , car si le prétendu crime d'état les avoit fait mettre en Prison , les Loix de la guerre , commentées par Mr. d'Argenson , les fit mettre au cachot , Mr. Kraikfer , je ne sçai où ; Mr. d'Hamilton au cachot de la Tour du Puits. Comme Mr. Kraikfer avoit de quoi gratifier amplement Corbé , il sortit plutôt de son cachot , que l'infortuné d'Hamilton , qui y demeura si long-tems , que sa santé s'y deperit d'une manière à ne pouvoir jamais se rétablir. L'on ne l'en retira que quand il fut réduit à l'extrémité , pour le mettre avec Le R. P. Florent de Brandebourg Capucin dans la troisième chambre de la Tour du coin , où il trouva son cher Compagnon Kraikfer , qui , graces à l'avarice de Corbé , y étoit arrivé premier que lui. Le R. P. de Brandebourg m'a dit qu'il fut fort surpris de voir d'Hamilton qui paroissoit tout stupide & hebeté , lui dont Kraikfer lui avoit vanté la vivacité & l'esprit : mais le cachot sembloit lui avoir assoupi toutes les organes. Il n'entendoit presque plus , ne parloit qu'avec peine , n'avoit plus de mémoire ; enfin il étoit tellement abatu , que , quoique le bon air de la chambre ; & la bonne nourriture , dont on le regala trop tard , semblaient vouloir le rétablir , pour un peu de tems , il succomba à la fin , & mourut le 28. Août 1705 : dans le tems que j'étois , comme je l'ai déjà dit , dans la seconde chambre de la Cour du coin avec les nommez Mathias du Wal , Samuel Gringalet , & Pierre Pigeon que l'on avoit mis avec nous
dès

dès le mois de Juin precedent à la place de Jean Bonneau Medecin , que l'on mit dans la première chambre de la même Tour, avec trois autres fous , comme je le dirai dans la suite, & de là à Bicêtre, quand il falut faire place à une quantité de Pigeonneaux si prodigieuse que le Colombier en étoit surchargé. Il y avoit telle chambre, où ils étoient entassés les uns sur les autres. Je vis un jour un Priformier tout à fait extraordinaire : il avoit le visage à peu près comme un de ces Syamois qui vinrent en Ambassade en France en l'An 1684 : il avoit la face plate, le nez camus, il étoit de couleur olivâtre, la bouche relevée, avec des dents d'un noir d'ébène la plus lustrée ! Il avoit une longue robe à la manière des Orientaux, d'une petite étoffe raiée des Indes & à petites fleurs fort belle. Ru qui en ce tems là ne nous céloit pas ces sortes de choses, ne put jamais nous dire de quel país il étoit. Il avoit la tête rasée, sur l'extrémité de laquelle il portoit un petit bonnet, à peu près comme en portent les Maroquins.

Je vis encore un pauvre Abrusois d'une étrange figure. Il étoit de fort petite taille. Ses cheveux qu'il avoit en très grande quantité, & qui formoient comme un gros bonnet sur sa tête, étoient tout herissés & presque aussi crépez que ceux d'un More, & d'un noir de geais. Son visage étoit affreux & d'un bazane couleur de crapaux; ses yeux sembloient être d'émail. Il avoit une espedetunique sans manches, d'une couleur bizarre, tirant sur le gris de lin, ou le violet,

let, qui ne lui venoit qu'aux genoux, ouverte par les côtes, à peu près comme les tuniques dont les Diacres sont revêtus, quand ils assistent à la Messe. Son crime, comme Ru nous le dit, étoit d'avoir apporté un secret terrible en France. Cet Abrusoïs, dont toute l'étude avoit été d'aprofondir les manières diaboliques d'user du poison, si dangereux, mais si usité en Italie, avoit trouvé le secret de charger une bombe d'une manière si infernale, qu'en la jettant dans une place assiégée, elle pouvoit faire mourir sur le champ tous ceux qui la deffendoient. Il chargeoit encore une autre bombe d'une manière, qu'en tombant sur un Escadron de Cavalerie, ou sur un Bataillon d'Infanterie, elle pouvoit tuer deux ou trois cents hommes. On lui donna des Commissaires de confiance, pour examiner la possibilité de ses secrets, & lorsqu'elle fut averée, on l'enferma pour le reste de ses jours dans la Bastille, avec ordre de ne le laisser parler à personne. Voilà ce que meritent de pareils Monstres, qui n'apliquent la malignité de leur esprit, qu'à la destruction du Genre-Humain. Il me souvient, que lorsque les Venitiens assiégeoient la Canée, un Albanois vint decouvrir un pareil secret à leur Général, qui pour le paier de son zèle, le fit pendre sur le champ.

Si l'on en avoit fait autant au Moine qu'on dit-être l'inventeur de la poudre à canon, mais dans la vérité, qui en avoit apporté le secret de la chine, combien de sang auroit on épargné? combien d'incendies éteintes? Mille & mille vaisseaux n'auroient pas sauté

en.

en l'air, comme ils ont fait ; mille & mille édifices superbes ne seroient pas ensevelis sous leurs propres ruines. Le plus-brave homme du monde ne seroit pas exposé au hazard d'un plomb funeste sorti du mousquet d'un malotru Goujat. J'avoüe, qu'avant la poudre, les batailles n'étoient pas moins sanglantes qu'aujourd'hui ; mais aussi la valeur étoit elle moins exposée aux caprices du sort. Un brave qui ne redoutoit que le fer, avec une bonne armure alloit avec confiance au combat, & pouvoit faire preuve de sa générosité contre ses égaux, presque assuré qu'il étoit à l'épreuve de la pique d'un miserable fantassin. Le Grand Turenne n'auroit pas succombé sous l'effort d'un boulet, dont la brutalité ne respecte pas les Rois mêmes. Enfin mille accidens causés par la poudre, cette graine infernale, seroient demeurés dans un éternel oubli.

Mais je ne m'aperçois pas que ma morale m'écarte de mon sujet. Revenons à l'infortuné d'Hamilton. Le Cachot l'avoit tellement usé, & son asme s'y étoit tellement acrüe, que tous les remèdes n'y purent rien. Il est vrai que M. Fresquier disoit hautement qu'il répondoit de sa vie, si on lui vouloit rendre sa liberté, ou si on vouloit seulement lui donner la permission de se promener deux heures par jour, sur la plateforme, d'où l'on decouvre le plus beau país du monde, dans le jardin, ou tout au moins dans la Cour. Le R. P. de Brandebourg & M. Kraikser prièrent instamment les Officiers de lui accorder cette grace : ils offrirent même

me de donner quarante sols par jour au soldat qui l'accompagneroit dans sa promenade ; mais ses Barbares Tyrans eurent la cruauté de le laisser crever , plutôt que de lui permettre de jouir de l'air , dont on l'avoit si cruellement & si injustement privé.

D'Hamilton connoissant bien qu'il devoit comparoître dans peu devant la Majesté redoutable de Dieu , s'y prepara très serieusement. Après avoir rejeté toutes les seductions captieuses du R. P. Riquelet , il s'appliqua à la prière & à la Lecture , sur tout à celle de l'Écriture Sainte ; car le R. P. Capucin avoit une très belle Bible Latine , qui m'a beaucoup consolé pendant vingt deux mois que j'ai été enfermé avec lui & avec Mr. Jançon de Montdevis , très bon Enfant , Fils de Mr. Jançon Intendant de la Maison de Mr. le Maréchal de Schomberg , comme je le dirai dans la suite de cette Histoire. Le pauvre Moribond étoit naturellement d'une humeur si douce , si pacifique & si bien faisante , qu'on ne pouvoit pas s'empêcher de l'aimer. Loin que le mal l'eût rendu impatient , triste & ordinaire effet de la maladie , elle avoit produit en lui le contraire , & ses Compagnons n'étoient importunés que des excuses qu'il leur faisoit. Je sçai du R. P. Capucin que c'étoit un malade tout à fait tranquille. Toute la peine qu'il donnoit à ses Compagnons étoit de lui faire chauffer quelques fois son potage , ou de lui faire , une petite rôtie au vin , seule nourriture à laquelle il s'étoit borné les derniers temps de sa vie. Pour les en recompenser il leur donnoit

voit tout son vin , & tout ce qui lui étoit envoieé avec profusion de la table du Gouverneur , dont quelqu'un d'entr'eux s'acommodoit fort bien. Car j'ai déjà dit , au sujet de Mr. le Comte de Brederodes , que lors que quelqu'un étoit malade , St Mars ne lui refusoit rien. Il lui envoioit abondamment tout ce qu'il y avoit de meilleur sur sa table ; ne le faisoit pas manquer des meilleurs vins & de tous les rafraîchissemens qui peuvent faire plaisir à un Malade. Il faisoit faire des assemblées de Medecins , de Chirurgiens extraordinaires : ordonnoit à l'Apothicaire d'envoier toutes les drogues qu'on souhaitoit , parce que le Roi paie tout. Au lieu que sous l'Avare & fardide Bernaville un Prisonnier mouroit faute d'une aile ou d'une cuisse de poulet. Il ne faudroit à un mourant qu'une prune , qu'une cerise , ou la moindre chose pour lui sauver la vie , que ce *charitable* gouverneur auroit la cruelle dureté de la lui refuser.

Je l'ai rigoureusement éprouvé , étant à l'extremité , & dans les agitations d'une fièvre continue , le Medecin qui me crut mort , ordonna qu'on ne me donnât qu'un œuf frais par jour & beaucoup de ptisanne. Je revins en santé , contre toute esperance : mais l'avarice du gouverneur se servant de l'ordonnance du Medecin , pour me faire jeuner , eut la cruauté de me perpetuer cette ordonnance (que le Docteur n'avoit prononcée que pour me sauver la vie) pendant plus de trois mois , pour me procurer la mort , & la mort la plus rigoureuse. Car pendant ces trois mois ,
sans

sans pain , sans vin , sans bouillon même , j'eus pour tous aliments un œuf frais & de la ptisanne. Sans le Medecin qui passa devant la porte de mon Enfer , que j'entendis par bonheur & que je conjurai d'entrer , ils m'auroient continué cet œuf , cet unique aliment jusqu'à extinction de vie : mais le Medecin y pourvut d'une manière très généreuse , comme je le rapporterai dans la suite. Il en étoit tems : j'avois une faim canine , & je ne pouvois obtenir un morceau de pain. J'étois en ce tems là avec l'extravagant Gringalet , & le *venerable* Pigeon , dont on va voir les caractères dans le Tome suivant , qui , pendant tout ce jeune affreux , eurent la dureté de ne jamais m'offrir un morceau de pain , ni un verre de vin ; quoique pendant plus de quatre ans , que j'avois été à une portion beaucoup meilleure que la leur , je leur eusse toujours donné une bonne partie de mon ordinaire , malgré leurs continuelles & insupportables persecutions. Dieu sçait que je dis la vérité , & malgré l'incrédulité de nos fanatiques , j'en rapporterai des faits , qui auroient poussé à bout la patience d'un véritable Job , dont je ne portois que la Seigneurie. Cela n'a pas empêché que je ne leur aie fait du bien , quand ils sont arrivez en Hollande , destituez de toutes choses , ils m'ont païé , à leur ordinaire , de la plus noire ingratitude : mais que peut on attendre de Gens pétris de bouë , & élevez dans la plus crasse ignorance , malgré la philosophie ridicule dont Gringalet s'est voulu parer & qui n'a servi qu'à faire rire les Philosophes les plus Stoiques ?

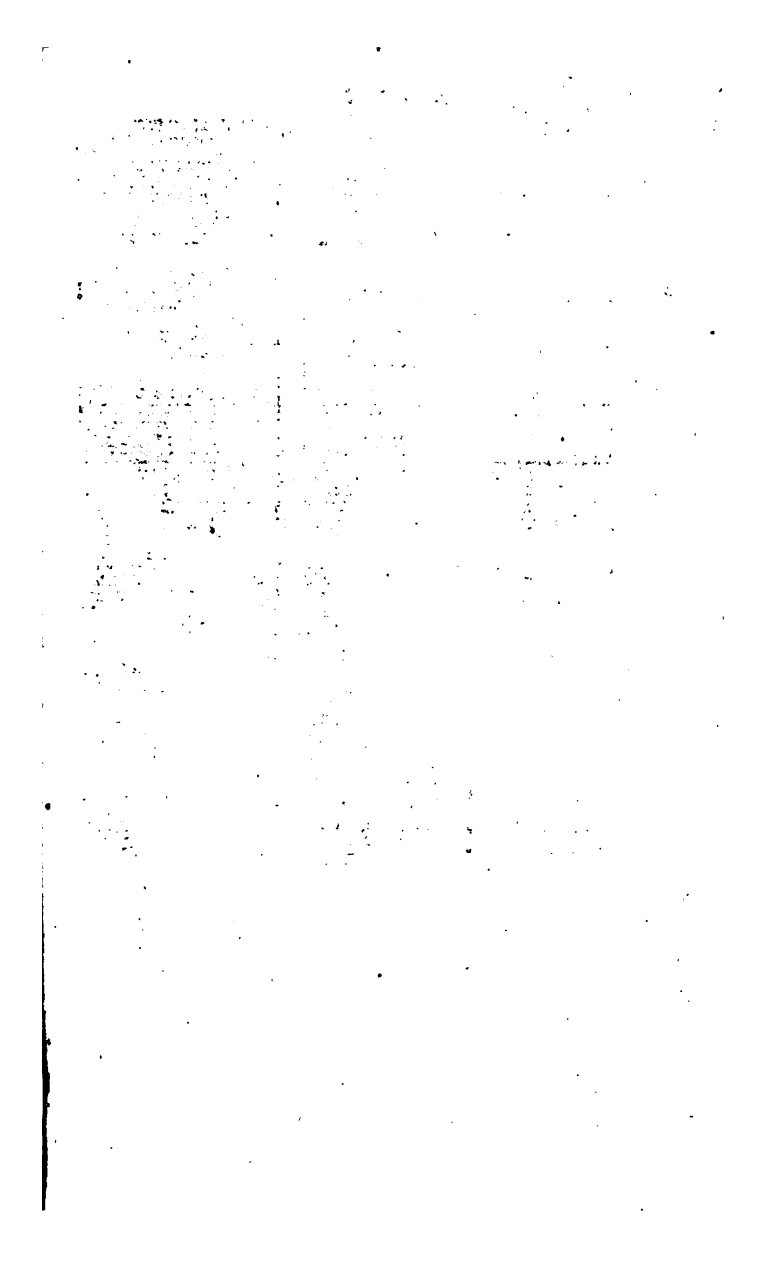
Mais

Mais laissons des Canailles, qui ne semblent nées que pour être les vermines du Genre humain, & exercer la patience des Sages, & considérons mourir notre chere d'Hamilton en Philosophe Chrétien. Il avoit coutume de prier ses Compagnons de l'exposer au Soleil, couché sur son petit grabat, quand cet Astre benin, qui semble être l'ame de la Nature, entroit dans leur chambre pour en recevoir les douces & salutaires influences pendant une heure de temps, & jouir du grand air proche de la fenêtre. Il leur demanda cette faveur le 28. Août 1705. qui fut le dernier de sa vie. Il pria le R. P. Capucin de lui faire chauffer un bouillon, qui ne put passer. Ce R. P. aiant cru qu'une rôtie au vin le ragoûteroit mieux, lui en aprêta une. Il la porta à sa bouche; le cœur lui bondit contre, il la rendit au R. Pere, sans en prendre, en lui disant grâces à Dieu, c'en est fait; puis élevant ses mains & ses yeux vers le Ciel, il sembla y porter son cœur. Ensuite ne pouvant plus supporter la lumière, il souhaita que ses Compagnons le remissent à sa place ordinaire, après l'avoit changé de chemise. Il les remercia de leurs peines, priant Dieu de les en récompenser. Il éleva sa voix pour prononcer ces paroles de David. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*: ce fut les dernières qu'il proféra. Il entra en agonie. Ses Compagnons crurent qu'il vouloit reposer, & le laissèrent tranquille. Peu de temps après le R. P. voyant une petite chienne, qu'il gardoit pour son divertissement, grater sur le visa-

ge du mourant, il l'en voulut chasser; & s'étant approché de d'Hamilton, il le trouva les yeux fermés qui soupiroit encore. Il apela Mr. Kraikfer, qui lui vit rendre les derniers soupirs.

Lors qu'ils connurent que l'âme de leur pauvre Compagnon étoit véritablement séparée de son corps sur les dix heures du matin; ils frappèrent à la porte pour en avertir les Officiers. Reilhe vint une seringue à la main; & trouvant que son malade n'avoit plus besoin de remède, il examina son cadavre de tous côtes, après quoi il prononça ces sentencieuses paroles: il est mort ou il n'en fut jamais. Mrs. de Brandebourg & Kraikfer se plainquirent fort de la dureté des Officiers, qui avoient laissé mourir un si honnête Homme, faute de lui accorder un peu plus d'air. Que voulez vous que j'y fasse, leur dit Reilhe? ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir: si j'avois été cru, il seroit encore en vie. Ils prièrent Reilhe d'en avertir les Officiers pour faire ôter de devant leurs yeux, un aussi triste objet qu'étoit celui de leur Compagnon mort: Le Chirurgien sortit, après leur avoir promis qu'il alloit satisfaire à leur juste demande.

Peu de tems ensuite Ru vint, qui ôta le lit de dessous le mort, l'étendit sur la paille, & le couvrit d'un drap; mais voyant qu'il avoit une bonne chemise, il l'en dépouilla, en disant que cela lui appartenoit, & qu'il n'étoit pas juste qu'un damné emportât une si bonne chemise en Enfer. Le R. P. lui demanda ce qu'il alloit faire de ce corps? Le





Le jeter à la voirie, répondit vitement ce brutal. N'est il pas mort Hugnenot? puis- qu'il ne croïoit pas à la bonne Vierge, il est damné comme un diable, & après avoir prononcé ce beau jugement, il sortit avec la chemise du defunct, qu'il laissa étendu sur la paille, tout nud couvert d'un lin- ceul.

A midi lorsque ce *tendre & judicieux* Por- te-clefs vint apporter le dîné du R. Pere & de Mr. Kraikler, ils protestèrent qu'ils ne vouloient pas manger, tant que ce triste spectacle seroit devant leurs yeux. Où vou- lez vous que je le porté? leur dit ce Bou- reau, si c'étoit un Homme, dont l'âme fût en Paradis, je le mettrois dans notre Cha- pelle, en atendant qu'on l'enterrât à St. Paul, mais puisqu'elle est allée à tous les diables, je planterai tantôt le reste dans no- tre jardin. Quelques prières, quelque bruit que fissent ces Messieurs, jamais ce *Casviste charitable* ne voulut ôter de leur chambre un si triste objet.

Valnement ils frappèrent à la porte pour faire monter un Officier. Le soir lorsque Ru leur apporta leur soupe il vouloit encore leur laisser ce cadavre, les priant de le garder jusqu'à dix heures du soir, qu'il viendroît l'enlever pour le porter dans le Jardin. Mais ils s'oposèrent à ce qu'il refermât leur porte avant que de les avoir delivrez d'un objet si lugubre. Alors il chargea ce corps tout nud sur son dos, & le jetta dans les mon- tées, comme un cochon: je me trompe, on auroit mis de la paille sous un cochon

mort, & on l'auroit couvert d'un drap. Ru en refermant leur porte leur protesta, que si les rats mangeoient le corps de leur Compagnon, que ce seroit leur faute. Ce cadavre demeura étendu tout nud, sans chemise, sur une des marches de la montée, jusqu'à onze heures du soir, que les Porte-clefs vinrent l'enlever, pour le porter dans le Jardin, où ils l'enterrèrent au pied d'un arbre.

Le lendemain au matin Corbé entra dans la chambre du R. Pere de Brandebourg & de Mr. Kraikfer, & d'un air goguenard il leur dit: qu'est ceci, on sent terriblement au sépulcre; j'apprends qu'il y a eue la mortalité ici: donnez moi une pipe de tabac & un verre de ratafia, pour chasser le mauvais air; & voiant ces Messieurs tous tristes; hé! d'où vient votre chagrin? continua-t-il, ne faut il pas tous mourir? Oui: dirent ces Messieurs, principalement quand on est entre vos mains cruelles: mais il ne vous est pas permis d'avancer la mort à pas une de vos victimes: cependant notre pauvre Compagnon vivroit encore si vous lui aviez laissé respirer l'air: qu'en avez vous fait? Après qu'ils lui eurent versé une rasade d'eau de vie, & qu'il eut alumé sa pipe, il leur dit d'un très grand sang froid. Ma foi les Porte-clefs l'ont logé au pied d'une de mes entes: les poires en seront plus belles de moitié l'année prochaine. Je l'ai déjà éprouvé sur quatre ou cinq de mes arbres, au pied desquels j'ai fait enterrer des Prisonniers, pour les engraisser. Mourez vous Mr. Kraikfer; je vous ferai met-

mettre sous'un poirier de bon-chrétien; les fruits en seront plus beaux, & je vous promets d'en envoyer jusqu'en Saxe à vos Parents. Pour le R. P. de Brandebourg, s'il meurt ici, il sera enterré à St. Paul avec grande cérémonie: toutes les cloches sonneront: il y aura un beau luminaire: Les Capucins des trois Couvents de Paris viendront chanter l'Office des Morts. Que de Messes! que de *Libera!* que de *Dies iræ, dies illa!* que de *Languentibus in Purgatorio!* Voila le plaisir de mourir Catholique? mais pour un obstiné Huguenot, au jardin, au jardin: trop d'honneur pour lui. Je ne sçai, lui répondit Mr. Kraikser, si on vous fera cet honneur là; & si les Corbeaux, vos chers parents, ne mangeront pas vos chairs, si l'on vous rend justice, en cas que l'on ne jette pas vos cendres au vent, comme vous l'avez mérité. Raillerie cessante Mr. Corbé, quel crime ai-je commis pour mourir ici? quel crime avoit Commis le pauvre Mr. d'Hamilton pour qu'il lui en coûte la vie? Je vous proteste répondit l'Aigresin que je ne le sçai pas. Peut-être avoit-il dit quelques vérités de sa Cour? peut-être avoit-il lâché quelque parole indiscrette contre le Gouvernement, devant une des mouches de Mr. d'Argenson? peut-être avoit-il dit quelque chose de ce Ministre? On met un Pauvre Diable en Prison: il n'y est pas réclamé; on l'oublie; il y crève: voila le fait. Et vous & ceux qui gouvernent cette Caverne d'Anthropophages vous croiez aller en Paradis? lui dirent ces Messieurs: vous croiriez Dieu

bien injuste ? Mais des remontrances chez lui faisoient le même effet , que celles que Lot faisoit aux habitans de Sodôme. Il est à craindre qu'elles ne soient suivies du même châtement. Corbé & ses semblables peuvent s'affûrer que si ce n'est pas en ce Monde, infailliblement ce sera en l'autre , que le feu qui ne s'éteint jamais, & qui est alumé par la vengeance d'un Juge irrité les devorera sans les consumer, s'ils ne font pas une sérieuse & sévère penitence de leurs crimes multipliez.

Cent fois Ru & les autres Porte-clefs nous ont dit que Mr. d'Argenson avoit plus de quarante espions dans Paris & aux environs qui lui raportoient tout ce qui se passoit : & Dieu sçait comme ils agravoient les circonstances ! Cependant c'est sur le rapport de pareilles Canailles que l'on tient d'honnêtes Gens enfermez des cinq, dix, quinze, vingt & jusqu'à trente années. Je n'en veux pas d'autre preuve que Mr. Jean Cardel de Tours, qui y est mort, après trente années toutes entières du plus criuel esclavage qui soit sur la terre. Joignons y Mr. Lamas de Sancerre detenu dans ce château depuis vingt six ans, sur un raport, peut-être faux, Mr. Taxel de Gournai, qui y a été dix huit ans, Mr. Francillon qui n'en a pas été quitte à meilleur marché, & un nombre infini d'autres semblables malheureux, du nom seul desquels on pouroit composer une Liste plus grosse qu'un Calepin. Et ce n'est pas la une inquisition !

Ru nous a conté, qu'un jour étant à boire

re dans un Cabaret avec les deux autres Portes-clefs de la Bastille, & quelques uns de leurs Cuisiniers, un des Mouchars de Mr. d'Argenson vint se placer auprès d'eux, & les écouter. Ils le connoissoient bien, sans en être connus : par malice ils dirent pis que pendre de Mr. d'Argenson : pouvoient ils outrer la matière ? Le Mouchard sortit, pour aller querir une Legion de Hapechairs, pour traîner ces détracteurs ou plutôt ces audacieuses trompettes de la vérité devant le redoutable Minos. Pendant que celui ci assembla ses Archers de l'écuelle, ceux la envoièrent à la Bastille aversir une douzaine de Soldats de venir les secourir. Le Cabaret fut investi dans les formes. Les Archers de la Passion ne s'atendoient pas d'y trouver si bonne compagnie : il falut se battre. Alors les Spectateurs eurent beau jeu : ils virent, non pas Aigles contre Aigles, mais Grifons contre Grifons se rosser de la belle manière, sans se feindre. Enfin les chefs des Hapechairs reconnurent quelques Soldats, & quelques uns des Portes-clefs ; on fit cesser le chamaillis, à la vérité un peu trop tard pour quelques uns, qui avoient la tête en capilotade, & plusieurs qui avoient diverses contusions, même avec éfusion de sang. On ne parla plus que de racommodement, de boiro & de se faire des excuses de part & d'autre le verre à la main. Mr. d'Argenson n'approuva pas la raillerie, ce dit on ; sa Milice n'avoit pas eu du bon, & ne fut maltraitée, que pour avoir soutenu ses intérêts, Dieu les preserve de mieux, & leur en-

voie pis, s'ils ne veulent pas cesser leur infame métier.

Il ne faut pas que j'oublie une conversation très importante que j'eue dans ce cachot pendant une nuit des premiers jours que j'y fus. Ce fut avec un Italien Serviteur du Prince de la Ricia qui avoit relevé Mr. le jeune Schrader dans le cachot de la Tour du Puits, qui n'y fut que peu de jours, parce qu'il étoit tout nud. A joindre que le prétendu crime de cet Italien étant de tout autre importance que le sien, & les cachots étant tout pleins, on trouva à propos qu'il cedât sa place au Serviteur. Voici le sujet du mauvais traitement dont on l'accabloit, après quoi je dirai la cause de l'emprisonnement de son Maître le Prince de la Ricia & du Baron de Saffignet aussi Prisonniers à la Bastille.

Le Prince de la Ricia & le Baron de Saffignet aiant été pris en 1701. à la révolution de Naples, furent conduits prisonniers à Lion & mis dans le château de Pierre en cise; d'où ils furent transferez; le Prince à Vincennes, & le Baron à la Bastille. Dans le commencement de la prison du Prince de la Ricia il eut la liberté de manger à Vincennes à la table de Mad. la Maréchale de Bellefond; ou cette Dame lui faisoit porter dans sa prison du Donjon, où il avoit fait meubler un appartement fort propre, profusement & délicatement à manger pour lui & deux Domestiques qu'on lui avoit permis de retenir, dont l'un étoit Eunuque & chantoit parfaitement bien. Cet illustre Seigneur

gneur avoit même la liberté de se promener dans les Cours & les jardins du Château, accompagné de deux Officiers, & à leur défaut de deux Soldats. Mais Bernaville ne trouvant pas son compte aux douceurs que goûtoit ce Prince, fit entendre à la Cour, que si on vouloit qu'il répondît de la personne de ce Seigneur, il falloit qu'on lui permit de le renfermer plus étroitement; d'autant qu'il tramoit sa sortie, & que pour cet effet il avoit voulu corrompre ses Gardes. Sur cette déclaration vraie ou fautive, c'est ce que la Cour n'examina très assurément pas, ou permit à son Tyran de le renfermer comme les autres Prisonniers, & de lui donner un ordinaire de sa gargotte. Quel changement de la table de Mad^e. de Bellefonds, à la marmite de l'Hypocrite Harpagon! Le Prince ne pouvoit digérer cet affront, & encore moins s'accommoder de la lesine de cette Harpie. Il fit donc tous ses efforts pour s'en affranchir. Par le moïen du Serviteur auquel je parlai, il gagna le Médecin de Vincennes: il lui promit vingt mille écus; il devoit l'amener avec lui en Italie. Le Médecin avoit pris de si justes mesures, que l'évasion du Prince étoit presque infallible, lorsque le pur hazard & la fatale méfiance du Tyran fit échouer la chose. Les Serviteurs du Prince aïant été renfermez avec lui, sur quelques démarches qui avoient donné de l'ombrage à Bernaville, le Médecin fut contraint d'user de stratagème pour donner avis au Prince des moïens dont il vouloit se servir pour lui procurer sa liberté.

Le Prince feignoit d'être malade , pour avoir la liberté de voir son Médecin , mais comme c'étoit toujours en présence d'Argus le Tyran, ce Docteur se hazarda de lui donner le plan de son évafion , des moïens qu'il avoit concertez pour y parvenir , les Gens qu'il avoit gagez pour cet effet y étoient indiqués. Il mit fon memoire dans une orange qu'il donna au Prince avec plusieurs autres, & des citrons, lui ordonnant d'en faire de la limonade pour fe rafraichir. Un coup d'œil du Médecin remarqué par l'Anthropophage lui fit foubçonner de la supercherie. Il fe faifit de la pomme de difcorde. Il y decouvrit toute la trame. Le Médecin fut arrêté : on peut croire qu'il fut mis en un endroit où il eft exempt de donner de pareilles ordonnances , & où fuivant toutes les apparences il gémit le refte de fes jours. Les Domestiques du Prince lui furent ravis : celui qui m'apprit cette funefte catastrophe fut transféré de Vincennes à la Bastille , & mis dans le cachot de la Tour du Puits , ce qui fit grand plaifir à Schrader : pour l'autre on ne fçait ce qu'il eft devenu. J'ai appris depuis que le Prince de la Ricia fut plus étroitement referré & gardé à Vincennes, où Bernaville l'auroit mis au cachot , fans une deffenfe exprefle de Mr. le Comte de Pontchartrain. Enfin il a été transféré à la Bastille, lorfque fon Tyran en fut fait Lieutenant , par la mort de Mr. du Joncas , & où ce vénérable Seigneur a fouffert des outrages infupportables à un homme de fa qualité , comme je le dirai plus bas

Tous les
Porte-

Porte-clefs, furent changez à Vincennes, de même que la plupart des Soldats; & ceux qui avoient eu part à la conspiration du Médecin furent abîmez dans des cachots, pour en sortir quand il plaira à Dieu.

J'ai promis de rapporter le sujet de la prison du Prince de la Rocca & du Baron de Salignet: pour y satisfaire il faut entrer dans un détail de ce qui s'est passé à Naples, après la mort de Charles II. Roi d'Espagne.

A peine la Guerre qui avoit tant fait verser de sang, étoit assoupie par la Paix de Ryswick, que l'affoiblissement de la santé de ce Roi languissant sembla la reveiller. Toutes les Puissances qui avoient été éblouies par les artifices de Louis XIV. commencèrent à développer le but de ses fins, & se préparèrent à s'y opposer de tout leur pouvoir. Il n'y avoit plus d'espérance que ce Prince menaçant pût calmer les alarmes de toute l'Europe, en donnant un Héritier qui succédât aux vastes Etats, que l'ambition de plusieurs Princes devoit déjà, & qui les mettoit tous en différens mouvemens pour s'en emparer. Sur tout la France en faisant avancer de nombreuses armées sur les frontières d'Espagne & des Pais-bas, n'oublioit rien pour gagner les Grands qui composoient le Conseil de ce Monarque, & se servit utilement sur tout des Gens d'Eglise qui dirigeoient sa conscience, pour lui insinuer qu'il se devoit déterminer en faveur d'un Prince de la Maison de Bourbon, comme légitime héritière de toutes ses couronnes. Enfin on

persuada si bien ce Prince, qu'il fit son testament en faveur du Duc d'Anjou second Fils du Dauphin. Je laisse aux politiques à décider si la justice s'accorda en cela avec les intérêts de la Monarchie. Les diverses révolutions qui ont depuis balancé les deux partis, n'ont pu empêcher la Fortune de se jeter au travers de mille périls du côté du Duc d'Anjou, qu'elle a couronné Roi d'Espagne, malgré tous les efforts des Alliez., que son Aïeul eut l'adresse de desunir, pour triompher de ceux qui l'avoient vaincu. Après la mort de Charles II. le Roi de France fit reconnoître le Duc d'Anjou son Petit-Fils pour Roi d'Espagne par ceux de son parti, & le fit couronner sous le nom de Philippe V. pendant que tout le reste de l'Europe presque se déclara pour l'Archiduc d'Autriche qu'elle reconnut Roi d'Espagne sous le nom de Charles III. Les armées se mirent en Campagne pour disputer cette couronne, ou du moins pour en demembrer les fleurons. L'Empereur envoya de nombreuses troupes en Italie sous le commandement du Prince Eugène, qui y fit des actions dignes de ce Héros. La France à la veille de chasser le Duc de Savoie de ses Etats, se vit enfin vaincue par cet intrepide Général, qui s'empara du Milanois & du Royaume de Naples, tandis que le Duc de Marlborough, après avoir triomphé sur le Danube & sur le Rhin, étoit prêt d'achever la Conquête de toute la Flandre plusieurs Seigneurs de Naples se déclarèrent les premiers en faveur de la Maison d'Autriche, du nombre desquels fut

fut le Prince de la Ricia : mais pour avoir précipité cette entreprise, ce Prince y perdit sa liberté, aussi bien que le Baron de Saffignet, que l'Empereur y avoit envoyé pour son Lieutenant Général, & plusieurs autres la vie.

Cette expédition a fait tant de bruit, & est si bien liée à mon sujet, par-rapport au Prince de la Ricia & au Baron de Saffignet, qu'on ne sera pas fâché, je croi, d'en entendre reciter le succès. Tout étoit en mouvement en Italie : la guerre y paroissoit inévitable entre l'Empereur & le Roi de France, par les droits que ces deux Princes se dispoisoient à faire valoir pour s'emparer des puissans états qui composoient la Monarchie d'Espagne. Il n'y avoit plus de fond à faire sur l'équilibre de l'Europe, si la couronne étoit mise en son entier sur la tête d'une de ces deux Puissances. La crainte qu'en eurent les autres Princes, leur fit former le dessein de la démembrer. Le partage fut réglé, la division en fut faite, & chacun commençoit déjà à prendre de justes mesures pour se rendre Maître de la part qui lui étoit échüe. Ces moïens pris pour assurer la paix ne parurent pas tels aux Espagnols, indignez du démembrement qu'on pretendoit faire de leurs États. Le Roi de France qui prévoïoit tout cela, & qui n'avoit inspiré ce partage que dans la vue de profiter de la consternation où il ne doutoit pas que cette atteinte ne mit les Espagnols, ne manqua pas de leur inspirer sous main que ce partage leur étoit plus defavantageux mille fois que la guerre. Dans l'ex-

ès de leur crainte , il leur proposa le testament comme l'unique moïen de la calmer , & leur promit toutes ses forces pour maintenir leur Monarchie dans tout son entier. Les Médiateurs du partage se voyant trompez , par l'acceptation du testament , n'oublièrent rien pour en empêcher l'exécution. Ceux qui étoient attachez à la Maison d'Autriche dans le Roïaume de Naples furent les premiers à faire éclater leur zèle.

Sur la nouvelle de l'avènement du Duc d'Anjou à la Couronne que Louis de la Cerda Duc de Medins Celi apprit par un Courier qui fut dépêché de Rome à ce Viceroi de Naples ; & sur l'embaras où il se trouvoit du parti qu'il devoit prendre , il fit appeller Restaino Cantelmo Duc de Popoli Grand Maître de l'Artillerie du Roïaume de Naples pour écouter ses avis sur un sujet de si grande importance. Celui-ci lui conseilla de faire incessamment proclamer le Duc d'Anjou , suivant les suprêmes & dernières volontez du feu Roi leur bon Maître. Que c'étoit l'unique moïen de rassurer le Peuple affligé & chancelant , & de captiver la bienveillance de la France & du nouveau Roi. Le Duc pour cet effet fit assembler le Senat , & aiant exposé à cette auguste Assemblée les raisons qui l'avoient déterminé lui même à suivre les clauses du Testament , il fut résolu unanimement que le Duc d'Anjou seroit proclamé Roi de Naples avec toute la pompe requise dans de pareilles solemnitez. Dans de si heureux commencemens il n'y eut que Malitia Orasse & Francois-Spinelli fidelles Servi-

Serviteurs de la Maison d'Autriche qui prirent de justes mesures pour les traverser, & soutenir les intérêts de l'Archiduc.

Ils firent entendre au Peuple que depuis la mort de Charles II. les Ordres de la Ville devoient se saisir du Gouvernement, dont le Gouverneur étoit déchu. Malgré les cabales des Ennemis de la Maison de Bourbon, le Viceroi aiant été informé de ce qui s'étoit passé en France & en Espagne au sujet du nouveau Roi, il fit faire une pareille proclamation à Naples, & au jour marqué, lui même monté sur un superbe cheval à la tête de son parti, il la fit avec une magnificence extraordinaire. Mais bien loin par là d'abatre le courage des Partisans de Charles III. cette pompe ne servit qu'à les irriter & à précipiter leurs desseins. Les mouvements qu'ils voioient faire à l'Empereur, à l'Empire; à l'Angleterre animée par les justes ressentimens de l'intrepide Guillaume son Roi incomparable, à la Hollande & à leurs autres Alliez pour soutenir l'Archiduc les aiguillonnaient puissamment à séconder leurs grands desseins.

Il sembloit que la Hollande dût être déconcertée par un coup imprévu que leur porta Louis XIV. & qui devoit suivant toutes les apparences les accabler. En un même jour, & ce qui est plus étonnant à la même heure, les Troupes Françoises se trouvèrent devant toutes les Places de la Flandre où les Hollandois, suivant les anciens traités avoient mis garnison. Elles y entrèrent & se saisirent de toutes ces Garnisons surprises sans

sans coup ferir. Les Etats Generaux dissimulèrent cet affront & par une modération judicieuse aiant degagé leurs Troupes, ils armèrent puissamment par mer & par terre, & déclarèrent la Guerre à un Monarque redoutable, qui ne croioit voir que le Ciel au dessus de sa tête.

Ceux qui dans le Roïaume de Naples tenoient pour l'Empereur & ses Alliez ne s'endormoient pas, dans l'esperance de mettre cette riche couronne sur le front de l'Archiduc. Cesar d'Avalos Marquis del Vasto parut un des plus ardens. Les liaisons qu'il avoit avec le Conseil de Viennes n'étoient pas ignorées de ceux du parti contraire. Les mesures qu'il avoit prises pour faire fortifier ses places; étoient de fortes preuves de l'attachement qu'il avoit pour l'Empereur, auquel il faisoit entendre que l'expédition de Naples étoit infaillible s'il vouloit y envoyer des Troupes.

François Caëtano Prince de la Cazerte écrivit de sa propre main au Prince de Lichtenstein Gouverneur de l'Archiduc, pour lui offrir ses services, & l'assurer de sa fidélité: il en reçut une réponse toute des plus gracieuses, & qui l'encouragea puissamment à le déclarer.

Jean-Baptiste de Capoue Prince de la Riccia très-puissant Seigneur fut un des plus zèlez pour la Maison d'Autriche, & qui fit entrer dans son parti les nobles les plus distinguez, tels que Jean Caraffe Frere du Comte de Policastro qui fut envoyé pour ce sujet à Rome, avec Charles de Sangro Frere du Mar-

Marquis de sainte Lucile. Mais Antoine, Frere Naturel du premier, l'ayant trahi, Carrasse fut contraint de se retirer à Vienne, ce qui lui sauva la vie, que Sangro perdit sur un échafaut. Le Prince de la Ricia gagna encore Jérôme Capéce Marquis de Rofrano, & Joseph Capéce son Frere, Seigneur d'une vivacité & d'une conception prodigieuse, & des plus habiles à conduire un parti, comme il le fit bien connoître; car si on avoit plus déferé à ses opinions, sans doute l'affaire auroit eu une meilleure réussite. Ce Prince engagea en outre dans son parti Barthelemi Grimaldi Duc de Telese, François Spinelli Duc de Castellucia, & plusieurs autres. Pour les mieux affermir le Prince de la Ricia leur remontra l'attachement qu'ils avoient toujours eu pour la Maison d'Autriche; leur liberté perdue, leurs privilèges violez, l'avancement des Etrangers à leur prejudice, & les avantages considerables que l'Empereur leur promettoit pour prix de leur fidélité. Malitia de son côté fit entrer dans son parti le Prince de Elufano Fils de son Frere; Jérôme & Bernardin Aquaviva, & Xavier Rocca.

Joseph Capéce étant allé à Vienne, ébranla François Moles Duc de Paretas Ambassadeur du feu Roi d'Espagne auprès de l'Empereur & continué dans le même emploi par Philippes V. Il l'anima contre le Gouvernement, & lui fit entrevoir quelle gloire & quels avantages il lui reviendrait, s'il pouvoit engager les Espagnols à prendre de sa main l'Archiduc pour leur Roi.

Le Prince de la Riccia avoit chargé Capécé de la poursuite des récompenses qu'il devoit demander à l'Empereur pour les conjurez, sans se réserver rien pour lui, que la gloire d'avoir fait réussir la chose, puisque ce Prince riche de plus de deux cens mille écus de rente, étoit assez généreux pour se passer de toutes les gratifications de S. M. Imperiale. Voici ce qu'elle accordoit aux autres. Le Prince de Cazerte devoit avoir Fundi; Le Marquis del-Vasto le Montferrat; Spinelli Tarente; Capécé Nola; Le Marquis de Rofrano Salerne; Sangro Cozence; les Caraffes la Principauté de Stigliano; le Prince de Macchis Gamba-Corta, outre la Principauté de Pomblin, la Charge de Grand-Maréchal de Camp; & Grimaldi celle de Grand Ecuyer du Roïaume. Enfin tous devoient être récompensez suivant l'importance de leurs services. Le Cardinal Grimani étoit chargé des negociations à Rome conjointement avec le Comte de Lamberg Ambassadeur de l'Empereur en cette Cour.

L'Empereur jugea à propos, pour mieux conduire l'entreprise, d'en confier la Direction à François Saffignet Bourguignon d'origine Seigneur très habile dans les negociations, d'un grand courage & d'une expérience éprouvée. Ce nouveau Ministre, chargé des ordres secrets de la Cour de Vienne, partit pour Rome. On lui recommanda fort de se prendre garde d'être découvert par le Cardinal Cantelmi Archevêque de Naples, & par François Caraffe Prince de Belvere. attachez inviolablement aux intérêts du Duc d'Anjou.

Dans

Dans le temps qu'à Rome les Conjurez délibéroient chez le Comte de Lamberg & chez le Cardinal de Grimani des moyens de faire réüssir leur entreprise, ceux qui étoient à Naples n'oubloient rien pour lui faciliter un heureux succès. La Maison de Spinelli qui est hors de la Porte St. Janvier étoit le lieu de leurs conférences. C'étoit là qu'ils inspiroient à leurs Emissaires les maximes qu'ils devoient repandre parmi le Peuple : les droits incontestables de l'Archiduc à la Monarchie d'Espagne ; la douceur de la Domination de la Maison d'Autriche ; & au contraire les mœurs, l'ambition des François, la dureté de leur Gouvernement, & la cruelle Inquisition qu'ils avoient établie même dans Paris leur Ville Capitale. Les plus zèlez du Clergé même, de leur propre mouvement se servirent de leur redoutable tribunal de la Confession, pour animer leurs Penitens contre la Nation Françoisise qu'ils appelloient maudite, & quelques uns portèrent l'excès jusqu'à priver de la participation des Sacrements, & anathématiser les Partisans du Duc d'Anjou. Ils disoient hautement que le testament de Charles II avoit été supposé, & que l'Empereur avoit été depouillé du patrimoine de ses Ancêtres par la dernière injustice. Ceux qui ne s'accordoient pas à leurs sentimens & qui demeuroient attachez au Duc d'Anjou, n'étoient regardez que comme des esprits livrez à la tyrannie. Le Cardinal Cantelmi avoit beau fulminer contre ces Casuistes Autrichiens, il ne pouvoit arrêter le torrent qui entraînoit toutes les

con-

consciences timorées , & il étoit regardé lui même par la plupart des Citadins , comme une Eminence livrée à l'esprit d'iniquité. En vain le Viceroi de son côté faisoit tous ses efforts pour arrêter le progrès des Conjurez. Les Magistrats par lui proposez pour la découverte & punition des crimes d'Etat , cédoient à la multitude , & le parti de Charles III prenoit tous les jours de nouvelles forces.

C'est dans cette situation qu'étoient les affaires des Conjurez dans la Ville de Naples , lorsque Cajetan Gambacorta Prince de Macchia y arriva. C'étoit un Capitaine hardi & entreprenant , qui avoit servi dans la dernière Guerre en Catalogne , où il avoit donné de bonnes preuves de sa valeur. Il étoit fort considéré du Prince Georges de Darmstad Viceroi de Catalogne avec lequel il avoit toujours entretenu de secrettes correspondances depuis la mort du dernier Roi d'Espagne. Ce Viceroi promit de lui envoyer le plus secrètement qu'il pourroit un détachement de l'Armée de l'Empereur , dont celui ci se devoit servir , pour s'emparer de Naples , & livrer cette Ville & même tout le Roïaume à S. M. Imperiale. Le Viceroi qui redoutoit Gambacorta , fit tout son pouvoir pour l'éloigner de Naples. Sur les remontrances que ce Prince fit au Viceroi de la situation de ses affaires particulières qui demandoient toute son attention , celui cy voulut se charger du soin de les mettre dans le meilleur ordre qu'il pourroit souhaiter , aux conditions qu'il sortiroit du Roïaume où sa
pre-

présence étoit fort suspecte. Mais le Prince de Macchia loin d'y deferer, se logea dans le quartier de Ste. Marie des Vierges tout rempli de Gens de son parti, avec lesquels étant jour & nuit en conférence, il fit bientôt voir pas son ardeur & son habileté que c'étoit avec raison que le Viceroi le craignoit, puisque c'étoit un des plus fidelles Serviteurs de l'Empereur.

Ce Prince aiant disposé toutes choses à Naples pour une heureuse reüssite, pour ne pas perdre les occasions favorables qui faisoient tous les jours espérer un plein succès, il écrivit à ceux de son parti qui étoient à Rome pour les inviter à venir incessamment à Naples consommer leur entreprise, qui lui paroissoit infaillible par les justes mesures qu'il avoit prises. Le Prince de la Riccia y étoit attendu avec un corps de troupes considerable qu'il avoit levé sur ses terres, & qu'il avoit assemblé à Bénévent. Le Prince de Caserte avoit fait la même chose à Serramoneta, où il avoit ramassé un nombre redoutable de Nobles & de volontaires qui n'attendoient que le signal pour marcher.

Le Marquis del Vasto avoit fait la même chose & tenoit ses Gens tout prêts à rendre au lieu assigné. Le Baron de Saffignet, Sangro & Capéce partirent donc de Rome, & accoururent à Naples qu'ils regardoient déjà comme une conquête assurée. Ils se confirmèrent dans leurs résolutions chez le Prince de la Riccia, où ils logèrent à Bénévent. Pleins d'une mutuelle confiance, ils continuèrent leur chemin, & rencontrèrent au
Bourg

Bourg de Laforia, le Prince de Macchia qui redoubla leur joie en confirmant leur espérance. Ils se séparèrent pour se rendre par de différentes routes à Naples, & y arriver à différentes heures : ils s'y rassemblèrent après dans des caves scituées dans le Fauxbourg St. Janvier. C'est dans ces lieux souterrains qu'ils concertèrent leurs desseins avec un secret admirable. Là ils résolurent de s'emparer du Château neuf; après s'être défait du Viceroi qu'ils devoient attaquer dans son Carosse, que son Cocher, qui étoit gagné pour cet effet, devoit leur livrer. Ce Cocher devoit les avertir quand il meneroit son Maître sans train par la Ville, où il ar-rêteroit son Carosse devant la Fontaine de Medina; là le nommé Nicolas Rispolo devoit saisir les rênes des chevaux, pendant que d'autres se jetteroient sur le Viceroi & le poignarderoient. Spinelli de son côté avoit, par le moien de Jean de Bosco Archer de la Cour Episcopale, gagné plusieurs Soldats de la Citadelle, qui leur devoient livrer des armes, & introduire dedans plusieurs des Conjurez les uns sous prétexte d'y aller boire avec les Soldats de la Garnison; & d'autres se devoient déguiser en Pastres, feignant de vouloir acheter des bœufs, dont il se fait un grand commerce dans la Citadelle, où il y a, pour cet effet, toujours un grand concours de Marchands.

Il est très difficile qu'un secret de cette importance fût gardé exactement parmi un si grand nombre de Conjurez de toutes les espèces. Il n'étoit plus mention dans Naples

ples que d'une conspiration prochaine, & les bruits s'en repandoient ouvertement dans tous les lieux publics. Tout étoit dans une consternation générale dans cette grande Ville, où la crainte & la terreur étoient peintes sur tous les visages. L'effroi s'en étendit jusques à Rome, d'où le Duc d'Uceda écrivit au Viceroy, pour l'inviter à prendre de justes précautions, l'avertir du départ de Sassignet, & des bruits qui se répandoient publiquement dans Rome, de la conspiration de Naples. Tous ces mouvemens & ces murmures obligèrent Joseph de Medici, Prince d'Otaïano, Régent de la Vicairie de faire visiter exactement toutes les Hôtelleries, & de faire ouvrir toutes les lettres & paquets. On en trouva un qui s'adressoit au Pere Jean Villena Clerc Régulier, qui fit connoître qu'il étoit de la conspiration & même du nombre des Conjurez. Les mémoires écrits en chiffre, dont il fut trouvé saisi, confirmèrent qu'il se tramoit un grand dessein. Il fut appliqué à la question, & il avoua qu'il avoit retiré chez lui un Sicilien nommé Joseph de Arena, qui se promettoit de porter les premiers coups au Viceroy. On fit aussi arrêter le Pere Francois Torrez intime ami de Spinelli. Ses Superieurs ne le remirent entre les mains du Cardinal Cantelmi, qu'après de grandes dificultez, plusieurs refus, & sur la protestation que leur fit ce Pere qu'il n'étoit pas criminel. Les Conjurez allarmez par les précautions que prenoit le Viceroy, jugèrent à propos d'avancer l'exécution de la chose, & au lieu qu'elle étoit

étoit fixée au 5. d'Octobre, ils résolurent d'entrer en action des le 22. de Septembre 1701.

Pour cet effet ils se trouvèrent tous en armes près de la Fontaine Medina, où les Chefs, se rendirent dans trois Carosses : lieu où le Cocher Athanase avoit promis de leur livrer le Viceroi son Maître qui devoit y passer à deux heures de nuit. Ceux qui s'étoient glissez dans la Citadelle, avoient promis, au premier coup de feu qu'ils entendraient tirer, & qui devoit être le signal de la mort du Viceroi de courir aux armes, poignarder Antoine de la Croix Gouverneur de la Citadelle, & tirer un coup de canon, pour avertir les Conjurez, qu'ils étoient Maîtres de la place. L'affaire avoit été jusque là conduite avec un secret inconcevable, & avec toutes les précautions que la prudence humaine peut employer en des occasions si périlleuses. Mais l'imprudenc d'un des conjurez renversa toutes leurs mesures : & fut la cause de leur perte, en ruinant leur entreprise.

Le Garde des Armes de la Citadelle nommé Joseph Massa, qui les devoit distribuer aux Conjurez, pour se mettre à couvert & prevenir les soupçons, les tira de l'Arsenal pour les faire porter dans la boutique d'Octave Nicodème, Armurier qui avoit le soin de les tenir en état, prétextant qu'il falloit les nettoier, & polir. Ils burent ensemble, & dans le vin cet imprudent eut la foiblesse de lui découvrir l'état de la conjuration, & lui anonça la mort du Gouverneur & la prise de la Citadelle, comme deux choses dont
le

le succès étoit infaillible, & qui devoient être exécutées le soir même à deux heures de nuit. Nicodème, épouvanté de la grandeur du péril, en avertit le Docteur Nicolas son frere, qui lié depuis long-tems d'une étroite amitié avec Nicolas Serfale Précepteur des Pages du Viceroi, courut en avertir son Ami en qui Le Duc de Medina Celi avoit une confiance toute particulière. Le Duc dormoit tranquillement, à son ordinaire, après le repas, ce qui empêcha Serfale de le réveiller, malgré les instances répétées du Docteur, & il étoit plus de quatre heures quand le Précepteur l'introduisit dans la chambre du Viceroi. Il lui raconta, avec beaucoup d'émotion, tout ce qu'il sçavoit de la conjuration, que le Viceroi traita de fable & de pure vision : mais le Duc de Popoli & le Prince d'Ottaviano, que le Viceroi avoit envoyé querir, étant venus, ils trouvèrent la chose de la dernière importance; particulièrement le Duc de Popoli, qui ne permit pas qu'on s'amusât à délibérer, fit lever le Conseil, crainte d'être surpris en recueillant les voix, & résolut d'entrer en action, plutôt que de perdre un temps si précieux à vainement opiner, pendant que l'Ennemi viendrait les envelopper dans la chambre du Conseil; déclarant qu'il valoit mieux qu'il les trouvât les armes à la main, qu'assis dans des fauteuils.

Sur le champ il fit arrêter Massa, qui lui apprit tout ce qu'il sçavoit de la conjuration, sur la certitude qu'il lui donna de lui sauver la vie. Un certain Joachim de Riôs acculé

d'être du nombre des Conjurez de la Citadelle fut arrêté. Il nia d'abord le fait & crut se tirer d'affaire en chargeant d'imprécations & de malédictions les Conjurez : mais Massa l'ayant lui même convaincu, il avoua les engagements où il étoit entré en faveur de l'Archiduc.

Le Duc de Popoli aiant ainsi rompu l'Assemblée, il conjura le Viceroy de ne se point ébranler & de se reposer sur lui de toutes choses. Son premier soin fut de défendre & de conserver la Citadelle. Pour cet effet il prit toute la Garde d'Infanterie Espagnole qui étoit au Palais du Viceroy, & la fit passer secrètement dans la Citadelle sur le Pont qui sert de communication. Il s'affura du reste de la Garnison que ces agitations mettoient dans un grand trouble. Il mit soixante Hommes, qui lui étoient affidez, à la porte de la Citadelle, & leur enjoignit de n'y laisser entrer, ni d'en laisser sortir qui que ce fût sans son ordre. Deux Conjurez qui étoient cachez dans l'enceinte intérieure de la Citadelle, entendant la rumeur excitée par les Soldats de la Garnison, crurent qu'on étoit en action & qu'il étoit temps d'agir : sur quoi s'étant découverts, ils furent arrêtez & confessèrent qu'ils étoient là pour le service de Charles III.

Ceux qui devoient se jeter sur le Viceroy, pour terminer ses jours dans le commencement de la nuit, ne le voiant pas venir à l'heure qu'il devoit passer, & n'entendant pas tirer le coup de canon de la Citadelle, pour les avertir que leurs Gens s'en étoient rendus

dus

des les Maîtres, ne doutèrent plus que la conjuration ne fût découverte. Mr. le Baron de Salignet, comme le plus prudent de la troupe, fit ses efforts pour leur persuader que le meilleur parti qu'ils pouvoient prendre, c'étoit de se mettre à couvert, en attendant une occasion plus favorable, & que la fuite dans une semblable occasion étoit une preuve de leur prudence plutôt que de leur défaut de courage. Mais Caraffe & Capéca animés d'une fureur martiale, honteux de reculer, & jaloux de remplir jusqu'au dernier soupir de leur vie tous les engagements qu'ils avoient pris avec l'Empereur, l'emportèrent sur ce sage & modéré Conseil. Tous deux, sans considérer le péril, & entraînant Salignet avec eux, ils sortirent, comme deux Lions furieux & commencèrent à animer le Peuple en lui remontrant son devoir envers l'Empereur. Leur intrépidité étoit soutenue par le nombre de leurs Conjurez, par les secours qu'ils attendoient, par l'affection du Peuple envers la Maison d'Autriche, & la nécessité où ils se voïoient de vaincre ou de mourir.

Les autres Conjurez n'osèrent s'opposer à cette généreuse, mais dangereuse résolution, crainte d'être accusez de lâcheté ou d'infidélité. Ils se répandirent donc dans tous les quartiers de la Ville, & dans tous les carrefours ils proclamèrent Roi L'Archiduc, aux acclamations de tout le Peuple. On entendoit crier de toutes parts : Vive Charles III. qui abolira toutes les taxes & les impôts. Mr. le Baron de Salignet monté sur un fier

Courfier & portant par toutes les rues le Portrait du nouveau Roi, fut pris d'abord par la Populace pour le Roi même: d'autres soutenoient avec la même imprudence que c'étoit l'Empereur. Tout le monde donnoit hautement des louanges & des bénédictions à Charles III. à la Maison d'Autriche, & aux Conjurez qui suivoient en Caroffes, & dont les Noms, les qualitez & le mérite relevoient l'entreprise & enflamoient les cœurs du Peuple.

Le Prince de Macchia étoit à cheval qui donnoit ses ordres par tout avec une fermeté qui donnoit de l'audace aux moins hardis. Il conduisit ses Soldats aux Prisons de la Ville, dont il fit enfoncer les portes, en fit sortir les Prisonniers, & grossit sa troupe des plus résolus. De si heureux commencemens faisoient espérer une plus heureuse fin. Mais les Soldats s'étant mis à piller quelques maisons, malgré les deffenses qui en avoient été faites, & les Officiers, ne les ayant pu contenir, cela força les principaux Bourgeois de la Ville à prendre les armes pour défendre leurs biens, & à se joindre à ceux qui tenoient le parti de Philippes V. Le Duc de Telese eut l'imprudence d'abandonner à la fureur du Soldat la maison de Philippes Vigna-plana Fiscal de la Vicairie.

Malitia & Tibère Caraffe se saisirent de la Tour de marbre de Ste. Claire, pendant que d'autres Conjurez s'étant jettés dans la Tour de St. Laurent où les Consuls & les Officiers de la Ville tiennent ordinairement leurs Assemblées, y mirent garnison & s'y retranchèrent.

rent. Il est certain que si, dans la première chaleur, ils avoient mené leurs Gens droit au Palais du Viceroy, où il s'étoit enfermé, se fussent saisis de sa Personne, & de là eussent été à la Citadelle où tout étoit dans la confusion & la consternation, que dès ce temps là le Roïaume de Naples auroit entièrement tombé sous la domination de l'Empereur. Mais ils donnèrent le temps au Viceroy de se reconnoître, & d'appeller auprès de lui la Noblesse & les Principaux Citadins qui étoient affectionnez à son parti. Il fit promptement venir Pierre Mastello Elu du Peuple, & qui en étoit fort considéré, crainte qu'il ne prit le parti des Conjurez ou qu'il ne tombât en leur pouvoir. Il eut encore le temps de faire assembler autour de sa Personne tous les corps de Cavalerie qui se trouvoient alors dans Naples, & toutes les troupes Espagnoles qu'il tira des Galères de Sicile, qu'Emanuel de Silva qui les commandoit, avoit, par un bonheur tout particulier, fait entrer dans le port depuis quelques jours. Le Viceroy qui avoit déjà fait passer la Duchesse son Epouse, & toutes les Dames qui l'y avoient voulu suivre dans le fort, étoit si troublé, qu'au moindre bruit qu'il entendoit, il croïoit avoir tous les Conjurez à ses trousses. Il fit arrêter & charger de chaînes les deux Frères Aquaviva, qui étoient venu lui faire offre de services, parce qu'il crut qu'ils ne s'étoient introduits dans son Palais que pour se saisir de sa Personne, tant la terreur où il étoit s'étoit emparée de son cœur & de son esprit. En voici une preuve

convainquante. Une vache qui s'étoit échappée, & qui se sentant blessée couroit toute furieuse par la rue de Tolède : animée par les chiens qui la poursuivoient, donnoit contre toutes les portes, & se jettoit avec impétuosité contre tous ceux qu'elle rencontroit. Les cris des Gens de Guerre, & de la Populace la faisoient courir de côté & d'autre, & ceux qui ne sçavoient pas la cause de ce bruit crurent que c'étoit les Conjurez qui s'avançoient. Saisis d'une terreur panique ils se jetèrent en foule dans les Portes du Palais qui étoient à demi-ouvertes, & dont ils rompirent avec violence les leviers qui leur en fermoient le passage. Le Viceroi à cette alarme, plus allarmé de ce bruit encore que le Peuple, sortit avec précipitation, de son Palais pour se jeter dans la Citadelle, où il se crut si peu en sécurité, qu'il envoya des détachemens dans la Ville, pour s'informer des progrès & des mouvemens des Conjurez. On peut juger si le Prince de Macchia à la tête de deux mille de ses plus déterminés Soldats se présentant aux portes du Palais du Viceroi, & le coupant dans sa retraite, ne lui auroit pas donné une plus juste peur que la vache effarée, & n'eût pas mieux avancé les affaires de l'Empereur que de laisser piller la Ville par ses troupes.

Les Soldats sembloient vouloir plutôt saccager la Ville que la subjuguier. La Populace, flattée par l'esperance d'un riche butin, mettoit à la tête tous ceux que le hazard lui présentoit, & qui étoient nés téméraires pour accepter le commandement. S'étant
tous

tous armez de pieux , de pièces de fer , de vieilles halberdes rouillées , & de tout ce que la fureur faisoit tomber fous leurs mains ; car dans de pareilles émotions,

Furor arma ministrat.

ils se jetoient dans les maisons les plus riches & les plus apparentes , en remplissant l'air de mille cris affreux , & fous prétexte de chercher des armes , ils y entroient de force , les pilloient & en enlevoient ce qu'il y avoit de plus précieux. Ils injultoient les notables Bourgeois ; ils menaçoient ceux qu'ils voyoient tranquilles , croyant que ceux qui ne paroiffent pas effraier avoient caché leur argent , ils le leur demandoient avec la dernière insolence. Chacun de là prenoit occasion de se venger de ses vieilles inimitiez , & d'assouvir sa fureur sur l'objet de sa haine. Toutes les passions agissoient fans aucune retenue. La brutalité triomphoit de la pudeur par le viol & le rapt. L'avarice se regorgeoit du bien d'autrui. La vengeance faisoit tomber l'indéfendu fous l'insolence armée. Il ne parut plus que l'on disputât les droits d'un Grand Prince , mais plutôt que l'on faisoit triompher tous les crimes , pour punir celui de l'usurpation.

Le Prince de Macchia loin d'être suivi de ses Soldats , les vit bien-tôt tous convertis en Saccageurs , & fut dans peu abandonné universellement de tous. Celui , qui profitant de la confusion , avoit fait un butin considérable , se retiroit de la presse pour le conser-

ver. Tel autre tuoit celui-ci pour lui ravir sa proie. Celui-là, qui n'avoit que sa vie à perdre ; se jettoit au travers des perils pour s'indemniser de sa mauvaise fortune. Entu Naples étoit un theatre affreux qui étaloit par tout le meurtre, & le brigandage. En vain les principaux Conjurez s'opposoient à cette triste & épouvantable désolation, en s'efforçant de réprimer la fureur de leurs Soldats & de la Populace. D'autres tâchoient de faire entrer les notables Citadins dans leurs intérêts. Ils leur representoient ce Roïaume, autrefois si florissant, livré malheureusement aujourd'hui aux Etrangers : Ils leur assuroient que le temps étoit venu où l'Archiduc d'Autriche, auquel le Roïaume de Naples étoit destiné, alloit rétablir cette Monarchie dans son premier éclat, & lui rendre cette abondance, qui la faisoit regarder de tout le monde, comme le véritable Paradis terrestre de nos premiers Peres. Un certain Janvier Panfuto, jeune homme d'une éloquence merveilleuse, s'étant placé dans le Marché de Ste. Marie du Carmel y animoit le Peuple par des discours les plus pathétiques & les plus véhémens.

Les Conjurez commencèrent à se décourager, en considérant la faute qu'ils avoient faite de permettre le pillage à leurs Soldats ; car ceux qui croioient avoir fait leur fortune (il ne faut pas grand chose pour contenter un malheureux), se retiroient & ne retournoient plus à la charge. Le Prince de Macchia pour les faire revenir, retenir ceux qui commençoient à s'ébranler, & en engager d'au-

d'autres dans son parti, leur promit de leur livrer dans trois jours toutes les caisses des banquiers, & fit publier que dans le même terme il feroit mettre le feu aux maisons des Seigneurs qui ne se déclareroient pas pour l'Empereur, & feroit confisquer & piller tous leurs effets. Cela produisit un effet tout contraire à celui dont il s'étoit flaté. Les Seigneurs, indignez de ces discours, prirent les armes, & se rendirent devant le Palais du Viceroi & devant la Citadelle: furieux de ce que ce Prince leur reprochoit leur timidité dans les termes les plus injurieux, ils demandèrent au Viceroi la permission de fondre sur lui, pour le faire repentir de sa témérité. Leur générosité fut soutenue par Janvier de Andrea un des Régens du Collateral, qui remontra avec beaucoup de vigueur qu'il n'étoit pas juste que tant d'honnêtes Gens fussent cachez, pendant qu'un audacieux, triomphant de l'épouvante du Peuple, se préparoit à renverser une Ville si riche & si magnifique, qu'il falloit prévenir ses menaces, & sauver Naples, par la mort d'un Prince, qui ne cherchoit que la ruine de sa Patrie, pour se venger de ses injures particulières.

Le Duc de Popoli après ce discours, se s'offrit pour aller à la tête d'une troupe de Soldats d'élite reconnoître le nombre & la disposition de leurs Ennemis, examiner l'état de la Ville, & la resolution de ses habitans. Mais le Viceroi ne voulut pas exposer témérairement un Seigneur qu'il vouloit réserver pour commander les troupes qu'il desinoit à

combattre les Conjurez, & à la valeur duquel il remétoit le destin de la Ville & le succès des interêts de Philippes V.

Ce fut donc à André d'Avalos Prince de Montefarchio homme de service & d'expérience qu'il donna cette commission. Celui-ci se mit à la tête de deux Compagnies de Cavalerie, auxquels il joignit les Officiers du Quartier, les principaux Citoyens, & quelques Seigneurs qui se trouvèrent à cheval. S'étant rendus devant l'Eglise de St. Eloi, & là étant joints par Joseph Piccolomini Prince de Walle, qui conduisoit une autre troupe de Nobles & de Citoyens, ils apprirent que les Conjurez se preparent à les venir combattre. Cette nouvelle les determina à ranger leur petite Armée en bataille en un lieu appellé Pennino, pour y attendre les Conjurez. Mais ceux-ci au lieu de les aller attaquer, comme ils le devoient faire, en bonne politique, commencèrent à se retrancher dans les rues qui conduisent à St. Laurent, & à y faire provision de vivres à la hâte. Ils firent connoître par là à leurs Ennemis que bien loin d'être en état de les attaquer, ils étoient dans la crainte de ne pouvoir se defendre, & donnèrent l'audace à d'Avalos de les ventrassailir avec sa troupe jusque dans leurs retranchemens. Mais le Viceroy le fit rapeller & lui ordonna de remettre la partie au lendemain. Le Prince de Macchia, Capée & tous les autres Conjurez auroient bien pu profiter de la nuit pour se retirer, qui étoit le parti le plus sur qu'ils pouvoient prendre. Mais aiant appris que le

Prince

Prince de la Riccia étoit parti de Benevent aiant un corps de troupes considerable, & conduisant avec lui quantité d'armes pour ceux de son parti: que le Prince de la Caserte & le Marquis del Vasto, étoient pareillement en marche pour les venir secourir avec bon nombre de Soldats, ils emplièrent toute la nuit à se retrancher & à s'assurer d'une communication de la tour de St. Laurent avec la tour de Ste. Claire pour s'y maintenir, en attendant l'arrivée de leurs secours. Mais les Princes qui les conduisoient aiant appris la mauvaise situation de leurs Amis, ne jugèrent pas à propos d'engager plus avant leurs troupes & leur firent rebrousser chemin.

Le Voiceroy aiant appris cette nouvelle dès la pointe du jour fuyant, fit appeller le Duc de Popoli, il lui donna une autorité absolue avec le commandement des Troupes. Ce Duc aiant pris toutes celles qui avoient campé la nuit devant la Citadelle & celles que commandoient les Princes de Montefarchio & de Valle, les rangea en bataille avec une prudence admirable & les mena droit aux Ennemis, portant sur son front un présage de la Victoire. Ce que voyant le Duc de Medinaceli, il sortit de la Citadelle, protestant qu'il ne vouloit pas être renfermé dans un fort pendant que tant de braves Gens alloient exposer leurs vies pour son Roi & le salut de leur Patrie, & qu'il vouloit partager le péril avec eux; Mais tous unanimement le firent rentrer, en lui représentant qu'il ne devoit pas exposer mal à propos une vie que les

Conjurez menaçoient comme le seul but par où ils pouvoient parvenir à leur entreprise :

Le Duc de Popoli s'étant mis en marche par la rue de Tolède, tira droit à la Porte du St. Esprit, faisant avancer toute son Armée en un seul corps, sans la diviser : & cela pour deux fins ; la première pour rassurer les Habitans par la vue de ces généreux Guerriers si disposés à vaincre ; & la seconde pour donner de la terreur à ses Ennemis ; ce qui ne manqua pas de produire son effet. Dans l'instant il fit attaquer les retranchemens que les Conjurez avoient élevez auprès de la porte d'Albe. Il se saisit des murailles de la Ville, où aiant fait couler de l'infanterie qui fit feu sur les retranchemens, ceux qui les gardoient, milice peu disciplinée, les abandonnèrent & prirent la fuite. De là le Duc de Popoli attaqua & prit la Tour de St. Pierre à Majella, & soutenu par l'infanterie de Joseph Caro il marcha droit aux retranchemens de St. Sebastien que les Ennemis lui cédèrent après une foible résistance. Caro y resta avec son Infanterie, ainsiqu'aussitôt que l'attaque de la Tour de Ste. Claire, qui est au bas de la rue des Jesuites, seroit commencée, il pût venir de l'autre côté au secours des Assaillans. Le Canon de la Citadelle aiant fort endommagé le Vestibule de la Tour, & des François qui s'étoient joints au Duc de Popoli, s'étant, par son ordre, rendus maîtres de maisons voisines fort élevées au dessus, de ce Vestibule & qui le commandoient, firent un si grand feu sur ceux qui le deffendoient, qu'ils les forcerent à ne plus

plus paroitre. Alors Malitia & Tibère Caraffe qui s'y étoient renfermez voyant le péril où ils s'étoient engagez, firent tous leurs efforts pour s'en delivrer; & étant sortis par la porte de derrière, ils se jetterent dans le Couvent de St. Laurens, leur dernière ressource, & qu'ils avoient fortifié avec beaucoup de soin.

Ayant encore été attaquez dans cette dernière retraite avec beaucoup d'intrepidité de la part de leurs Ennemis ils succombèrent sous leur nombre. Le Duc de Popoli ayant jetté dans l'Eglise des Theatins, qui est voisine de la Tour de St. Laurens, la même Compagnie de François qui avoient attaqué la Tour de Ste. Claire, qui firent du vestibule de cette Eglise, des décharges si continuelles sur ceux qui defendoient la Tour, qu'ils les forcerent de l'abandonner. Les Soldats étant entrez avec fureur dans le Couvent, y firent un ravage terrible, & on eut beaucoup de peine à les empêcher de le brûler. On se saisit de plusieurs Conjurez que l'on trouva dans le Cloître; entr'autres de Charles Sangre, qui s'étoit fracassé toutes les côtes, étant tombé d'un toit, par dessus lequel il s'étoit voulu sauver. On le trouva caché dans un magasin de charbon, & il ne put obtenir la mort, qu'il demandoit dans les termes les plus touchans, pour éviter la honte du supplice auquel il sçavoit bien qu'on le destinoit. On le conduisit avec les autres Conjurez, qu'on put saisir, dans le Château neuf, où ils furent gardez avec beaucoup d'exactitude.

peau sur la tête. Le Prince indigné de l'impudence de ce Maraut lui jetta son chapeau dans le fossé. Pour ce crime énorme, il fut privé pendant neuf mois de la promenade qu'il faisoit tous les jours sur les tours. On peut juger que l'on fit un rapport exagéré à la Cour de l'insulte qu'un petit Prince, quoique Souverain & des plus nobles d'Italie, avoit eu la témérité de faire à cet illustre Officier François, dont la Dame vendoit des herbes & des pommes dans un carrefour à Tournay. Qu'auroit on fait s'il avoit donné des coups de bâton au Mandillar qu'il a tant de fois mérité ?

Le Prince de la Ricia faisoit toujours manger ses deux Valets avec lui, pour lui donner de l'appétit & lui tenir compagnie. Ils se mettoient alternativement à table, de sorte que celui qui n'avoit point cet honneur, avoit celui de verser à boire au Prince & à son Compagnon & de les servir.

Un de ses Valets trouva le secret de lui ouvrir les portes ; ce qui lui facilitoit le moyen de se promener dès la pointe du jour sur les Tours. Ce qui aiant été découvert par l'autre Valet, celui qui avoit eu cette industrie fut mis au cachot, où il est mort de misère, après être devenu fou. Le Prince aiant appris que l'autre l'avoit trahi, lui fendit la tête d'une bûche. Je ne sçai point s'il en mourut ou non ; mais il est très certain que ce fut un nouveau sujet de chagriner le Prince, de l'affliger & de le renfermer plus étroitement.

Un

Un jour qu'un de mes Amis se promenoit dans la Cour, comme il en avoit obtenu la liberté, il vit ce que je vais rapporter, & qu'il m'a certifié par écrit. Comme le Prince faisoit lui même sa cuisine, & la faisoit apprêter à l'Italienne par ses Gens, le Porte-clefs lui porta pour leur dîné une queue de saumon toute pourie, & rien de plus: encore lui conta-t'on cet *excellent* mets vingt livres. Un moment après le Prince frappa à sa porte pour demander quelque chose du moins qu'il pût manger. Launay Lieutenant & Cousin du Gouverneur ordonna au Porte-clefs de le laisser frapper. A la fin ce *brave Officier* fatigué de voir que le Prince ne se rebutoit pas de frapper, & vouloit absolument qu'on lui donnât pour son argent de quoi dîner, le Porte-clefs Brochant eut ordre d'y remonter & de dire au Prince qu'il n'y avoit pas autre chose à lui donner pour ce jour. La porte étant ouverte mon Ami entendit jeter dans l'escalier un plat d'argent qui vint rouler jusques dans la Cour. Launay tout furieux monta dans la tour & parla au Prince au travers de la porte avec une insolence effrénée. Et en rentrant dans la Cour il protesta que si le Prince ne se calmoit pas, il alloit le traîner dans le cachot. A quoi est réduit un Homme de la première qualité, quand il se trouve entre les mains de pareils boureaux?

Quand ma liberté me fut anoncée, je fus mis dans les appartements, & j'eus la permission de me promener dans la Cour & sur la terrasse. J'eus la satisfaction de voir presque
tous

tous les jours S. A. S. le Prince de la Ricia & Mr. le Baron de Saffignet qui sont deux Seigneurs très bienfaits; mais il m'étoit très étroitement défendu de leur parler. Il est cependant vrai qu'ils me faisoient tenir tous les jours de leurs nouvelles, malgré la vigilance de nos Argus. Le Prince me fit prier de travailler à sa liberté, lorsque je serois dans les Pais-Etrangers. C'est ce que j'ai fait avec un zèle tout de feu; Mylord Comte de Straffort m'en est témoin. Cet obligeant Seigneur a employé tout son crédit pour cet effet auprès de Mr. le Maréchal d'Uxelles, & de Mr. le Cardinal de Polignac. Mr. Heinsius Grand Pensionnaire a fait agir D. S. L. E. G. & s'y est employé de tout son pouvoir à ma sollicitation. Je suis témoin que Mr. le Baron de Heems, Ambassadeur de l'Empereur à la Haye n'a pas épargné ni ses peines ni ses Amis pour procurer la liberté au Prince de la Ricia & au Baron de Saffignet, & je suis certain qu'il me rendra justice des mouvemens que je me suis donné pour retirer ces deux Seigneurs d'un Enfer dont je connoissois si parfaitement toutes les peines. Mais aucun n'y a plus utilement travaillé que Mr. Mandel Suédois Capitaine de Vaisseaux. Ce généreux Ami, a trouvé le secret de faire réclamer le Prince par la Reine Anne; alors toute puissante en la Cour de France. Il n'a épargné ni sa bourse ni ses Amis pour réussir dans son entreprise. Je suis témoin qu'il y a dépensé des sommes considérables pour mieux réussir; car en Angleterre l'argent fait re-

muer

mettre les grands ressorts , & là surtout on peut dire rien pour rien. Aussi en est-il venu à bout & après avoir procuré à ce Prince la Ville d'Orléans pour Prison , il l'a enfin fait mettre en pleine liberté. J'ai reçu de ce Prince des lettres tout à fait gracieuses & je me flatte que j'ai en la personne de cet illustre Seigneur un Ami tout à fait reconnoissant.

J'ai appris que l'Empereur a fait ce Prince Grand d'Espagne , mais S. M. Imperiale a beau le combler d'honneurs & de récompenses , jamais cela ne pourra égaler les opprobres & les souffrances dont ce Prince a été accablé pendant sa Prison , pour avoir pris le parti de la Maison d'Autriche.

Pour Mr. le Baron de Salignet , lorsqu'il se vit dans l'exécration trebuchet , il se jeta entre les bras de la divine miséricorde & n'attendit son secours que de Dieu seul. Comme l'Empereur pendant tout le temps de sa Prison lui a fait tenir tous les mois très exactement cent écus il en donnoit très régulièrement la moitié à Bernaville , pour distribuer cette somme aux pauvres Prisonniers. Dieu sçait si cet avare hypocrite suivoit l'intention du Fondateur , qui connoissoit parfaitement le Geste du Tyran. Cela lui procura dans les commencemens le plaisir de manger à la table du Tartufe. Mais quelque Mr. le Baron fondât dans la suite une Messe qu'il faisoit dire tous les jours , à la fin il n'en fut pas mieux traité & Bernaville n'a pas laissé que de lui faire les derniers outrages tant il est vrai que

404 *L'Inquisition Française*

Simia semper Simia, Tyrannus semper quæque Tyrannus.

Le Baron de Saffignet a eu tout le temps de faire pénitence des folies de sa jeunesse depuis l'an 1701. qu'il fut arrêté jusqu'à la Paix de Rastad. C'est ce qu'il a accompli avec une resignation parfaite & fort édifiante. Voici un Sonnet, qui en est une preuve, qu'il m'envoia la veille de ma sortie & que je conserve précieusement écrit de sa main, comme une production où la bonté de son cœur n'a pas moins de part que la sublimité de son genie.

Jesus-Christ expirant sur la Croix.
Sonnet.

*Si je succombe ici sous le poids de mes maux,
Si jamais nul tourment n'égalâ mon supplice,
Je le souffre, en offrant ce sanglant sacrifice,
Pour changer des ingrats en des hommes nouveaux.*

*Ton crime & mon amour me servent de bourreaux;
L'un mérite, Pécheur, que mon bras te punisse;
L'autre pour te soustraire aux traits de ma justice,
T'arrachant à la mort, me livre à ses assauts.*

*Ab! que ne comprends tu la grandeur de ton crime
Par l'excès de l'amour qui m'en fait la victime,
Et qui veut que ton cœur en soit le seul retour?
Viens,*

*Viens, je ne suis pas moins ton Sauveur que
ton Maître,*

*Viens, approche, contemple, & cherche à re-
connoître.*

Les effets qu'ont produit ton crime & mon amour.

Je ne finirois jamais mes Episodes, quand je suis sur cette matière, si je disois tout ce que j'en sçai; mais je m'aperçoi qu'il y a trop long-tems que je laisse mon Lecteur desireux de sçavoir ce que je devins à la fortie du cachot, d'où il-m'a vû enlever transi de froid & sans nulle connoissance. Le Capitaine des portes comme je l'ai sçu depuis, par ordre de Mr. du Joncas, avoit fait apporter beaucoup de bois & de charbon dans la chambre où l'on m'avoit porté, & où l'on avoit fait dresser mon lit, laissant des bassinoires à ceux qu'on avoit chargé de me soigner, pour le bassiner, lors qu'il seroit tems de m'y mettre. On leur avoit aussi apporté mon dîné & mon soupé parfaitement bons pour un jour maigre, avec quantité de vin, de ratafias, du bouillon de Mr. le Gouverneur, & de quoi le rechauffer, quand je serois en état d'en pouvoir prendre.

Je fus plus de trois heures, comme on me l'a dit depuis, devant un très grand feu, sans donner aucun signe de vie. Cependant on sentoit bien que mon cœur battoit toujours, & de temps en temps on voïoit mon visage rougir comme s'il eût été en feu. Lorsque je fus étendu sur un des matelas de mes nouveaux Compagnons, tout mon corps étoit glacé & roide de froid comme un mor-
ceau

ceux de bois. Les bons Gens avec lesquels on m'avoit mis, aussi bien que Bou-tonnières, à force de chanter des serviettes, & de m'en bien froter, me firent revenir; mais je n'avois pas encore de connoissance: le Capitaine des Portes voiant qu'il y avoit esperance que je n'en mourrois pas, impatient d'aller porter les ordres ailleurs, se retira avec les deux Porte-clefs sur les dix heures & demie du soir après voir recommandé à mes trois Compagnons d'avoir bien soin de moi, ce qu'ils leur promirent, & ce qu'ils firent, malgré leur folie. Car on sera bien étonné quand je dirai que les Prisonniers, qu'on laissoit les depositaires de ma vie, étoient trois fous, dont il y en avoit deux farieux. Ils pouvoient m'étendre sur ma paillasse, & y mettre le feu; ils en auroient été quittes au moins deux d'eux-mêmes, pour en rire de tout leur cœur.

Cependant nous voyons des personnes qui se disent charitables, pieuses si susceptibles de croiance, qu'ils ajoutent foi, mais une foi vive, à des rapports qui n'ont pas seulement l'ombre ni l'apparence de vérité, faits par de misérables Créatures abandonnées aux plus infames crimes. Ces Bacchantes subornées, pour demy-séptier d'eau de vie, par des Personnes encore plus méchantes que ces Mégères, vont trouver ces zélés trompettes, en sortant d'un Cabaret où ils ont bu le prix de leur iniquité, & peut être d'un lieu plus honnête, disent tout ce que l'imposture, la médifance, la calomnie & les fumées de leur liqueur favorite leur a fugéré.

sugeré, à ces Piliers *inbranlables de la vérité*. Après cela tous les tournois de caffez, toutes les assemblées d'ombre & de quinquille retentissent de ces belles decouvertes : on médit à bonne intention, on déchire l'innocence avec zèle. O les vertueuses Personnes ! Puis qu'elles sont si sensibles à la vérité, je les prie de descendre un moment avec moi, dans cette chambre, où je suis étendu presque mort sur un méchant matelas à la discretion de trois fous, pour le soutien de cette même vérité, dont elles s'efforcent de paroître si avides.

Mais je me trompe ; un spectacle si touchant n'est pas de leur goût. C'est à vous que je m'adresse ; Ames véritablement Chrétiennes, qui après avoir tout quitté, pour suivre les mouvements de votre conscience, gemissez devant Dieu seul, sur la depravation des mœurs, & de voir si éloigné de ses voies ceux qui affectent de suivre les maximes, en déchirant sa Robe sans coutures, que les Bourreaux même ont épargnée. Je suis très persuadé que vous ne refuserez pas quelques soupirs à un de vos Freres réduit à un état si digne de commiseration.

Il ne faut pas d'autre Apologie à un honnête Homme, qu'une vie sans reproche & une vertu sans affectation.

Je ne demande les suffrages, que de la vérité même n'esperant ma recompense que de Dieu seul. J'avoüe, malgré toute ma resignation que je suis quelque fois vivement touché de me voir environné de personnes, qui me forcent souvent à regretter
la

la Bastille; je ne parle pas de ces trompettes d'iniquité, mais de ceux mêmes de la piété desquels j'atendois mes plus douces consolations, & qui sont en conscience obligés de me les procurer. Il est beaucoup de Prêtres, de Levites, mais peu de Samaritains qui versent l'huile & le vin dans les plaies de celui qu'on déchire. Dieu ne veut pas que je m'appuie sur le bras de la chair, pour me prouver, que ce n'est que dans son sein qu'on peut trouver des ressources si nécessaires contre de si cruelles tentations. J'avoüerai cependant que cette ressource infinie de graces, n'a pas permis que je fusse abandonné de tout le Monde. Il est des Jonatas parmi les Saülis. Je voudrois pouvoir ici placer l'Eloge d'un Protecteur, qui ne me pardonneroit jamais si j'y gravois son nom en lettres d'or. Il suffit qu'il le soit dans le cœur de tous les Refugiez susceptibles de reconnoissance. *Vox Populi, vox Dei*: Sa Piété solide & sans grimaces, le fait tout à tous; & son mérite personnel, & ses rares qualitez lui ont gagné l'estime & la reconnoissance du plus Grand Roi de la Terre. Ses vertus semblent rejaillir sur toute sa Famille. Son Epouze en est le lys très pur, dont le Sauveur a dit, que Salomon dans toute sa gloire n'étoit pas mieux orné. On ne peut pas approcher de leur Sanctuaire, sans être rejouï de cette bonne odeur, qui fait goûter une douceur, sans mélange d'amertume. Un des membres de cette vertueuse Famille, & qui n'en est pas un des moindres ornemens, a la bonté souvent d'adoucir

doucir mes ennuis , & de relever mon abattement par ses unctueuses consolations. J'ai eu autrefois d'Illustres & de Puissans Amis, mais je n'en ai jamais trouvé de plus égal. Je ne dois pas non plus oublier une Amie dont je tais le nom par respect , & pour ne pas blesser sa modestie. Mais on la reconnoitra facilement , quand je dirai que c'est une Personne d'une piété éminente , sur laquelle la medifance la plus éfrenée n'a encore osé acharner sa dent pourie; elle a laissé de grands biens en France , pour vivre ici dans une très simple mediocrité, qu'elle fait paroître jusque dans ses ornements. Elle est propre sans vanité ; * méprisant l'or , & les riches habits : elle orne au dedans l'homme du cœur , par la pureté incorruptible d'un esprit tranquile & modeste , qui est riche devant Dieu. Contre l'ordinaire de plusieurs de son Sexe, je l'ai toujours trouvée d'une égalité charmante, & d'une piété solide. La Calomnie & la medifance , cruelles compagnes de la plupart des Sociétez , sont absolument bannies de la sienne , & renvoïées chez les Furies dechainées contre le Profelytisme. Je devrois encore ici joindre l'Eloge de deux Demoiselles Filles d'un Introduceur des Ambassadeurs, qui étoit de ma Patrie, dont les vertus, les charmes, & le vrai mérite les fait sortir du pair. Mais quoique la Medifance ne les connoisse point du tout, il suffit qu'elles soient jeunes & belles, pour donner matière aux Idolâtres de cet infame Demon, de vomir sur ces deux chastes Tourterelles

Tome II.

S

tout

* 1. Ep. de St. Pierre Ch. 3: vs: 3 & 4.

tout le poison que mon estime leur auroit attiré. Et comment épargneront ils les Sujets innocents de mon admiration, après avoir corrompu d'une manière cruelle ce que le Sang & la nature m'avoient conjoint plus intimement? Dieu daigne leur pardonner comme je leur pardonne de tout mon cœur.

C'est le propre de la calomnie, dit Demosthène, de repandre pendant quelque tems son poison; mais avec le secours du même tems, la Vérité triomphe de ses artifices, & elle se détruit par sa propre foiblesse.

C'est outrager la bonne foi, comme un Sage a dit fort judicieusement, insulter au passé, abuser du présent, & mentir à la postérité, que de faire passer pour un méchant Homme, & pour un voluptueux, celui dont la vie a été sans tache, qui a montré, par sa conduite, les charmes qu'il y avoit à bien vivre, & les moyens de fuir le vice. Qui a voulu enfin que la raison triomphât du dérèglement des passions, & qu'elles fussent domptées par la reflexion de leurs tristes effets.

Mais je ne m'aperçois pas qu'un Lecteur, qui ne connoît pas ce pays ici, & la nécessité qu'il y a d'y debiter une morale salutaire, me reprochera mes reflexions dont il n'a que faire, pour venir à un fait dont il est, peut-être plus curieux: m'y voici.

Deux de mes nouveaux Compagnons, car pour le troisième il n'en étoit pas en état, me chausèrent si bien, que sur les onze heures du soir, ils me firent revenir de la mort
à la

à la vie. La première chose que je sentis, ce fut mes pieds, qui étoient presque rôtis à force de les aprocher du feu : Ensuite en ouvrant les yeux, je fus fort étonné de me voir dans un autre lieu que mon cachot, & parmi des Gens que je connoissois encore moins. Dont l'un me regardant avec des yeux égarés, faisoit un procez verbal, avec la même attitude & les mêmes gestes que s'il avoit écrit avec le bout de son doigt sur un pan de la couverture de son lit. Monsieur me disoit-il d'une voix sonore & avec une activité toute pathétique, reveillez vous, car il s'agit de faire le procez à ces deux Malfaiteurs qui vous veulent brûler, & qui ont mérité le feu où ils veulent vous jeter, pour vous empêcher de les condamner. Monsieur le Commissaire regardez comment ils ont mutilé ce Crucifix : ce Portrait du Roi auquel ils ont fait des cornes : ce Grand Monarque qu'ils ont attaché à une potence, étendu sur une rouë. Laissez vous vivre ces Sceletrats ? Après quoi, il recommença son écriture en idée : mais je n'étois guère en état de regarder cette mômerie, & d'écouter ses extravagances. Le plus aparent des trois, & qui étoit le plus raisonnable, me dit de ne pas prendre garde à ce fou ; il me presenta un peu d'eau de vie de coignac : je la sentis, mais elle me fit bondir le cœur ; il m'en frotta les temples, les narines, & le creux de l'estomac, ce qui me fit du bien. Il me fit chauffer un très bon bouillon, mais à peine étoit-il dans mon estomac, que je fus forcé de le rendre. Il me donna un doigt de vin,

qui passa , & qui me fit un très grand bien. Après il bassina mon lit & m'y coucha ; il eut la charité de me veiller toute la nuit, & de me donner de tems en tems un peu de vin, qui étoit la seule nourriture que je pouvois retenir

On verra dans le Troisième Tome quels étoient mes nouveaux Compagnons , & sur tout ce charitable Chrétien , digne de toute une autre destinée ; Je continuerai dans ce même Tome & les Suivants mes aventures & celles de mes Compagnons infortunez, qui ont gemi sous la Tyrannie de l'Inquisition Françoise.

Heureux est celui qui souffre la tentation, parce qu'après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Ep. de St. Jacq; ch. prem. v. 12:

F I N.

TA-

TABLE DES MATIERES DU SECOND TOME.

A.

A <i>Ventures plaisantes ou Diableries de la Dame Chandeleur.</i>	14
<i>Aurai Boucher de Carenten son Aventure.</i>	15
<i>Apostrophe aux Critiques.</i>	117
<i>Actions de graces execrables d'un Capucin après la communion.</i>	128
<i>Aventure tout à fait risible de l'Auteur & de Braillard.</i>	133
<i>L'Auteur comparoit devant Mr. du Joncas.</i>	137
<i>Jacques Aubert de Vassy.</i>	141
<i>Ferrible Histoire d'un jeune Seigneur Allemand trahi par un Avocat.</i>	185
<i>Mr. d'Angranville.</i>	207
<i>Deputation risible des supposez Ambassadeurs de Siam.</i>	210
<i>Autre Aventure toute des plus risibles.</i>	212
<i>Mr. le Comte d'Auxais.</i>	218
<i>Apostrophe aux Incrédules.</i>	253
<i>Mr. d'Andricourt Gouverneur de Nimes sans la Ville de la fureur de Montrevel.</i>	258
<i>Mrs. Alisson & Alégre de Nimes.</i>	272
<i>Audoier Traître execrable.</i>	288
<i>Terrible Apostrophe de l'Auteur à Mr. du Joncas.</i>	305
	L'An

T A B L E.

<i>L'Auteur est conduit au cachot & pourquoi.</i>	308
<i>Il trouve un cadavre dans ce cachot.</i>	310
<i>Aveu ingenu de Ru.</i>	310
<i>Funeſte état où eſt réduit l'Auteur dans le cachot.</i>	325
<i>Terrible alarme donnée à la Baſtille.</i>	338
<i>Mr. d'Avignon empoisonné.</i>	352
<i>Abruſſois ſon Portrait & ſon Crime.</i>	356
<i>L'Auteur eſt emporté preſque mort du cachot dans la première chambre de la Tour du Coin & ce qui lui arriva.</i>	405
<i>Apoſtrophe aux Zéles indiſcrets.</i>	407
<i>Apoſtrophe aux Amis véritablement chrétiennes.</i>	407

B.

B <i>Oſtal Officier Flamand chargé de chaînes énormes.</i>	5
<i>Quantez de Bernaville envers ceux qui ſont dans le cachot.</i>	6
<i>Van-der-burg ſurnommé Braillard.</i>	12
<i>Tyrannie cruelle de Bernaville.</i>	46
<i>Terrible emportement de Braillard.</i>	48
<i>Aſſaſſine le Meſſager de Béſiers.</i>	50
<i>Arrêt aſſommant prononcé à Braillard par Corbé, & comment ſe paſſa cette Scène.</i>	51
<i>Braillard le Coriolanus de ſa Patrie.</i>	53
<i>Eſt condamné d'être pendu & ſa délivrance.</i>	54
<i>Braillard devient Partisan des François.</i>	54
<i>Veut enlever un Abbé de conſéquence.</i>	55
<i>Eſt pris par ſes Ennemis.</i>	58
<i>Eſt envoié priſonnier à Bruxelles.</i>	59
<i>Se ſuſſue des Priſons.</i>	62
	Pent-

DES MATIERES.

<i>Penètre jusqu'à l'Armée de France, où il est présenté à Monsieur Frere unique du Roi.</i>	66
<i>Qui le fait livrer au Prevôt de l'Armée.</i>	67
<i>Il est delivré sur le point d'être pendu.</i>	67
<i>Est présenté au Roi.</i>	68
<i>Qui le gratifie.</i>	69
<i>Vole du drap à Bruxelles pendant le bombarde- ment & le vend à Malines.</i>	71
<i>Est arrêté à Fontainebleau & conduit à la Bas- tille.</i>	71
<i>Est trahi cruellement par un de ses Compagnons de Bastille.</i>	74
<i>Affabilité de Mr. de Bessemaux bien éloignée de la barbarie de Bernaville.</i>	76
<i>L'Abbé Comte du Buquois.</i>	90
<i>Malice de Bertrand.</i>	91
<i>Boutet d'Orleans Boulanger de l'Apocalypse.</i>	92
<i>Mr. le Chevalier Burnet.</i>	95
<i>Barbarie moüie des Officiers de la Bastille.</i>	110
<i>Baubien Commissaire des Guerres sa fin tragi- que.</i>	112
<i>Mr. Jacob le Bershon.</i>	123
<i>Pierre Bont de Manhem.</i>	141
<i>Mr. de Belleaux Fils du Directeur General des Postes de Liège.</i>	141
<i>Mr. Bondy.</i>	162
<i>Mr. le Président de Boüillon.</i>	207
<i>Mr. l'Abbé Bellefert.</i>	215
<i>Mr. de Bois-Grimot Lieutenant Général de Ca- renten.</i>	223
<i>Mr. Brosson Ministre.</i>	252
<i>Baville Intendant cruel.</i>	252
<i>Martyre de Mr. Boaton.</i>	253
<i>Est conduit prisonnier à Alby avec son Fils.</i>	271

T A B L E.

<i>Sa mort.</i>	179
<i>Eloge du Duc de Berwick.</i>	273
<i>Mr. de Bonfige.</i>	290
<i>Mr. le Comte de Blenac.</i>	299
<i>Infidélité monstrueuse de Baviile.</i>	300
<i>Mr. Baudouin.</i>	304

C.

L <i>'Auteur dans le Cachot de la Tour du Puits</i> <i>ce qu'il y souffrit , page première & sui-</i> <i>vantes.</i>	
<i>Corbé fait apporter des chaînes dans le cachot.</i>	2
<i>Entretien de l'Auteur avec Corbé.</i>	3
<i>Colosse monstrueux.</i>	7
<i>Curé de Coigny Magicien prétendu.</i>	13
<i>La De. la Couture le Goux dite Chandelour</i> <i>pretendûe Sorcière.</i>	13
<i>La Dame Chaumont.</i>	15
<i>Coloque risible de Braillard & Francillon.</i>	42
<i>Coloque du même Braillard avec Boutoanière</i> <i>Porteclefs.</i>	45
<i>Coloque de Braillard irrité avec le Chirurgien</i> <i>Reilbe.</i>	47
<i>Coloque de Francillon avec le même Reilbe.</i>	48
<i>Cruauté exécrable de Corbé-dit Palletot.</i>	93
<i>Du Coudray.</i>	101
<i>Mr. Charas.</i>	123
<i>Mr. Cotereau de Nimes.</i>	123
<i>Braillard Cocher de l'Evêque de Munster,</i>	123
<i>Augustin le Charbonnier d'Alençon.</i>	141
<i>Le Chevalier de Paris son Aventure..</i>	171
<i>Sa mort funeste.</i>	175
<i>Mr. de Contrepoint Ambassadeur Siamois.</i>	211
<i>Mr.</i>	211

DES MATIERES.

<i>Mr. le Comte de Coigny Gouverneur de Caën.</i>	212
<i>Mr. de la Croisette Lieutenant de Roi de la mè. me Ville.</i>	212
<i>Le Chevalier Railleur originaire de Vire.</i>	212
<i>Mr. le Comte de Canisy.</i>	218
<i>Fameuse réception faite au Chevalier.</i>	225
<i>Histoire de Mr. Cesar Ministre de Suisse.</i>	243
<i>Mr. Cardel Ministre de Roëen.</i>	248
<i>Cruauté détestable.</i>	249
<i>Inhumaine avarice de Corbé.</i>	250
<i>Mort de l'Abbé de Cheylac.</i>	263
<i>Eloge de l'Amiral Châtillon.</i>	265
<i>Déffenses du Colonel Cavalier.</i>	267
<i>Catinat évite la mort en forçant sa Prison.</i>	270
<i>Le Baron de Ste. Chastè arrête Mr. Boaton.</i>	275
<i>Belle Constance.</i>	283
<i>Mr. Cambette de Milbau, & Mr. Fourneau de Marfilbargues aux galères.</i>	284
<i>Jean Cambebrune Apostat & sa mort misérable.</i>	301
<i>Humanité de Mr. le Général du Casé.</i>	302
<i>André Ceres perdu dans les montagnes.</i>	303
<i>Combat sanglant.</i>	344
<i>Capitulation tragique.</i>	349
<i>Cruauté extrême exercée envers l'Auteur.</i>	360
<i>Aveu remarquable de Corbé.</i>	365
<i>Conversation importante de l'Auteur avec un Serviteur du Prince de la Riccia.</i>	368

T A B L E

D.

D <i>Description de chaines affreuses.</i>	4
<i>Description de la 2. chambre de la Tour du Puits.</i>	21
<i>Deymer.</i>	123
<i>Le Pere Damaze Cordelier Aumonier de Mr. de St. Ruth sa punition rigoureuse.</i>	125
<i>Mr. Deodati de Genève.</i>	140
<i>Description de la première chambre de la Tour du Puits.</i>	143
<i>Doge de Gênes.</i>	244
<i>Daniel.</i>	268
<i>André Daire.</i>	268
<i>Lui, Daniel & Pierrot rompus vifs.</i>	270
<i>Description des processions des Rogations.</i>	335

E.

L <i>Es deux Ebenistes du faubourg St. Antoine Pere & Fils.</i>	58
<i>Epigramme funeste.</i>	156
<i>Eloges de la Ville de Cain.</i>	195
<i>L'Eglise de la Caze indignement brulée.</i>	269
<i>Cruelle exécution.</i>	288
<i>Epigramme.</i>	322
<i>Epigramme.</i>	323
<i>L'Ecuyer & Bousquierre enlevé du cachot presque mort.</i>	326
<i>L'Ecuyer Capitaine des pertes est renversé dans la boîte.</i>	343
<i>Est enlevé du combat.</i>	345
<i>Extravagance toute des plus risibles</i>	411

F. Hen-

DES MATIERES.

F.

H <i>Enri Francillon ses Aventures.</i>	4
<i>Le Docteur Fausse pretendu Magicien.</i>	13
<i>Portrait de Mr. Fresquier Medecin.</i>	37
<i>Visite Braillard malade imaginaires.</i>	39
<i>Son ordonnance assomnante.</i>	40
<i>Méchanceté abominable d'une Femme.</i>	102
<i>Farie de Garlin en Bearn.</i>	123
<i>Impudence d'une femme nommée la Fleury.</i>	161
<i>Déclaration de Fontaine de Tournay sur la mort de Mr. Cardel Ministre.</i>	248
<i>Flessière & le Chevalier arrêtez.</i>	274

G.

L <i>Abbé Gouzelte Comte du St. Empire son Histoire.</i>	82
<i>Est empoisonné.</i>	84
<i>Godron son Histoire.</i>	87
<i>Girard.</i>	114
<i>Impudicitez de l'Abbé Giraud Aumônier de la Bastille.</i>	119
<i>Samuel Gringalet.</i>	141
<i>Mr. le Marquis de Gouvernet.</i>	141
<i>Mr. Goufroi Docteur en droit à Caln.</i>	209
<i>Mr. le Baron de Gyé.</i>	224
<i>Clemence de Mr. le Gendre Intendant de Guienne.</i>	270
<i>Pierre Galargues & François Barveisin brûlez-vifs à Nîmes.</i>	281
	Mr.

T A B L E

<i>Mr. Guy de Nimes rompu vis pour avoir chanté des Pseaumes.</i>	282.
<i>Goirand d'Uses Apostat.</i>	391.

H.

H <i>Abillemens grotesques de Braillard.</i>	30
<i>Histoire de Braillard.</i>	53.
<i>Mr. Hugues d'Hamilton. Gentilhomme. Ecoffois.</i>	80.
<i>Son Histoire.</i>	145.
<i>Hymne en l'honneur de St. Yves.</i>	221.
<i>Causes de la mort de Mr. d'Hamilton.</i>	317
<i>Seconde le Chevalier. du Rosel. dans un projet tout chimerique.</i>	335
<i>Sa mort.</i>	362.
<i>Troupes Hollandoises surprises dans leurs Garni- sons.</i>	375.

I.

L <i>'Auteur est baptisé du nom de Job par ses Compagnons à cause de sa grande patien- ce.</i>	4.
<i>Noire méchanceté des Jésuites.</i>	92.
<i>Incarville son Histoire tragique.</i>	111.
<i>Mr. de Barbezieux écrit à Mrs. du Parlement de Roüen pour sauver Banlien, qui avoit fait assassiner d'Incarville.</i>	113.
<i>Matière de Canonisation pour le Roi Jacques.</i>	145.
<i>Légèreté du Roi Jacques.</i>	183.
<i>Ce même Prince se veut faire Moine de la Tra- pe.</i>	184.
<i>Des Isles Chapedelaine.</i>	217.
<i>Mr.</i>	Mr..

DES MATIERES.

<i>Mr. de St. Jullien Lieutenant du Vicomte de Carenten.</i>	222
<i>Du Jonquet & Roger rompus vifs.</i>	282
<i>Mr. Pierre Hanchon de Montauban son Histoire:</i>	294
<i>Souffrances de Mr. le Jeune de Ville neuve le Berg dans le Vroars.</i>	296
<i>Horrible Ingratitude du nommé David Vedel envers sa Femme.</i>	297
<i>Infidélité des Jésuites.</i>	301
<i>Tendresse de Mr. du Joncas.</i>	350
<i>Sa mort précipitée:</i>	351
<i>Mr. Jançon de Mondevis.</i>	358

K.

M <i>R. Kraikser jowalier.</i>	328
<i>Manière ingenieuse dont il se sert pour sortir de la Bastille.</i>	331
<i>Manière criante dont on use pour l'y remettre.</i>	333
<i>Se laisse séduire par le Chevalier du Rosel.</i>	335

L.

L <i>E Curé de Lery chargé de chaines terribles.</i>	6
<i>Lit bizarre sa description.</i>	8
<i>Linch Irlandois.</i>	90
<i>Bespinas Despras son Histoire prodigieuse.</i>	95
<i>Le Pere Lamas prêtre de l'Oratoire.</i>	122
<i>Lamas de Sancerre.</i>	123
<i>Terrible aventure de deux Lions.</i>	130
<i>Mr. de Laffon.</i>	207

T A B L E

<i>Mr. de la Londe Lieutenant Général de Carenten.</i>	222
<i>Desolation du Bas-Languedoc.</i>	261
<i>La Veuve Loussière & son Fils sont fait mourir.</i>	274
<i>Liste des Confesseurs du Languedoc morts dans une traverse.</i>	291
<i>Liste des Noiez dans le Vaisseau Notre-Dame de Bonne-Espérance qui fit naufrage.</i>	292
<i>Liste des Hommes qui se sauvèrent du naufrage.</i>	293
<i>Liste des Femmes qui se sauvèrent du naufrage.</i>	297
<i>De Lerpinière Proposans de Saumur, Serre de Montpellier & Pellat de Sommières, se laissent séduire & sont trompez.</i>	300
<i>Histoire du nommé Liard de Caën.</i>	311
<i>Insolence outrée de de Launey.</i>	403

M.

U <i>N Evêque de Marceille pretendu Magicien.</i>	13
<i>Manière dégoûtante de faire nos portions.</i>	26
<i>Manière de marcher de Braillard.</i>	32
<i>Sévère represailles de l'Evêque de Munster.</i>	54
<i>Madrigal.</i>	78
<i>Ses bouts-rimez.</i>	79
<i>Mr. de Ste. More Officier.</i>	114
<i>Se veut étrangler.</i>	115
<i>Messager de Béziers assassiné.</i>	142
<i>Malice de Braillard.</i>	144
<i>Effronterie d'une Fille nommée Marton.</i>	161
<i>L'Abbé de St. Martin la Calotte Histoire Comique.</i>	196
	Som

DES MATIERES.

<i>Son Portrait.</i>	197
<i>Sa magnificence.</i>	200
<i>Tours risibles faits par l'Auteur à l'Abbé Malotru.</i>	202
<i>Le Sacrifice non sanglant du Melchisedec malotru bonni & comment reparé.</i>	207
<i>Mandarin extravagant.</i>	210
<i>Mariane pretendue Magicienne.</i>	239
<i>Cruauté barbare du Major de la Bastille.</i>	241
<i>Tirannies du Maréchal de Montrevel.</i>	254
<i>L'incendiaire Melac.</i>	254
<i>Moulin de Made. de la Calvière brûlé avec tous ceux qui étoient dedans dans un des Faux-bourgs de Nimes.</i>	256
<i>Protestation de l'Abbé Maffeyan.</i>	279
<i>Mort exemplaire de Jean Moÿse valet de Mr. Boâton.</i>	285
<i>Histoire de Pierre Michel de Nimes.</i>	288
<i>Imbécillité du Major de la Bastille.</i>	307
<i>Madrigal.</i>	322
<i>Insigne insolence du Major de la Bastille.</i>	399
<i>Générosité du Capitaine Mandel.</i>	402

N.

L <i>A' Neuville Gondrin.</i>	22
<i>Mr. le Comte de Nangis sauve la vie à Braillard.</i>	68
<i>Eloge des Ministres de Neuf-chastel.</i>	171
<i>Néel Avocat.</i>	208
<i>Foy de jouissance pour la prise de la Citadelle de Nice remarquable.</i>	247
<i>Révolution de Naples Histoire fort exacte.</i>	372

T A B L E.

P.

U N Prêtre chargé de chaînes affreuses.	5
Entrée de l'Auteur dans la seconde chambre de la Tour du Puits.	7
Portrait de Van-der-burg.	7
Portrait de Francillon.	11
Le Prieur Pinet de Caën amoureux de Mariette prétendue Magicienne.	12
Poirrel de Villeroy de Vaucouleurs son Histoire.	19
Prières extraordinaires de Braillard.	33
Charles du Preuil prétendu Comte de Soulanges.	90
Le Petit de Bouillon de Chévreuse.	105
Pierre Pigeon.	108
Papassaredo Prêtre Italien.	114
Mr. Pardieu.	123
Préparatifs pour la Sainte Communion de Braillard.	127
Mr. le Duc de Pers.	146
Affront fait aux 3. Curez de Percy par celui de Ville-Dieu.	165
Insolence de l'Abbé Papassaredo.	169
Histoire tragique de Mr. Perrot de Neuchatel en Suisse.	170
Sa mort prodigieuse.	178
Pasquinade.	201
Le Marquis de St. Pierre est pris pour le Doge.	220
Persécution affreuse.	287
Le Capitaine Poissonnet.	290
Made. Peyrigue.	291
Malice des Porte-clefs & leur combat.	367
Le	Le

DES MATIERES.

<i>Le Prince de la Riccia tente sa liberté.</i>	368
<i>Est decouvert.</i>	369
<i>Son Domestique au cachot.</i>	370

R.

L <i>E Révérend Pere Riquelet Jésuite trompe cruellement Francillon.</i>	11
<i>Les Dames Religieuses de Carenten veulent ca- noniser leur Valet comme un Second Mazet.</i>	18
<i>Le Chevalier du Rosel.</i>	81
<i>Remy Ecrivain juré.</i>	101
<i>S'étrangle dans le cachot.</i>	104
<i>Réflexion intéressante.</i>	142
<i>Perfidie du Révérend P. Riquelet Jésuite.</i>	247
<i>Ravanel.</i>	272
<i>Réflexions poétiques.</i>	314
<i>Le Chevalier du Rosel fait une terrible extrava- gance.</i>	328
<i>Harangue le Peuple pour l'ébranler.</i>	337
<i>Reilhe atteste la mort de Mr. d'Hamilton.</i>	362
<i>Barbare dureté de Ru.</i>	363
<i>Le Prince de la Riccia.</i>	376
<i>Punition mortelle d'un des Valets de S. A. S. le Prince de la Riccia.</i>	400
<i>Mouvements de l'Auteur pour procurer la liberté à ce Prince & à Mr. le Baron de Sassignet.</i>	402

T A B L E

S.

L E Curé de St. Symphorien pretenant Magicien.	13
Aventure de la Sœur de Mr. de Surlande.	20
Jean Christian Schrader de Peck.	80
Nicolas Sandro du Village de Fleury son Histoire.	107
Trait subtil de Sandro.	119
Schrader le jeune.	120
Son Histoire.	146
Trait téméraire de son Frere Aîné.	147
Le Jeune fait les échelles avec lesquelles Mr. l'Abbé Comte du Buquoit s'est sauvé de la Bastille.	147
Ecrivoient sur les assiettes d'une manière imperceptible.	155
Le jeune Schrader manque de s'étouffer par la fumée qu'il avoit faite dans son cachot.	159
Papasaredo & Sandro entrent avec Schrader le jeune.	166
Leurs aventures.	167
Supplice barbare.	175
Sonnet.	179
Sonnet en bouts-rimés.	180
Autre Sonnet en bouts-rimés.	181
Stances irrégulières.	228
Spectacle touchant.	275
Triste spectacle.	289
Grande humanité des Sauvages.	298
	Mr. Sau-

DES MATIERES.

<i>Mr. Saurin Ministre du St. Evangile.</i>	304
<i>Force prodigieuse d'un Suédois.</i>	313
<i>Siege converti en blocus.</i>	346
<i>St. Sauveur Neveu de Bernaville.</i>	352
<i>Le Baron Saffignet.</i>	398
<i>Piété de ce Seigneur.</i>	403
<i>Sonnet du même.</i>	404

T.

T <i>Aillys-Hiver Conseiller de Carenten Sorcier pretendu.</i>	15
<i>François Taxel de Gournay en Normandie son Histoire.</i>	105
<i>Tinquarville Gentilhomme de Normandie.</i>	109
<i>Histoire tragique de Mr. le Comte de Thurn & de sa Famille.</i>	191
<i>Terrible Histoire.</i>	341

V.

H <i>Istoire de Jean Alexandre Van-der-burg.</i>	10
<i>Bonne action de Mr. de Villerói.</i>	87
<i>Raillieurs de Vire.</i>	227
<i>Générosité de Mr. le Comte de Volcra Ambassa- deur de S. M. J. en la Cour de la Grande Bretagne.</i>	239
<i>Eloge du Maréchal de Villars.</i>	266

Y. St. Y-

TABLE DES MATIERES.

Y.

S *T. Yves Patron des Chicanneurs & des Bi-*
berons. 221
Fête en son honneur en la Ville de Carenten.
221

Z.

D *E Zimberg.* 221

F I N.

E R.

E R R A T A

D U

SECOND TOME.

- Page. 74. ligne 14 un lisez une.
It. l. 15. hannissantes lisez honnissantes.
p. 70. l. 26. Louvais lisez Louvois.
p. 83. l. 13. coupable lisez coupables.
p. 86. l. 21 après d'Angleter lisez Marie
Eleonor d'Est & sa Fille.
p. 113. l. 13. au lisez à Mrs. du
p. 114. l. 19. colotes lisez culotes.
p. 117. l. dernière femelette lisez Femme-
lette.
p. 133. l. 11. 1713. lisez 1703.
p. 143. l. 6. qu'il lisez qui.
p. 155. l. dernière manquer lisez marquer.
p. 175. l. 15. sa mort lisez son sang.
p. 182. l. 19. amoureures lisez amoureuses.
It. ligne dernière s'aller embarquer lisez aller
s'embarquer.
p. 205. li. 33. comte lisez compte.
p. 211. l. première, jour lisez heure.
p. 242. l. 18. à l'œil lisez à l'ail.
p. 262. l. 6. si champ lisez si le champ.
p. 273. l. 23. ses lisez ces.
p. 314. l. 27. sa peine lisez ta peine.
p. 320. l. 25. la Loi, lisez ta Loi.
p. 333. l. 18. boufe lisez bloufe.
p. 354. l. 11. s'y lisez y dépérit.
p. 371. l. 21. menaçant lisez mourant.
p. 381. l. 27. à rendre lisez à se rendre.
p. 382, l. 4. de differentes lisez diverses.
p. 386. l. 13. le Garde lisez la Garde.

